

# RECHERCHES

## PHILOSOPHIQUES

S U R

LES ÉGYPTIENS

E T

LES CHINNOIS.

POUR SERVIR DE SUITE

AUX RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR LES AMÉRICAINS.

PAR M<sup>R</sup>. DE P\*\*\*.

NOUVELLE ÉDITION EXACTEMENT CORRIGÉE.

---

TOME SECON D.

---

*M<sup>r</sup>: de Paun.*

A L O N D R E S,

Chez THOMAS JOHNSON.

*Et se débite à LAUSANNE,*

Chez FRAN<sup>C</sup>. GRASSET & Comp.

*Et à GENEVE,*

Chez SAMUEL CAILLER.

---

M D C C L X X I V.

*answered by Petrelli*

ANALOGIES  
PHYSICO-MATHEMATICAL

S U B

ANALOGIES  
PHYSICO-MATHEMATICAL

T A

ANALOGIES  
PHYSICO-MATHEMATICAL

PAPER ARRIVED DECEMBER

ANALOGIES  
PHYSICO-MATHEMATICAL



252 L 12

D

2

1

34

25

23 NOV 1914

Mr THOMAS GUTHRIE

1895-1914

C. E. BARKER GUTHRIE

1914

23 NOV 1914



RECHERCHES  
PHILOSOPHIQUES  
SUR  
LES ÉGYPTIENS  
ET  
LES CHINOIS.

---

SECTION VI.

*Considérations sur l'état de l'architecture  
chez les Egyptiens & les Chinois.*

**N**ous ne considérons ici les principaux ouvrages élevés par les Chinois & les Egyptiens, que pour faire sentir que le génie de ces deux peuples a essentiellement différé. Car nous ne prétendons pas parler de l'architecture comme en parleroit un architecte, qui voudroit tou-

*Tome II.*

A

2      *Recherches philosophiques*

jours insister sur les règles & les principes : c'est là le devoir de l'artiste , mais ce n'est pas celui du philosophe.

Après avoir examiné quelques monumens en général , nous décrirons avec plus de détail la grande muraille qui a fermé l'Egypte du côté de l'orient : & pour qu'on ne soit point tenté de croire qu'il y a quelque rapport entre ce rempart & celui de la Chine , nous en indiquerons un nombre étonnant d'autres sur la surface de l'ancien continent , & dont quelques-uns ont été d'une telle étendue , que si on les eut construits sur une même ligne , ils auroient pu couper à peu près tout notre hémisphère en deux : c'est à dire , que si cette chaîne de murailles eut commencé sous le premier méridien en suivant toujours la direction de l'équateur , elle feroit venue aboutir presqu'aux extrémités de l'Asie . Et il est remarquable que ce soit principalement contre les Tartares & les Arabes qu'on a tâché de fortifier ainsi tant de régions dans trois différentes parties de notre globe ; car en Amérique on n'a point découvert la moindre apparence de quelque retranchement de cette espèce.

Un Chinois qui entreprendroit aujourd'hui le voyage de l'Egypte feroit bien surpris en voyant les obélisques d'Alexandrie & de la Matarée , & encore plus surpris en considérant cette suite de py-

ramides rangées à l'occident du Nil depuis *Hauara* jusqu'à *Gizeh*. Car, loin qu'on trouve des pyramides & des obélisques à la Chine, on n'y a pas même ouï parler de quelque monument semblable. L'empereur *Kien-long* de la dynastie *Daj-dzin*, qui vit encore dans l'instant que j'écris, peut avoir dans ses apartemens quelques tableaux moins mal faits que ceux qu'on y a vus jusqu'en 1730. Mais ce prince n'a pas dans toutes ses maisons une belle colonne de marbre ou d'albâtre. Ses prédécesseurs depuis *Tao*, s'il est vrai qu'*Tao* ait existé, n'ont employé dans leurs palais, dans leurs pagodes, dans leurs tombeaux, que ~~des~~ colonnes de bois sans aucune proportion déterminée.

De là il résulte déjà que le caractère de l'architecture chinoise est diamétrale-ment opposé au génie de l'architecture égyptienne qui tendoit à rendre indestruc-tible, & pour ainsi dire immortel, tout ce que les Chinois rendent extrê-mement fragile, & encore extrêmement inflammable à cause du vernis dont ils recouvrent leurs colonnes, & de cette pâte de chaux, de filasse & de papier mâ-ché dont ils remplissent les cavités du bois lorsqu'il s'en trouve sur le corps du fust, ou sur les parties apparentes de l'enta-blement.

Le feu ayant gagné quelques quartiers

4      *Recherches philosophiques*

de Nankin , on tenta inutilement de l'éteindre : il ne fut pas possible de sauver une maison , & trois jours après l'incendie on ne voyoit plus dans tout ce lieu désolé la moindre ruine d'habitation : tandis que la ville de Thèbes qui a été brûlée , saccagée tant de fois depuis Cambuse , offre encore des vestiges considérables , qu'on fait avoir occupé longtems Mrs. Pococke & Norden qui en ont donné des dessins & des descriptions : cependant il s'en faut de beaucoup qu'ils aient tout décrit & tout dessiné . On est persuadé que les ruines du grand temple de Thèbes dureront encore plus longtems que des palais bâtis de nos jours en Europe , & surtout que la coupole de Saint Pierre qui ne paroît plus pouvoir résister longtems.

Quand on connoit la vanité des Chinois , & leur peu de scrupule sur les mensonges historiques , alors il faut apprécier à sa juste valeur tout ce qu'ils rapportent des édifices merveilleux construits par leurs premiers empereurs . Quelques-unes de ces fabriques n'ont jamais existé , comme le prétendu château de l'impératrice Ta-kia , dont la description purement fabuleuse ou romanesque a été faite par des écrivains qui n'avoient aucune idée de l'architecture . Car il ne faut avoir aucune idée de toutes ces choses pour oser dire que ce palais étoit bâti de marbre

rouge , tirant sur la couleur de rose ; que le jour y entroit comme dans un appartement de la maison d'or de Néron , qu'il avoit des portes de jaspe , & qu'il s'élevoit à deux mille pieds dans l'air . Quelques autres constructions , comme le tombeau de *Schi-chuandi* , ont été de simples ouvrages de boisserie ; & le lecteur jugera dans l'instant combien on a grossièrement exagéré à l'occasion de ce tombeau dont il ne reste pas même de ruine .

On ne peut que rire de la simplicité ou de la folie des Chinois qui montrent , dans la province de *Chen-si* , la sépulture de *Fo-hi* ; & là dessus le père du Halde observe sérieusement que si ce monument est authentique , il faut le regarder pour le plus ancien de tous ceux qu'on connaît sur la surface de notre continent (a) . Mais cette sépulture de *Fo-hi* n'entre pas en comparaison avec le *Pic-Adam* dans l'isle de Ceylon , où l'on fait voir les traces de *Piromi* , le premier des mortels . On conçoit bien que ces puériles traditions ne peuvent avoir cours que chez des nations peu éclairées , & où la critique historique est entièrement inconnue , de sorte que des ignorans s'y repaissent les uns les autres avec des fables . Comme les lettrés savent que leur pays a été

---

(a) *Description de la Chine* , Tom. I. pag. 223.

6      *Recherches philosophiques*

peuplé par des colonies venues des hauteurs de la Tartarie , ils ont supposé que leur prétendu fondateur *Fo-hi* devoit avoir été enterré à peu près sous le trente-cinquième degré de latitude nord , & le cent & vingt-deuxième de longitude ; ce qui correspond assez bien à la situation de la ville de *Kong-tchang* dans la province du *Chen-si*.

Les Chinois n'ont jamais connu la méthode de bien bâtir en pierres un édifice de deux ou trois étages , & ils ne veulent pas même l'entreprendre avec leurs charpentes ; tellement que chez eux les villes occupent toutes trois ou quatre fois plus de terrain que cela ne seroit convenable dans un pays comme le leur , où le sort de la culture est dans le voisinage des villes. Mr. le Poivre dit qu'on y ménage le terrain , lorsqu'il s'agit de faire une maison de plaisance , & que les grands chemins n'y sont que des sentiers (b). Mais convenons que cet écrivain a porté l'enthousiasme en faveur des Chinois très-loin.

La maison de plaisance que fit faire par caprice & sans aucun besoin l'empereur *Can-hi* occupoit plus de place que toute la ville de Dijon ; & on sait que le chemin qui conduit à Pékin a cent &

---

(b) *Voyage d'un philosophe.*

vingt pieds de large, & ce n'est par conséquent point un sentier. Dans les provinces méridionales où l'on n'emploie ni voiture, ni chevaux, ni aucune bête de somme ou de trait, parce que tout le commerce s'y fait par les canaux, les grandes routes n'ont pas besoin d'être si spacieuses: mais on verra bientôt que le commerce intérieur ne s'y est pas toujours fait par les canaux.

Quelques voyageurs pensent que les Chinois n'ont jamais voulu se résoudre à bâtir des maisons de plusieurs étages, parce qu'ils craignent les tremblements de terre qui sont néanmoins beaucoup plus rares chez eux que dans les îles du Japon & les Moluques où ils paraissent être périodiques. Mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que les maisons chinoises quelque basses qu'elles soient, ne résistent point contre les moindres séismes qui y rasent quelquefois des villes entières, comme si un violent tourbillon ou un ouragan y eut passé. On vit ce spectacle en 1719 à Junny, & dans quelques autres bourgades des environs, où il ne resta point une habitation sur pied (c).

Sous le règne d'*Tong-scheng*, père de l'empereur actuel, il y eut plus de quarante mille personnes écrasées à Pékin,

---

(c) *Antermony Journal. T. I. pag. 274 & suiv.*

& cela dans des logis si bas & si petits qu'ils ne paroiffoient être que des cases ou des chaumières. Il y a sûrement une méthode pour bâtir de façon que les tremblemens de terre ne fauroient nuire beaucoup, mais cette méthode est inconnue aux Chinois qui ne donnent pas assez de solidité aux fondemens, ni assez d'épaisseur aux murailles; & d'ailleurs ils ne les lient point entr'elles avec des poutres & des ancrés. Ainsi il ne faut pas s'étonner de ce que leurs bâtimens, malgré leur peu d'élévation, s'écroulent encore plus aisément que s'ils étoient de deux ou trois étages. Un jour le clocher de *Nankin* succomba sous le seul poids de la cloche.

L'architecture est à la Chine comme tous les autres arts, réduite en routine & non en règles. Ce n'est point un palmier qui y a servi de modèle aux colonnes, mais c'est le tronc d'un arbre connu sous le nom de *Nan-mou*, & dont il a été impossible jusqu'à présent de déterminer le caractère: cependant je soupçonne qu'il appartient au genre des meleses ou au genre des sapins. Après avoir trouvé le modèle ou l'idée de la colonne, on croiroit qu'ils en ont fixé aussi les proportions; & voila néanmoins ce qu'ils n'ont point fait suivant des principes invariables.

Mr. Chambers qui n'a mesuré que quelques parties & quelques membres d'une

pagode de Canton, dit qu'ils donnent depuis huit jusqu'à douze diamètres à la hauteur du fust (*d*), mais cela n'est point généralement vrai : ils n'estiment réellement une colonne qu'à mesure qu'elle est grosse & d'une seule pièce , & c'est en cela qu'ils font consister une espèce de luxe ou de magnificence. Or comme il est difficile de trouver des arbres qui ayent toutes ces qualités , ils se voyent réduits , au moins dans les édifices privés , à se servir de troncs de douze ou treize pieds de haut depuis la naissance des racines jusqu'à l'endroit où il faut les éteter , parce que la diminution y devient trop sensible.

Le *Nam-mou* reste , comme toutes les autres espèces de sapins , longtems sur pied avant que de gagner en circonférence , parce qu'il gagne d'abord en hauteur ; ainsi ce doit être la difficulté de trouver le bois propre à faire de grosses colonnes qui a déterminé les Chinois à les préférer à toutes les autres. Celles d'une pagode qui a existé près de *Nankin* avoient à peu près quatorze pieds de circonférence.

(*d*) *Dessins des édifices, meubles, habits, machines & ustensiles des Chinois &c.*

Il se peut que Mr. Chambers a même mesuré dans une pagode qu'on prétend avoir été ci-devant une église des jésuites. D'ailleurs il n'a pas eu connoissance d'un fait que je rapporterai dans la suite.

ce : celles du nouveau palais de Pékin, tel qu'on l'a reconstruit depuis le dernier incendie survenu sous *Can-hi*, n'ont que sept pieds de circonférence.

Il est étonnant qu'avec de telles idées les Chinois n'ayent jamais pu se résoudre à travailler en pierre ou en marbre, & cela dans un pays tout rempli de carrières. Si leurs édifices nous choquent encore plus que ceux des Persans & des Turcs, c'est qu'il n'y a pas de symétrie dans le tout, ni de proportion dans les parties. Ils font les frises deux ou trois fois plus hautes qu'elles ne devroient l'être, & cela pour se procurer beaucoup de champ où ils puissent étaler des ornemens & des entrelas si bizarres qu'on ne sauroit les décrire, ni les définir. Il paroît que chez les Egyptiens cette partie étoit principalement destinée à contenir des représentations d'animaux sacrés, & voila pourquoi les Grecs l'ont nommée le zophore, en quoi nous avons eu tort de ne pas les imiter; car ce mot de *frise* est un terme barbare dont on ne devroit point se servir.

Quant à l'emblème du dragon, il n'y a point de place qui lui soit particulièrement consacrée dans la décoration des palais & des pagodes: on le met par tout, & jusques sur la crête & les angles du toit, où il produit un effet plus révoltant qu'on ne pourroit le dire; & je ne con-

çois point quel plaisir on a trouvé en multipliant ainsi les copies d'un monstre si hideux, qui ressemble tantôt à un lézard iguan, & tantôt à un crapaud ailé avec une queue d'éléphant. Qu'on l'ait conservé dans les bannières & les livrées, parce que c'est la principale pièce des anciennes armoiries, cela est en quelque sorte fondé sur l'immutabilité des coutumes de l'orient, mais l'emploi qu'on en a fait, comme ornement d'architecture, n'est point plus raisonnable que l'invention de ces artistes françois qui avoient sculpté des têtes de coqs & des fleurs de lis dans les chapiteaux d'ordre corinthien, pour faire la plus froide allusion qu'on puisse imaginer au nom & à l'emblème de leur nation.

Tels sont les édifices de la Chine: les maîtresses murailles n'y portent rien, le toit & le comble reposent immédiatement sur la charpente, c'est à dire sur les colonnes de bois. Pour ne point réformer cette pratique vicieuse, & qui ne contribue nullement, comme on l'a cru, à garantir leurs villes de l'incendie, ils ont inventé de doubles toits qui débordent les uns sur les autres; car ils ont souvent besoin d'un toit séparé pour couvrir les murailles.

De tout ce qu'ils négligent le plus dans une construction, c'est la solidité sans laquelle il n'y a point de beauté réelle en

architecture : les maisons bâties le long de la rivière de *Canton* ont des fondemens , parce qu'il feroit impossible de s'en passer à cause de l'eau : mais dans l'intérieur des provinces on voit des villes entières où les maisons manquent de fondemens. Il y existe des tours dont la premiere assise de briques n'est pas à vingt-quatre pouces de profondeur sous le rez de chaussée , aussi ne durent- elles point longtems ; & le P. Trigault dit qu'il est rare qu'elles restent sur pied pendant un siècle (e). Mais il faut excepter de cette règle le *van-ly-czin* ou la grande muraille qui a été élevée par plusieurs rois absolument indépendans des empereurs de la Chine , & qui avoient intérêt à mettre cet ouvrage en état de résister aux efforts de l'ennemi , sans quoi il eut été absurde de l'entreprendre. Encore les parties qui ne portent pas sur le roc vif , ou qu'on n'a pas eu sans cette soin d'entretenir , se sont-elles très dégradées.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que la grosseur des colonnes , dont les Chinois ornent quelquefois leurs bâtimens par une pure ostentation , ne contribue en rien à la solidité , parce que leurs bases ne sont point bien assurées , ni enfoncées

(e) *Ita raro unius seculi aetatem ferunt. Exped.*  
*apud Sin. Lib. I. Cap. 4.*

en terre. Ces prétendues bases ne sont que des pierres carrées qu'on range sur le pavé, & où il y a une petite excavation dans laquelle on fait entrer le pied des colonnes qui n'ont aucun renflement, & qui paroissent unies à la partie qu'on pourroit nommer parmi eux l'architrave; car ils n'ont jamais fait usage de chapiteaux, ni de rien de semblable; & cette particularité prouve, comme mille autres, que leur manière de bâtir s'éloigne extrêmement de la manière des Egyptiens, dont l'imagination avoit beaucoup travaillé sur les chapiteaux; & il ne faut pas croire qu'ils se soient contentés de la seule forme que décrit Athénée, comme la plus généralement employée (*f*); car on en a encore découvert neuf ou dix autres espèces dans les ruines du *Delta* & dans celles de la Thébaïde: aussi de quelque côté qu'on considère une pagode de la Chine, n'y trouve-t-on pas la moindre ressemblance avec un temple de l'Egypte: on n'y trouve ni l'enfilade des sphinx, ni les murs inclinés, ni des combles en terrasses, ni des obélisques, ni des cryptes, ni aucune apparence de souterrain.

J'ai toujours soupçonné qu'on s'est mépris beaucoup sur l'objet qui a servi de modèle aux premiers bâtimens des Egyp-

(*f*) *Lib. V. Cap. 6.*

tiens , mais à la Chine il n'est presque pas possible de s'y méprendre. On y a contrefait une tente , & cela est très conforme à tout ce qu'on peut favoîr de plus vrai sur l'état primitif des Chinois qui ont été , comme tous les Tartares , des nomades ou des scénites , c'est à dire qu'ils ont campé avec leurs troupeaux avant que d'avoir des villes ; & c'est là sans doute l'origine de cette singulière construction de leurs logis qui restent sur pied , lors même qu'on en renverse les murailles , parce qu'elles enveloppent seulement la charpente sans porter le toit , comme si l'on y avoit d'abord commencé par faire autour des tentes une enceinte de maçonnerie pour renfermer le bétail ; & tel a dû être en effet le premier pas de la vie pastorale & ambulante vers la vie sédentaire.

Quand on considère en général une ville chinoise , on voit que ce n'est proprement qu'un camp à demeure , dont il n'est guères possible de rien appercevoir dans le lointain , sinon le circuit des remparts qui sont beaucoup plus hauts que les maisons d'un seul étage. Aussi trouvai je que Mr. de Bougainville , en parlant de l'établissement des Chinois près de Batavia , nomme toujours leur quartier , le *camp des Chinois* (g).

---

(g) *Voyage autour du monde. Tom. II. pag. 126.*

Un historien, ou plutôt un fabuliste de la Chine appellé le *Lopi*, dit que les premières habitations de son pays ressemblent à des nids d'oiseaux, mais c'est là une expression orientale & fort figurée qu'on ne doit pas prendre à la lettre; car nous ne saurions supposer que les anciens Chinois ayent vécu sur les arbres, comme ces sauvages de l'Amérique méridionale qui étoient si bêtes & si paresseux qu'ils ne donnoient aucun écoulement aux eaux des rivières, qui en été se débordent entre les tropiques; de sorte qu'il ne leur restoit de refuge que sur les arbres où ils passoient une partie de l'année comme les singes & les sapajous, en mangeant les fruits qu'ils trouvoient sur les branches.

Il est croyable que par ces nids d'oiseaux, le *Lopi* a voulu désigner des tentes rondes, basses & faites comme des ruches dont se servent les Tartares qui campent dans le *Chamo* ou d'autres déserts fabloneux, où l'on ne sauroit assurer les piquets pour garantir les tentes ordinaires, telles que celles dont les Chinois font maintenant usage à la guerre, & qu'on fait ne différer presqu'en rien de celles qu'on emploie dans les armées de l'Europe (*b*).

---

(*b*) *Art militaire des Chinois*, pag. 376.

J'ignore comment Mr. l'abbé Barthélemy a pu dire que les édifices qu'on voit représentés sur la célèbre mosaïque de Palestrine ressemblent à des maisons chinoises. Ce savant homme doit avoir éprouvé de singulières illusions en examinant ce monument, & on se contentera de rapporter ici un seul fait qui fera bien juger de tous ceux qu'on ne rapporte pas : il assure que dans des barques qui marchent sur le Nil, on distingue des personnages dont le bonnet rond & pointu ressemble aux bonnets que portent aujourd'hui les Chinois ; & delà il conclut que les Chinois sont originaires de l'Egypte (i).

Mais comment est-il possible qu'il ne se soit pas apperçu que cette coiffure n'est en usage à la Chine que depuis l'an 1644 ? C'est véritablement le chapeau tartare dont le peuple dût se couvrir, lorsqu'il reçut ordre de ses vainqueurs de couper sa longue chevelure ; car quand il portoit encore sa longue chevelure, il ne portoit point le chapeau tartare. Ainsi toutes les prétendues conformités entre l'habillement des Egyptiens & l'habillement des

(i) *Explication de la mosaïque de Palestrine.*

Les anciens Egyptiens se coupoient les cheveux ; les Chinois au contraire ne les coupoinent jamais, & on a vu leur opiniatreté à cet égard lors de la conquête des Tartares.

Chinois s'évanouissent comme des chimères, que plus de réflexions & de recherches eussent fait éviter. Nous avons vu à peu près toutes les copies gravées qui existent de la mosaïque de Palestreine, & surtout celle que Mr. l'abbé Barthélémy a fait insérer lui-même dans les *mémoires de l'académie des inscriptions*; or il ne paroît point que les barques du Nil sur lesquelles cet auteur a encore beaucoup insisté, ressemblent plus à des barques chinoises qu'à des gondoles de Venise. Les vaisseaux de toutes les nations depuis les chaloupes des Eskimaux & les canots des Hurons, jusqu'aux galères de la Méditerranée, se ressemblent par leur forme primitive; & on nous croira aisément si nous disons que ce n'est pas sur de tels rapports qu'il faut fonder l'histoire d'une colonie envoyée de l'Afrique aux extrémités de l'Asie.

Quoique les Chinois entendent depuis très longtems l'art de faire des voutes, ils ne l'ont cependant point toujours mis en usage dans la construction des ponts. Celui qu'on voit en un endroit de la province de Junnan ne consiste qu'en des piliers dressés d'espace en espace, entre lesquels on a tendu des chaînes de fer où l'on passe en frémissant. Des ouvriers tant soit peu habiles n'auroient jamais pu se résoudre à exécuter un ouvrage de cette nature; car indépendamment de

tous les autres inconveniens, & de tous les autres dangers, la rouille occasionnée par les brouillards de la riviere doit attaquer les chaînons, & les briser au moment où l'on s'y attendroit le moins, pour peu qu'on cessât d'y veiller.

Ce n'est point sans surprise qu'on voit dans les lettres du pere Parrenin, qu'il oppose ce prétendu pont de fer à toutes les grandes constructions de l'Egypte, jugement qu'on ne peut attribuer qu'à la prédilection que les écrivains de son ordre ont témoignée en faveur des Chinois; ce qui nous a mis dans une continue défiance en lisant leurs relations. On rencontre à la Chine beaucoup d'autres ponts où l'on a également employé une méthode très-éloignée de la pratique des voutes, c'est à dire qu'on y a couché des pierres plates sur des piles plantées fort près les unes des autres; ce que des voyageurs ignorans ont regardé comme une beauté, tandis que sans cette précaution les pierres de traverse, quelqu'épaisseur qu'on leur eût donnée, se seroient rompues dans leur milieu.

Quant au fameux pont volant, dont on a tant parlé en Europe, & dont on a gravé tant de fois la figure, il faut enfin dire ici qu'il n'a jamais existé comme il est décrit dans les livres. L'auteur auquel on doit une continuation de l'histoire de M. Rollin semble insinuer, que c'est le pere Kir-

cher qui a pris la liberté d'inventer le pont volant dans un ouvrage imprimé à Amsterdam sous le titre de *Chine illustrée*. Ce pere Kircher, qu'on accuse de tant de choses, avoit sans doute des visions étranges, & beaucoup d'audace pour les faire valoir; mais il faut ici lui rendre justice, puis qu'il ne parle que d'après l'*Atlas de Martini*, comme a fait aussi le compilateur anonyme des merveilles de l'art & de la nature. (k) Au reste celui qui a inventé le pont volant n'avoit pas le sens-commun, & je ne suis pas médiocrement surpris de ce qu'un habile architecte françois, nommé Boffrand, qui en a examiné les dimensions, ait déclaré qu'elles étoient chimériques dans tous leurs points: car elles le font indubitablement, & on s'aperçoit au premier coup d'œil qu'on n'a pu faire un tel pont ni par le moyen d'un arc Romain, ni par le moyen d'un arc Gothique, qui est néanmoins le plus communément employé à la Chine. Ce qui peut avoir donné lieu à toutes ces fables absurdes, par lesquelles nos voyageurs d'Europe n'ont que trop bien servi la vanité des Chinois, c'est qu'un torrent ou quelque riviere fort rapide, comme elles le sont souvent dans ce pays hérissé de tant de montagnes, s'est

---

(k) *Artificia hominum & miranda naturæ in Sina.*  
pag. 638.

probablement ouvert un passage sous des rochers, dont le pied portoit sur une couche terreuse, & en aura excavé les bords, phénomene qui n'est point sans exemple dans les Alpes. Enfin tous les ponts que les Chinois ont construits sont des ouvrages bizarres ; & quand il s'y trouve des arcades, elles manquent ordinairement de force ou dans la cime ou dans la moitié supérieure de l'arc : aussi le pere du Halde observe-t-il que s'il y passoit des voitures chargées elles ne résisteroient point à la poussée, & s'écrouleroient sous le poids. Mais comme ces ponts forment un angle très-aigu vers leur milieu, des voitures ne sauroient y passer ; car on y monte & on en descend par des marches ou des escaliers. Quand on demande aux Chinois pourquoi ils donnent tant d'élévation aux arches du milieu, alors ils disent que cela doit être ainsi, pour que les barques puissent passer sans baïsser leurs mâts ; mais au lieu de faire des ponts si périlleux, il vaudroit mieux forcer les barques à baïsser les mâts, ce qui n'est point une manœuvre difficile sur les petites rivieres.

Une observation de la dernière importance, & qui doit nous détromper à jamais sur tout ce que les historiens Chinois rapportent de l'état florissant de leur pays sous les anciens empereurs, c'est celle qui concerne le canal royal ou l'*Yu-bo*, ouvrage vraiment digne d'admiration, &

où l'on a employé des architectes très-versés tant dans la pratique du nivelllement que dans la construction des écluses, dont le mécanisme & le jeu sont aussi simples que l'effet en est étonnant.

Comme c'est par ce canal que se fait presque tout le commerce intérieur, & comme c'est encore par cette voie que les provinces méridionales communiquent avec celle de *Petcheli* & celle de *Kiang-nan*, sans courir les dangers de la mer, il n'est pas possible que le commerce intérieur ait été dans une grande activité avant qu'on eût ouvert cette route. Et les lecteurs qui ont quelque pénétration concevront tout ceci sans qu'il soit nécessaire d'insister davantage à cet égard.

Mais il ne faut point s'imaginer maintenant que le canal royal ait été fait par les Chinois : leurs architectes n'ont pas été en état de l'entreprendre, & bien moins de l'exécuter. Ce sont les Tartares Mongols qui ont creusé ce lit immense, par lequel des fleuves coulent dans des lacs, & des lacs dans des fleuves, sans que les uns tarissent, & sans que les autres débordent. On peut naviguer ainsi pendant plus de six-cents lieues : on peut aller ainsi d'une extrémité de l'empire à l'autre en bateau.

Le conquérant *Koublai*, dont jamais le nom ne mourra, étoit un prince très instruit, & qui aimoit tous les arts : il appela-

la à la Chine beaucoup de savants, mais surtout des astronomes, des géographes & des architectes Persans, Arabes & Lamas. Il chargea les astronomes de dresser un calendrier, & envoya les géographes vers le nord jusqu'au cinquante-cinquième degré, & jusqu'au seizième vers le Sud, pour faire des observations, & prendre la hauteur de toutes les places de la Chine, de la Corée, de la Tartarie & du Tunquin.

Quant aux architectes, il les employa à faire le grand canal vers l'an 1280 après notre ère. Et depuis cette époque très-récente, comme on voit, la Chine a changé de face. La mer engloutissoit les trois quarts des barques qui vouloient parer le cap de *Li-ambo* pour se rendre dans les eaux du golfe de *Nankin*: les Mongols effrayés à l'aspect de tant de désastres & de naufrages eurent enfin compassion des Chinois, qui naviguoient si mal sur l'Océan, & qui manquoient d'industrie pour se frayer une route au travers du continent. Aujourd'hui il ne périt point une barque même dans le passage des écluses que les Tartares Mandhuis ont soin d'entretenir, & il se peut que si les Mandhuis n'étoient point survenus les Chinois auraient encore laissé tomber cet ouvrage, déjà fort dégradé en 1640, absolument en ruines : ce qui les eût replongés dans

L'état où ils ont dû se trouver avant le treizième siècle.

Il faut observer encore que toutes les rigoles pour l'arrosement des terres, & les canaux de traverse, qui communiquent à présent en très-grand nombre avec l'*Yu-bo*, ont été également creusés par les soins du Tartare *Koublai-Kan.* (1) Ce prince ouvrit aussi la Chine méridionale aux commerçans étrangers; & ce fut sous son règne qu'on y vit pour la première fois des navires du Malabar, de Sumatra, de Ceylon; ce qui remit un peu les provinces exténuées par les rapines des généraux & des officiers Chinois, qui exigeoient de plus fortes contributions dans leur propre pays, qu'on n'en demanderoit dans un pays conquis. Enfin pillant leurs alliés, & pillés à leur tour par les ennemis devant lesquels ils fuyoient, il ne leur restoit plus ni honte, ni honneur. *Koublai*, pour prévenir ce brigandage, augmenta la solde des généraux & des officiers, qui sous l'ancienne forme de gouvernement avoient

---

(1) M Boysen dit dans son abrégé allemand de l'*histoire universelle* tom. IX. pag. 393, que *Koublai-Kan* fit encore faire à la Chine plusieurs autres canaux afin d'ouvrir une communication entre des rivières navigables; & voilà ce que beaucoup d'autres auteurs disent tout de même. Quant à moi je doute qu'il y ait quelque canal considérable dans toute l'étendue de la Chine, qui ne soit un ouvrage fait par les Mongols ou depuis l'époque de leur conquête.

été mal payés, & ils ne méritoient pas de l'être mieux. Il faut convenir après tout cela, que c'est une ingratitudo monstrueuse de la part des Chinois d'avoir voulu noircir la mémoire de ce prince, auquel ils ont reproché comme un crime la confiance qu'il mettoit dans des hommes venus de l'occident, c'est à dire les géographes & les architectes étrangers qu'il appliqua à des travaux dignes des plus grands monarques de la terre : ils lui ont reproché encore d'avoir aimé les femmes & le Dalai-Lama ; comme si tous les empereurs de la Chine n'avoient point eu avant lui des ferrails remplis de trois ou quatre-cents concubines, gardées par douze ou treize-mille châtrés.

Quant au Dalai-Lama, il étoit le pontife légitime de la religion que Koublai-Kan professoit : car au milieu de sa gloire & dans le long cours de ses prospérités il n'oublia point que les grands & les petits sont également environnés de la main du Tout-puissant. Et s'il resta inébranlablement attaché au culte de ses ancêtres, au moins ne persécuta-t-il jamais, dans tous les pays qu'il avoit conquis, un seul homme à cause de quelques fuites opinions : bien différent en cela d'Alexandre, qui tourmenta sans cesse les mages de la Perse, qui ne purent soustraire entièrement au fanatisme de ce Macédonien les livres sacrés du Zend.

Les

Les Arabes, qui voyagerent à la Chine au huitième siècle, disent qu'ils trouverent ce pays soumis à des eunuques, & peuplé encore, en quelques endroits, d'anthropophages. (*m*) Là-dessus on a beaucoup raisonné, & on s'est même permis de révoquer le rapport de ces Arabes en doute : mais le gouvernement des eunuques est un fait indubitable, & il est indubitable encore que ces voyageurs n'ont pu de leur tems voir la Chine comme on la voit aujourd'hui ; puisque ce n'est qu'au règne de Koublai-Kan, fondateur de la vingtième dynastie, qu'il faut rapporter l'époque de la révolution arrivée dans le commerce & l'agriculture.

Ce fut aussi alors que l'astronomie s'y montra pour la première fois, quoiqu'en dise le pere Gaubil ; mais les connaissances apportées par les Arabes, les Persans & les savants de Balk & de Samarcand, qui suivoient les Mongols, se perdirent une seconde fois à l'extinction de la vingtième dynastie. Nous en avons une preuve, & même une démonstration dans l'édit du premier empereur Tartare Mandhuis : cet édit, publié en 1650, dit que depuis l'expulsion des Mongols, les Chinois n'avoient pas été en état de faire un seul

---

(*m*) *Ancienne relation des Indes & de la Chine*, publiée par l'abbé Renaudot, pag. 65 & 132.

almanach exact, que d'année en année l'erreur avoit augmenté, & qu'enfin c'étoit là un opprobre pour les vaincus & les vainqueurs, qu'il falloit faire cesser en abandonnant le prétendu tribunal des mathématiques aux Européens, qui en sont encore en possession aujourd'hui; & si on les en chassoit, le calendrier de l'année prochaine pécheroit grossièrement; car si les Chinois ne changent point de langue & d'écriture, je les tiens incapables de faire des progrès dans quelque science que ce soit. Cependant leurs historiens voudroient bien nous faire accroire, qu'on voit encore dans leurs pays des observatoires construits depuis trois-mille ans; mais nous osons dire qu'il n'existe point dans toute la Chine un seul monument authentique & avéré, qui approche seulement d'une telle antiquité. Le seul observatoire qu'on y ait trouvé est celui de Pékin, ville bâtie en 1267 de notre ère par Kou-blai-Kan. (n) D'où il résulte que l'érection de cet observatoire est postérieure à la conquête des Tartares Mongols, qui, comme on vient de le voir, changerent toute la face de l'empire. Quant aux instrumens découverts sur une montagne près de Nankin, ils avoient été fabriqués

---

(n) La partie de Pékin qu'on nomme la Ville Chinoise n'a été bâtie qu'en 1644.

en 1349; & par conséquent toujours après l'époque de la conquête des Mongols.

Voici une observation décisive sur toutes ces choses.

La latitude de *Pékin* est de 39 degrés, 55 minutes & 15 secondes de plus qu'on ne l'indique dans la carte de Mr. d'Anville: la latitude de *Nankin* est de 32 degrés, 4 minutes & 3 secondes. Cependant les cadans & les autres instrumens trouvés à *Nankin* & à *Pékin*, avoient été faits pour servir un peu au delà du 36iéme degré; de sorte qu'il n'a jamais été possible aux Chinois de faire une seule observation juste ni dans l'une, ni dans l'autre de ces villes-là.

Après avoir réfléchi à cette singularité, dont jamais personne n'a pu deviner la cause, je me suis enfin apperçu que ces instrumens avoient été copiés sur ceux dont on se servoit dans les écoles de *Balk*, ville située à peu près à trente minutes au-delà du 36iéme degré (o), dans l'ancienne Bactriane, où les sciences commencèrent à être cultivées par les Grecs, qui ayant d'abord obtenu le gouvernement de cette province sous les successeurs d'Alexandre, s'y rendirent indépendants, & formerent un empire étendu jusqu'aux In-

---

(o) Dans la grande carte de l'Asie par M. d'Anville, *Balk* est placé un peu plus vers le Nord: cependant un Arabe, nommé *Ebn-Said*, n'en a donné la hauteur que sur le pied de 35 degrés 54 minutes.

des. (p) Ces instrumens faits pour la latitude de *Balk* ont été portés à la Chine du tems des Mongols. Et telle est l'origine de l'erreur la plus absurde dont on ait jamais ouï parler parmi aucun peuple du monde; c'est à dire qu'à l'arrivée des jésuites, les Chinois soutenoient que toutes les villes de la Chine étoient situées sous le trente - sixième degré, comme le pere Kircher en convient lui-même. (q) Et quant à la longitude, dit-il, ils n'en avoient pas la moindre idée. Enfin ils étoient aussi peu versés dans l'histoire de la terre qu'ils faisoient carrée, que dans l'histoire du ciel où ils supposoient les planetes aussi élevées que les étoiles.

J'avoue qu'il est arrivé aux Romains de se servir pendant quelque tems d'un cadran solaire, fait pour la latitude de Catane, sans s'en appercevoir: mais il n'y avoit alors que 304 ans que la ville de Rome existoit. Or 304 ans ne suffisent point pour qu'un peuple, quelqu'il soit, puisse acquérir les premières notions de l'astronomie; mais lorsque les Chinois tomberent dans cet abyme d'erreurs, ils étoient formés en corps de nation depuis plus de trois-mille ans, à ce que prétendent leurs annales véridiques.

(p) *Voyez Bayer historia regni Græcorum Bactriani,*  
& un mémoire de Mr. de Guignes sur ce sujet.

(q) *CHINA ILLUSTRATA.* Folio 102. Amst. 1667.

Quant à l'observatoire de la province de Honan, je crois qu'on peut très-bien le placer avec le chimérique palais de l'imperatrice *Ta-Kia*, au nombre des constructions qui n'ont jamais été : aussi ne connoissons-nous d'autre garant de ce fait que Philippe Martini, qui dit que, dans la ville de *Teng-fong-bien*, on voit une prodigieuse regle d'airain dressée perpendiculairement sur un plan de même métal, & ensuite une tour bâtie depuis près de trois-mille ans, où le prétendu astronome Chinois *Tcheou-Kong* observoit les mouvements du ciel. Cette prodigieuse regle & cette plaque de cuivre ont été changées par le pere du Halde en un simple instrument, & M. Boysen, en parlant de la ville de *Teng-fong-bien*, ne fait plus mention que de la tour ; tellement que tout cet observatoire a disparu à quelques pierres près, qui doivent être celles d'une tour. Mais si les savants d'Europe se transportoient sur les lieux, ils n'y trouveroient peut-être pas même ces pierres en question, non plus que mille autres singularités dont le pere Martini a embelli les descriptions qu'il donne dans son *Atlas*, où les noms des villes sont si mal orthographiées, qu'on a souvent de la peine à les retrouver dans les appellations actuelles. Enfin c'est moins un *Atlas*, qu'un recueil de bruits populaires.

S'il y avoit à la Chine des monumens

d'une haute antiquité , ce seroient indubitablement les tombeaux des empereurs ; mais comme ces ouvrages ont été bâties en bois , le tems & l'humidité les ont détruits ou les incendies les ont dévorés , parce qu'ils se trouvent ordinairement enveloppés d'épaisses forêts de cyprès ou de cette espece de sapin , que M. Osbeck appelle *abies sinensis* , & où le peuple au moindre mécontentement contre la dynastie régnante jette le feu . D'ailleurs lorsque les voleurs deviennent puissants , & qu'ils se répandent dans les cantons où l'on rencontre les tombeaux de quelque famille impériale , ils commencent par les piller , & en enlèvent jusqu'au toit . L'histoire de la Chine fait souvent mention de ce brigandage , qu'on ne sauroit prévenir , parce qu'il n'est point possible de pratiquer des *Miao* dans l'enceinte des villes , ce qui changeroit bientôt ces villes-là en des cimetières . Car les princes , les gouverneurs & les grands mandarins veulent que leur sépulture soit ombragée par des arbres plantés en quinconce à de grandes distances , entêtement ridicule , qui y absorbe beaucoup de terrain propre à la culture . Là-dessus il faut citer une loi égyptienne , que Platon nous a conservée : il étoit défendu en Egypte d'enterrer un homme partout où un arbre pouvoit croître . Et nous savons à n'en pas douter que les Pharaons jusqu'à la dynastie

des Saïtes se sont conformés eux-mêmes à ce règlement si sage ; car ni dans les environs des pyramides, ni dans les environs des sépultures royales de la Thébaïde, un arbre ne fauroit croître, & bien moins du seigle ou du froment. Ce n'est pas uniquement à cet égard que ces deux peuples diffèrent entr'eux ; car dans tout le reste de leurs cérémonies & de leurs usages funéraires il n'existe aucune analogie, ni aucun rapport.

On pourroit témoigner ici quelque envie de connoître le genre d'architecture & le goût des ornemens employés dans la construction des tombeaux des empereurs de la Chine ; mais malheureusement ce qu'on en lit dans les relations des jésuites est un amas de fictions, & comme il faut prouver les qualifications par les choses, nous donnerons ici malgré nous la description du prétendu tombeau de l'empereur *Schi-chuan-di*, en nous servant des propres expressions du pere du Halde.

*Ce prince, dit-il, choisit pour sa sépulture le mont Ly. En bas il fit creuser, pour ainsi dire, jusqu'au centre de la terre. En haut il fit éléver un mausolée, qui pouvoit passer pour une montagne : il étoit haut de cinq cents pieds, & avoit de circuit au moins une demi-lieue. Au dedans étoit un vaste tombeau de pierre, où l'on pouvoit se promener aussi à son aise que dans les plus grandes sales. Au milieu étoit un riche cercueil. Tout*

autour étoient des lampes & des flambeaux entretenus de graisse humaine. Dans la capacité de ce tombeau étoit d'un côté un étang de vif-argent sur lequel étoient répandus des oiseaux d'or & d'argent ; de l'autre côté un appareil complet de meubles & d'armes. Là & là mille bijoux des plus précieuses. Non seulement on y avoit dépensé des sommes immenses ; mais il en avoit encore coûté la vie à bien des hommes. Outre les gens du palais , qu'on y avoit fait mourir , on comptoit par dix-mille les ouvriers , qu'on y avoit enterrés tout vivants. .... On vit tout à coup les peuples , qui ne pouvoient plus supporter le joug , courir aux armes. Hang-Si rasa ces vastes encéntes : il y restoit encore le cercueil , lorsqu'un berger , dit-on , cherchant au milieu de ces masures une brebis égarée , y laissa tomber du feu qui consuma tout. (r)

Il ne faut point soumettre à une critique sévère une telle description , puisqu'elle révoltera assez par elle même tous ceux qui la liront. Car enfin , ces lampes entretenues de graisse humaine , & ces canards d'or qui nagent sur du mercure , & cela dans un tombeau , sont des prodiges si puérils , que nos plus méprisables auteurs de romans ne les imagineroient point en écrivant des contes de fées. Et le pere du

(r) Descrip. de la Chine. tom. II. pag. 546.

Halde eût pu exagérer sur la Chine ou d'une maniere plus ingénieuse, ou d'une façon moins grossière.

On entrevoit seulement au travers de ce nuage de fables deux faits qui sont vrais.

D'abord il est question d'un tombeau de bois que l'incendie a consumé : ensuite il est question encore de quelques malheureux égorgés dans ce tombeau-là.

L'empereur *Schi-chuan-di*, issu d'une famille chinoise du *Tzin*, haissoit mortellement les Tartares, & leur fit de tems en tems la guerre : ainsi ce n'est point des Tartares qu'il emprunta l'usage d'immoler des victimes humaines, mais il trouva cet usage subsistant à la Chine où il a subsisté jusqu'à nos jours, & nous doutons extrêmement qu'il soit aboli. Ce qui nous a fait naître de grands & de tristes doutes à cet égard, c'est que les jésuites disent que l'empereur *Can-hi* fit une loi, par laquelle on défendoit de sacrifier des esclaves à la mort des princes du sang ; & dans un tems postérieur à cette prétendue loi, on étrangla encore des femmes aux obsèques du prince *Tavang*, le propre frère de l'empereur *Can-hi*. Cette exécution est si récente que des personnes actuellement vivantes à Pékin peuvent en avoir été témoins.

Si les Chinois persistent dans l'infanticide avec cette férocité brutale dont on a tant parlé, il n'est pas absolument éton-

nant de les voir persister dans l'immolation des victimes humaines ; car n'étant pas éclairés par les lumières de la philosophie , il leur est pour le moins aussi difficile de faire des progrès dans la morale que dans les arts & les sciences. Aux obsèques des particuliers on jette dans le feu des statues de carton qui représentent des servantes & des valets : or on peut présumer que la cérémonie d'exécuter ainsi des domestiques en effigie a été imaginée par les pauvres qui n'avoient point d'esclaves pour les pendre ou les brûler à leur enterrement ; car on conçoit bien qu'il n'y a jamais eu à la Chine que les empereurs & les princes qui ayent pu offrir de tels sacrifices. Mr. le Gentil dit à cette occasion dans son *voyage autour du monde* , qu'il y a un grand mélange de coutumes indieunes parmi tout ce qui s'observe dans les funérailles des Chinois ; ce qui n'est point étonnant , puisque leur religion n'est qu'un cahos de pratiques , dont les unes viennent des Indiens & les autres des Scythes qui enterroient toujours , dit Hérodote , quelques esclaves & quelques concubines avec le cadavre de leur souverain , ce qui est fort conforme à ces horreurs qui se passèrent sous *Can-hi* aux obsèques de *Ta-vang* à Pékin.

La passion des Chinois pour le nombre neuf doit aussi être comptée parmi

les superstitions qui leur sont communes avec les Tartares. On voit dans leur pays beaucoup de clochers ou de tours à neuf étages, bizarrerie qui n'a d'autre fondement que leur penchant pour ce nombre mystérieux, fuyant lequel on fait aussi la plus humiliante révérence qu'on ait pu imaginer lorsqu'on se présente devant les empereurs de la Chine, qui veulent qu'on se courbe neuf fois jusqu'à terre devant leur trône, & on voit par l'histoire de *Gengis-kan* que ce cérémonial, digne des plus méprisables esclaves, étoit aussi établi à la cour de ce prince (s).

Parmi toutes ces tours à neuf étages il n'y en a pas à la Chine qui soit de porcelaine comme des exagérateurs l'ont débité dans leurs relations, sans qu'on puisse même savoir sur quoi une telle fabule est fondée. Il s'agit d'un clocher qu'on rencontre aux environs de *Nankin* & où les Tartares ont fait employer des briques d'une argile assez bonne, & sur lesquelles on a imprimé des figures au moyen d'un moule. Le père du Halde après avoir donné une espèce de description de ce bâtiment qu'il tâche d'embellir tant qu'il peut, en empruntant le style romanesque du P. le Comte, finit enfin par ces termes. *Voila*, dit-il, *ce que les*

---

(s) *Petit de la Croix, Hist. de Gengis-Kan. p. 79.*

Chinois appellent la tour de porcelaine, <sup>Et</sup> que quelques Européens nommeroient peut-être la tour de brique (*t*). Oui sans doute, car il n'y a pas une seule pièce de porcelaine ni rien de semblable.

Du reste cette tour se fait distinguer singulièrement par un degré de solidité qu'on n'est point accoutumé de voir dans les constructions de ce pays. Aussi n'est-ce proprement pas un ouvrage chinois, mais un monument érigé par les Mongols sous Koubai-Kan, comme un trophée pour perpétuer la mémoire de sa conquête; & voila pourquoi les Mandhuis l'ont respecté, tandis que beaucoup d'autres mauvais batimens qui se trouvoient dans le voisinage de Nankin furent pillés, saccagés ou brûlés lors de la prise de cette ville, où l'on ne put faire observer parmi des troupes victoriennes une discipline aussi sévère que les Mandhuis eux-mêmes l'eussent souhaité. Les Chinois prétendent qu'on porta l'excès jusqu'au point de raser les sépultures impériales qui étoient dans ces environs: il est vrai qu'on y voyoit jadis de prodigieux espaces plantés de cyprès autour de quelques édifices de bois, mais ce n'est point un grand malheur que ces forêts sacrées & aussi inutiles aux dieux qu'aux

---

(*t*) Descript. de la Chine, Tom. II. pag. 111.

hommes ayant été réduites en cendres, de sorte qu'on peut actuellement y labourer la terre. Nieuhoff, qui passa quelque tems après à Nankin, dit que la tranquilité étoit déjà rétablie dans cette ville : ainsi il faut regarder comme une fable ce que rapporte le père le Comte qui prétend que les Tartares y mirent toutes les femmes Chinoises dans des sacs, sans distinction d'âge ou de rang, & les vendirent au plus offrant. Il ajoute même que ceux qui avoient acheté des personnes décrépites les jetterent dans la rivière : ce fait ne paroit avoir d'autre fondement que la coutume où sont les Tartares lorsqu'ils gagnent une bataille, de couper les oreilles aux morts & d'en remplir neuf sacs, comme ils l'ont fait souvent en Pologne, & comme ils le firent encore en Bohème en 1242 après avoir vaincu le duc Henri de Lignitz. Et l'empereur de la Chine ayant défait en 1696 quelques corps d'*Eknths* & de *Calmoukes*, il ordonna de couper leurs longs cheveux très-fusés, dont on remplit également neuf sacs.

La tour de brique à neuf étages, dont on vient de parler, est garnie au dehors, comme plusieurs autres, de quelques rangs de sonnaillles, qui étant agitées par le vent font un bruit très désagréable. Là dessus on a prétendu que cette sorte de carillon avoit beaucoup de rapport avec celle d'un monument étrusque qu'on

place près de *Clusum*, & les Etrusques, ajoute-t-on, étoient dans une liaison intime avec les Egyptiens, dont ils copioient sans cesse les ouvrages. Mais il suffira d'observer que Pline donne assez ouvertement à entendre que ce monument de *Clusum* n'avoit jamais existé, sans qu'on puisse savoir aujourd'hui si Varron avoit lui-même pris plaisir à l'imaginer, ou si ce qu'il en rapporte étoit extrait de quelque roman obscur & décrié (u). Quant à cette correspondance étroite entre les Etrusques & les Egyptiens, elle ne paroît fondée que sur un passage mal compris de Strabon, & les opinions de quelques Italiens modernes comme Buonarotti ; car l'abbé Winckelman n'a pu découvrir entre les monumens de ces peuples aucune ressemblance, ce qui n'est point surprenant, puisqu'il y a bien de l'apparence qu'ils se connoissoient aussi peu les uns les autres que les Lappons connoissent les Espagnols.

Les Chinois font si persuadés qu'on ne peut rien voir de plus grand ni de plus magnifique en architecture que leurs tours à neuf étages, qu'ils en font des modèles en bois hauts de deux pieds, qu'ils recouvrent ensuite de lames de nacre de perles, & qu'ils tâchent de vendre ainsi

(u) Pline semble insinuer que la description du monument de *Clusum* étoit tirée de ce ramas de fables qu'il appelle *fabula Etrusca*.

aux marchands d'Europe, sans jamais oublier d'y mettre de petites statues que les missionnaires nomment des idoles, & que nous nommerons d'un terme moins dur, des magots: quoiqu'elles représentent sûrement des génies tutélaires & des divinités locales; car ces clochers, sur lesquels les voyageurs ont proposé tant de conjectures, ne sont en quelque sorte que des pagodes ou en font partie. C'est aussi de là qu'on donne l'allarme pendant les incendies, & qu'on marque les veilles & les heures indiquées par les clepsydres ou les sabliers qui n'approchent pas à beaucoup près de la justesse; & avant l'an 1560 il n'y avoit point dans toute la Chine un seul bon cadran solaire, ni un seul lettré instruit des premiers éléments de la gnomonique, ni capable enfin, dit le père Greslon, de calculer l'ombre méridienne d'un style.

Quant aux *Pai-leou*, que les relations désignent ordinairement sous le nom d'arcs de triomphe, on n'en connoit pas dont l'architecture approche seulement de ce que nous appellons le nouveau gothique, & la plupart ne méritent pas, de l'aveu même du père le Comte, qu'on s'arrête pour les considérer (x). Cependant la

---

(x) *Nouveaux mémoires sur la Chine.* Tom. I.  
Lett. 112.

passion d'en ériger est très grande , & les moindres villes en font construire de bois qu'on feroit beaucoup mieux d'employer à bâti des maisons pour ces misérables troglodytes de la Chine dont je parlerai dans l'instant. Au reste il faut observer que ce goût ne fut jamais celui des Egyptiens , puisqu'on n'a pas trouvé dans toute l'Egypte le moindre vestige d'un arc de triomphe élevé avant la conquête des Grecs ou plutôt avant celle des Romains ; car ce qu'on voit dans les environs d'*Ensené* ou d'*Antinoopolis* est un ouvrage de l'empereur Hadrien , & il me paroît que ce n'est proprement qu'un portique.

Parmi les *Pai-leou* de la Chine on n'en distingue pas dont la structure & les caractères remontent à une haute antiquité , & il faut à cette occasion observer que le père du Halde regarde l'inscription de la colonne d'airain érigée , selon lui , vers l'an cinquante après notre ère , comme une des plus anciennes de tout l'empire (y) ; mais cette colonne qui doit exister sur les frontières du *Tunquin* est un monument très suspect qu'aucun voyageur n'a jamais vu ; car on prétend que les *Tunquinois* l'ont caché sous un prodigieux monceau de pierres , où il doit par con-

---

(y) *Descript. de la Chine. Tom. I. pag. 70.*

éfquent étre fort difficile de l'appercevoir. D'ailleurs quand on a égard à cette longue suite de siécles , dont nous parlent les sincères chroniqueurs de la Chine , il faut avouer qu'une inscription qui ne remonteroit qu'à l'an cinquante seroit une chose très moderne. Il nous a été impossible de savoir si l'on remarque réellement , comme on le dit , des caractères sur quelques pans de la grande muraille ou du *Van-hy-czin* , & s'ils n'y ont point été ajoutés pendant les restaurations faites à ce rempart , il est sûr qu'il faut les rapporter à une époque antérieure à l'érection de la colonne d'airain.

L'intérieur des maisons chinoises est d'une grande simplicité , de même que dans tous les autres états despotiques de l'Asie où la misère du peuple & sa défiance continue s'opposent à l'acquisition d'un grand nombre de meubles : on y enterroit plutôt l'argent que de le soumettre à de tels hazards , & on tâche d'y faire servir les mêmes ustensiles à différens usages. Cependant ni en Turquie , ni en Perse , on ne rencontre pas dans les campagnes des familles aussi misérables , aussi dénuées de toutes les commodités de la vie , qu'on en voit en différens endroits de la Chine. Car sans parler de celles qui dans les provinces méridionales subsistent uniquement de la pêche & qui vivent sur des barques , où

les pères & les enfans manquent d'habits, il y en a d'autres auxquelles de simples trous creusés en terre servent d'habitation. A trente lys de Ho-lou, après avoir traversé la bourgade de Tchan-ngan, dit le père Fontaney, on voit des familles entières de Chinois qui demeurent dans des grottes; car la Chine, ajoute-t-il, a aussi ses troglodytes (z). En effet on en rencontre encore en grand nombre au-delà de la ville de Ping-teng qui ont fait des cavernes larges de dix à douze pieds, & longues de vingt. Dans de tels trous on compte quelquefois plus d'un ménage.

Il est croyable que ces troglodytes, désespérés de tems en tems par la misère, s'associent aux voleurs & à ces bandes d'hommes qui, à la suite de quelques troupeaux, errent dans l'intérieur des provinces où il n'y a pas de culture, & où il ne sauroit y en avoir. On peut rendre cela sensible par l'exemple même d'une contrée de l'Europe, c'est à dire par l'exemple de l'Espagne où des nomades conduisent leurs troupeaux depuis Lérida en Catalogne jusqu'aux plaines de l'Andalousie, sans trouver la moindre barrière dans tout ce prodigieux district: or il est aisé de concevoir qu'en un pays

(z) *Journal d'un voyage depuis Pékin jusqu'à Kiang-tcheou.*

régulièrement cultivé on ne laissoit nulle part passer ces nomades qui ne fauroient faire paître leur bétail que sur des landes ou des champs abandonnés auxquels personne ne s'intéresse, & dont on ne se soucie pas même de fixer les limites.

Il n'est pas rare de trouver dans les immenses solitudes de la Chine & même dans celles de la Tartarie, des temples & des bonzeries où quelques moines ont fait des logemens commodes, des jardins & des bosquets admirables qu'ils arrosent par les eaux qu'on force de descendre des montagnes en forme de cascades. Ces hermites, qui ne valent pas mieux que ceux de l'Europe, ne dormiroient point une nuit à leur aise, si les brigands de la Chine avoient moins de religion, mais ils respectent ces pagodes, ou ne les pillent qu'à la dernière extrémité. D'ailleurs il se peut que ces bonzes solitaires s'entendent avec les voleurs, & receleut de tems en tems leurs captures. On voit encore ici la connexion qu'il y a entre ces monastères bâtis dans des déserts, & ceux qu'on rencontre en des lieux semblables du Portugal & de l'Espagne. Enfin malheur aux pays où il y a des nomades & des hermites.

Ce n'est qu'aux environs de quelques villes principales de la Chine qu'on découvre par ci par là des bourgades dont les maisons sont couvertes de tuiles; car

à mesure qu'on avance dans le centre du pays, on n'aperçoit plus que des chaumières de terre battue avec des toits de joncs; & dans beaucoup de villes du second ordre, les murs des logis ne sont aussi que d'argile.

Comme on n'y a jamais pu réussir dans aucune opération de la verrerie, il n'y existe aucune apparence de vitrage, même dans les palais. La sale où l'empereur *Can-hi* donna audience à un ambassadeur de Russie n'avoit, dit Brandt, que de mauvais châssis de papier (*a*); car la verrerie établie par ce prince n'étoit pas alors, & n'est pas encore en état de couler des glaces. Dans quelques provinces on emploie aux fenêtres des tafetas cirés, des coquilles & même des lames de nacre de perle, comme l'on en voit aussi dans la cathédrale de *Goa*: mais cette matière étant encore moins diaphane que la corne & la pierre spéculaire des anciens, dont on trouve quelques restes dans des églises d'Italie, elle transmet

(*a*) *Beschreib. einer grossen Chinesischen Reise.*  
S. 192.

Brandt dit aussi que cette sale n'avoit ni lambris, ni plat-fond, de sorte qu'on en voyoit le toit par dedans, comme dans beaucoup d'autres bâtiments chinois qui ont eu une tente pour modèle. Il faut observer encore que les colonnes n'en sont pas toujours rondes, mais coupées souvent à cinq ou sept faces.

aussi moins de jour , & éclaire très mal les apartemens.

Il est singulier de voir les architectes de la Chine éléver des rochers artificiels dans ce qu'ils appellent des jardins , & ensuite ils osent demander aux Européens si nous avons des ouvriers qui pourroient en cela les égaler. Mais on devroit leur répondre que pour mettre au hazard des pierres les unes sur les autres , il ne faut avoir ni génie , ni art , ni industrie , ni goût , ni enfin aucune notion du beau & de l'utile : aussi feroit-on infiniment mieux de semer dans ces endroits du riz ou du froment pour rendre moins funestes les famines qui désolement si souvent la Chine. On assure que ce pays a bien deux mille montagnes ; ainsi c'est une fureur de vouloir encore en augmenter le nombre , en rendant de plus en plus inégal ce qu'on devroit tâcher d'applanir.

On est assez généralement prévenu , sans qu'il soit besoin d'insister beaucoup à cet égard , que ni le quartier chinois , ni le quartier tartare de Pékin n'ont des temples dont la structure ou la magnificence se fasse distinguer des édifices publics des autres villes. L'empereur qui peut seul offrir des sacrifices solennnels aux génies du ciel , de la terre , des montagnes , des vallées & des rivières , ne les offre jamais que sous des tentes ,

& non ailleurs. Cette coutume, qu'on doit regarder comme très ancienne, est aussi très conforme à ce que nous avons déjà observé par rapport à l'état primitif des Chinois dans la vie pastorale, & lorsqu'ils campoient encore à la manière des Tartares. Ces tentes destinées aux sacrifices se dressent pendant les jours de fête dans le *Tien-tang* & le *Ti-tang*: après la cérémonie on les abat, & on les conserve avec les vases sacrés, les ustensiles & les tablettes dans deux édifices particuliers: celui qu'on a consacré au génie du ciel est rond, quoique le ciel ne soit pas rond: celui qu'on a consacré au génie de la terre est quarré, suivant l'admirable cosmographie des *Han-li* & des profonds lettrés de la Chine, qui ont déterminé que notre monde étoit un cube & non pas un globe; & il a fallu à toute force que les architectes se soient soumis comme ils ont pu à cette décision. Mr. Chambers qui ignoroit ces particularités se trompe beaucoup, lorsqu'il compare des pavillons chinois aux temples monoptères des anciens. Ces sortes de comparaisons sont si outrées qu'on pourroit par ce moyen découvrir toute l'architecture grecque dans les palais de Pékin, tel qu'Isbrants Ides nous le dépeind. D'ailleurs Mr. Chambers ne paroit point avoir eu connoissance d'un fait qui concerne les pagodes de Fo qu'on voit à la

Chine : un voyageur nous a assuré que leur plan & leur disposition intérieure sont presqu'en tout point conformes au plan & à la disposition des pagodes qu'on rencontre en différens endroits de l'Indostan. Ainsi on ne peut presque pas douter que cette manière de bâtir n'ait été inconnue aux Chinois avant l'établissement du culte de *Fo*, dont l'époque ne remonte point à notre ère vulgaire ; car quand même on admettroit que *Laokium* avoit fait un voyage aux Indes, comme on le dit avec beaucoup de vraisemblance, il est certain qu'il n'établit point la véritable religion des Indiens à la Chine.

Quant à l'état de l'architecture chez les Egyptiens, c'est un sujet immense, mais nous avons tâché de renfermer dans quelques pages ce qu'il y a de plus intéressant à savoir. Chez ce peuple on bâtissoit toujours ; un grand ouvrage en produisoit un autre encore plus grand : si la fortune eut écarté de dessus sa tête le joug des Persans & celui des Grecs, on l'auroit vu raser les montagnes de la Thébaïde plutôt que de rester à ne rien faire. Tous les obélisques se ressemblent tellement, que quand il n'y a point de caractères, il est assez difficile de les distinguer les uns des autres : il paroît donc qu'on auroit dû une fois se lasser d'élever des monumens si semblables, cependant on ne s'en lassa jamais : les derniers

rois, comme Amasis & Nectanèbe, en faisoient tailler tout comme on en tailloit plusieurs milliers d'années avant leur naissance.

Je pense que Mr. le Roi s'est trompé, lorsqu'il a prétendu que la *cabane rustique* avoit servi chez les Egyptiens, comme Vitruve dit qu'elle servit chez les Grecs, c'est à dire de modèle aux plus superbes édifices que les hommes ayent construits sur la surface de la terre (*b*). Tout démontre que les Egyptiens, avant que d'être réunis en corps de nation, vivoient comme des troglodytes dans les creux des rochers de l'Ethiopie, de sorte que c'est bien plutôt une grotte qui a servi de modèle aux premiers essais de leurs architectes qu'une cabane. Les sauvages de la Grèce au contraire durent se construire des huttes à cause de la diversité du climat & du sol qui ont en tout ceci une grande influence: aussi n'y eut-il jamais aucun rapport entre les combles des temples de la Grèce & les combles des temples de l'Egypte qui, étant entièrement plats, n'avoient point été par conséquent copiés d'après le toit de la *cabane rustique* de Vitruve.

Le

---

(*b*) *Ruines des plus beaux monumens de la Grèce.*  
T. I. nouvelle édition.

Le Pharaon Amasis fit venir des environs d'Eléphantine un grand morceau de rocher intérieurement creux qu'on plaça dans la ville de *Saïs*, devant le portique du temple de Minerve. Les Grecs, qui composoient les mots comme ils vouloient, ont appellé cette pierre vuide une *chambre monolithe*, mais quelque nom qu'on puisse lui donner, il est manifeste que l'idée en avoit été prise d'une grotte.

Quand on réfléchit aux excavations prodigieuses que les Egyptiens ne cessaient de faire dans leurs montagnes, & à la passion singulière de leurs prêtres pour les souterrains où ils consumoient une moitié de leur vie, alors on ne doute pas que ce penchant ne leur fût resté de leur ancienne manière de vivre en troglodytes. De là provient le caractère imprimé à tous leurs édifices, dont quelques-uns paroissent être des rochers factices, où des murailles dont l'épaisseur excéde vingt-quatre pieds, & où des colonnes dont la circonférence excéde trente pieds, ne sont point absolument rares. S'il y a quelque chose qu'on puisse comparer à ce que ce peuple singulier a construit sur la terre, ce sont précisément les travaux qu'il a faits sous terre. Quelques auteurs de l'antiquité ont très bien su qu'à cent & soixante pieds sous le fondement des pyramides, il existoit des apartemens qui communiquoient les uns

avec les autres par des rameaux, qu'Amien Marcellin a nommés d'un terme grec des *syringes* (*c*). Il n'y a maintenant qu'un seul de ces conduits qu'on connoisse ; c'est celui qui perce le pied de la plus septentrionale de toutes les pyramides, & qui se comble d'année en année par le sable qui y découle ou par les débris qu'on y jette : cependant Prosper Alpin assure que de son tems, c'est à dire vers l'an 1585, un homme y étant descendu avec une boussole, il parvint jusqu'à l'endroit où ce chemin couvert se partage en deux branches, dont l'une court vers le sud, & dont l'autre se rapproche du romb de l'est ; ce que les voyageurs qui sont survenus longtemps après, comme Maillet, Grèves, Thévenot, Vansleb & le père Sicard n'ont plus été en état d'observer ; car je ne parle point ici de Belon, dont la négligence à décrire ce monument est telle qu'il ne vaut pas la peine de lire ce qu'il en dit (*d*).

Hérodote a indubitablement su qu'en descendant sous terre, on pouvoit ensuite remonter dans les chambres de la pyramide du labyrinthe : or comme cela est exactement de même dans celle de Mem-

(*c*) *Lib. XXII.*

(*d*) Il fait à la pag. 228. de ses observations la caisse de la grande pyramide une fois plus longue qu'elle ne l'est.

phis, dont on connoit aujourd'hui la disposition intérieure, il est aisé de se persuader que cette construction a été propre à tous les monumens de cette forme, c'est à dire qu'ils devoient avoir des souterrains où l'on parvenoit par des routes cachées, telles que celle qu'on a découverte sous le trentième degré de latitude, & qu'on a prise si mal à propos depuis le tems de Pline pour un puits, quoi qu'il soit impossible que l'eau puisse y entrer : elle n'entre point même dans les catacombes de *Sakara*, situées en un terrain encore bien moins élevé; car toutes ces excavations sont pratiquées dans des couches de pierres calcaires qui ne transmettent pas la moindre humidité. Un *Serapeum* ou une chapelle de Sérapis, dont la position est indiquée par Strabon au milieu des sables mouvans à l'occident de *Memphis*, paroît avoir été le véritable endroit qui renfermoit les bouches des canaux ou des galeries par lesquelles on alloit jusqu'aux fondemens des pyramides de Gizeh.

Quant aux cryptes & aux grottes de l'*Heptanomide* & de la Thébaïde, on connoit celles d'*Alyi*, celles d'*Hipponon* qui pouvoient bien contenir mille chevaux: on connoit celles de *Speos Artemidos*, celles d'*Hiéracon*, de *Sélinon*, d'*Antæopolis*, de *Silsili*; on connoit les syringes ou les allées souterraines indiquées par Pau-

salias dans les environs de la statue vocale (*e*). Enfin les voyageurs en découvrent tous les jours; car on n'en a pas découvert jusqu'à présent la centième partie. Non qu'il faille absolument admettre la tradition qui a eu cours dans l'antiquité au sujet du terrain où étoit située la ville de Thèbes, & qu'on supposoit avoir été tellement excavé dans toute son étendue, que les rameaux des cryptes passoient sous le lit du Nil (*f*). Ce qui peut avoir accrédité ce bruit, c'est qu'on voit effectivement sur les deux bords de ce fleuve beaucoup de grottes comme entre *Korna* & *Habou*, où l'on veut que les premiers rois de l'Egypte ayent logé avant la fondation de Thèbes.

En allant de *Korna* vers le nord-ouest on trouve les excavations nommées par les Arabes *Biban-el Moluk*, sur la destination desquelles il n'y a jamais eu de doute, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes : ce sont les tombeaux des premières dynasties ou des premières familles royales ; & ceux qui placent les corps des anciens Pharaons dans des pyramides sont tombés, comme l'on voit, en une erreur très grave; car à *Biban-el Moluk* on ne découvre pas une seule pier-

{*e*} *Lib. I. in Attic. Cap. XLII.*

{*f*} *Plin. Hist. Nat. lib. 36. Cap. XIV.*

re qui approche de la figure pyramidale : ce qui nous confirme de plus en plus dans l'idée qu'on n'a jamais renfermé aucune momie en quelque chambre des pyramides de *Memphis*, mais bien à plusieurs pieds de profondeur sous les fondemens de ces édifices , dont la forme n'avoit dans la religion égyptienne aucun rapport avec celle des tombeaux.

Quelques-unes des grottes dont on a parlé jusqu'à présent ont servi à contenir des cadavres embaumés qu'on y dressoit sur les pieds pour ménager la place. Et cette règle paroît avoir été assez généralement observée , hormis à l'égard des rois dont on couchoit le corps dans des sarcophages ; car il ne faut pas prendre à la rigueur , comme on l'a fait , un passage de *Silius Italicus* qui d'ailleurs ne concerne pas l'attitude qu'on donnoit aux momies dans les caveaux , mais celle où on les plaçoit dans les maisons , quoiqu'on puisse douter que jamais les Egyp tiens ayent mis les morts autour de la table où mangeoient les vivans , comme ce mauvais poète l'insinue (g ).

---

(g) - - - - - *Egyptia tellus*

*Cor dit odorato post funus stantia busto*

*Corpora ; & a mensis exsanguem , haud separat  
umbram.*

Mais il y a eu en Egypte d'autres souterrains qui n'étoient pas des sépulchres, ni rien d'approchant, comme l'autre de Diane ou le *Speos Artemidos* qu'on retrouve aujourd'hui à *Beni-Hasan*, & dont les figures & les ornemens n'ont pas été exécutés par des sculpteurs grecs. Il est sûr que cet antre a été un temple de Diane ou de Bubaste, & on en rencontre de semblables creusés dans le roc au centre de l'Ethiopie (*b*), où suivant la relation de Bermudez, il doit exister, tout comme en Egypte, un nombre prodigieux d'excavations très profondes dont quelques-unes servoient aux prêtres à faire des sacrifices ou des initiations, & au fond desquelles ils se retiroient même pour étudier (*i*). On nous parle d'un certain Pancrate qui n'étoit pas sorti de ces sombres demeures en vingt-quatre ans ; & on a toujours soupçonné avec beaucoup de vraisemblance, qu'Orphée, Eumolpe & Pythagore y avoient également été admis.

(*b*) Alvarez RERUM AETHIOPICAR.  
Cap. 44...55.

(*i*) Prophetæ Agyptiorum non permittunt ut metalli artifices, sculptoresque Deos repræsentent, ne a recepta abeant formā; sed illudunt vulgo, dum in templorum atriis accipitrum ibidumque rostra sculpi currant, subeuntes interea sacra subterranea que profundi illorum mysteriis velamento junt. Synesius. pag. 73.

Quand on considère cette manière de méditer sous terre, alors on n'est point étonné que les prêtres en ayant contracté l'habitude de cacher sous un voile presque impénétrable tout ce qu'ils savoient & tout ce qu'ils croyoient savoir. Ce qui fait que dans beaucoup de circonstances il est aussi difficile de déterminer jusqu'où s'étendoit leur érudition, que de savoir jusqu'où s'étendoit leur ignorance; & voila pourquoi on a porté des jugemens si opposés touchant les bornes de leur philosophie que les uns renferment dans un cercle très étroit, & que les autres portent à l'infini. Mais ce qu'il y a ici de vraiment intéressant à observer, c'est que cette coutume des prêtres de se retirer dans des souterrains a donné lieu aux mystères de l'antiquité, dont sans cela il n'eût jamais été question dans le monde. On voit que partout où on reçut les mystères de l'Egypte, on suivait aussi l'usage de les célébrer dans des grottes ou des souterrains; & ce ne fut que longtems après, & lorsque cette institution avoit été fort altérée, qu'on fit à cet égard des changemens. L'évêque Warburton a rempli toute l'Europe de ses erreurs touchant le prétendu secret qu'on révéloit aux personnes initiées en Egypte, parce qu'il a pris pour une pièce authentique la lettre écrite par Alexandre à sa mère, tandis qu'elle a été manifeste-

ment supposée par quelques chrétiens : c'est la fraude pieuse la plus grossière dont j'aye jamais ouï parler ; & Mr. Silhouette qui a traduit des fragmens de Warburton auroit dû s'appercevoir qu'il est ridicule de mettre en Egypte un grand prêtre nommé *Léon* ; car jamais , avant la conquête d'Alexandre , aucun prêtre égyptien ne se nomma *Léon* : c'est comme si l'on disoit qu'il y a eu un empereur de la Chine qui s'appelloit Charles-Martel (k). J'insisterois ici davantage sur la supposition de cette lettre , si elle n'étoit aujourd'hui reconnue pour apocryphe par tous les véritables savans. D'ailleurs comment eût on pu révéler que les dieux de l'Egypte avoient été des hommes , puis qu'on fait maintenant à n'en plus douter , que jamais les Egyptiens n'adorèrent des hommes déifiés , & qu'ils avoient pour cette espèce de culte une horreur inconcevable.

Les mystères paroissent avoir été dans leur origine une instruction secrète qu'on ne donnoit qu'aux prêtres qui , avant leur consécration , effuyoient une terreur panique ; & ce n'étoit que par des routes

(k) *Dissertations sur l'union de la religion , de la morale & de la politique , T. I. pag. 237.* Mr. Silhouette cite cette lettre d'Alexandre pour réfuter l'abbé Pluche qui croyoit que les mystères étoient relatifs à l'agriculture.

ténèbreuses qu'on les conduisoit enfin dans un endroit fort éclairé ; ce qui fit naître l'idée de copier les phénomènes de la foudre & du tonnerre, dont j'ai tant parlé dans le premier volume de ces recherches. Tous les prêtres de l'Egypte, sans en excepter un seul, devoient être initiés, comme Diodore le dit, à ce qu'on appelloit les *mystères du dieu Pan*, de sorte qu'il n'y en avoit pas qui n'eût es-suyé la terreur panique dans l'obscurité des souterrains (1).

Ce goût pour les mystères & les énigmes passa au peuple, & fit une partie de son caractère. Je ne nie point que les députés des provinces ou des nomes n'aient pu de tems en tems traiter dans leur assemblée des affaires de la dernière importance, & qu'il convenoit de tenir très-secrètes : mais il faut avouer aussi qu'il n'a pu tomber que dans l'esprit des Egyptiens de faire assemlbler ces députés en un labyrinthe, où avant que de par-

---

(1) Il n'y a pas d'apparence que les Egyptiens ayent admis aux grands mystères des personnes qui n'étoient point de l'ordre sacerdotal, si l'on en excepte peut-être Pythagore. Quant aux petits mystères, on y admit avec le tems tous ceux qui se présentoient, hormis les criminels publics. Les vagabonds qu'on prenoit pour des prêtres égyptiens dans la Grèce & l'Italie se fesoient payer fort cher pour leurs initiations ou leurs mystères que les Bohémiens jouoient aussi, afin de gagner de l'argent.

venir aux sales , il falloit traverser des allées aussi obscures que des caveaux , comme Pline s'en explique en termes non équivoques : *majore autem in parte* , dit-il , *transitus est per tenebras* (m).

Les Chinois n'ont pas dans leur langue de mot pour exprimer un labyrinthe , comme ils n'ont pas dans tout leur pays un seul édifice qui approche de cette forme . J'ose même mettre en fait qu'il feroit aujourd'hui impossible de leur en donner une idée , soit par le moyen d'un plan , soit par le moyen d'une description ; car les savans de l'Europe ne sauroient se flatter d'avoir acquis des notions bien claires sur le labyrinthe , dont il doit certainement exister des ruines très-considerables : mais les voyageurs ne les cherchent point où elles sont , & s'égarrent tous en allant trop à l'ouest . On pardonne volontiers à un homme tel que Paul Lucas qui ne savoit pas écrire , & à Mr. Fourmont son rédacteur d'avoir pris les masures du château de Caron pour les débris du labyrinthe : mais que le P. Sicard & Mr. Pococke soient aussi tombés dans cette erreur , c'est ce qui a lieu de nous surprendre . Ce prétendu château de Caron , dont nous avons vu différens plans , semble avoir été une cha-

---

(m) Lib. 36. Cap. XII.

pelle de Sérapis qui n'a ni pyramide, ni aucune apparence de dédale, ni même cent pieds de long ; tandis que Strabon assure que ceux qui montoient sur la terrasse du labyrinthe voyoient autour d'eux comme une campagne couverte de pierres taillées, & terminée par un édifice de figure pyramidale.

On conçoit par-là combien d'obstacles & de difficultés on rencontre en étudiant les monumens d'une contrée sur laquelle les modernes conspirent avec les anciens à nous donner sans cesse des notions fausses. Pour ce qui est des anciens, il paraît assez probable que ce qui les a le plus trompés, c'est qu'ils étoient à la disposition d'une espèce d'hommes qu'on nommoit les interprètes, dont le collège avoit été établi sous Psammétique, & qu'on pourroit presque comparer à ceux qu'on nomme à Rome des *Ciceroni*. Les philosophes qui vouloient véritablement s'instruire en Egypte étoient contraints d'y séjourner pendant plusieurs années comme Pythagore, Eudoxe & Platon : mais les voyageurs qui ne faisoient qu'aller & venir comme Hérodote, sans savoir un mot de la langue du pays, ne pouvoient s'adresser qu'aux interprètes qui, connoissant le penchant des Grecs pour le merveilleux, les amusoient comme des enfans, en leur faisant des contes aussi indignes de la majesté de l'histoire, qu'op-

posés aux lumières du sens commun. C'est vraisemblablement d'eux que vient la tradition encore adoptée de nos jours touchant les pyramides, qu'on prétend avoir été élevées malgré les prêtres de l'Egypte, & en dépit de toutes leurs protestations contre de tels ouvrages : tandis qu'on voit très-clairement que ce sont surtout les prêtres qui ont présidé à ces constructions, & qui les ont orientées exactement, soit par l'ombre d'un style, soit par l'observation d'une étoile au passage du méridien. Et ils n'ont jamais déclaré quel pouvoit avoir été en cela leur but, & probablement pas même à Thalès, sur lequel Pline & Plutarque rapportent un fait trop faux & trop choquant pour que je puisse ici le passer sous silence. Ils veulent que ce Grec ait enseigné aux Egyptiens à mesurer la hauteur des pyramides par le moyen de l'ombre, ce qui ne peut se faire en aucun tems de la manière dont Pline & Plutarque se le sont imaginés (*n*). Thalès, en arrivant de Milet à Héliopolis, étoit d'une ignorance profonde, & ne favoit abso-

---

(*n*) Pour mesurer la hauteur d'une pyramide par son ombre, il faut avant tout mesurer un côté de la base, & en connoître le milieu. Or comme Pline & Plutarque ne disent pas que Thalès commença par cette opération, on sent bien que ce qu'ils en rapportent est une fable.

lument rien ni en mathématiques, ni en astronomie: le peu qu'il a su depuis, il l'avoit appris des prêtres de l'Egypte, dont il fut l'écolier pendant plusieurs années. Il ne faut donc pas dire qu'un tel homme ait été en état de rien enseigner à ses maîtres, & nous devons croire pour son honneur que ce n'est pas lui qui a débité cette fable, sans quoi son ingratitudine ne pourroit que nous révolter.

Ceux qui prétendent qu'on a orienté les pyramides pour se procurer une méridienne inébranlable, afin de s'apercevoir un jour si les poles du monde changent ou ne changent point, n'y avoient pas réfléchi, & ne favoient eux-mêmes ce qu'ils disoient; car en ce cas une seule pyramide eut suffi, & on n'en auroit pas hérissé toute la côte de la Lybie, depuis *Memphis* jusqu'au labyrinthe.

Il n'est point vrai non plus qu'elles ayent servi de gnomons, opinion soutenue très-mal à propos par quelques écrivains modernes; car pour les anciens, ils n'ont eu garde de rien penser, ni de rien écrire de semblable, puisqu'ils paroissent avoir eu quelque connoissance du phénomène de la consomption de l'ombre. Il est vrai que Solin, Ammien Marcellin & Cassiodore s'expriment là-dessus d'une manière extrêmement impropre, & tout ce qu'on peut conclure de leurs expressions, c'est que suivant eux les pyra-

mides ne jettent jamais de l'ombre en aucune saison de l'année , ni en aucun instant du jour ; & cela arrive , selon Marcellin , par un mécanisme de leur construction , *mecanicâ ratione.* Mais avouons que cet homme a dit là quelque chose qui choque toutes les loix de la nature . ( o )

Voici en peu de mots de quoi il est question .

La plus grande des pyramides située sous le vingt - neuvième degré , cinquante minutes & quelques secondes de latitude nord , commence vers l'équinoxe du printemps à ne plus jeter d'ombre à midi hors de son plan ; & on peut alors se promener autour de cet immense monceau de pierres , qui s'élève à plus de cinq - cents pieds , sans perdre le soleil de vue . Les architectes ont pressenti cet effet , qui résulte nécessairement de la figure pyramidale & de la largeur de la base ; ce qui fait que l'ombre méridienne se réfléchit pendant la moitié de l'année sur la face septentrionale ,

( o ) *Solin. polyhist. cap. XLII.*

*Am. Murcel. Hist. Lib. XXII. sub fin. .... Cas-  
tiodor. variarum. Lib. VII.*

Comme Solin est le premier qui paraît avoir répandu cette erreur . nous citerons ici ses propres termes :

*Pyramides turres sunt in Aegypto fastigiatæ ultra cel-  
tudinem omnem , que fieri manu possit , itaque mensu-  
ram umbrarum egressæ , nullas habent umbras.*

Cela n'est tout au plus vrai qu'à midi au jour du solstice d'été , & entre les deux équinoxes .

& ne parvient point à terre, ou au plan de l'horizon. Si l'on vouloit faire un mauvais cadran solaire, il seroit impossible d'en faire un plus mauvais que celui de la grande pyramide; puisqu'on ne fauroit trouver même par ce moyen le jour du solstice d'été: car alors l'ombre remonte tellement qu'on a peine à l'apercevoir, lorsqu'on est placé au pied de la face septentrionale.

Cependant le célèbre chronographe de Vignoles a cru que les prêtres trouvoient les équinoxes à l'aide de leurs pyramides; (*p*) ce qu'il n'eût jamais cru, s'il avoit eu des plans exacts de ces monumens, & sur-tout de bonnes cartes de l'Egypte telles que celles dont nous nous sommes servis.

Il faut savoir que les Egyptiens n'avoient pas déterminé le rapport qu'il doit y avoir entre la largeur de la base, & la hauteur perpendiculaire d'une pyramide quelcon-

---

(*p*) *De ANNIS ÆGYPTIAC. in miscell. Berlinens. tom. IV.*

C'est par hazard que la grande pyramide commence vers l'équinoxe à consumer son ombre à midi; puisqu'il y en a d'autres qui commencent plutôt. Pour ce qui est de trouver par ce moyen des solstices, nous dirons que la plus grande ombre méridienne de la pyramide de Gizeh & de toutes les autres indique le solstice d'hiver; mais il eût été fort difficile de trouver celui d'été. D'ailleurs il y a une très-grande pénombre qui eût rendu toutes ces observations extrêmement vicieuses.

que; or, comme ils ont extrêmement varié à cet égard, il est clair qu'ils n'ont jamais pensé à chercher par cette méthode les jours équinoxiaux, qu'ils trouvoient, suivant Macrobe, par de simples styles, & même comme on l'a prétendu par leurs horloges d'eau. Voici donc un fait dont M. de Vignoles n'a pas eu la moindre connoissance : la pyramide, que les Arabes nomment *el Harem el Kieber el Koubli*, a une base beaucoup plus large, eu égard à sa hauteur, que la grande pyramide de *Memphis*; ainsi il est certain qu'elle a commencé & commence encore longtems avant l'autre à consumer sa propre ombre à midi, & n'indique en aucune maniere que ce soit les équinoxes. On pourroit d'ailleurs demander comment s'y prenoient les prêtres attachés au college de Thebes; puisqu'on fait qu'il n'a jamais existé de pyramide dans la Thébaïde, quoiqu'en dise Abulféda. Cependant ce college étoit le plus célèbre de tous par ses connaissances astronomiques, comme il étoit aussi le premier par l'époque de sa fondation.

Ne prêtons donc pas aux Egyptiens des vues qu'ils n'ont point eues; car s'ils avoient eu de telles vues, il faudroit avouer aussi que le sens-commun leur a manqué; puisqu'un simple style donne sur toutes ces choses des indications mille fois plus précises qu'une masse qui s'obscurcit elle-même.

Les pyramides ont été, tout comme les obélisques, des monumens érigés en l'honneur de l'être qui éclaire cet univers; & voilà ce qui a déterminé les prêtres à les orienter. Il eût été très-aisé de pratiquer dans la capacité de ces édifices un grand nombre de sales sépulchrales pour y déposer les corps de toutes les personnes de la famille royale; & c'est ce qu'on n'a néanmoins pas fait: puisqu'on n'y a découvert que deux appartemens & une seule caisse, que malgré l'autorité de Strabon beaucoup de voyageurs éclairés comme M. Shaw, ne prennent pas pour un sarcophage où il y ait jamais eu un cadavre humain; & en effet cela n'est pas même probable. On a hazardé à l'occasion de cette caisse mille conjectures: cependant je ne connois point d'écrivain, qui ait deviné que ce pourroit être là ce qu'on nommoit parmi les Egyptiens le *tombeau d'Osiris*, comme il y en avoit beaucoup dans leurs pays; & la superstition consistoit à faire tomber tout autour de ces monumens les rayons du soleil, de façon qu'il n'y eût pas d'ombre sur la terre à midi pendant une moitié de l'année tout au moins: car ce phénomene duroit plus longtems par rapport aux pyramides méridionales d'*Il-lahon* & *Hauara* vers l'extrémité de la plaine de *Cochome*, & que je regarde comme les plus anciennes; puisqu'elles sont sans comparaison plus endommagées que

celles de *Memphis*, qu'on croit pouvoir subsister encore pendant cinq-mille ans à en juger par la dégradation qui y est arrivée depuis le siècle d'Hérodote jusqu'à nos jours : cet historien assure que de son tems on y voyoit beaucoup de figures & de caractères sur les faces extérieures, qu'on n'y retrouve plus. C'est faute d'y avoir réfléchi, que M. Norden dit, dans son voyage de Nubie, que ces édifices doivent avoir été construits avant l'invention des caractères hiéroglyphiques, ce qui choque toutes les notions de l'histoire. Et il seroit à souhaiter que la plupart des voyageurs fissent avant leur départ, ou tout au moins après leur retour, de meilleures études.

Une obligation réelle qu'on a aux prêtres de l'ancienne Egypte, c'est d'avoir orienté les pyramides avec beaucoup d'exactitude ; car par-là nous savons que les pôles du monde n'ont point changé : & inutilement cherchoit-on sur toute la surface de notre globe quelqu'autre moyen pour s'en assurer : il n'en existe nulle-part, & surtout point dans la Chaldée ; pays sur lequel on s'est formé des idées très-fausses. S'il y avoit eu dans la Chaldée des constructions aussi solides que celles de l'Egypte, il en resteroit des ruines prodigieuses : mais comme on y a bâti avec des briques & du bitume, toutes les parties les plus élevées ont dû successivement s'é-

crouler , & ce n'est qu'à quelques pieds au dessus des fondemens où l'humidité a conservé la force & la tenacité du bitume , qu'on découvre encore quelques restes de maçonnerie , comme en un endroit qu'on prend pour l'emplacement du temple de Bélus ; mais ce sont là des choses qui ne méritent point qu'on en parle . D'ailleurs dans quel cabinet de l'Europe a-t-on jamais possédé des statues ou des monumens chaldaiques ? tandis que tous les cabinets de l'Europe sont plus ou moins fournis d'antiques égyptiens . Je place au nombre des plus fortes exagérations de Ctésias & de Diodore de Sicile , l'obélisque qu'ils attribuent à Sémiramis , & que personne n'a jamais vu ; (q) pendant que tout le monde connoît les obélisques de l'Egypte , & il doit en avoir existé plus de quatre-vingt de la première grandeur , dont l'érection n'étoit pas une chose aussi difficile qu'on se l'imagine , chez un peuple , qui , à force de transporter de telles aiguilles , avoit acquis beaucoup d'expérience . Fontana qui manquoit d'expérience , puisqu'il opéroit sur de tels blocs pour la première fois , y employa beaucoup plus de force qu'il n'en avoit besoin ; car il attacha à l'obélisque du Vatican six-cents hommes

---

(q) Jackson prouve , dans ses *antiquités chronologiques* , que cet obélisque n'a jamais existé à Babylone .

& cent quarante chevaux : la résistance des cables & des cabestans étant connue , on a évalué que cette puissance eût élevé l'aiguille , quand même son poids eût excédé de cinq - cents - dix - mille livres son poids réel , y comprise l'armure . (r) Or les Egyptiens n'ayant pas assis ces monumens sur des bases aussi hautes que celles qu'on leur a données fort mal à propos à Rome , ils ont pu avec quatre-cents hommes & quatre - vingt chevaux lever quelque obélisque que ce soit , en supposant même qu'ils ne se soient servis que de cabestans . Il ne faut point croire ce que disent quelques auteurs , d'un Pharaon qui y employa vingt-mille hommes , & fit attacher son propre fils au sommet de la pierre pour engager les ouvriers à être sur leurs gardes , absurdité qui ne mérite point qu'on la réfute .

Ce qu'il y a de bien plus important à savoir , c'est qu'on se trompe généralement aujourd'hui au sujet des obélisques , qu'on dit avoir servi en Egypte de gnomons . Il suffit d'examiner attentivement leur position & leur forme , pour s'appercevoir qu'on n'y a jamais pensé : les Egyptiens élevaient toujours deux de ces aiguilles l'une à côté de l'autre , à l'entrée des temples ; & lorsqu'il y avoit trois grandes portes ,

---

(r) *Epistola de obelisco Romæ 1586.*

on y plaçoit jusqu'à six obélisques. Tout cela se voit encore de nos jours dans les ruines du temple de Phylé, dans celui de Thebes & à l'entrée de ce qu'on prend pour le tombeau d'Osimendué, mot visiblement composé de *Mendès* & *d'Osiris*.

Par-là on peut déjà s'apercevoir qu'il n'est point du tout question de gnomons, qu'il seroit absurde de poser si près les uns des autres que leur ombre se confondît. D'ailleurs la partie supérieure de ces aiguilles, qu'on nomme le *pyramidium*, ne sauroit donner aucune inclination précise, hormis qu'on n'y ajoute un globe, comme l'on fit à Rome sous Auguste & sous Confiance. Et voilà cependant ce que les Egyptiens n'ont jamais fait; puisqu'aucun auteur de l'antiquité n'en a parlé, & on voit par les tableaux tirés des ruines d'*Herculaneum*, & beaucoup mieux encore par la mosaïque de Palestrine, que les obélisques y sont toujours représentés sans globe. Aussi n'a-t-on pas trouvé dans la tête de ces monumens la moindre excavation pour y insérer le style ou la barre. Et quand un Romain nommé Maxime, qui étoit préfet de l'Egypte, voulut mettre un globe sur l'obélisque d'Alexandrie, il en fit tronquer le sommet ou la pointe; ce que les véritables Egyptiens eussent envisagé comme un sacrilege. Ainsi les membres de l'académie des inscriptions de Paris étoient fort mal informés, lorsqu'ils

firent leur rapport à l'académie des sciences , qui vouloit être instruite exactement sur l'antiquité des globes supportés par les obélisques. (s) Nous répétons encore une fois que ce n'a jamais été l'usage des Egyptiens.

Il est manifeste qu'on a abusé d'un passage d'Appion le grammairien , qui prétendoit que Moïse avoit placé des hémisphères concaves sur des colonnes au lieu d'employer des obélisques ; mais il parloit de ces choses-là d'une maniere qui prouve qu'il ne savoit point ce qu'il vouloit dire ; & le Juif Josephe , encore plus mauvais raisonneur & plus ignorant physicien qu'Appion , le réfute par des arguments pitoyables. Vitruve , Cléomedé , Macrobe & Martien Capelle décrivent les horloges solaires , équinoxiaux , dont on se servoit en Egypte , & par le moyen desquels Eratosthene mesura , ou vérifia la mesure de la terre. (t) Ces horloges étoient réellement des hémisphères concaves du milieu desquels s'élevoit un style perpendiculaire ; mais le comble du ridicule seroit de vouloir avec Appion , qu'on eût placé ces cadrans sur les obélisques ou de

(s) Mémoires de l'acad. des inscriptions. tom. III.  
pag. 166.

(t) Vitruv. architect. lib. IX. cap. 9.... Cleomed. de meteorolog.... Macrob. in somn. Scip. lib. I. cap. 20.... Mart. Capell. lib. de geometria.

hautes colonnes, où il eût fallu ensuite monter avec des échelles pour observer la déclinaison de l'ombre. Quoique les prêtres de l'Egypte employassent très-souvent ces instrumens, ils faisoient néanmoins plus de cas de leurs hydroscopes ou des horloges d'eau; & leur estime étoit fondée sur le besoin qu'ils en avoient pendant la nuit pour les observations astronomiques: non que j'aye jamais pu me persuader que la précision de ces horloges ait été aussi grande qu'Orus Apollon le donne à entendre, en disant qu'elles se vuidoient exactement en un jour équinoxial. (u)

Il ne nous a pas été possible de voir ni des sables, ni des clepsydres faites à la Chine; mais nous favons sans en avoir vues, qu'elles ne représentent point un singe qui urine, forme bizarre que les prêtres de l'Egypte avoient jugé à propos de donner à leurs horloges, d'ailleurs autrement graduées & divisées que celles de la Chine. Car douze heures égyptiennes ne valent que six heures chinoises. (x) Et cette différence est plus essentielle qu'on ne feroit d'abord porté à le croire: enfin elle est aussi essentielle que celle qui concerne la division des signes du zodiaque

---

(u) Voyez le 15. chap. du premier livre des hiéroglyphiques d'Orus.

(x) Voyez Bayer de HORIS SINICIS, & Ulug-Beig de EPOCHIS CELEBR.

chez ces deux peuples, qui n'ont presque rien de commun que ce que le hazard a pu produire.

Ce n'est point ici le lieu de dire ce qu'il faut raisonnablement penser des inscriptions gravées sur quelques obélisques : on fait que le P. Kircher a fait tous ses efforts pour persuader qu'elles ne renferment point des faits historiques, ou la narration de quelque événement. Mais le P. Kircher a ignoré que ces inscriptions sont des choses très-indifférentes par rapport à ce qui devoit constituer un obélisque proprement dit, puisqu'on en connaît jusqu'à trois de la première grandeur, qui étoient *purs*; c'est à dire sans aucune apparence de caractères sur les quatre faces. Dependant nous savons indubitablement qu'un de ces obélisques purs a été dressé pendant plusieurs siècles devant le temple du soleil; sans qu'on puisse accuser les prêtres & les sculpteurs d'avoir été trop ignorants pour y graver des caractères hiéroglyphiques, comme Hardouin l'insinue si ridiculement au sujet d'une de ces aiguilles muettes, & taillée par ordre du pharaon Nectanebe. (y)

Comme un Arabe nommé *Abenephi*, & beaucoup d'autres écrivains, qui n'étoient

---

(y) In Plin. lib. 36. cap. XIV.

toient point Arabes, ont confondu les obélisques avec les prétendues colonnes hermétiques, il convient de faire cesser la confusion. & de fixer les idées & les termes : (z) car enfin ces choses n'avoient aucun rapport entr'elles.

Manéthon, pour composer l'histoire de l'Egypte, avoit consulté les *stèles d'Hermès* dressés dans les syringes ou les allées souterraines ; (a) mais on ne trouve nulle-part qu'il ait consulté les inscriptions gravées sur les obélisques. Il ne faut d'ailleurs pas prendre en un sens rigoureux ce mot de *stèles* ou de colonnes hermétiques : c'étoient tout au plus des cippes, & plus souvent encore des tables de pierre, ce que les alchymistes arabes ont bien su, en nommant la plaque d'émeraude, dont nous avons parlé dans la section précédente, la *table smaragdine*, comme on dit les tables du décalogue.

Les écrivains de l'antiquité, & Manéthon lui-même, nous apprennent que les *stèles* hermétiques étoient renfermés dans la partie la plus secrète des temples, dans l'*adytum*, & même au fond des caveaux où les prêtres se retiroient pour étudier. (b)

---

(z) *Abenephi apud Kirch. in obelisco Pamphileo*

*pag. 45.*

(a) *Syncl. in chron. pag. 40.*

(b) *Apotelesmat. lib. V. vers. 2. & 3. édit. Gronovii.*

Par-là on voit qu'ils différoient infiniment des obélisques, exposés aux yeux de tout le monde à l'entrée des principaux édifices publics; & sur des monumens ainsi exposés, & significatifs par leur figure, les inscriptions n'étoient point essentielles, tandis que les inscriptions seules constituoient les stèles hermétiques.

M. Jablonski, dont l'autorité sera à jamais d'un grand poids dans toutes ces matières, a prouvé par d'invincibles arguments, que le *Thoth*, le *Mercure Trimégiste*, l'*Hermès* des Egyptiens, est un pur spectre mythologique, c'est à dire un personnage qui n'a jamais existé. (c) Cependant la distinction qu'il fait entre l'ancien Hermès & le nouveau n'est pas encore telle qu'elle devroit l'être. Tout le tems pendant lequel les prêtres ne gravaient leurs hiéroglyphes que sur des pierres est le tems du premier Hermès: les siècles postérieurs, pendant lesquels ils se servirent de livres composés de feuilles de *papyrus*; car ils n'osoient toucher des livres de parchemin, appartiennent au second Hermès; ces hommes-là parloient toujours allégoriquement, & ils ont trompé tous nos chronologistes modernes. C'est avec un plaisir mêlé de compassion, qu'on lit les disputes élevées entre ces prétendus

---

(c) *Pantheon Aegypt.* lib. V. cap. 5.

calculateurs sur le tems où vivoit Hermès : c'est comme si l'on disputoit sur le tems où vivoit la fée Morgane.

On peut croire que Pline s'est trompé, lorsqu'il a prétendu que le premier de tous les obélisques, que les Egyptiens ayent dressé, est celui qu'on voyoit à Héliopolis ; c'est à dire à plus de cent soixante lieues de l'endroit où on l'avoit taillé. Il a embrassé cette erreur, parce que les Grecs ont aussi quelquefois employé ce terme d'*Héliopolis* pour désigner la ville de Thèbes, où il paroît qu'on a érigé les premiers obélisques devant les portes du temple de Jupiter Ammon, qu'on n'avoit pas négligé d'orner, afin de donner du lustre à l'ancienne capitale de l'Egypte, dont quelques géographes modernes ont voulu fixer l'étendue sur des indications peu certaines. Mais Mr. d'Anville, qui a porté le circuit de Thèbes à neuf lieues, semble avoir outrepassé toutes les bornes, & même celles de la probabilité. Les jésuites, qu'on fait avoir exagéré grossièrement tout ce qui concerne la Chine, ne font l'enceinte de Pékin que de six lieues, qui se réduiroient à moins de deux, si les maisons de Pékin étoient de trois étages : mais comme ce ne sont que de chétifs rez-de-chaussée, ils occupent beaucoup plus de terrain que les villes régulièrement bâties en Europe. Cependant on peut en moins de quatre heures faire commodément à cheval le tour de

cette espece de camp chinois, que le feu pourroit consumer en un jour, sans qn'il en restât le moindre vestige ; tandis que le pere Boscowich soupçonne qu'après la destruction de Constantinople , il restera au moins quelques ruines de ses mosquées & de ses *besesteins.* (d)

Les maisons de Thebes étoient, au rapport de Diodore , de quatre à cinq étages ; & si avec cela on portoit son circuit à neuf lieues , il en résulteroit le plus prodigieux amas d'habitations qu'on eût jamais vu sur la terre , sans même excepter Babylone , où beaucoup de maisons ne paroissent avoir été que des rez-de-chaussée. Il faut distinguer la véritable enceinte de Thebes d'avec les habitations éparpillées en longueur sur les deux bords du Nil , & tout le merveilleux disparaîtra : Dydime , qui doit avoir eu connoissance d'une mesure prise à la rigueur , n'évalue la superficie de Thebes qu'à trois-mille sept-cents arures ; & je suis certain que c'est plutôt accorder trop que trop peu , de sorte que nous trouvons ici une ville sans comparaison plus petite que Paris. La maniere dont les anciens ont varié en se contredisant les uns les autres prouve qu'ils n'étoient point d'accord sur le terme où Thebes commen-

---

(d) *Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne pag. 9. imprimé à Lausanne chez Graffet & comp.*

çoit & sur le terme où elle finissoit ; mais proprement parlant, toutes les habitations qui se trouvoient sur la rive Lybique n'appartenoient point à la ville. (e)

Quant à Memphis , on fait son enceinte de trois lieues , & il ne faut pas douter qu'on n'y ait compris de grands étangs absolument comblés de nos jours , un parc ou une quantité de bosquets d'acacia , de palmiers , de sicomores , & ensuite tout le palais royal des Pharaons , qu'on fait avoir été étendu en longueur d'une extrémité de la ville à l'autre , parce que c'étoit probablement un amas de différens logemens où il y avoit des écuries , un ferrail & des chapelles . Au reste , Memphis ne s'agrandit & ne se peupla qu'à mesure que Thebes devint déserte ; car il ne faut point croire que ces deux villes ayent été très florissantes à la fois , ce que la population de l'Egypte ne permettoit point ; & si on lit dans l'ouvrage de M. d'Origni , que vingt - mille villes ont pu y exister sans faire aucun tort aux terres labou-

---

(e) Il n'y a pas deux auteurs anciens qui s'accordent sur la grandeur de Thebes ; & on ne sauroit combiner la mesure indiquée par Dydime , ni avec celle de Caton cité par Etienne de Bizance , ni avec celle de Diodore , ni avec celle de Strabon , ni avec celle d'Eustathe , qui sont tous en contradiction les uns avec les autres.

On doit aussi avoir beaucoup exagéré la grandeur d'Avaris , située dans la basse - Egypte .

rables , (f) nous dirons que de telles assertions sont des rêves , qui ressemblent à ceux que ce même homme a eus sur l'isle Eléphantine , dont l'étendue lui paroistloit être prodigieuse ; & nous avons déjà eu soin d'avertir que cette île n'est qu'un point de terre dans le Nil.

L'agrandissement de Ptolémaïs & d'Alexandrie fit tomber Memphis à son tour , & la même révolution arriva lorsqu'on bâtit le Caire , sur lequel les voyageurs modernes se sont autant trompés , que les anciens se trompoient touchant la prétendue grandeur de Thebes. On peut être certain que l'enceinte du Caire n'est pas à beaucoup près de trois lieues de 2500 toises chacune.

On tâchera de tenir un milieu entre la trop grande élévation que Diodore donne aux maisons de l'ancienne Egypte & l'état où les réduit Mr. Pococke , qui prétend que ce n'étoient que des tentes. Suivant cette bizarre idée toute une ville égyptienne n'eût consisté qu'en un temple , & en une assemblée de gens qui campoient autour de ce temple. Mais Mr. Pocoke est le seul qui ait jamais imaginé de faire camper les Egyptiens , sans s'appercevoir qu'ils avoient pour ce genre de vie une horrible aversion , au point qu'ils ne permirent

(f) Voyez l'*Egypte ancienne*. tom. I. chap. II.

pas même aux Juifs de camper en Egypte ; & il seroit à souhaiter que les Turcs eussent observé la même conduite à l'égard des Arabes Bédouins , auxquels ils ont permis de vivre sous des tentes ; ce qui a entraîné la ruine de différentes provinces. C'est une maxime qu'il ne faut jamais permettre dans quelque pays que ce soit, que des familles entieres entreprennent de camper.

S'il convient de mettre , comme nous l'avons dit , des bornes à la trop vaste étendue de Thebes , il est également nécessaire de se désabuser sur le nombre des temples de l'ancienne Egypte , qui n'a point été aussi grand que quelques auteurs l'ont dit , avant qu'on en eût exactement reconnu les ruines. L'opinion la plus générale est que le tronc d'un palmier a servi de modèle aux colonnes de tous ces édifices : mais si cela étoit vrai , ces colonnes se ressembleroient plus ou moins entr'elles , tandis qu'il n'y a rien de plus varié. C'est ce qu'on observe aussi par rapport aux chapiteaux : ceux qui représentent une cloche renversée ont été adoptés dans l'ordre corinthien , & on nomme encore aujourd'hui le corps du chapiteau corinthien *campane*. Ainsi l'avanture du panier trouvé par Callimaque , & autour duquel étoit crû de l'achante , est une fable puérile , inventée par les Grecs , qui ont voulu nous persuader qu'ils n'avoient rien emprunté de l'E-

Egypte ; tandis que l'on voit manifestement le contraire. Les Grecs ont encore voulu nous faire accroire que les triglyphes employés dans le Dorique représentent les extrémités des poutres , qui reposent sur l'architrave ; ce qui n'est point vrai à beaucoup près. Les triglyphes sont de purs ornemens de caprice , imaginés par les sculpteurs ou les architectes de l'Egypte , qui ne bâtoissoient jamais en bois , & les Grecs n'ont ajouté à ces ornemens que les gouttes , qui n'y étoient pas fort nécessaires. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'on n'a point retrouvé jusqu'à présent , dans les ruines de l'Egypte , des colonnes dont les vertebres soient alternativement de marbre blanc & de marbre noir : cependant on assure que les Egyptiens estimoient beaucoup cette bigarure , qui a dû produire un mauvais effet ; mais souvenons-nous toujours que les yeux des Orientaux ne sont point faits comme les nôtres.

Je n'ai découvert dans les auteurs qu'une seule construction où l'on eût effectivement pris le tronc du palmier pour modèle des colonnes , afin de satisfaire le goût du Pharaon *Amasis* , qui fit travailler d'une maniere prodigieuse dans la ville de *Säis*. Et cela quelques années avant la chute de la monarchie égyptienne ; d'où l'on peut juger que la passion de bâtir ne se ralentit jamais dans cette contrée , où la chaleur & la fertilité portent naturellement les hom-

mes à la paresse. Aristote a bien soupçonné que les prêtres ne vouloient point que le peuple restât oisif : (g) mais indépendamment de tous les autres motifs purement politiques , les prêtres paroissent avoir été persuadés que l'action & le mouvement étoient très propres à entretenir la santé d'un peuple sujet à la lepre ; & pour empêcher les corvées de devenir insupportables , ils avoient institué beaucoup de jours de fête ou de repos. Sous un climat aussi ardent que le leur , ce tempérament n'étoit point mauvais ; mais il ne vaudroit rien dans nos climats froids , où les forces s'épuisent beaucoup moins en un tems égal. S'il est vrai que tous les collèges de l'Egypte ayent témoigné du mécontentement au sujet de la conduite du roi *Cheops* , ce n'est sûrement point parce qu'il faisoit travailler une pyramide , mais parce qu'il faisoit travailler pendant les jours de fête ; quoique le récit d'Hérodote à cet égard soit une pure fiction , qui choque toutes les idées que nous avons du gouvernement de l'Egypte , bien moins despotique que les écrivains modernes le prétendent. Il est ridicule sur tout de leur entendre dire que dans un pays de liberté comme l'Angleterre , on ne s'aviseroit pas d'élever des pyramides. Tandis qu'on a calculé qu'en

---

(g) *Aristot. de REPUBLIC. lib. V. cap. 2.*

Angleterre la culture des campagnes exige neuf fois plus de travail qu'en Egypte ; & si les Anglois vouloient donner une liste exacte de tous ceux qui périssent en mer pendant le cours d'une année , soit par les naufrages , soit par d'autres accidentis , on verroit que leur marine absorbe plus d'hommes dans le cours d'un an que la construction de toutes les pyramides n'en a pu absorber en un long laps de siecles. Il ne faut donc pas comparer entr'elles des choses , qui ne sont nullement comparables : comme l'agriculture n'occupoit point assez les Egyptiens , & comme la marine & le commerce extérieur ne les occupoient pas du tout , il falloit les appliquer à d'autres travaux. Quand on réfléchit à l'état florissant de leur pays sous les Pharaons , & à l'état misérable & malheureux où il fut réduit sous les empereurs chrétiens depuis Constantin , & ensuite sous les Turcs , alors on se persuade aisément que l'ancienne forme du gouvernement n'étoit pas aussi mauvaise que de petits esprits le disent.

On a sans doute beaucoup exagéré un événement qui , s'il étoit arrivé comme on le décrit , eût encore été un événement très-imprévu. On veut que le Pharaon Necca , en faisant creuser un fossé de communication entre le Nil & le golfe arabe , perdit cent & vingt-mille hommes. D'abord il n'est point croyable que cent & vingt-

mille hommes ayant pu périr en travaillant à un fossé , que Ptolémée Philadelphe fit faire dans un autre endroit , sans qu'il lui en ait coûté un ouvrier.

Voici ce qui a pu donner lieu à tous ces bruits populaires.

Les prêtres de l'Egypte désapprouvoient hautement le projet de faire communiquer la Mer-Rouge avec le Nil : ils avoient même publié un oracle pour détourner le Pharaon Necco de son entreprise ; car ayant une connoissance bien exacte du local , ils favoient d'avance qu'un tel fossé ne serviroit jamais à rien. Or voilà ce que l'événement a prouvé ; puisque Ptolémée ne put réussir à établir un port pour le commerce des Indes & de la côte d'Afrique , dans l'endroit où son canal se déchargeoit dans le golfe arabique. Il fallut établir ce port beaucoup plus au sud ; ce qui rendit tous les travaux faits sur l'isthme de Suez inutiles : car qu'il me soit permis de dire que Strabon doit s'être bien trompé , s'il a cru qu'on pouvoit naviguer sur ce fossé avec de gros vaisseaux très - chargés ; puisque Cléopatre n'y put même faire passer de petites galeres , en un instant de crise où il s'agissoit de sa vie & de son empire.

On avoit fait accroire de nos jours aux Turcs , que s'ils vouloient s'enrichir prodigieusement & tout à coup , il n'y avoit qu'à r'ouvrir l'ancienne communication

entre le Nil & le port de *Suez*. Mais l'homme que la Porte envoya sur les lieux pour y examiner les choses déconseilla cet ab-surde projet au sultan. En effet, si un prince tel que Ptolémée, qui avoit entre ses mains une branche du commerce des Indes, ne put tirer aucun avantage sensi-ble de ce canal, qu'en feroient les Turcs? qui n'ont que douze ou treize mauvais vaisseaux, qui ne sortent jamais du golfe arabique, & qui viennent chercher les marchandises des Indes à *Giddah*, où les Européens en apportent annuellement pour quinze ou seize millions de livres. Quand on compte ce que les Turcs perdent par les naufrages en retournant de *Giddah* à *Suez*, alors on voit qu'ils feroient mieux d'aller débarquer leurs cargaisons à *Bérénice*, & de prendre ensuite le chemin de terre, comme on le faisoit sous les Ptolémiées. Mais il y a actuellement dans la Thébaïde deux tribus de voleurs ou d'Arabes bédouins, connus sous le nom de *Beni Wassel* & d'*Arabde*, qui rançonneroient vrai sembla-blement les caravanes. Comme les Turcs ont très-mal gouverné les pays qui leur font soumis, ils méritent qu'on les vole comme ils ont volé & opprimé les autres.

Quant au fameux lac *Meris*, on ne peut juger de sa véritable situation qu'en jet-tant un coup d'œil sur la carte qui accom-pagne ces recherches; & où on le verra placé au nord de la ville des crocodiles, ou

de ce qu'on nomme aujourd'hui la province de *Feium*.

Le Pere Sicard est tombé dans une erreur fort grave, lorsqu'il a reculé le *Méris* trop au sud, en le convertissant en un long canal, parallèle au lit du Nil, & dont nous avons également indiqué la trace. C'est avec surprise qu'on a vu Mr. d'Anville adopter cet arrangement inconnu à des géographes tels que Strabon & Ptolémée, & inconnu encore à des historiens tels qu'Hérodote & Diodore, qui dit positivement que le *Méris* étoit à peu de distance de la ville des crocodiles. (*b*) Et ce passage qui contribue à en fixer la situation doit avoir échappé à M. d'Anville. (*i*)

D'un autre côté les habitans du pays assurerent à Hérodote que ce lac communiquoit avec la Syrte d'Afrique par un conduit souterrain, dirigé vers l'occident, & qui passoit derrière la montagne de Memphis. Or il n'y a pas d'autre grand dépôt d'eau en Egypte, qui eût pu avoir un conduit, qu'on supposoit passer derrière la montagne de Memphis, que le lac qu'on

---

(*b*) *Bibliot. lib. II.*

{*i*) Ce géographe voulut prouver, dans ses *Mémoires sur l'Egypte ancienne & moderne* pag. 151, qu'Hérodote & Diodore, en parlant du lac *Méris*, ont pris la mesure de surface pour la mesure de circuit : mais c'est là une erreur où un enfant de dix ans ne tomberoit pas. Les Grecs n'étoient point si imbeciles, mais ils étoient exagérateurs.

connoît aujourd'hui au nord de la province de *Feium*. Et on peut être certain que c'est là le véritable *Méris*, comme Strabon & Ptolémée n'en ont point douté un instant. Ainsi il y a une fausse indication dans la carte de l'Egypte de Mr. d'Anville; & cette erreur se trouve reproduite dans sa grande carte d'Asie; parce qu'il a accordé trop de confiance aux mémoires du pere Sicard; qu'une mort prématurée avoit empêché de lire les auteurs anciens avec assez d'attention. Il faut observer que c'est par une suite de ces combinaisons mal liées entre elles, qu'on voit aussi paroître dans la carte de Mr. d'Anville deux labyrinthes en Egypte, quoique toute l'antiquité n'en ait connu qu'un seul; & c'est vraiment ici qu'il ne falloit pas multiplier les êtres sans nécessité.

Le lac *Méris* a de nos jours onze lieues & demie de long, & trois lieues dans sa plus grande largeur; ce qui forme un espace assez étendu pour que ceux qui ne le mesurent qu'à l'œil puissent se tromper considérablement, selon la position où ils se trouvent. Quand on le regarde d'orient en occident, il paroît plus grand qu'il ne l'est: quand on le regarde du sud au nord, il paroît plus petit qu'il ne l'est. Comme aucun naturaliste n'a eu occasion de l'observer, on ne sait point s'il s'est formé par les eaux du Nil, qui s'y déchargeant, ou si c'est un vestige de la mer mé-

diterranée, comme l'a cru le géographe Strabon, qui peut avoir raison en un certain sens : car je soupçonne que les Egyptiens ont creusé dans cet endroit pour désecher la province de Féium ou le nome Arsinoïte, qui paroît avoir été anciennement un marais tout comme le Delta. Quand ils eurent mis ce canton à sec, on y fit venir de l'eau douce, en ouvrant un canal qui semble avoir eu sept rameaux ou sept embouchures, par lesquelles il se déchargeoit dans le lac Mérис, comme le Nil dans la méditerranée. (k)

Après ces éclaircissements, on conçoit que les Egyptiens ont pu soutenir que ce lac même étoit un ouvrage de leurs mains, ou un effet de leur industrie. Et en faveur d'un travail si utile on leur pardonne la superstition touchant le rapport qui devoit exister entre le nombre des embouchures & le nombre des planètes.

Quant au conduit souterrain, par lequel Hérodote dit que le Méris communiquoit avec la Syrte, nous n'en avons aucune connoissance : mais comme ce Grec n'entendoit pas la langue égyptienne, & que les interprètes lui expliquoient peut-

---

(k) Des sept embouchures que doit avoir en le canal qui se décharge dans le lac Méris, il y en a encore six qu'on remarque distinctement quand le Nil se déborde, & quand on ouvre les digues.

être mal les choses , il se peut qu'il est question d'une trace connue sous le nom de *fleuve sans eau* , & que quelques voyageurs ne regardent pas comme un ouvrage fait de main d'hommes.

Ce que les cartes françoises nomment le *Bathen* , & les cartes allemandes le *Gara* , est le vestige d'un grand canal ou d'un ancien lit du Nil ; & c'est cette lagune qui a induit le père Sicard en erreur.

Les architectes de l'Egypte étoient infiniment plus habiles lorsqu'il s'agissoit de conduire les eaux & de creuser des fossés , que quand il falloit éllever un bâtiment superbe & régulier. Le grand temple d'*Héliopolis* , où l'on n'avoit épargné ni le travail , ni la dépense , n'étoit néanmoins qu'une fabrique vraiment barbare , sans goût & sans élégance , comme Strabon le dit de la manière la plus positive. Il en est de l'architecture comme de la peinture , de la statuaire & de la musique : jamais les orientaux n'ont pu , malgré leurs efforts , porter cet art au dernier degré de sa perfection , parce que leur esprit est trop déréglé , ou ce qui est la même chose , trop ennemi des règles.

On sait que le comte de Caylus a mis en fait que les architectes de l'Egypte ignoroient la pratique de construire des voutes , ce que Mr. Goguet a voulu dé-

montrer jusqu'à l'évidence en faisant graver tout exprès les estampes qu'on peut voir dans son livre sur l'origine des sciences & des arts. Mais Corneille de Bruyn, qui, à la faveur de quelques flambeaux, étoit parvenu à dessiner une vue de l'obscuré galerie de la grande pyramide, a prétendu que cette galerie étoit voutée (1). Pline en dit tout autant de quelques apartemens inférieurs du labyrinth : Mr. Thévenot en dit encore tout autant de quelques caves à momies, & enfin Mr. Pococke a découvert un arc égyptien dans la province de *Feium*. Ainsi Mr. Goguet & le comte de Caylus ne paroissent point avoir bien examiné toutes ces choses. Il se peut que la difficulté de se procurer le bois nécessaire pour les échaffaudages & les ceintres a empêché les architectes de l'Egypte de vouter les grands temples, ou bien cette manière de bâtir ne leur a pas paru assez solide suivant leurs idées d'indestructibilité. La disette du bois est, comme on fait, extrême dans cette contrée : or en couchant des pierres plates sur les têtes des colonnes, ils n'avoient besoin que de quelques échaffauds, mais s'ils avoient voulu vouter ce prodigieux

---

(1) *Reizen door klein Asia.* Fol. 193. Ce voyageur appelle le haut de cette galerie *gewelf*, terme dont il ne se feroit jamais servi s'il n'eut été persuadé que c'étoit une voute.

temple de Thèbes, ils auroient eu besoin d'une forêt.

Les Egyptiens paroissent être le premier de tous les peuples qui ait cru qu'on pouvoit fortifier un pays comme on fortifie des citadelles ; car il faut regarder le grand rempart de l'Egypte comme beaucoup plus ancien que le rempart de la Médie, dont nous indiquerons la position dans l'instant.

Sésostris, dont on a fait si mal à propos un conquérant, tâcha de mettre un peu son royaume en état de défense en élevant une muraille qui alloit par une ligne oblique, depuis la ville du Soleil située hors du *Delta* jusqu'à Péluse, par un trajet de quinze cents stades de la petite mesure, & qui étant évalués comme ils doivent l'être, font précisément trente lieues de 2500 toises chacune. Ce prétendu héros vouloit principalement empêcher les pasteurs de l'Arabie de rentrer en Egypte d'où on les avoit chassés, parce que leurs excès y étoient parvenus à un degré insoutenable ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les Arabes bédouins, qui campent aujourd'hui insolemment sur les ruines d'Alexandrie, ont conservé parmi eux la tradition de cette longue muraille, laquelle renfermoit tous les défauts imaginables ; car elle aboutissoit, comme on vient de le dire, à Pé-

Péluse (*m*): Ainsi il ne s'agissoit que de s'emparer de cette ville pour rendre inutiles tous les travaux de Sésostris qu'on laissoit à sa gauche; & on remontoit ensuite le Nil sans obstacle, comme le fit Cambysé, & comme le fit encore Alexandre.

Ce grand mur de l'Egypte a disparu sans qu'on sache comment, mais il y a de l'apparence qu'on le rasa lors de la conquête des Persans; car il n'existoit déjà plus sous Artaxerxe *Mnémon*, c'est à dire en un tems où les Egyptiens, soutenus par les troupes auxiliaires de Lascédémone & d'Athènes, firent un dernier effort pour briser leurs chaînes qu'ils ne brisèrent point. Alors le Pharaon Nectanèbe retrancha de nouveau par des murailles tout le bord du Nil le long du bras Pélusiaque; & Chabrias, qui commandoit sous lui les Grecs, couvrit une seconde fois les avenues de Péluse d'un boulevard qu'on nommoit le *Charax Chabriæ* (*n*): mais il ne reste non plus de

---

(*m*) *Diodor. Bibl. lib. I. cap. 57.* Il eut été plus court pour bien fermer l'Egypte de bâtiir une muraille depuis Péluse jusqu'à la ville des héros, & j'avois d'abord cru que le texte de Diôdore avoit été alteré, & qu'il falloit y lire Ἡρωανπόλις au lieu d'*Hλιούπολις*, mais d'autres considérations ne permettent point d'adopter cette leçon.

(*n*) *Corn. Nepos in vit. Chabriæ..... Strabo Geograph. lib. 17.*

vestige de ces ouvrages que de ceux de Sésostris ; on ne les retrouve que dans l'histoire & dans la carte qu'on a dressée, afin d'en donner au lecteur une notion précise.

Mr. de Maillet prétend qu'on découvre dans l'Heptanomide quelques pans d'un autre rempart construit par les Egyptiens, & qui doit avoir eu plus de vingt quatre pieds d'épaisseur (o) : mais l'existence en a été inconnue à tous les auteurs de l'antiquité, & elle me paroit très-suspecte, à moins qu'on n'ait voulu couvrir par ce retranchement ce qu'on nomme aujourd'hui la plaine de l'*Araba*, & où il peut réellement y avoir eu des terres cultivées dans l'espace qu'on a ponctué sur la carte aux environs d'*Alabastropolis*, & où l'on voit aussi une gorge entre des montagnes qu'il importoit peut-être de boucher.

Comme on a soutenu que cette idée de fermer son pays par des murailles met une grande conformité entre les Egyptiens & les Chinois, il faut démontrer ici que cette idée est venue à toutes les anciennes nations policiées qui ont eu dans leur voisinage des barbares ou des nomades, qui ne cultivant pas la terre sont

(o) *Description de l'Egypte*, pag. 321.

le fléau de tous ceux qui la cultivent ; car la vie pastorale que des historiens qui n'étoient point philosophes ont cru être le véritable état de l'innocence, excite tellement au brigandage , qu'il n'y a presque pas de différence entre le terme de nomade & le terme de voleur, parce que dans cette vie pastorale le droit des gens péche singulièrement.

Un grand mur assez bien imaginé , si l'on n'en considére que la position , est celui qui fermoit la vallée entre le Liban & l'anti-Liban pour arrêter les Arabes scénites. Cet ouvrage avoit été prodigieusement fortifié , mais il n'existoit déjà plus au tems de Pline qui en parle comme d'un monument dont on conservoit seulement la mémoire , mais on peut en voir une description plus détaillée dans Diodore de Sicile ( p ).

On sera surpris que des Juifs ayent aussi entrepris de bâtir une muraille longue de cent & cinquante stades , & déployée depuis la ville de Joppé jusqu'à la ville d'*Antipatris* ( q ) : ce rempart fut , comme tous les autres , d'abord renversé ; & les Juifs , qui prétendoient le défendre contre Antiochus , s'y laissèrent battre de la manière la plus infâme.

---

( p ) *Plin. lib. V. cap. 20. .... Diodor. lib. XIV. cap. 22.*

( q ) *Joseph. Ant. Judaï. lib. XIII. cap. 23.*

En allant de *Joppé* toujours le long des côtes de la Méditerranée , on rencontrroit le grand mur qui environnoit toute la province de Pamphylie & une partie de la Pisidie. Des voyageurs faisant , vers la fin du dix-septième siècle , le trajet d'Anthalie à *Smyrne* , découvrirent les débris de cet immense boulevard (r) , dont aucun auteur ancien n'a parlé , tellement qu'on ne sait ni par qui , ni quand il a été construit , mais il n'y a pas de doute qu'il n'ait été destiné à défendre la Pamphylie contre les habitans de l'*Isaurie* qu'il a toujours été difficile d'accoutumer au repos : leurs montagnes étoient fort arides & ils les cultivoient mal , aimant mieux entreprendre des courses partout où il y avoit quelque espoir de pouvoir piller. On les appelloit les voleurs par excellence , parce qu'ils faisoient encore mieux ce métier que les Juifs & les Arabes , & presqu'autant bien que les Algériens font la piraterie. Les Romains les châtierent plus d'une fois , mais ils redevinrent formidables sous le règne de *Valens* & sous celui de ses successeurs , de sorte que sans entrer dans plus de détails à cet égard , on peut regarder le rempart de la Pamphylie comme un ouvrage du

(r) *Spon. Miscell. erudit. Antiquitat. Sectio VI.*  
*in folio.*

bas empire, & nous en indiquerons d'autres qui remontent à la même époque.

En passant de là dans le centre de l'Asie, on trouvoit la grande muraille de la Médie alongée à peu près du Tigre à l'Euphrate. Xénophon, le seul historien qui ait parlé de cet ouvrage comme l'ayant vu, au moins dans sa partie orientale, en fixe la longueur à vingt parsangues (*s*), mesure qu'on ne peut guère accorder avec celle de Lucius Ampélius (*t*): mais ce qu'il y a d'impardonnable dans Ampélius, c'est d'avoir placé ce rempart au nombre des merveilles du monde; il étoit élevé à la vérité de cent pieds grecs, & en avoit au moins vingt d'épaisseur, & malgré tout cela ce n'étoit pas une merveille du monde. Comme on l'avoit cimenté avec du bitume, on pouvoit aussi par le moyen du bitume l'entamer en y appliquant des gâteaux allumés pour calciner les endroits qu'on se proposoit d'ouvrir. Artaxerxe, dans la vue de prévenir de tels accidens, avoit fait tirer en avant de larges fossés dans lesquels le Tigre dérivoit, tellement que pour pro-

---

(*s*) *Expedit. des dix-mille.* l*v.* 2.

(*t*) *De mirabilibus.* cap. *IX.* Les trente milles romains qu'Ampélius donne à la muraille de la Médie ne font que dix parsangues. Ainsi il faut corriger son texte, & lire *soixante milles* qui font les 20 parsangues de Xénophon à trente toises près.

téger un ouvrage très-foible , il en avoit entrepris un autre qui n'étoit pas plus fort.

On voit clairement que ces prodigieuses fortifications , dont il n'est resté aucune ruine sur la face de la terre , avoient été faites dans le dessein d'assurer Babylone & la partie méridionale de la Babylonie contre les invasions d'un peuple qui habitoit les confins de l'Arménie & de la Mésopotamie , & ce peuple ne peut jamais avoir été fort nombreux ; car il occupoit des montagnes aussi stériles que celles de l'Isaurie , & je crois que les *Satchlis* qu'on trouve vers le *Senjar* en sont un reste.

Comme c'étoit la folie des Grecs & des Romains d'attribuer à Sémiramis toutes les constructions qu'ils rencontroient au-delà de l'Euphrate , ils n'ont pas manqué de lui attribuer aussi le mur de la Médie. Mais si cela étoit bien vrai , il s'en-suivroit que les Assyriens qui trembloient alors devant une petite nation sauvage , n'étoient point en état de faire trembler à leur tour l'Asie en la couvrant d'armées innombrables ; mais souvenons-nous toujours que cette histoire des Assyriens & de Sémiramis n'a pas été écrite par des philosophes.

Avant que de parvenir au *Van-ly* de la Chine , on trouvoit jadis à l'orient de la mer Caspienne deux murs qui ont fait partie

partie de la chaîne des retranchemens dont on a environné presque toute cette prodigieuse portion du globe que nous appellons la Tartarie , comme les anciens l'appelloient la Scythie ; & quoique cette dénomination soit fort impropre , il n'est guère possible d'en trouver une plus commode pour désigner une foule de nations presque toutes nomades & ambulantes.

Parmi les déserts de l'Hyrcanie qui sont sabloneux , il y a un canton privilégié d'une extrême beauté , & qu'on connoit dans la géographie sous le nom de Margiane. Alexandre en fut si charmé qu'il résolut d'y fonder une ville , mais ce projet qui n'eut pas lieu de son vivant fut repris par Antiochus fils de Séleucus Nicator , qui s'apperçut bien que toutes les terres qu'on y défricheroit seroient ravagées par les Scythes , si on ne les arrêtoit d'une manière ou d'une autre : là-dessus il se détermina à envelopper toute la Margiane d'une muraille de quinze cent stades , qu'on ne sauroit évaluer à moins de quarante-cinq lieues ; & c'étoit par conséquent un ouvrage qui n'a point dû échapper à nos recherches (u). Quand on fait que cette ville fondée par Antiochus a été depuis pillée , saccagée & bru-

---

(u) *Strabo Geograph. lib. XI.*

lée plus d'une fois par les Tartares , alors il est superflu d'observer que ce boulevard de la Margiane rentre dans le cas de tous les autres par son inutilité la plus complette.

Sous le quarante-deuxième degré de latitude nord a existé le grand mur de l'*I-lak* déployé depuis le mont *Shabaleg* jus-  
qu'à l'extrémité de la vallée d'*Alshash* , distance qui peut être de vingt grandes lieues. Pour peu qu'on ait quelque notion du local , il est aisé de voir que cet ouvrage avoit été entrepris contre les voleurs de Turkestan , dans la vue d'af-  
surer la ville de *Toncat* & ses environs , qui , lorsqu'ils étoient cultivés au qua-  
torzième siècle , formoient un grand jar-  
din entrecoupé de mille canaux. La na-  
ture , dit Abulféda , n'est nulle part au monde plus belle que dans cet endroit tout couvert de verdure , de fleurs & de fruits (x). Mais le voisinage des Tarta-  
res errans a dû diminuer beaucoup ces agréments de *Toncat* , dont les environs sont presque convertis aujourd'hui en un désert. Quelques autres villes considé-  
rables de la *Mawar-al-ennar* , comme *Samar-  
cand* & *Bochara* , ont eu aussi d'immen-  
ses jardins , mais ils n'existent plus.

(x) *Locorum omnium quæ Deus creavit , ameni-  
sumus* , dit le traducteur d'Abulféda. *Descript. Cho-  
ras. & Mawaralnahræ* , pag. 51. in-4to.

enceintes murées qui enveloppoient tout leur territoire & tous leurs champs labourés à plusieurs lieues à la ronde ; car c'est principalement les champs labourés qu'il importoit d'y préserver contre des peuples pasteurs qui croient avoir le droit de fourager partout ; & cette prétention est fondée sur leurs maximes suivant lesquelles ils ne reconnoissent pas la propriété qui résulte de la possession des terres. La chute de l'empire de Tamerlan, qui se plaitoit beaucoup à *Samarcand*, a entraîné la destruction totale de ces belles provinces situées au-delà de l'*Oxus* ou du *Gihon*. Des nomades les parcourent avec leurs troupeaux , & rien ne les arrête dans leurs courses , de sorte qu'il n'y a que des misérables qui en pillent d'autres dans tout ce vaste district ; & je suis étonné que l'empereur Chinois *Kien-long* ne l'ait pas envahi , lui qui est venu de nos jours jusqu'à *Badakchan* qui a été le terme de son expédition : ainsi on a beaucoup exagéré en Europe lorsqu'on y a publié que ce prince Tartare avoit étendu ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne , comme il est dit dans l'extrait de l'*histoire universelle* par Mr. Boysen ; car il y a de *Badakchan* à la mer Caspienne plus de cent & cinquante lieues.

Convenons que de tous les ouvrages

élevés pour arrêter les Tartares , la muraille de la Chine est sans contredit le plus grand & le plus foible , puisqu'ici la force diminue à mesure que la grandeur augmente . Et comment ceux qui ne fauroient défendre une redoute pourroient-ils défendre des lignes si prodigieuses , & qui étant bien percées en un endroit deviennent inutiles partout ailleurs ? Au reste le Vanly de la Chine n'étoit pas dans son origine ce qu'on en a fait depuis . Des princes indépendans élevèrent quelques pans de muraille pour contenir la cavalerie impétueuse des Tartares , sans s'apercevoir qu'en de tels cas une double ou triple palissade valoit beaucoup mieux ; & cela est si vrai que la palissade qu'on voit aujourd'hui régner le long du Zeang-tong a moins de fois été forcée que la grande muraille . On a dit & on a cru en Europe que l'empereur Schi-chuan-di avoit entrepris & achevé cet ouvrage en cinq ans , mais ce sont là des bruits populaires où il n'y a aucune ombre de vérité . Schi-chuan-di n'étoit point encore né lorsque les princes du Tzin fortifièrent une partie de la province du Chen-si , & en cela ils furent imités par les princes de Tchao & d'Yen qui couvrirent de même les provinces de Chan-si & de Pet-cheli , mais par des ouvrages sans comparaison plus forts . Le désordre & la mauvaife chronologie qui régnent dans

les livres Chinois ne permettent point de fixer ici une époque précise : on soupçonne seulement que ce fut vers l'an 300 avant notre ère qu'on entreprit les premiers travaux de cette nature (y).

Tous ces princes qu'on vient de nommer étoient des souverains vraiment indépendans, qui ne reconnoissoient personne au-dessus d'eux, & surtout pas l'empereur de la Chine : comme ils ne pensoient qu'à leur propre sûreté, ils ne firent pas travailler sur un même plan, & il resta de grands intervalles entre les différens remparts qu'ils avoient élevés. Au reste cette entreprise, quelle qu'elle soit, prouve que sous leur règne la population étoit déjà florissante & le gouvernement assez modéré ; aussi traitoient-ils leurs sujets infiniment mieux qu'ils ne furent traités ensuite sous le gouvernement despotique des empereurs de la Chine.

Le monstrueux *Schi-chuan-di* fut assez injuste & assez fort pour détruire tous les souverains indépendans, en foulant également aux pieds les loix divines &

---

(y) Ce que Mr. de Guignes dit de la construction de la muraille de la Chine dans *l'histoire des Huns*, Tom. I. Part. 2. pag. 20. n'est point exact, parce qu'il a confondu l'empereur *Schi-chuan-di* avec un autre prince du *Tzin* qui régnoit longtems auparavant.

humaines ; & après la défaite de ces malheureux martyrs de la souveraineté , il réunit les différens boulevards qu'ils avoient opposés aux Tartares , tellement qu'on en forma une chaîne non interrompue , finon par des groupes de rochers ; & cette ligne fut étendue jusqu'au commencement du *Chan-si* où se termine la grande muraille , dont on fixe ordinairement la longueur à cinq cents lieues , qu'il faut dans la réalité réduire à moins de cent soixante ; car on ne sauroit appliquer ce terme de mur , en quelque sens qu'on l'entende , à la branche qui court du *Chan-si* vers l'occident , puisque ce n'est qu'une levée de terre où l'on n'a employé ni brique , ni mortier , & dont les flancs ont été si mal assurés qu'elle s'est démentie au point que la cavalerie peut la franchir . Ainsi il faut beaucoup rabattre de l'idée qu'on se forme communément de ces choses en Europe , où l'on n'a d'ailleurs jamais eu aucune copie des inscriptions qui doivent se trouver sur quelques pans de ce rempart , à ce que prétendent les missionnaires , qui ont soutenu aussi que dans la province de *Chan-tong* on découvre sur la face du mont *Tai-chan* des caractères que personne n'est en état de comprendre , mais on en voit de semblables sur quelques rochers de la Sibérie , & que nous ne

regardons pas comme des monumens d'une haute antiquité (z).

Quand on considère avec attention le *Van-ly-czin*, ou ce que les Chinois appellent par hyperbole la muraille de dix mille *lys*, alors on doute que les hommes ayent entrepris, depuis que le monde existe, un travail plus inutile. D'abord les Tartares occidentaux en se détournant du chemin le plus court, & en déclinant jusqu'au-delà du 40 degré, ont pu & peuvent encor entrer à la Chine de plein pied, sans s'apercevoir que la province de *Chen-si* est enveloppée par une terrasse, & sans soupçonner qu'au-delà on trouve un mur. Cela est si vrai que Marc Paul alla avec une troupe de ces Tartares jusqu'à *Pékin*, revint en Italie, & mourut à Venise sans avoir jamais ouï parler de la grande muraille de la Chine, & sans même avoir eu le moindre doute sur son existence. Ce qui a fait croire à quelques savans que cet ouvrage n'avoit été construit que depuis le treizième sié-

---

(z) Voyez *Strahlenberg, observat. sur la partie septent. & oriental. de l'Asie*, pag. 364.

Quant aux neuf tambours de marbre que le père de *Mailla* dit se trouver dans le collège de *Pékin*, & où suivant lui on distingue d'anciens caractères, nous dirons que la superstition au sujet du nombre neuf, qu'on fait avoir infecté toute la Chine, a pu aisément faire tailler quelques morceaux de marbre en tambours.

cle; car, selon eux, le silence de Marc Paul prouve plus que la déposition des historiens.

L'expérience a démontré aux Chinois qu'on ne peut arrêter les Tartares que par des armées bien disciplinées, qui doivent d'abord entrer dans la Tartarie, & y dissiper les hordes à mesure qu'elles s'assemblent; car quand on leur donne le tems de se réunir & de conspirer, tout est perdu. L'empereur *Can-hi*, qui étoit lui-même un Tartare Mandhuis, favoit cela mieux que personne: aussi au moin-dre bruit de guerre fit-il une invasion sur les terres des *Eleuths*, leur livra quelques petits combats, & prévint par-là des batailles. On a vu de nos jours l'empereur *Kien-long* observer la même conduite, & parvenir au même but, de sorte qu'on laisse actuellement tomber le *Van-ly-czin*, ainsi que la muraille de la Corée qui est percée en tant d'endroits qu'elle ne peut servir à rien; & dans deux ou trois siècles il restera à peine quelque trace de ces ouvrages sur le globe.

Comme la Russie s'est trouvée à peu près dans la même situation que la Chine par rapport aux Tartares, elle a aussi employé les mêmes moyens pour les contenir, mais dans un tems où sa foibleesse ne lui permettoit rien de plus, dans un tems où loin de prévoir sa grandeur future elle désespéroit de sa propre sûreté.

On fait que par un de ces événemens presque unique, les Mongols firent au treizième siècle d'immenses conquêtes en Asie, & d'immenses conquêtes en Europe; ils subjuguèrent d'un côté la Chine, de l'autre la Russie, & tout l'ancien continent retentit du bruit de leurs armes.

Ce fut en 1237 que le célèbre Tartare *Bathi-Sain* entra en Russie à la tête de la grande horde, qu'on a aussi nommé la *horde dorée*, parce qu'elle étoit toute couverte de dépouilles, & composée d'hommes choisis qui croyoient pouvoir en moins de dix ans se rendre maîtres de l'Europe, mais ils ne connoissoient pas l'Allemagne où la frayeur fut bien moindre qu'elle l'étoit en Italie, où l'on vit surtout trembler le pape & les moines. Au reste la conduite de *Bathi-Sain* fut d'abord assez conforme à celle que tint à la Chine son cousin *Koublai-Kan*, c'est à dire qu'il fit bâtir des villes sur le Wolga, & entr'autres *Cusani* (*a*); mais lui & ses successeurs, au lieu d'ôter aux Moscovites leurs grands-ducs, aimèrent mieux rendre ces grands-ducs tributaires, en leur laissant un vain titre & une ombre d'autorité. Cette faute impardonnable

---

(*a*) Voyez principalement sur tous ces faits un ouvrage intitulé, *Versuch einer historie von Kajan*, pag. 57. Riga 1772.

ble en politique ruina insensiblement la domination des Tartares : d'ailleurs ils exigeoient de trop fortes contributions dans un pays pauvre , ce qui excita sans cesse des révoltes , & leur règne ne fut qu'une longue guerre. D'un autre côté ils s'affoiblirent eux-mêmes en se divisant , & on vit sortir du sein de la grande horde une infinité de petites : mais ces rejettons au lieu de fortifier le tronc l'épuisèrent. Enfin on chassa honteusement ces Tartares du royaume de *Casan* , & encore du royaume d'*Afracan* , mais on ne put leur enlever la Crimée , où ils respirèrent jusqu'à ce qu'ils se mirent en état d'entreprendre de nouvelles courses : on les vit même arriver un jour à *Moscou* où ils jetterent le feu. Ce nouveau désastre engagea Féodor Janowitz ou plutôt son tuteur Boritz Goudenow à retrancher les limites de l'empire : il y a de l'apparence que ces ouvrages ne furent dans leur origine qu'un grand fossé , tel que celui qui a existé en Afrique jusqu'à la hauteur de *Thène* , & que dans la suite on en fit un boulevard conduit des environs de *Toula* dans le gouvernement même de *Moscou* , jusqu'à *Sibirski* dans le royaume de *Casan* , de façon qu'on ferma à peu près cent quarante-quatre lieues de pays , mais la Russie n'en eut point été pour cela plus à l'abri des invasions : ce qui fit sa sûreté , c'est qu'après avoir

eu tant de czars, elle eut enfin un prince. Pierre premier, au lieu de réparer l'ancien rempart élevé contre les Tartares, alla les battre, & se contenta de leur opposer les lignes de l'Ukraine qui existent encore dans leur entier.

La grande route des Barbares, lorsqu'ils méditoient de sortir de la Scythie, suivant la manière de parler des anciens, étoit jadis entre la mer Caspienne & le pont Euxin; ce qui fit qu'on se détermina à murer contre eux des gorges entières du mont Caucase; & on trouve encore dans le district des Souanis plusieurs vestiges de cette maçonnerie: mais l'ouvrage le plus considérable élevé dans cette partie du globe, c'est la muraille de la Colchide. Cette province aujourd'hui si désolée recevoit alors dans son sein les marchandises des Indes par une route trop connue pour qu'on la décrive. Ces richesses accumulées par les Phéniciens & les Grecs qui avoient de grands entrepôts de commerce sur le Phase, irritoient sans cesse la cupidité d'un peuple barbare que les géographes françois nomment les *Achas* ou d'un terme encore plus corrompu, quoique leur véritable nom soit *Awchaszi*, & on les soupçonne même d'être la souche des *Ases*, qui sous la conduite d'Odin pénétrèrent jusqu'en Suéde suivant les fables septentrionales. Au reste les *Awchaszi* ont toujours ha-

bité & habitent encore entre l'embouchure du *Don* & le fleuve *Corax*: ils faisoient leurs irruptions au centre de la Colchide en longeant les côtes de la mer noire, & en passant le détroit au-delà de *Petyunta*, tellement qu'on résolut de les arrêter dans ce détroit même en y bâtissant un mur, qu'on regardoit comme le plus fort qu'on eut jamais construit de main d'hommes, & voila pourquoи on le nommoit par excellence le *murus validus* (*b*); mais les *Awchaszi* le rendirent pour le moins aussi inutile qu'il étoit fort; car ils le tournèrent & le laisserent à leur droite, ce qui fit éllever contre eux une autre muraille dirigée entre le nord & l'est, sur une longueur de soixante lieues de France, & qu'on peut compter au nombre des plus grandes constructions en ce genre; car elle étoit partout bien maçonnée & hérissée de distance en distance de tours. Cependant Mr. Chardin qui en chercha les ruines en 1672 ne put les trouver, parce qu'elles sont cachées sous des forêts impénétrables (*c*).

Dans la Colchide il est arrivé une chose étrange: l'extrême despotisme y a replongé les habitans dans la vie sauvage, &

(*b*) *D'Anville, géographie ancienne, Tom. II,*  
pag. 115.

(*c*) *Chardin, voyage, Tom. I. pag. 55. in-4.*

je ne connois d'autre cause capable de replonger un peuple une fois policé dans la vie sauvage, que le despotisme ; car la célèbre peste noire & tous les ravages des Huns n'ont rien pu produire de semblable en Europe.

Quand on fait que l'isthme de la Chersonese Taurique a aussi jadis été fermé par un fossé, que les Grecs nommoient *Taphros*, & ensuite par une muraille dans l'endroit où sont de nos jours les lignes de la Crimée : quand on connoit les portes Caspiennes, celles du Caucase, & les ouvrages dont on a rendu compte jusqu'à présent, alors on voit qu'il est très vrai que depuis le Boristhène jusqu'aux extrémités de l'ancien continent, presque toute la Tartarie a été environnée au sud d'une prodigieuse chaîne de retranchemens pour empêcher les habitans d'en sortir, mais ils en sont sortis toutes les fois qu'ils l'ont voulu.

Ces peuples, remarquables à tant d'égards, ont eu entre leurs mains les trésors de l'Asie & les trésors de l'Europe, mais ils n'en ont jamais rien rapporté chez eux, parce que leurs conquérans périssent dans le torrent de leurs conquêtes, ou s'établissent dans les pays conquis, au contraire des Romains qui rapportoient à Rome les dépouilles de l'univers : & ce qui causa la faiblesse des Romains a fait pendant longtems la force des Tartares :

car aujourd'hui leur situation est si critique, qu'il n'y en a pas d'exemple depuis que le monde existe. Ces malheureux se voyent resserrés entre les deux plus grands empires qui ayent jamais existé, c'est à dire la Chine & la Russie, de façon qu'ils peuvent à peine respirer. Mais le projet de leur ôter absolument les chevaux est impraticable, quoiqu'on prétende que les Mandhuis l'ont proposé à l'empereur *Kien-long*, pour mettre à jamais les Tartares hors d'état de faire ce qu'ils appellent des expéditions d'éclat.

Le nombre des provinces fortifiées dans l'ancienne Europe a aussi été très-grand, & si l'on n'y a pas vu des ouvrages comparables à ceux de l'Asie par leur étendue, on peut au moins les leur comparer par leur inutilité. D'abord des colonies Athénienes, envoyées dans la Chersonèse de Thrace sous la conduite de Miltiade, enfermèrent l'isthme par un mur que les Grecs nommoient le *macron teichos* (*d*). Il alloit depuis Pactye jusqu'à Cardie, & dans le périple de Scylax, la distance entre ces deux villes est indiquée de quarante stades. Il paroît que cette construction fut bientôt percée, ensuite réparée & augmentée encore de deux bras, dont il n'existe plus de vestiges.

---

(*d*) *Herodot. lib. VI. .... Plin. lib. IV. cap. XI.*

Après tous les travaux, dont il est tant parlé dans les auteurs de l'antiquité pour ouvrir l'isthme de Corinthe, on se détermina enfin à le fermer, mais celui qui le ferma le mieux fut Manuel Paléologue : il y fit construire un mur très-épais auquel les Grecs croyoient que le salut de leur pays étoit attaché, & cela eut été vrai comme ils le croyoient, s'ils y avoient témoigné plus de bravoure, & fait de meilleures dispositions : mais cette muraille, derrière laquelle ils se cachèrent, les empêcha de combattre, ensuite elle les empêcha de fuir. Les Turcs ne firent jamais plus de prisonniers en un jour, qu'au jour qu'ils forcèrent la muraille de la Morée que les Vénitiens ont été assez laborieux pour relever : ce qui a une seconde fois donné aux Musulmans la peine de la raser ; car s'il importoit beaucoup aux Vénitiens que l'isthme de Corinthe fut fermé, il importoit bien davantage aux Musulmans qu'il fut ouvert.

Il faut maintenant indiquer le troisième *macron teichos* ou le long mur d'Anastase, placé à neuf ou dix lieues en avant de Constantinople. Zonare assure qu'il commençoit à Sélembrye (*e*), mais les débris qui en restent, & qui en indiquent mieux la direction, prouvent

---

(*e*) *Annal. in Anastas. Dicor.*

qu'il commençoit un peu au-delà d'Héraclée, & qu'il aboutissoit à Dercon ; de façon qu'il occupoit tout l'espace qu'il y a de la Propontide au Pont-Euxin, espace qu'on évalue à quatre-cent-vingt stades. Un auteur ecclésiastique, nommé Evagre, insinue que derrière ce boulevard on avoit creusé un canal par lequel les navires passoient au travers du continent de la Propontide dans le Pont-Euxin : mais cet Evagre étoit un homme si peu judicieux qu'on ne sauroit faire aucun fond sur son témoignage. Constantinople, dit-il, qui avoit toujours été située dans une péninsule, se trouva alors dans une île (f). N'est-il point honteux qu'il ait fallu bâtir un tel rempart si près de la capitale de l'empire d'orient, pour arrêter la cavalerie des Bulgares, celle des Thraces & celle des Scythes ? Mais Anastase n'avoit lui-même aucune cavalerie en état de se présenter devant l'ennemi, tellement que pour conserver sa capitale il se vit dans la nécessité de se dépouiller de tous ses états en Europe ; car ce qu'il possédoit en Europe se résuîsoit réellement au peu de terrain compris entre le grand mur & l'enceinte de Constantinople, ce qui formoit à peine une

---

(f) *Evag. lib. III. cap. 38.* Voyez aussi *Suidas* & *Nicéphore lib. XXXIX. cap. 16.*

seigneurie. Au-delà tout étoit à la discré-  
tion des Barbares qui avoient ouvert de-  
puis longtems les gorges du mont *Hé-  
mus* murées sous Valens , & qui ouvri-  
rent bientôt aussi le *macron teichos* que  
les Turcs ne trouverent plus en venant  
assiéger Constantinople.

Telle étoit déjà dès le commencement  
du sixième siècle la situation de cet em-  
pire d'orient , qui passa , pour ainsi dire ,  
par tous les degrés de foibleſſe , & jamais  
un état ne fut plus régulièrement dé-  
truit. On y perdit d'abord les sciences  
ensuite les arts , ensuite la discipline mi-  
litaire , enfin tout ce qu'on appelle la for-  
ce & tout ce qu'on appelle la puissance.  
Mais ce qui ne cessa jamais dans ces tems  
malheureux , ce furent les impôts énor-  
mes & les disputes de religion qui con-  
tribuèrent beaucoup à jeter toutes les  
parties du gouvernement dans un désor-  
dre dont il n'y a pas d'exemple.

En vain souhaiteroit-on de pouvoir  
donner quelques éclaircissemens sur un  
quatrième *macron teichos* , plus grand en-  
core que celui d'*Anastase* , & dont on  
trouve des vestiges dans la Bulgarie aux  
environs d'une ville connue sous le nom  
de *Drysta*. Tout ce qu'on peut en dire ,  
c'est que la construction décèle l'ouvrage  
d'un empereur grec qui opposa encore  
inutilement cette digue aux inondations  
des Barbares. Il ne faut pas s'étonner

au reste que nous soyons aujourd'hui si peu instruits sur un monument caché dans une région presque sauvage ; car nous n'en savons pas d'avantage sur la muraille du Valais , dont il existe de grands restes entre le Rhône & le Burgberg : on ignore si elle a été élevée à l'imitation du rempart que fit faire César pour arrêter les Suisses , qu'il n'arrêta cependant point , ou si elle est antérieure aux tems mêmes de César , ce que je ne saurois me persuader.

Il régne aussi beaucoup de confusion dans tout ce qu'on a écrit touchant les ouvrages entrepris & exécutés par des empereurs Romains dans la Grande Bretagne , & les auteurs mêmes de ce pays font difficiles à concilier ; mais on tâchera d'applanir toutes ces difficultés en quelques mots. Agricola , qui connoissoit bien la Bretagne , étoit d'avis que pour s'y maintenir il falloit conserver le détroit entre la rivière de *Clyd* & le *Firth of Forth*. Cependant Hadrien , au lieu de choisir ce terrain large seulement de 32 milles , en choisit un autre large de 80 , & il faut observer que sur les voies militaires de cette isle , le mille est évalué à 420 pieds plus que sur les voies du continent. Cela engagea alors les Romains à faire un *vallum* ou un rempart de pieux & de gazons une fois plus long qu'il n'au-

roit dû l'être. Ce rempart de l'empereur Hadrien ne résista pas : l'empereur Antonin Pie en fit faire un autre qui fut encore bientôt renversé : l'empereur Sévère en fit faire un troisième qui fut encore renversé. Enfin sous Valentinien III, Aëtius se mit dans l'esprit que tous ces ouvrages avoient péchié par leur construction , de sorte qu'il fit élever en Angleterre une véritable muraille épaisse de vingt pieds, mais ce qui prouve qu'Aëtius s'étoit prodigieusement trompé , c'est que son rempart résista moins que les autres ; car il n'étoit achevé que depuis cinq ans , lorsqu'on le força à *Gramsdyck* , & ensuite on le força partout. Buchanan assure que ce ne fut que de son tems qu'on en retrouva les ruines , qui ont au moins servi à quelque chose , puisqu'elles ont servi à batir des maisons (g).

On voit par ces faits & par d'autres circonstances qui y ont rapport , que c'est au régne d'Hadrien qu'il faut faire remonter l'origine de la puissance des barbares. La manière dont on se fortifioit contre eux leur apprit le secret de leurs forces ; car plus les Romains retranchoient les limites de l'empire , &

---

(g) *Buch. lib. IV. in Rege 27..... Polydor. Virgil. lib. I. hist.*

plus la discipline militaire dégénéroit parmi eux; & je crois qu'elle a dégénéré dans tous les pays qu'on a tâché de fermer par des murailles, sans même excepter la Chine.

On ne fut pas en état, comme nous l'avons fait voir, de défendre un seul de tous les remparts de la Bretagne, qu'Agricola avoit su tenir sous le joug par la seule disposition de ses postes & de ses cantonnemens. Au reste tout ceci n'est pas comparable à ce que les Romains ont fait dans la haute Allemagne où ils avoient une espèce de *Van-ly*, rempli d'autant de défauts que celui de la Chine, & aussi difficile à défendre que celui de la Chine. Une carte de la Germanie ancienne, dressée par Mr. d'Anville, le fait commencer vis-à-vis d'Ober-Wesel, y représente de grands interstices, & en assigne la principale force dans l'endroit où étoient les travaux de Valentinien sur le bas-Necker: mais cet arrangement n'est point tel qu'on puisse l'adopter; car il s'agit certainement d'une ligne non interrompue & également fortifiée dans toute son étendue. Mr. Hanselmanin, qui a très-bien décrit ce monument dans un ouvrage allemand, dit que la tradition constante du pays en rapporte l'origine au règne d'Hadrien, & la continuation aux empereurs suivans. En effet la dernière

branche qui alloit vers le Danube y avoit été ajoutée par Probus, & les médailles de ce prince qu'on y a découvertes en sont foi (b).

Ce rempart s'élevoit sur la rive du Rhin vis-à-vis de Bingen, où les Romains ont eu dès le tems d'Auguste un camp retranché : de là il s'étendoit dans la comté de Solms où il formoit un grand coude pour pouvoir se replier sur le Mein. Ensuite il s'enfonçoit dans la forêt d'Otton ou l'Odenwald, traversoit la comté de Holach, touchoit au Neckar, s'élevoit de là jusqu'à Hall en Souabe, & venoit par Eichstadt & Weissenbourg se terminer à Pfeuring dans le territoire de Ratisbonne. De sorte qu'il n'existoit point de passage entre le Rhin & le Danube, toute cette immense étendue de pays ayant été fermée par la même barrière : il paroît par les ruines qu'on en déterre, que des citadelles entières y avoient été enclavées, & qu'on en avoit fortement muré toutes les tours.

La cause des sinuosités que décrivoit

---

(b) Voyez Dederlin *Vorstellung des alten Römisches Vatli und Landwehr*, III. Absch. On peut consulter aussi l'ouvrage de Mr. Hanselmann, dont le but est de rechercher jusqu'où les Romains ont pénétré dans la Souabe & la haute Allemagne,

cet ouvrage nous est bien connue : les Romains étoient alliés de la manière la plus étroite avec quelques nations Transrhénanes , comme les *Mattiaques* , de façon qu'ils furent obligés d'envelopper aussi le territoire de ces alliés-là : mais quand même on eut conduit ce rempart par le chemin le plus court , & avec toute la régularité possible , il n'en auroit point été pour cela plus propre à remplir l'objet qu'on se proposoit , & qui étoit de contenir les *Cattes* & toutes les peuplades Germaniques qu'on nommoit ambulantes , c'est à dire celles qui n'ayant pas de patrie en cherchoient toujours une dans le monde entier , qui marchoient avec leurs troupeaux comme les Tatars & se battoient comme eux , en passant avec une facilité étonnante de l'état de berger à l'état de soldat . Il y a eu dès la plus haute antiquité dans la Germanie de ces hordes plus inquiètes que les autres , & qui erroient toujours où qui se transplantoint souvent . Les peuplades sédentaires ne trouvèrent d'abord contre ces assauts imprévus d'autre remède que de faire autour d'elles une vaste solitude , & cette méthode , encore adoptée du tems de Jules-César , eut à jamais entretenu la barbarie . Mais depuis , les Germains s'étant procuré de meilleurs instrumens de fer pour abattre

le bois & creuser la terre, se fortifièrent les uns contre les autres par des ouvrages qu'ils appelloient *Landwehr*, & dont ils paroissent avoir pris l'idée dans la Gaule où on en découvre les premières traces, quoiqu'en général ce soit là la pratique de toutes les nations qui veulent quitter la vie sauvage ou la vie pastorale, pour entreprendre de cultiver régulièrement la terre dans des contrées où leurs voisins ne la cultivent pas encore.

Il suffira ici d'avoir indiqué un rempart ou un *vallum Romanum*, alongé depuis *Vidin* jusqu'au petit *Waradin*, & quelques autres ouvrages dans le même goût, mais construits par les Goths; car de tous les Barbares qui parurent alors, les Goths inclinoient le plus à se policer. Ce qui dans le nord de l'Europe mérite quelque considération, c'est le *Danewerk* élevé par les Normans, lorsqu'ils commencèrent à se faire connoître sous le nom de Danois. Pour n'être pas inquiétés dans la Juthie par les Saxons, ils tâchèrent de la fermer en la couvrant d'une terrasse conduite jusqu'au bord de la mer baltique, & c'est sur cette digue même que Waldemar le grand fit depuis bâtir une muraille qui est moins ruinée de nos jours que l'on auroit dû s'y attendre.

Telle est l'histoire des plus grands & des plus inutiles ouvrages que les hommes ayent élevés sur la surface de l'ancien continent.

*Fin de la seconde partie.*

3 MA64



RECHER-

**RÉCHERCHES**  
**PHILOSOPHIQUES**  
**SUR**  
**LES ÉGYPTIENS**  
**ET**  
**LES CHINOIS.**

---

**TROISIÈME PARTIE.**

---

**Tome II.**

**F**

Recherches philosophiques

Sur les habitudes des plus grands  
peuples antiques sur la surface de la  
terre continente.

RECHERCHES  
PHILOSOPHIQUES

sur

LES EGYPTIENS



LES CHINOIS

TRAVAILLEURS

---

**TROISIEME PARTIE.**

---

---

**SECTION VII.**

---

*De la religion des Egyptiens.*

**L**A religion de l'ancienne Egypte est véritablement un abyme qu'on a vu engloutir plus d'une fois ceux qui ont prétendu en fonder la profondeur.

Il ne faut pas entreprendre d'expliquer par un seul système mille superstitions différentes, dont quelques-unes sont même inexplicables dans tous les systèmes.

Van Dale a pu croire que les animaux sacrés avoient été institués en Egypte pour y rendre des oracles : cependant si on en excepte un passage assez obscur d'Egypte par rapport aux crocodiles, il est certain que nous ne connaissons positivement que les oracles rendus sur toutes sortes de sujets par le bœuf *Apis*, dont la première institution paroît avoir été uniquement relative au débordement du Nil, que par une inquiétude singulière, les Egyptiens ont toujours voulu & veulent encore aujourd'hui connoître d'avance,

quoique cela soit humainement impossible ; & les animaux n'en savent pas plus là-dessus que les hommes. Car que les crocodiles déposent constamment leurs œufs dans des endroits où l'inondation ne peut atteindre, c'est une opinion populaire qui paroît avoir été en vogue dans quelques villes situées sur des canaux du Nil. Les naturalistes croient que l'hippopotame donne à cet égard des indications plus certaines ; puisque les gens du pays doivent avoir observé que quand il sort fréquemment du fleuve, cela annonce que les eaux parviendront à la hauteur requise pour arroser toutes les terres : mais les Coptes n'employent de nos jours aucun animal dans la cérémonie par laquelle ils prennent les pronostics sur l'état futur du débordement ; & cependant cette cérémonie, pendant laquelle les Turcs mêmes assistent à la messe, est de l'aveu de tous les voyageurs aussi superstitieuse que les moyens qu'on avoit jadis imaginés pour interroger le bœuf *Apis* auquel on offroit à manger ; & quand il ne mangeroit pas, l'augure n'étoit pas moins funeste que celui des poulets sacrés que les Romains consultoient sur les grandes affaires d'état, comme ils consultoient les corneilles sur les petites. Si Juvenal eût eu assez de jugement pour bien réfléchir à tout ceci, il n'auroit jamais écrit sa satire contre les Egyptiens. Car qu'on in-

terroge sur l'avenir un poulet ou un veau ; cela revient tellement au même , qu'il est impossible d'y découvrir la moindre différence.

Il paroît par tout ce que j'ai recueilli dans cette section touchant le culte des scarabées , qu'ils servoient également aux augures ; & il faut bien croire que des insectes de cette espèce n'étoient pas moins instruits des événemens futurs que les prêtresses de Delphes , dont Platon ne parle jamais qu'avec le plus profond respect , parce qu'il étoit convaincu qu'un peuple civilisé ne sauroit avoir une religion raisonnabie ; & ce sentiment semble avoir été répandu parmi tous les législateurs de l'antiquité . On verra dans l'instant , qu'une opinion si fausse & si bizarre n'a été fondée que sur le prétendu danger que ces législateurs trouvoient à faire des innovations dans les pratiques religieuses qui leur venoient des sauvages ou des premiers habitans de la contrée que Platon nomme les indigenes .

Quant aux Egyptiens , la plupart de leurs pratiques religieuses venoient des sauvages de l'Ethiopie , comme Diodore le dit de la manière la plus positive , & c'est là un fait dont on ne peut point même raisonnablement douter . Cependant il n'est tombé jusqu'à présent dans l'esprit de personne de chercher en Ethiopie l'origine d'un culte qui venoit réelle-

ment des Ethiopiens. Mr. Jablonski eût été fort capable d'entreprendre à ce sujet des recherches, dont le résultat aurait été plus satisfaisant que les conjectures, auxquelles il s'est livré, & que les contradictions qu'il n'a pu éviter.

A l'article du *phtha* il dépeint les Egyptiens comme des athées, dont le système ressemblait tellement à celui de Spinoza qu'il n'est pas possible, dit-il, de s'y tromper, pour peu qu'on ait de pénétration.

A l'article du *cneph* ou du *cnuphis* il change, comme par prestige, ces mêmes Egyptiens en des déistes, qui admettoient un être intelligent, distinct de la matière, & souverain de la nature.

Mr. Jablonski, qui ne manquoit ni d'esprit, ni surtout d'érudition, eût sûrement raisonné d'une manière plus conséquente, s'il n'avoit pas entretenu une liaison si étroite avec la Croze, qui, de l'aveu même de celui qui a composé son éloge, n'étoit sur la fin de ses jours qu'un visionnaire, auquel il ne restoit aucune apparence du peu de jugement avec lequel il étoit né. Cet homme, qu'on fait avoir été moine dans sa jeunesse, se flattoit d'avoir une merveilleuse pénétration pour découvrir par tout l'athéisme, & même dans de pitoyables vers latins composés par un fou, nommé Jordan le Brun, qui fut brûlé vif par quelques scélérats d'Italie.

C'est une fureur , ou pour se servir d'un terme moins dur , c'est une imbécillité d'accuser d'athéisme des nations entières , qui n'ont peut-être jamais produit que quelques mauvais métaphysiciens , qui à force de subtilités s'étoient perdus dans un nuage d'idées , & qui enfin ont dit des choses obscures ou absurdes , dans lesquelles on reconnoît plutôt des raisonneurs impertinens que des athées , qui se seroient appliqués de bonne foi & méthodiquement à résoudre toutes les objections qu'on peut leur faire ; car ceux qui soutiennent des systèmes sans connoître les objections qu'on peut leur faire sont des insensés , qui feroient beaucoup mieux de se contenir dans les bornes du doute .

Il seroit à souhaiter , je l'avoue , que nous eussions plus d'éclaircissements sur les Ethiopiens qu'on n'en trouve dans les historiens & les géographes de l'antiquité . Cependant le peu de notions qu'on a recueillies sur ce peuple suffit pour expliquer plusieurs difficultés & pour rendre les ténèbres moins épaisses .

D'abord nous voyons que les Ethiopiens ont toujours entretenu par rapport aux affaires de religion un commerce très-étroit avec les Egyptiens ; ils venoient même une fois par an chercher la châsse de Jupiter Ammon à Thebes , & la portoient vers les limites de l'Ethiopie où

l'on célébroit une fete, qui a sûrement donné lieu à la tradition singulière de l'*pheliotrapeze* ou de la *table du soleil* où les dieux venoient manger. Quand Homère assure dans l'*Iliade* (a), que Jupiter alloit de tems en tems en Ethiopie pour y assister à un grand festin, cela prouve bien que ce poète avoit ouï parler vaguement de la procession qui partoit tous les ans de Thèbes ou de la grande Diospolis où l'on portoit réellement la statue de Jupiter vers l'Ethiopie, comme on le fait par Diodore & par Eustathe (b).

Au reste c'est reculer la *table du soleil* trop vers le sud, que de la placer dans le Meroé, comme a fait Hérodote, ou au-delà comme a fait Solin. Car on dit que cette procession n'employoit que douze jours pour aller & pour revenir en suivant un chemin différent de celui qui côtoyoit le Nil à l'orient. On ne peut en six jours aller par quelque chemin que ce soit de Thébes dans le Meroé où il existoit d'ailleurs aussi un temple de Jupiter Ammon (c); & ce fait contribue encore à prouver que la religion des Ethiopiens & des Egyptiens n'étoit dans son

(a) *Lib. I.*{(b)} *Diod. lib. II.... Eustat. in iliad. pag. 128.*{(c)} *Plin. lib. VI. cap. 29.*

origine qu'un seul & même culte, mais qui effuya chez le dernier de ces peuples quelques changemens en un long laps de siècles. La plus importante de ces révolutions est celle qui concerne l'immolation des victimes humaines ; Héliodore, qui étoit un grand admirateur des Ethiopiens, avoue néanmoins qu'ils sacrifioient des garçons au soleil & des filles à la lune (*d*) ; ce que la colonie qu'ils envoyèrent en Egypte ne manqua pas d'imiter, en tuant des étrangers ou des hommes roux sur les tombeaux d'Osiris, ou des pierres consacrées au soleil, & en égorguant vraisemblablement des femmes à l'honneur de la lune, dans une bourgade que les Grecs ont nommé la ville d'Illityie & dont on retrouve des vestiges sur la rive droite du Nil, dans un endroit appellé *el-Kab*, qui n'est véritablement éloigné des limites de l'Ethiopie que de 24 lieues.

Ces atrocités, qu'on n'emprunta pas

---

(*d*) *Aethiop. lib. X.* Héliodore dit que les Ethiopiens ne sacrifioient que des étrangers qu'ils avoient fait prisonniers à la guerre ; & quoique les gynosophistes réprouvaissent ces sacrifices, le peuple y persistoit malgré eux. Les Grecs se sont imaginé que les Egyptiens immoloient des hommes roux dans la ville d'Illityie ou de Diane ; mais il est beaucoup plus probable, dis-je, qu'ils y immoloient des femmes.

des Arabes pasteurs, comme Mr. Jablonski se l'est faussement persuadé, furent abolis sous le règne du Pharaon Amosis ; tandis que le fameux acte pour brûler vifs tous les hérétiques n'a été aboli en Angleterre que sous le règne de Charles second. Depuis Amosis, on ne trouve plus aucune trace de quelque crime semblable dans l'histoire de l'Egypte ; mais bien dans celle de l'Ethiopie, où l'on ne put parvenir si-tôt à réformer la religion, parce que les loix civiles n'y avoient pas tant de force sur un peuple qui se dispersoit aisément, soit pour aller à la chasse, soit pour aller avec ses troupeaux chercher des pâturages dans un pays où ils sont rares.

Les premiers gymnosophistes de l'Ethiopie ne paroissent avoir été que des prêtres errans qu'on peut comparer à ces hommes qu'on rencontre aujourd'hui en Afrique sous le nom de *Marabut*, mot qui étant traduit littéralement signifie *enfant du roseau ardent* : soit parce que ces charlatans brûlent quelquefois leurs victimes avec des roseaux, soit parce qu'ils se vantent de faire cracher du feu ; ce qu'ils font en tenant des étoupes allumées sous leur robe, comme on en vit un exemple en 1731 ; mais ce tour est si grossier, qu'il n'y a que les nègres qui y puissent être trompés. On conçoit que quand un peuple n'a encore que des sacri-

ficateurs ambulans, il doit nécessairement s'introduire chez lui des superstitions très-variées, & qui souvent se contredisent les unes les autres ; parce que les opinions ne sont pas réduites en un corps de doctrine, & chaque jongleur tâche de faire valoir les siennes. Le comte de Boulainvilliers dit que c'est principalement parmi une nation comme les Arabes pasteurs, que l'idée d'un Dieu créateur a dû se conserver longtemps dans toute sa pureté (e). Mais le comte de Boulainvilliers ne connoissoit pas du tout les anciens Arabes, sur lesquels Sales nous a procuré des éclaircissements qui démontrent que les notions de la divinité étoient extrêmement altérées parmi eux ; & cela arrive chez tous les peuples errans où chaque tribu & même chaque famille multiplie le nombre des fétiches & des manitous, dont les animaux sacrés de l'Egypte & de la Grèce sont des restes : car on pourroit prouver, si la chose en valloit la peine, que les anciens Grecs ont aussi été singulièrement attachés au culte des bêtes ; & j'ai compté jusqu'à douze ou treize espèces différentes qu'ils révéroient, sans y comprendre la belette de la Béotie.

Il est bien certain que l'esprit des gymnasiums romains et grecs a été tout à fait différent de nos idées actuelles, mais il n'en résulte pas que l'antiquité soit moins religieuse que l'époque moderne.

(e.) *Vie de Mahomet.* p. 147.

nosophistes ne commença à se développer que quand ils furent réunis en corps sédentaire , ou un college qui avoit ses principales habitations dans la péninsule du Méroé : alors ils s'appliquerent à l'étude , & mirent quelque ordre dans les hiéroglyphes éthiopiques , sur lesquels le philosophe Démocrite avoit écrit un traité particulier , qui , par le plus grand des malheurs , s'est entièrement perdu (f) . Je suis aussi éloigné qu'on peut l'être , d'ajouter la moindre foi à des éloges aussi outrés que le sont ceux que le romancier Philostrate prodigue aux gymnosophistes (g) : mais malgré cela il est possible qu'en travaillant à rédiger leurs hiéroglyphes , ils ont inventé l'alphabet syllabique dont on se sert encore de nos jours dans la Nubie & l'Abyssinie , & où il n'a sûrement pas été apporté d'ailleurs (h) . Cette découverte étoit d'autant plus intéressante que sans cela on n'eût pu parvenir à l'invention de l'alphabet littéral , qui paroît être due aux Egyptiens : & c'est une véritable fo-

---

(f) *Apud Laërtium.* lib. 9.

(g) *In vit. Apollon.* lib. 6. c. 6.

(h) Héliodore observe , lib. 4 , que les Ethiopiens avoient deux caractères différens : le premier consistoit en hiéroglyphes , sur lesquels ceux de l'Egypte ont été copies : le second étoit , comme nous le supposons , un alphabet syllabique .

lie de la part de Platon d'accuser les prêtres de l'Egypte d'avoir fait un tort irréparable aux sciences en inventant l'écriture ; ce qui, suivant lui, a prodigieusement affoibli dans l'homme la faculté mémorative , & Jules-César semble avoir voulu appuyer ce préjugé en parlant des druides qui n'apprirent jamais par cœur que des absurdités.

Quoiqu'on rencontre dans Diodore & dans Strabon quelques passages relatifs aux opinions qu'avoient les gymnosophistes touchant la divinité , il faut convenir qu'il régne beaucoup d'obscurité dans ces passages-là , qui ne paroissent être fondés que sur des rapports de quelques marchands grecs , qui vers le tems de Ptolémée Philadelphe commencerent à pénétrer fort avant dans le cœur de l'Afrique. Tout ce qu'on peut dire avec certitude , c'est qu'ils reconnoissoient l'existence d'un Dieu créateur , incompréhensible par sa nature , mais sensible dans ses ouvrages qui leur paroissoient tous également animés par son esprit. De cette doctrine découla le culte symbolique , qui est comme approprié au génie des Africains , dont l'imagination ardente devoit être fixée par des objets sensibles ou des fétiches , & dont l'inquiétude sur l'avenir devoit être calmée d'une façon ou d'une autre par les augures qu'ils tiroient de ces fétiches mêmes.

Chez les Grecs & les Romains l'usage de consulter à chaque instant les oracles n'étoit qu'une mauvaise habitude ; mais chez les Africains ce semble être un besoin physique qui tient aux climats chauds où l'esprit du petit peuple est extrêmement foible & impatient. On a pu remarquer en Europe même que les femmes sont bien plus avides de connoître l'avenir que les hommes, tandis que le philosophe qui se repose sur sa propre prudence ne s'inquiète pas du tout des événemens futurs ; il corrige la fortune ou la supporte.

Il y a des raisons très-naturelles qui nous expliquent pourquoi les oracles ont cessé dans quelques endroits de l'ancienne Europe & de l'Asie ; mais ils ne cessent pas, & ne cesseront jamais en Afrique : on en connaît aujourd'hui deux à la côte occidentale, qui sont aussi fameux qu'a pu l'être celui de Delphes. C'est par une ignorance presqu'impar-donnable de l'histoire moderne que Van Dale & Fontenelle accordentent à leurs propres adversaires que les oracles se sont réellement tus : ce qui est une fausseté démontrée par les relations de quelques voyageurs, qui vivent encore, & surtout par celle de Römer.

Quand Pline & Solin disent que des peuplades Ethiopiennes avoient élu pour leur roi un chien, cela ne signifie & ne

peut signifier autre chose , sinon qu'elles rendoient un culte à cet animal , comme on en a vu ensuite tant d'exemples chez les Egyptiens leurs descendants. Les anciens connoissoient mieux que nous l'intérieur de l'Afrique ; mais en revanche nous en connaissons mieux qu'eux les côtes où l'on n'a gueres trouvé de nations qui ne révérasent les serpens. Celui qui est révéré parmi les negres du royaume de *Judbac* ne paroît avoir aucune qualité malfaisante , & il passe même pour dévorer de petites couleuvres noirâtres qui sont venimeuses ; mais chez d'autres negres on a converti en fétiches de véritables viperes , dont la piquure entraîne presque toujours la mort.

En général le culte rendu aux serpens est fondé sur la crainte que les hommes ont naturellement pour ces reptiles : ils ont tâché de calmer ceux qui ont du venin en leur offrant des sacrifices ; & ceux qui sont sans venin leur ont paru mériter une distinction particulière , comme si un génie ami de l'humanité eût eu soin de les désarmer en leur laissant leur forme ; & c'est principalement de cette espèce qu'on s'est servi pour en tirer des pronostics : on auguroit bien des serpens Isiaques lorsqu'ils goûtoient l'offrande , & se trainoient lentement autour de l'autel. Mais il faut observer que quelques-uns de ces animaux s'attachent , comme le chien , aux personnes qui les nourrissent :

& on leur enseigne différens tours qu'ils n'oublient jamais ; de sorte qu'on peut dire avec quelque certitude que les serpens isiaques avoient été dressés , & obéissoient à la voix ou aux gestes des ministres.

C'est par une couleuvre qui n'étoit pas venimeuse qu'on représentoit le *cneph* ou la bonté divine , comme on représentoit la force & la puissance par une vipere dont les prêtres de l'Ethiopie portoient , ainsi que ceux de l'Egypte , la figure entortillée autour de leurs bonnets de cérémonie , & nous avons déjà eu occasion de faire observer au lecteur que le diadème des Pharaons étoit aussi orné de cet emblème (i).

Ce n'est pas seulement dans quelques villes particulières de la Thébaïde & du *Delta* qu'on rendoit un culte aux serpens , car Elien assure qu'on en nourrissoit dans tous les temples de l'Egypte en général (k) : ce que je suis très-porté à croire , puisque c'est-là une des plus anciennes & peut-être la première superstition des habitans de l'Afrique , où l'on alloit chercher les plus grosses couleuvres qu'on

(i) *Sacerdotes Aethiopum & Egyptiorum gerunt pileos oblongos in vertice umbilicum habentes , & serpentibus , quos aspides appellant , circumvolutos.* Diod. Lib. IV.

(k) *De nat. animal.* Lib. X. cap. 31.

put trouver pour les mettre dans les temples de *Sérapis*, & on en a vu que des Ethiopiens avoient apportés à Alexandrie, qui étoit long de vingt-cinq à vingt-six pieds, quoiqu'on en connoisse maintenant dans le Sénégal qui ont plus du double de cette dimension.

On ne sauroit, faute de mémoires, entrer dans plus de détails sur la doctrine particulière du collège des gymnosophistes du Méroé qui finit de la manière la plus funeste, pour s'être constamment opposé aux progrès du despotisme, cette ancienne maladie des souverains, dont quelques-uns font comme les insensés qui désirent ce qu'ils ne connoissent pas. On dit qu'un tyran nommé Ergamene, qui doit avoir été contemporain de Ptolémée Philadelphe & Grec d'origine, fit massacrer en un jour tous les gymnosophistes ; ce qui jeta cette partie de l'Ethiopie dans une désolation dont elle ne s'est plus relevée : on voit seulement les ruines d'*Axum*, de *Pselches*, de *Napatha*, & on a prétendu il y a quelques années que cet endroit, qui étoit déjà dévasté du tems de Pline, avoit été choisi par les Juifs pour y former un état indépendant de la domination des Turcs & des Abyssins ; mais cette nouvelle ne s'est point confirmée, & nous regardons les Juifs comme incapables, non seulement d'exécuter de tels projets, mais même d'y penser :

car ils ne connoissent d'autre héroïsme que l'usure.

Au reste il est croyable que les philosophes de l'Ethiopie enveloppoient leurs connaissances sous des allégories tout comme ceux de l'Egypte. Et là-dessus doit être fondée la fable qu'on trouve dans Plutarque, au sujet de quelques villes & de quelques villages situés aux environs de l'isle éléphantine, que le Pharaon Amasis avoit promis de céder au roi d'Ethiopie, s'il pouvoit faire résoudre par les gymnosophistes les énigmes qu'on leur proposeroit; & les Ethiopiens hasarderent aussi, dit-il, aux mêmes conditions quelquesunes de leurs bourgades. Mais quoiqu'on lise des contes assez semblables dans l'exagérateur Joseph, & dans la vie d'Esope, composée par un fou nommé Planude, il ne faut pas croire que les souverains de l'antiquité se soient joués ainsi de leurs états, ni surtout en Egypte, pays trop petit pour être démembré au sujet d'une énigme bien expliquée, & cela par d'aussi bons voisins que les Ethiopiens qui ne firent jamais des canaux pour détourner ou pour saigner le Nil, ce qu'on ne croit pas être absolument impossible; mais j'en parlerai plus au long dans la section qui concerne le gouvernement.

Après tout ce qu'on vient de dire, il feroit inutile de réfuter cent systèmes pro-

posés depuis Isocrate jusqu'à nos jours sur l'origine du culte des animaux; puisqu'on voit clairement que les Egyptiens n'en étoient pas les inventeurs, mais qu'ils l'avoient apporté avec eux de l'Ethiopie où il paroît avoir commencé, comme on l'a observé, par les serpens & ce petit bœuf qu'on croit étre le *bubalos* des naturalistes: cet animal, qui est comme le nain de son espèce, porte des cornes qui imitent celles de la lune, & l'esprit des Africains a souvent été frappé par des similitudes beaucoup moins sensibles. Au reste la colonie qui vint prendre possession de la vallée du bas Nil, loin de renoncer à ces pratiques superstitieuses, s'y attacha de plus en plus opinionnièrement dès qu'elle eût remarqué que de certains animaux comme les chats, les bélettes, les ichneumons, les éperviers, les vautours, les chouettes, les cigognes & les ibis, sont d'une utilité si décidée qu'il est nécessaire de les mettre sous la protection particulière des loix, dans un pays qui sans eux ne seroit absolument pas habitable. Les Turcs, qui ne croyent point être idolâtres, ne permettent à qui que ce soit de tuer des ibis, que les Grecs & les Romains épargnerent tout de même. De quelque religion que puissent étre ceux qui, dans la suite des siècles, envahiront cette contrée, on les verra

toujours respecter des animaux, qui ont été surnommés avec raison les purificateurs de l'Egypte.

Mais ce qui a toujours paru inconcevable aux anciens & aux modernes, c'est le culte que quelques villes rendoient aux crocodiles. Cicéron est le seul qui ait cru que l'utilité qu'on retiroit de ces lézards avoit porté de certains Egyptiens à les révéler (*1*) : mais il eut été extrêmement embarrassé de nous expliquer en quoi consistoit réellement cet avantage, que des naturalistes bien plus habiles dans l'histoire des animaux que ne l'étoit Cicéron n'ont jamais pu entrevoir.

Ce ne fut qu'en 1770, lorsque je m'appliquai plus particulièrement à connoître la topographie de l'Egypte, que je découvris que les trois principales villes qui ont nourri des crocodiles, comme Coptos, Arsinoé & Crocodilopolis seconde, étoient situées fort loin du Nil sur des canaux dans lesquels ce fleuve dérive. Ainsi pour peu qu'on eût eu la négligence de laisser boucher les fossés, ces animaux qui ne marchent pas fort avant dans les terres n'auroient pu venir ni à Crocodi-

(*1*) *Possim de ichneumonum utilitate, de crocodilorum, de felium dicere: sed nolo esse longus.* Cicero de nat. deorum. Lib. I. cap. 36.

lopolis seconde , ni à Arsinoé , ni à Cop-  
tos , où on les regardoit comme le sym-  
bole de l'eau propre à boire , & propre  
à féconder les campagnes , ainsi qu'on le  
fait par Elien , & surtout par un passage  
d'Eusebe ( m ).

Le gouvernement pouvoit être bien  
assuré qu'auflsi longtems que ce culte fe-  
roit en vogue , les superstitieux ne man-  
queroient pas d'entretenir les canaux  
avec la dernière exactitude. D'un autre  
côté on se reposoit sur les Oxyrinchites  
pour l'entretien du grand canal connu  
aujourd'hui sous le nom de *Kalitz il Men-  
bi* , sans quoi le poisson , qu'ils révéroient  
sous le nom d'*Oxyrinchus* , n'eut pu ar-  
river chez eux ,

Il est vrai qu'on connoît encore deux  
autres villes qui nourrisssoient des croco-  
diles , comme Crocodilopolis troisieme &  
Ombos. Quand il s'agit de fixer la po-  
sition incertaine d'Ombos , Mr. d'Anville  
hésite ; mais il faut la mettre plus avant  
dans les terres vers le pied de la côte  
arabique : car nous savons que les ha-  
bitans de cette ville avoient creusé de  
grands fossés pour arroser leurs campe-

---

( m ) *Per hominem crocodilo impositam navem ingre-  
dientem ; navemque significare motum in humido , cro-  
codilum vero aquam potui aptam.* Euseb. *præpar.  
evang.* lib. III. cap. II.

gues, & c'est dans ces fossés-mêmes qu'ils donnoient à manger à leurs lézards. (n)

Après tout cela on conçoit pourquoi ceux qui habittoient le nome Arsinoite ou la province de Feium firent voir à Strabon un crocodile, qu'ils nommoient le *suehu* ou le *Juste*, & qu'ils ornoient de bracelets & d'oreillettes d'or : car eu égard à leur situation, cet animal étoit pour eux l'emblème, non pas du typhon comme on l'a dit, mais de l'eau amenée par des dérivations, dont toute l'existence de cette province dépend ; puisqu'il ne seroit pas possible d'y vivre pendant six mois, si on laissoit boucher les canaux du côté d'Illahon. Et on peut croire que les Arsinoites tiroient de leurs crocodiles sacrés de certains augures sur l'état futur du débordement du Nil, auquel ils s'intéressoient encore plus vivement que les villes situées au bord de ce fleuvé.

Nous avons déjà tenté d'expliquer, dans un autre endroit de cet ouvrage, quel peut avoir été l'objet du culte rendu à l'oignon marin par les Pélusotes & les habitans de Casium, dont quelques uns étoient atteints d'une maladie du genre de la tym-

(n) *Elian. de nat. animal. lib. X. cap. 21.*

Quant à la situation de Crocodilopolis troisième on ne la connaît point ; mais le cas des autres villes, qui ont porté de tels noms, prouve qu'il ne fut pas la placer au bord du Nil.

panite, & d'un transport au cerveau, ou de la *typhomanie*, terme qui désigne une indisposition égyptienne; & il est étonnant que saint Jérôme ne se soit pas apperçu que ce gonflement des intestins, dont il parle lui-même, étoit précisément l'origine du mal qui tourmentoit ces misérables, qu'il tâche de tourner en ridicule par des expressions que nous ne nous permettrons point de traduire en françois.

(a) Mais on ne voit pas qu'il y ait quelque ombre de ridicule dans une disposition naturelle, occasionnée par les brouillards du lac Sirbon, qu'on a dit être aussi pernicieux que ceux du lac Asphaltite ou de la mer morte, & surtout pendant les grandes chaleurs de l'été. M. Pococke, qui alla voir cette mer morte au mois d'avril, se trouva quelques jours après attaqué d'une faiblesse d'estomac, & de vertiges, que les gens du pays attribuerent au pouvoir des vapeurs, contre lesquelles il ne s'étoit pas assez précautionné. Car quand les Arabes passent seulement aux environs de cette immense cloaque, dont l'eau supporte le corps de ceux qui s'y plongent, ils se couvrent la bouche, & ne respirent que par les narines.

(a) *Taceam de formidolosa & horribili Cepe, & crepitu ventris inflati qui pelusiaca religio est. In Ilai. lib. XIII. cap. XXXVI.*

(1) Les Grecs nommoient ces brouillards *l'osme*, parce qu'ils se dégagent de la mer.

Parmi les superstitions égyptiennes il y en a quelques - unes dont on ne découvre d'abord ni la cause prochaine , ni la cause éloignée. Telle est , par exemple , la dévotion envers les musaraignes , qu'on révéroit dans la ville d'*Athribis* , & qu'après leur mort on embaumoit pour les porter à *Buto* où étoit leur sépulture ; quoiqu'il y eût plus de dix - neuf lieues de distance de *Buto* à *Athribis*.

Comme dans ce petit animal les yeux sont presque aussi cachés que dans la taupe , Plutarque prétend que les Egyptiens le supposoient entièrement aveugle , & lui trouvoient quelque rapport avec l'affaiblissement de la lumiere dans la lune qui décroît , & avec l'*Athor* ou cet attribut de la divinité qu'on avoit personifié sous ce nom-là , & qui n'étoit autre chose que l'incompréhensibilité de Dieu , comparée aux plus épaisses ténèbres de la nuit & du cahos. Mais avant qu'on ait pu parvenir à des similitudes si forcées , si compliquées enfin , il faut bien qu'on ait reconnu dans la musaraigne quelque autre propriété beaucoup plus naturelle. Et j'ai toujours soupçonné que les Egyptiens rangéoient cet animal , tout comme les naturalistes grecs , dans la classe des belettes , (p) qu'on

(p) Les Grecs nommoient la musaraigne *souris-belette* , parce qu'ils la croyoient composée de ces

qu'on ne tuoit non plus que les ichneumons, que nous savons avoir été consacrés à l'Hercule égyptien, qui ne fut jamais qu'une seule & même divinité avec Hercule de Thébes en Béotie. Mais comme, dans la Béotie, on ne trouve point d'ichneumons, les Thébains avoient cru pouvoir, sans aucune difficulté, les remplacer par les belettes, auxquelles ils rendoient un culte religieux. Et quoiqu'ils soient Grecs de nation, dit Elien, ils ne méritent pas moins d'être à jamais l'objet de la risée à cause d'une dévotion si impertinente. (q) Mais la guerre que ces animaux font sans cesse aux rats & aux souris avoit porté les Egyptiens à les mettre sous la protection des loix. Et il leur a suffi de trouver dans la musaraigne quelque chose qui ressemblât tant soit peu à la belette, pour imaginer ensuite toute la doctrine symbolique, dont on vient de parler.

Au reste, il est certain que quelques animaux sacrés n'avoient que des propriétés énigmatiques & augurales, sans qu'on puisse leur en découvrir d'autres de quelque côté qu'on les considère, comme le scara-

---

deux espèces. Et elle ressemble beaucoup à la belette, & point du tout à une araignée.

(o) *Thebani, quamvis natione Greci, risu sunt obriuendi; qui mustellam, ut audio, religiosè colunt.* De NAT. ANIMAL, Lib. XII. cap. 5.

bée, qu'on avoit dédié au soleil. Mais il ne faut cependant pas croire qu'il soit réellement question d'un aussi vilain insecte que celui dont parle Pline. Après avoir réfléchi à la description qu'en donne Orus Apollon, qui le représente comme rayonnant de cet éclat qu'ont les yeux des chats dans les ténèbres, je me suis apperçu que les Egyptiens avoient pris pour le symbole du soleil le grand scarabée doré, que quelques-uns appellent cantharide, & qu'on voit communément dans les jardins, où il dévore les fourmis, & chasse les vers. Cet insecte est comme couvert d'une lame d'or ; & quand la lumiere tombe directement sur les étuis de ses ailes, il paroît un peu rayonner, ce que le traducteur latin d'Orus a rendu par les termes de *radiis insignita*, à peu près comme le porte le texte.

Les autres scarabées sacrés de l'Egypte ont été le monocéros, qui n'a qu'une corne au haut de son corset, & le cerf ou le taureau volant qui en a deux, qu'il ferre comme des tenailles. Toutes les superstitions relatives à ces trois différentes espèces d'insectes doivent être regardées comme fort anciennes ; & il se peut qu'elles étoient répandues parmi les Ethiopiens & les autres habitans de l'Afrique avant même que l'Egypte ait été peuplée. (r) On en

---

(r). On voit déjà des scarabées sculptés en pierres

trouve des traces non seulement dans le grillon sacré de l'isle de Madagascar ; mais jusque parmi les Hottentots, qui , comme on l'observe dans l'histoire générale des voyages , regardent avec vénération les personnes , sur lesquelles le scarabée marqué de taches d'or , ou le taureau volant du Cap vient à se reposer ; parce que c'est à leurs yeux un pronostic très - heureux . Mais ce qui peut nous étonner davantage , c'est que des préjugés semblables se soient introduits en Europe au sujet du scarabée , que le vulgaire nomme ridiculement *mouche du seigneur*. Il n'est pas croyable , ni même possible que cette superstition ait été puisée dans les écrits de St. Ambroise , puisque le peuple ne lit jamais les écrits de St. Ambroise ; & il ignore profondément que cet auteur a comparé plusieurs fois le christ ou le messie à un scarabée , sans qu'on ait pu jusqu'à présent deviner sur quoi une si étrange comparaison est fondée. Il y a aussi une infinité d'endroits en Europe où le chant du grillon est reçu comme un augure favorable , & on s'y opiniâtre singulièrement à conserver des insectes dont le bruit aigu & monotone est insupportable , lorsqu'ils se multiplient jus-

---

dans les sépultures royales de *Biban-el-Moluk*. Et j'ai dit que ces sépultures sont plus anciennes que les pyramides.

qu'à un certain point dans les foyers. Mais quelle que soit la dévotion de certains Européens envers les grillons, elle n'égale point celle des Africains, qui en font commerce, & les gens riches s'y croiroient sérieusement brouillés avec le ciel, s'ils n'en possédoient des essaims entiers, qu'on renferme dans des fours construits tout exprès.

Il faut établir comme une maxime, que l'esprit du petit peuple peut être fortement frappé par de petites choses ; & il n'y a que quelques années que des paysans françois commencèrent à rendre une espece de culte religieux aux chrysalides de la chenille, qui vit sur la grande ortie, parce qu'ils croyoient y voir des traces manifestes de la divinité, & Mr. Des Landes assure que les curés même en avoient orné les autels, comme on les orne en Espagne de cigales renfermées dans de petites cages, & de moineaux des Canaries, qui chantent pendant la messe. (s)

Si sous nos climats tempérés l'imagination de l'homme a pu s'égarer jusqu'à ce point, y a-t-il quelqu'un parmi nous, qui soit surpris de ce que les Africains, dont l'esprit est exalté par le feu de l'athmosphère, ayent découvert de la ressemblance entre

---

(s) Recueil de différens traités de physique pag. 56.  
Voyez aussi Baretti lettres sur l'Espagne.

les cornes de la lune & les cornes du bœuf nain, qu'on nomme *bubalos*, entre le scarabée, qu'on nomme taureau volant, & le taureau zodiacal ?

Dans des monumens rapportés par Monfaucon & le comte de Caylus, on voit des femmes égyptiennes, qui paroissent donner à manger à des scarabées sur des tables ou des autels : or je m'imagine que cela nous représente la véritable manière de tirer des augures de cette sorte d'insectes, qu'on observoit à peu près comme les Romains observoient les poulets, lorsqu'ils faisoient ce que Cicéron appelle dans le second livre de la divination, le *tripudium* & le *terripavium*. Au reste quelque bizarres que soient ces pratiques, elles n'approchent pas à beaucoup près de la manière dont les Chinois ont consulté la tortue, qui a été un de leurs plus grands oracles ; & cette superstition ne leur est sûrement pas venue de l'Egypte : car jamais il n'a été question de tortue parmi les animaux sacrés, dont on a souvent tâché de connoître toutes les espèces : mais jusqu'à présent il n'en a point paru d'énumération complète ; & les recherches de Mr. Blanchard, insérées dans le neuvième volume des mémoires de l'académie des inscriptions, n'offrent qu'un essai très-imparfait, & où il n'y a rien de suivi. Cependant pour qu'on sache une fois à quoi s'en tenir, nous indiquerons ici à peu près

tout ce qu'on trouve à cet égard dans les auteurs de l'antiquité, & après avoir fait connoître les objets du culte symbolique, on tâchera de développer les véritables sentiments des Egyptiens sur l'essence de la divinité.

On soupçonne que dans une bourgade située à la pointe septentrionale du lac Maréotis on nourrissoit un bœuf sacré comme dans beaucoup d'autres villes de l'Egypte, dont nous ne connaissons positivement aujourd'hui qu'Hermonthis, Héliopolis & Memphis, où la réputation du bœuf *Apis* éclipsa celle de tous ses rivaux, dès que la cour des rois y fut transférée de Thèbes. D'ailleurs les Egyptiens avoient pour les environs de Memphis une vénération aussi particulière que pour les environs d'Abydus.

Les savans n'ont pu tomber d'accord entr'eux sur le terme qu'on fixoit à la vie du bœuf *Apis*. Plutarque prétend qu'on le noyoit dès qu'il avoit atteint vingt-cinq ans : & c'étoit aussi là, suivant lui, le nombre des caractères de l'alphabet égyptien. Cependant M. Büttner, qui par l'étude des bandelettes des momies a retrouvé cet alphabet, croit qu'il n'étoit composé que de vingt-deux lettres. Il y a bien de l'apparence qu'on se défesoit de l'*Apis* dès qu'il perdoit l'appétit, & que sa vigueur cédoit au poids de l'âge : car dans cet état il ne pouvoit gueres donner des augures favo-

rables au peuple , qui n'exigeoit rien autre chose. Et on présume aisément que les *Pularü* attachés aux légions romaines ne laissoient pas non plus vivre les poulets sacrés au-delà d'un certain terme marqué par les règles de l'aruspice. Les Egyptiens tiroient aussi des pronostics de la voix des enfans , qui chantoient , & qui jouoient dans la procession du bœuf *Apis* , ou à la porte de son étable. Et Mr. Jablonski observe que l'oracle des Juifs , connu sous le nom *Bat-kol ou fille de la voix* , paroît avoir été absolument le même que celui que donnoit les enfans de l'Egypte , où l'on étoit devin avant que d'être homme.

Plusieurs villes de cette singuliere contrée entretenoient des vaches sacrées , comme Momemphis , Chuse & Aphroditopolis : mais la sépulture commune de ces animaux étoit à Atharbéchis , où l'on apportoit leurs os en bateau ; & on en agissoit à peu près de même par rapport aux chats , qu'il n'étoit permis de tuer nulle-part ; mais on venoit les enterrer à Bubaste. L'ours avoit aussi une sépulture vrai-semblablement à Paprémis , ville dédiée au typhon ou au mauvais principe , qu'on tâchoit d'y calmer en rendant un culte à l'hippopotame , le véritable symbole de l'esprit typhonique : cet animal , loin de venir aujourd'hui jusqu'à la hauteur du vieux Caire , ne descend pas même au-dessous des cataractes du Nil , & c'est par hazard qu'on

en a vu un, qui s'étant égaré suivit ce fleuve jusqu'à son embouchure, & se laissa prendre à Damiette. Il faut que dans l'antiquité les hippopotames ayent été beaucoup plus nombreux, & que leur race se soit éclaircie d'age en âge, comme celle des tigres & des lions : on soupçonne quelque chose de semblable par rapport aux crocodiles du Nil ; car il est très-certain qu'ils ne se montrent jamais de nos jours dans des endroits où le naturaliste Séneque dit qu'on en voyoit des troupes entieres de son tems. (t)

Il semble que les Egyptiens avoient voulu faire de leur pays une immense ménagerie, où l'on ne comptoit cependant pas autant d'espèces différentes que Cicéron l'insinue. D'abord les bêtes de somme, comme le dromadaire, le chameau & l'éléphant, en avoient été exclues : on en avoit exclu aussi les solipèdes ; le cheval n'ayant jamais été admis au nombre des fétiches, & bien moins l'ane, pour lequel la répugnance des Egyptiens étoit extrême ; ce qu'on a toujours attribué à la nuance de son poil, qui est ordinairement rousse dans ce pays-là, où tous les animaux roux étoient soupçonnés de porter en eux le germe d'une maladie ; & enfin les Egyp-

---

(t) *Nat. quest. lib. IV. cap. 2.* Il faut cependant supposer que Séneque a été bien instruit.

tiens ne pouvoient se mettre dans l'esprit que cette couleur fût la marque d'une bonne constitution. Quoique leurs naturalis- te ayent été à ce sujet tournés en ridicule, & même par Mr. de Montesquieu, il est sûr que leur observation s'est de plus en plus vérifiée par rapport aux bœufs & aux vaches.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les mêmes animaux étoient ordinairement consacrés dans deux villes différentes : il y avoit deux villes pour les lions, deux pour les chiens, deux pour la brebis ou le belier, & deux enfin où l'on nourrissoit des loups. Elien prétend même que les habitans de la grande préfecture Lyco-politaine avoient eu soin d'arracher dans toute l'étendue de ce district une plante du genre des aconits, & qu'on connoît sous le nom vulgaire d'*étriangle-loup* ; de peur qu'il n'en arrivât quelque accident funeste par rapport à ce qui faisoit l'objet de leur vénération. Mais ce conte est plus ridicule qu'on ne pourroit le dire, puisque les Lycopolitains ne laissoient pas courir les loups en liberté dans leurs provinces, où ces animaux étoient d'ailleurs très-petits, & à peu près de la taille du chien domestique, dont des momies bien conservées ont fait connoître le caractere, fort différent de celui qu'indique Hérodote.

La bélette étoit révérée principalement dans la Thébaïde, l'ichneumon ou le rat de

Pharaon dans les villes d'Hercule , dont quelques géographes en comptent trois , la musaraigne à Athribis & à Buto , la chevre sauvage ou la dorcade à Coptos , le bouc domestique à Mendès , à Thmuis , & probablement aussi à Panopolis . La loutre paroît avoir été privilégiée dans toute la contrée , quoiqu'on n'en ait nourri nulle-part d'aprivoisées . Les deux villes de Mercure entretenoient des singes cynocéphales ou des papions , qu'on alloit chercher en Ethiopie ; ainsi que le singe-cébus , qu'on voyoit à Babylone d'Egypte située à deux lieues au-dessous de Memphis .

Epiphane parle d'une chapelle où l'on nourrissoit des corbeaux ; ( u ) mais on ne fait ce que se peut avoir été qu'un tombeau , qu'on montroit dans les environs du lac *Méris* , & où devoit être ensevelie une corneille , qui , suivant la tradition du pays , avoit porté les lettres d'un ancien roi d'Egypte , où l'on ne connut jamais que la poste aux pigeons , qui est d'une institution dont l'époque se perd dans la nuit des siècles ; car il en est déjà parlé comme d'une chose fort commune dans les poésies d'Anacréon , qui envoyoit par ce moyen des billets dignes sans doute d'être portés par les oiseaux chérirs de Vénus . ( v ) Au

{ u } *In. Ancor. torn. II. §. 102.*

{ v } ODE IX.

reste , il convient d'avertir ici , que ce qu'on trouve dans l'ouvrage de Mr. de Maillet touchant la poste aux pigeons est copié ou extrait de quelques auteurs Arabes , qui ont manifestement exagéré , & dont le témoignage n'est d'ailleurs d'aucune autorité par rapport aux tems reculés , dont nous nous occupons. On lit dans Diodore de Sicile que le gouvernement de l'Egypte envoyoit partout des lettres pour annoncer les différens degrés de la crue du Nil , qu'on ne peut bien observer que dans des nilomètres , dont on en comptoit trois ou quatre dans toute l'étendue du pays , qui étoit alors rempli , comme on a déjà eu occasion de l'observer , d'un prodigieux nombre de colombiers , auxquels on avoit principalement recours dans les tems de peste : ainsi il n'est pas étonnant qu'il soit venu dans l'idée des Egyptiens d'employer ces oiseaux pour porter promptement des avis : d'ailleurs dans cette contrée les pigeons ne peuvent presque s'égarter ; car à mesure qu'ils s'élèvent en l'air , ils ne voyent plus autour d'eux que la mer & d'immenses espaces sablonneux , sur lesquels ils ne s'abattent point.

Deux villes , connues sous le nom d'Hieracon-polis , nourrissoient des éperviers d'une espece différente de celle qui étoit consacrée dans le temple de Philé , où on l'apportoit de l'Ethiopie , & qu'aucun naturaliste ne peut déterminer. L'aigle étoit :

révéré dans la Thébaïde, la chouette à Saïs. Le vautour, l'ibis, la tadorne, la cigogne & la hupe l'étoient partout; quoique l'on ne trouve pas qu'on leur eût dédié des temples particuliers: tandis qu'Arnobe assure qu'on rencontrroit des chapelles construites tout exprès pour les scarabées. (x)

La perche, ou ce poisson qu'on nomme la variole, étoit dans une grande vénération à Latopolis; la carpe à Lépidotum ville de la Thébaïde; le brochet à Oxyrinchus; le phagre ou le spare rougeâtre à Syene: & le méotis dans l'isle Eléphantine, mais nous ne connoissions pas le caractère de ce poisson, non plus que celui du physa, qui semble aussi avoir exercé la superstition.

Au reste, les Grecs ont été dans l'erreur, lorsqu'ils ont mis l'anguille parmi les poissons sacrés, parce que les Egyptiens n'en mangeoient point: car tous les animaux dont il leur étoit défendu de se nourrir par les loix du régime diététique, ne doivent pas être comptés au nombre des fétiches, mais on y comptera sans doute les serpens, auxquels on rendoit un culte à Mételis dans la basse Egypte, & vraisemblablement aussi à Térenuthis, quoique d'ailleurs tous les temples de ce pays ayent contenu différentes espèces de reptiles, dont le plus remarquable est la couleuvre cornue, qu'on révéroit en quel-

---

(x) *Arnob. adversus gent. lib. I. pag. 15.*

ques endroits de la Thébaïde, & suivant toutes les apparences, dans l'île Eléphantine & une petite ville connue sous le nom de Cnuphis, qu'on rencontre au-delà du vingt-cinquième degré.

L'histoire des plantes sacrées chez les Egyptiens a toujours été extrêmement obscure, & tout ce qu'on fait, c'est que ce peuple a témoigné beaucoup de vénération pour la nimphée, le pavot, l'olyra, le papyrus, l'oignon marin, l'absynthe de Taposiris, à laquelle Vessling joint la moutarde sauvage; enfin le persea, différentes espèces de palmiers, & l'acacia; cet arbre peut avoir donné lieu à ce qu'on lit dans l'histoire de Barlaam, au sujet d'un culte que les Egyptiens rendoient aux épinés; (y) quoique tout ce prétendu culte se soit vrai - semblablement borné à porter quelques branches d'acacia dans les processions, où l'on portoit aussi les premices des fruits & des pains: mais on ne voyoit rien de tout cela dans l'intérieur des temples où il étoit rare de rencontrer des statues de figures humaines: on n'y trouvoit que quelques animaux, des vases toujours

---

(y) *Ægyptii coluerunt cattum, & canem, & lupum, & simium, & draconem, & aspidem. Alii cepas, & allia, & spinas.* Ad calcem oper: Damasc. pag. 67. De tout cela il n'y a rien de plus avéré que le culte rendu à l'oignon marin dans la ville de Pélufe, que la notice de l'empire désigne par un animal singulier, pris par Pancirole pour un symbole relatif aux empereurs romains.

remplis d'eau du Nil , & des lampes qu'on ne laissoit jamais éteindre. Rien n'est plus connu que la lumière perpétuelle du temple de Jupiter Ammon , par le moyen de laquelle on avoit même tenté de mesurer la durée de quelques révolutions célestes ; mais de tels essais , comme les anciens s'en sont apperçus eux-mêmes , ne pouvoient absolument aboutir à rien.

Telle est l'énumération des fétiches , dans lesquels les Egyptiens cherchoient toutes sortes de rapports avec les étoiles , la lune , le soleil & les attributs de la divinité. Et ces objets en général constituoient le culte symbolique , qu'on a confondu avec l'idolâtrie , par une erreur égale à celle où l'on est tombé par rapport aux Indiens , qui ont constamment passé pour idolâtres , aussi longtems qu'ils n'ont été connus que par les relations des missionnaires & des voyageurs ; mais depuis qu'on a traduit leurs propres livres , on y a découvert précisément le contraire. Au reste nous ne prétendons pas parler ici de la populace des Indes , qui s'égare aussi loin que la populace de l'Europe , & il existe une grande distance entre son culte & la religion naturelle. Mais si jamais des fanatiques furent punis par le fanatisme même , ce sont sans doute ces Indous , qui se soumettent au régime le plus dur & aux pénitences les plus effrayantes : cependant la plus effrayante de toutes est

de leur propre aveu , celle qui les fait aller en pèlerinage à la pagode du grand-lama , où ils ne peuvent arriver qu'en traversant pendant treize ou quatorze mois des déserts affreux , remplis de bêtes féroces & de Tartares. Les plus dévots poussent néanmoins leur route jusqu'en Sibérie , afin de visiter encore des *kutuktus* ou des évêques particuliers ; de sorte qu'on rencontre de ces Indiens qui sont venus à pied en portant de l'eau & des provisions sur leur dos depuis Calécut jusqu'à Sélinginskoi vers le cinquantième dégré de latitude nord. Et si l'on nous fournit point de nouvelles lumières sur le motif de ces pèlerinages vraiment prodigieux , je serai toujours porté à croire que la religion de l'Indoustan dérive de la religion lamique.

Quoique tous les climats chauds entraînent le cœur de l'homme vers la superstition , il semble que celui de l'Egypte y incite encore davantage que les autres. Car on ne trouve pas que les prêtres aient pu avoir quelque intérêt pour agrir de plus en plus le génie pervers des fanatiques ; puisque ces prêtres jouissaient d'un revenu fixe en fonds de terre , qu'on abandonnoit à des fermiers pour un prix fort modique , & qui par là-même a pu se soutenir toujours sur un pied égal. De cette somme ils étoient obligés de déduire ce que coutoient les victimes & l'entretien des

temples : car ils devoient faire tous les sacrifices à leurs fraix. Et il ne faut point les comparer à d'infames vagabonds, qui empruntoient leur nom & leur caractère en Italie, & qui gueusoient dans les rues de Rome depuis la seconde heure du jour jusqu'à la huitième , lorsqu'ils revenoient fermer le temple d'Isis, ce qu'on n'eût pas souffert en Egypte de la part du dernier des hommes , & bien moins de la part d'un prêtre , puisque la loi n'y toléroit aucun mendiant.

Quand l'ordre sacerdotal jouit d'un revenu fixe , & quand il ne permet la mendicité à aucun de ses membres , alors il est sûrement intéressé à maintenir l'ancienne religion quelle qu'elle soit : mais il ne peut gueres être intéressé alors à introduire de nouvelles superstitions , qui doivent même lui paroître plus dangereuses qu'utiles.

On a toujours regardé comme un défaut essentiel dans la constitution politique de l'Egypte , le partage des terres , dont Diogore prétend que la classe sacerdotale possédoit la troisième partie : ce qui eût été un objet de plus de 650 lieues carrées. Et comme on assure que l'ordre militaire en possédoit autant , & le souverain autant , il se trouveroit que le peuple n'y avoit rien. Cependant cela n'est point vrai , puisque les conquérans qu'on a nommé les rois bergers forcerent le peu-

ple en Egypte à se défaire de ses terres , qui lui furent ensuite restituées : ce qui prouve qu'il en avoit avant les rois bergers , & qu'il en eut encore après leur expulsion.

On ne sauroit faire aucun fond sur le rapport d'Hérodote & de Diodore , lorsqu'il s'agit des véritables principes du gouvernement de l'Egypte , dont la constitution avoit été altérée longtems auparavant ; & dès le règne de Séthon , qui sema tant de confusion autour du trône , qu'après sa mort on ne put trouver de milieu entre l'extrême liberté & l'extrême servitude . Comme les états monarchiques brillent ordinairement sous les premiers despotes qui les envahissent , pour tomber ensuite dans une éternelle obscurité , l'Egypte brilla aussi quelques instans avant sa chute .

Mr. Schegel , connu par le savant commentaire qu'il a fait sur l'ouvrage de l'abbé Banier , suppose que chaque prêtre égyptien ne possédoit que douze arures de terre , qui ne font pas à beaucoup près douze arpens de France . (z) Où en seroit réduit un chef de moines , ou un évêque , qui devroit maintenant subsister du produit de douze arpens ? loin d'avoir

---

(z) Tom. II. pag. 29. ob. XIII. de la traduction allemande de l'ouvrage de l'abbé Banier.

alors le moyen d'aller en voiture , il n'aurroit pas le moyen d'aller à pied . On connoit des auteurs , comme Piérius , qui ont soupçonné qu'en Egypte il étoit défendu à la classe sacerdotale d'entretenir des chevaux , & il se peut que la loi de Moïse est relative à cette disposition particulière ; quoique beaucoup de savans s'imaginent qu'elle n'est relative qu'au climat de la Palestine , qui ne fut jamais favorable à cette espece de quadrupedes . Au reste , comme on vœuloit changer un peuple berger en un peuple cultivateur , la défense qu'on lui fit de nourrir des chevaux étoit très-sage , & il seroit difficile de trouver un autre moyen que celui - là pour réformer les mœurs des Arabes bédouins , qui se servent de leurs jumens de bonne race comme les Algériens de leurs navires .

Il faut avouer qu'on ne voit point clair dans la division des terres de l'ancienne Egypte ; car quand on fait chaque portion sacerdotale de douze arures , on tombe dans le même inconvenient où est tombé Hérodote au sujet des portions militaires , de sorte que suivant lui la paye du général n'étoit pas plus forte que celle du soldat , ce que personne n'a jamais cru & ne croira jamais . Le souverain ou l'état devoit payer en argent ou en denrées ceux d'entre les prêtres qu'on députoit à Thèbes pour y rendre gratuitement la justice en dernier ressort ; d'où

on peut inférer que le produit de leurs terres n'étoit pas fort considérable, & surtout lorsqu'on réfléchit qu'ils devoient tous étre mariés, sans quoi il ne paroit pas qu'ils ayent pu s'acquitter d'aucune fonction publique. Et c'est en cela qu'on voit au moins quelque ombre de ce qu'on a affecté d'appeler la sagesse des Egyptiens, dont les prêtres étoient d'ailleurs chargés des magistratures, de la conservation des loix, des archives, du dépôt de l'histoire, de l'éducation publique, de la composition du calendrier, des observations astronomiques, de l'arpentage des terres, du mesurage du Nil, & enfin de tout ce qui concerneoit la médecine, la salubrité de l'air & les embaumemens, de sorte qu'en y comprenant leurs femmes & leurs enfans, ils composoient peut-être la septième ou la huitième partie de la nation. On se forme donc sur ce corps des idées fausses & ridicules, lorsqu'on le compare au clergé de quelque pays de l'Europe que ce soit, où sept ou huit couvens de moines ont plus de revenus que tout l'ordre sacerdotal de l'Egypte, quoiqu'il fut d'ailleurs accablé de travail & soudivisé en différentes classes qui avoient leurs occupations particulières. La première de toutes les classes comprenoit les prophètes, qu'on fait avoir présidé dans les tribunaux, où ils déci-doient les procès sans parler, en tour-

nant l'image de la vérité vers l'une ou l'autre partie ; & si on peut regarder comme exacte la représentation d'un magnifique monument de la Thébaïde insérées dans les voyages de Mr. Pococke, il est sûr que le juge tenoit cette image suspendue à une espèce de sceptre , & non attachée à son cou comme on le croit vulgairement.

Il faut observer ici que les anciens Grecs étoient déjà tombés dans de grandes erreurs par rapport à la signification de ce terme de *prophète*, quoique ce soit un terme grec , & Platon a tâché de redresser là-dessus leurs idées. Ceux-là, dit-il , sont vraiment ignorans , qui s'imaginent que le prophète soit celui qui prédit l'avenir ; ce qu'on n'attribue , ajoute-t-il , qu'au *mantis* , & le *mantis* est toujours un fou , ou un furieux , ou un maniaque. De tout cela il suit nécessairement , comme Platon l'observe , que le prophète n'étoit que l'interprète de la prédiction qu'il n'avoit point faite , & qu'il ne pouvoit faire lui-même , parce qu'il devoit être dans son bon sens , qu'on regardoit comme incompatible avec l'esprit prophétique. Ainsi ces misérables , qu'on a qualifiés par le terme de *mantis* , n'étoient que les instrumens de la superstition , de même que les pythies de Delphes , puisque tout dépendoit de ceux qui interprétoient l'oracle ; & si nous li-

Sons que des pythies s'étoient laissées corrompre à prix d'argent pour donner des réponses favorables à quelques villes au détriment de quelques autres , il faut qu'elles seules n'ayent pas été corrompues , mais toute la troupe des sycomophantes attachés au temple de Delphes.

Quant aux Egyptiens , Clément d'Alexandrie indique plus positivement quelles étoient les fonctions de leurs prophètes : ils devoient être versés dans la jurisprudence , & connoître exactement le recueil des loix divines & humaines insérées dans les dix premiers livres canoniques , qui contenoient tout ce qu'on supposoit être relatif à la religion : aussi ces prophètes ne passoient - ils pas pour être savans dans les sciences purement profanes , en comparaison des hiérogrammatistes ou des scribes sacrés , qui s'appliquoient plus à la physique & à l'histoire ; ce qui leur attiroit beaucoup de considération , & on leur accordoit même le rang sur les astronomes & les géomètres ou les arpédonaptes , qui étoient néanmoins aussi compris dans la première classe , de même que les hiérostolistes (a).

---

(a) Quelques passages d'Aalu-gelle & de Maurobe , qui attribuent aux Egyptiens de grandes connaissances dans l'anatomie , ont fait croire qu'on sauroit chez eux les prêtres du premier ordre , en

Ensuite venoient les comastes qui présidoient aux repas sacrés ; les zacores, les néocores & les pastophores qui veilloient à l'entretien des temples & ornoient les autels ; les chantres, les spragistes, les médecins, les embaumeurs & les interprètes qui paroissent avoir été les seuls qui fussent un peu parler la langue grecque ; car les autres prêtres ne favoient vrai-semblablement que l'égyptien, qui différoit peu de l'éthiopien. Et on voit qu'au tems de la conquête des rois bergers, on dût se servir de truchemens à l'égard de ceux qui parloient l'arabe & le phénicien, & cette observation, indépendamment de cent autres, prouve quelle est l'erreur de ceux qui s'imaginent que l'Egypte a été peuplée par des Arabes qui avoient franchi le détroit de *Bal-el Mand-eb*, dont la largeur est à peu près de sept lieues ; car en ce cas la langue égyptienne n'eut été qu'un dialecte de l'arabe, ce qui n'est assurément point.

Quant à ces prétendus moines, qu'on croit avoir vécu en Egypte plusieurs siècles avant le christianisme, & même avant l'invasion de Cambysé, & qu'on désigne par les termes de *sanses* & de *remoutes*, nous osons garantir qu'il n'en a jamais

---

leur frottant du baume ou du myron sur le doigt qui touche le petit dans la main gauche, à cause d'une veine qu'on croyoit y venir du cœur.

Été question. Aussi l'existence de ces frélons a-t-elle été inconnue à tous les auteurs grecs qui ont écrit sur l'Egypte, où l'on n'eut pas souffert une espèce d'hommes qui, ne pouvant être comptée ni parmi le clergé, ni parmi les soldats, ni parmi le peuple, eut été plus à charge à l'état que tous les animaux sacrés ensemble. C'est dans les tems de confusion qu'amena le despotisme des empereurs Romains, qu'on vit l'Egypte dévorée par des légions de cénobites, & cette playe-là valut bien toutes celles dont nous parlent les Juifs (b).

Quoique Mr. de Schmidt ait publié sur le sacerdoce des Egyptiens une dissertation très-approfondie, il faut cependant remarquer qu'il lui est échappé une particularité assez essentielle sur ce qui formoit un des caractères extérieurs des prêtres. Ils portoient, ainsi que les rois d'Egypte, un sceptre fait exactement comme une charrue (c) : & il paroît que cette coutume avoit été prise des anciens

---

(b) Les premiers moines chrétiens de l'Egypte furent appellés dans la langue de ce pays *sarabait*, ce qui, suivant l'interprétation de Bochart, désigne des gens rebelles aux loix, ou rebelles au magistrat. Le terme de *remobotes* peut être corrompu de celui de *remoites* qui paroît aussi indiquer des factieux.

(c) *Sacerdotes Ægyptiorum & Æthiopum gerunt sceptrum in formam aratri factum : quo reges etiam utuntur.* Diod. Sicul. lib. IV.

gymnosophistes de l'Ethiopie, qui assuroient que les premières graines alimentaires avoient été trouvées près des cataractes du Nil ; & on croit réellement avoir découvert qu'il naît dans ces environs une espece d'épeautre sauvage. Les savans ont vu cent fois sur les monumens, & même entre les mains des momies, le sceptre aratrisiforme des rois & des prêtres de l'Egypte, sans le reconnoître : Mr. Cleyton en a fait un instrument purement ridicule (*d*), & le P. Kircher, le plus malheureux des hommes dans ses conjectures sur les hiéroglyphes, en a fait un alpha ; parce que la charrue thébaine, telle qu'on la trouve dessinée dans le voyage de Norden, ressemble tant soit peu à un A, qui d'ailleurs n'étoit pas la première lettre du caractère égyptien qu'on fait avoir commencé par le Thoth, en l'honneur du génie qui présidoit aux sciences.

Au reste, on aime infiniment mieux ces sceptres faits en forme de charrue que les grands ongles des lettrés chinois ; & il seroit remarquable qu'on eût emprunté de cet instrument le premier caractère de la royauté & du sacerdoce, si l'on

---

(d) Voyez *Journal from grand Cairo written by the prefect of Egypt.*

l'on ne favoit que les Egyptiens , qui respectoient beaucoup l'agriculture , faisoient de leurs dieux mêmes des cultivateurs & des laboureurs dans le style allégorique , qui a été la source d'un prodigieux amas de fables , où l'on voit Osiris fabriquer la première charue & ouvrir le premier sillon .

*Primus aratra manu solerti fecit Osiris ,  
Et teneram ferro sollicitavit humum.*

T I B U L E. Lib. I.

On comptoit dans l'ancienne Egypte quatre choniathim ou quatre colleges célèbres ; celui de Thébes où Pythagore avoit étudié ; celui de Memphis où l'on suppose qu'avoient été instruits Orphée , Thalès & Démocrite ; celui d'Héliopolis où avoient séjourné Platon & Eudoxe ; enfin , celui de Saïs où se rendit le législateur Solon qui comptoit probablement pouvoir y découvrir des mémoires particuliers touchant la ville d'Athènes , qui passoit chez les Grecs pour une colonie fondée par les Saïtes dont le college étoit le dernier dans l'ordre des tems : aussi n'avoit-il pas le droit de députer au grand conseil de la nation , comme les trois autres qui députoient dix de leurs membres à Thébes : ce qui formoit le tribunal des trente , présidé par un prophète que

les historiens désignent par le terme d'ar-  
chidicastes.

On ne fait pas trop bien à quoi tous  
les Grecs qui alloient en Egypte pa-  
soient leur tems ; mais Platon paroît y  
avoir commercé ; & je crois que le com-  
merce même l'occupoit infiniment plus  
que l'étude des sciences & de l'histoire  
des Egyptiens , sur lesquels il ne nous  
a procuré presqu'aucune lumiere ; & cela  
après un séjour de treize ans à Héliopolis & à Memphis : car on trouve qu'il  
s'étoit arrêté dans ces deux villes. Ce-  
pendant ce sont ces continuels voyages  
des philosophes & des poëtes grecs en  
Egypte, qui ont le plus contribué à il-  
lustrer cette région, que sans eux & sans  
les juifs nous connoîtrions à peine : car  
tous ses monumens sont muets , & il n'est  
point resté dans le monde un seul volu-  
me de la bibliothèque de Thèbes.

Il faut regarder comme une fable ce  
que dit Eusebe d'un collège de prêtres  
qu'on avoit établi à Alexandrie ; & qui  
étoit, suivant lui, composé uniquement  
d'hermaphrodites ( d\* ) ; tandis qu'il n'y  
a pas d'apparence que ceux qui naiffoient  
avec quelque défaut notable ayent pu

---

( d\* ) *In vit. Constant. lib. IV. cap. XXV.*  
Les Grecs d'Alexandrie avoient un culte fort dif-  
férant de l'ancienne religion de l'Egypte.

seulement être consacrés en Egypte ; puisque les animaux mêmes auxquels on remarquoit la moindre difformité ne servoient pas aux sacrifices, ni au culte symbolique. Comme Eusebe prétendoit louer Constantin, il met hardiment au nombre de ses plus belles actions l'ordre qu'il donna d'égorger sans miséricorde tous ces prétendus hermaphrodites d'Alexandrie. Mais si cela étoit vrai, un tel assassinat nous révolteroit instinctivement de la part d'un prince qui devoit être fatigué d'en commettre. Il eût été à la fois absurde & cruel de faire mourir des filles, parce qu'elles étoient mal configurées par un écart de la nature qui n'est point rare en Egypte : aussi les autres écrivains ecclésiastiques ne parlent-ils pas de ce prétendu meurtre ; & il paroît que Constantin ne fit que changer l'endroit où l'on gardoit le nilometre portatif ou la perche propre à mesurer les crues du Nil, ce qui aigrit beaucoup le peuple contre lui, parce qu'on s'apperçut qu'il agissoit par instigation dans de petites choses : car que l'on conservât cette perche dans le temple de Sérapis, ou en une chapelle de chrétiens, cela ne changeoit rien au degré de l'inondation : mais cela choquoit seulement les anciens usages, que quelques peuples comptent parmi leurs richesses.

On a toujours cru que de tous les

auteurs modernes Conring est celui qui a montré le plus de zèle à combattre le phantôme de la sagesse des Egyptiens , dont il réduit toute la prétendue philosophie en un vain amas d'opinions grossières ; & ensuite il accuse jusqu'à leurs médecins d'avoir entretenu un commerce régulier avec les démons , & de n'avoir su en même tems guérir aucune maladie ( e ). D'où l'on peut juger que Conring n'étoit pas le plus grand philosophie de son siècle , & en écrivant de si palpables absurdités il a fait plus de tort à son propre jugement qu'à la réputation des Egyptiens , qui n'ont sûrement pas prévu qu'un jour ils seroient accusés d'athéisme : cependant , dit-on , il faut qu'ils ayent été athées , puisqu'ils donnoient deux sexes à chaque élément , & que leur maxime étoit que *Dieu est tout*. Mais ils n'ont jamais prétendu que les éléments peuvent produire par leur seule force ou par leur seule puissance ; & il n'y a qu'à lire attentivement là dessus le naturaliste Sénèque , pour s'apercevoir que cette distinction n'étoit qu'une manière de parler dans la physique populaire pour mettre quelque différence sensible entre le feu & la lumière , entre la terre végétale & les substances du règne minéral , qui ne peuvent nourrir

---

( e ) *De hermetica medicina.* cap. X & XI,

des végétaux ; entre l'air tranquille & l'air agité , entre l'eau pure & l'eau marine (f).

Cette distinction , qui peut paroître aujourd'hui extrêmement ridicule , ne l'étoit point dans ces tems reculés lorsque la physique faisoit ses premiers efforts pour sortir du berceau , comme un enfant qui commence à marcher ; & les Egyptiens croyoient avoir beaucoup fait en établissant qu'il n'y a dans la nature que quatre substances élémentaires. Et à cet égard leurs idées , qui sont encore adoptées aujourd'hui , ont été plus justes que celles des Chinois , qui , en portant le nombre des élémens jusqu'à cinq *bing* , en ont exclus l'air ; & ensuite leur imagination s'est tellement échauffée , qu'ils ont prétendu que ces cinq *bing* ou ces cinq élémens sont animés par cinq génies , qui produisent nécessairement les uns après les autres une dynastie d'empereurs chinois. Et de là provient , dit Visdelou , cette formule si commune dans leurs livres : *telle dynastie a régné*

---

(f) *Ægyptii quatuor elementa fecere : deinde ex singulis bina , marem & fæminam. Aerem marem judicant , qua ventus est : fæminam , qua nebulosus & iners. Aquam virilem vocant : mare : muliebrem , omnem aliam. Ignem vocant masculum , qua ardet flamma , & fæminam qua lucet innoxius tactu. Terram fortioriem , marem vocant , saxa cautesque : fæminæ nomen assignant huic tractabili ad culturam.* Sen. nat. quæst. lib. 3. cap. 14.

par la vertu du bois : telle autre a régné par la vertu du métal , de la terre , du feu , de l'eau. La couleur jaune feroit croire que les Tartares sont actuellement censés régner par la vertu de la terre ; mais Videlou assure que leur dynastie est regardée comme une production du génie de l'eau (g) ; d'où l'on peut inférer que les Chinois sont les plus grands métaphysiciens du monde.

Quant à l'axiome que Dieu est tout , il ne signifie rien , dès qu'il est dépouillé de l'interprétation ; car comme on peut l'entendre en différens sens , tout dépend de la maniere dont on l'explique. Et c'est mal à propos sans doute qu'on a tant insisté sur ce prétendu axiome , lorsqu'il a été question d'accuser les Egyptiens d'athéisme. Il sera à jamais surprenant que les efforts qu'a faits Cudworth pour les justifier ayent été inutiles : & une cause qui n'étoit pas absolument difficile à défendre est devenue entre ses mains une cause désespérée ; parce qu'il a accordé trop de confiance à des ouvrages apocryphes , connus sous le nom de *livres hermétiques* , qui sont des productions ténébreuses & méprisables , forgées par quelques chrétiens : ensuite il a voulu se prévaloir de

---

(g) Voyez *Notice de l'Y-king*. p. 429. à la suite du *Chou-king*. in-4to. Paris 1770.

L'autorité de Jamblique : mais quand même Jamblique n'eût point été un fou & un rêveur , il seroit toujours vrai qu'il n'avoit aucune connoissance de la doctrine des Egyptiens touchant l'essence de la divinité ; puisqu'il place *Osiris* au nombre des trois premiers dieux , comme Cudworth en est convenu lui-même. ( b ) Et c'est en quoi consiste précisément l'erreur , qui a énervé la force de toutes les autres preuves dont il a fait ensuite usage : car *Osiris* , loin d'avoir été dans le premier ordre des dieux , n'étoit pas même dans le second.

Quant aux argumens de Warburton , voici surquoi ils sont principalement fondés. Comme son opinion est qu'on annonçoit l'unité de Dieu dans la célébration des mysteres , qui avoient été originairement institués en Egypte , il en résulte , par une conséquence nécessaire , que les Egyptiens n'étoient point des athées ; sans quoi ils se seroient bien gardés d'annoncer l'unité de Dieu dans les mysteres , qui devinrent ensuite une branche de finances pour la république d' Athène ; car il falloit payer fort cher pour y être admis ; & Apulée dit de Lucius , qu'à force de se faire initier , il s'étoit

---

( b ) *Cudworth. Syst. intellec. Cap V. §. 18. . . .*  
*Jamb. de myst. Ægyptiorum. Sect. VIII.*

tellement appauvri qu'il ne lui restoit plus qu'une robe , que les prêtres de Rome lui conseilloient encore de vendre pour se faire recevoir de nouveau. ( i ) Tout ceci démontre que l'ouvrage d'Apolée , que Warburton a cru être une excellente apologie des mystères , en est au contraire une cruelle satire , où ces vagabonds , qui se faisoient passer pour des Egyptiens dans la Grèce & en Italie , sont appellés par ironie les astres terrestres de la grande religion , *magna religio-  
nis terrena sidera* ; quoique ce fussent pour la plupart des scélérats dignes du dernier supplice , qui employoient les intrigues & les profanations les plus scandaleuses pour dépouiller quelques dévots de leur argent : ils alloient même jusqu'au point de les dépouiller de leurs habits tant ils avoient l'art de répandre le fanatisme dans le cœur de la populace , dont ils favorisoient d'ailleurs toutes les débauches.

( i ) *Postremò jussus , veste ipsa mē quamvis par-  
vula distracta , sufficientem corrasū summulam , & ilip-  
sum praeceptum fuerat specialiter.* Met.lib. XI. pag. 1016.

Il est ici question des mystères d'Osiris , qu'on célébroit à Rome ; & on peut s'étonner que Warburton n'ait trouvé aucune difficulté à croire qu'on révéloit à des femmes & à des enfans , que Jupiter Capitolin étoit un homme déifié , indigne de leur encens & de leurs victimes ; puisque le Jupiter très-grand , très-bon , *optimus , maximus* , n'étoit assûrément point un homme déifié.

On ne doute plus que les hiérophantes Grecs n'ayent insensiblement fait de grands changemens à la doctrine des mystères de Cérès Eleusine. Et s'il est vrai que du tems de Ciceron ils annonçoient en secret , que tous les dieux du paganisme étoient des hommes déifiés , ils se sont grossièrement trompés. Mais cette erreur même , en supposant qu'elle étoit inculquée aux initiés de la Grece , ne concernoit en quelque maniere que ce soit les véritables Egyptiens , qui n'allèrent jamais à Athènes pour consulter les hiérophantes sur les différens points de leur religion , dont la doctrine me paroit avoir été telle que je tacherai ici de l'exposer. Ils avoient personifié les attributs de la divinité ; mais en un sens bien différent de celui des Indiens , qui ne se font attachés qu'à la puissance de créer , de conserver , & de détruire ; ce qu'ils désignent dans le style allégorique par trois personnages , qui portent des noms différens.

Les Egyptiens reconnoissoient un Etre intelligent , distinct de la matière , qu'ils appelloient *Phtha* ; c'étoit le fabricateur de l'univers , le Dieu vivant , dont ils avoient personifié la sagesse sous le nom de *Neith* , qu'on représentoit comme une femme qui sort du corps d'un lion; ainsi que dans la mytologie grecque Minerve sort du cerveau de Jupiter. Et il n'y a plus de

doute aujourd'hui que la *Neith* & la *Ménervé* ne soient un seul & même personnage allégorique.

Je ne crois point devoir entrer ici dans des détails pour prouver que le sphinx, le véritable symbole de la divinité, ne signifia jamais le débordement du Nil sous le signe du lion & de la vierge. Car indépendamment de plusieurs autres raisons, il est manifeste que dans des tems très-reculés le débordement du Nil n'arrivoit point sous ces signes-là; en supposant même qu'ils ayent existé dans le zodiaque égyptien, ce qui n'est rien moins que démontré. Le zodiaque, tel que nous l'avons aujourd'hui, a été retouché & réformé par les Grecs, qui y ont laissé subsister assez de traces pour qu'on en reconnoisse l'origine, qu'on ne peut rapporter qu'aux Egyptiens, qui partageoient ce cercle en douze sections, dont chacune étoit encore soudivisée en trois, de sorte que le total des soudivisions étoit pour eux 36. Tandis que le zodiaque des Chinois, qui l'appellent la *bande jaune*, a été de tous tems partagé en vingt-quatre sections égales, dont chacune est encore soudivisée en six; de sorte que le total des soudivisions est pour eux 72.

Au reste, on peut soupçonner que la doctrine des Egyptiens sur la *Neith* ou la sagesse divine a été à peu près la même

que celle qui s'est conservée dans les paraboles hébraïques , attribuées à Salomon , qui avoit épousé une femme d'Egypte , où beaucoup de personnes du sexe portoient des noms dérivés de celui de *Neith* , comme on a ensuite donné le nom même de *Sophie* à des filles.

Le dernier attribut de l'Etre suprême , que les Egyptiens avoient personnifié , c'est la bonté divine , qu'ils appelloient *Cnuph* , (k) mot célèbre dans les Abraxes. Et par-là on voit que dans le fond leur doctrine s'éloignoit beaucoup de celle des Indiens , avec lesquels ils n'ont que des rapports extérieurs , dont la plupart même s'évanouissent , lorsqu'on les examine attentivement ; mais ils n'en eurent jamais avec les Chinois , qui ont peuplé la nature de génies , parmi lesquels il n'existe point toujours une parfaite su-bordination.

Ce qu'on a dit jusqu'à présent peut suffire pour démontrer que Mr. Jablonski a été dans une singuliere illusion , lorsqu'il a prétendu que toute la théologie égyptienne n'étoit appuyée que sur l'hypothese de Spinoza , qui a pu lire les hi-

---

(k) Jambllique a fort corrompu ce mot , & Plutarque écrit *Cneph* , qui a prévalu dans l'usage. Quant à l'Autor des Egyptiens , il signifioit en un sens le cahos , & en un autre l'incompréhensibilité de Dieu , & son état antérieur à la création.

roglyphes d'Orus Apollon : mais il n'y a sûrement rien trouvé de favorable à ses principes ; puisque cet Egyptien , né à Phœnœbyth dans la préfecture panopolitaine , ne parle jamais de la divinité que comme d'un être distinct de la matière. Cependant dans une accusation si grave , & dans un sujet qui peut paraître obscur , je n'ai point voulu m'en rapporter absolument à mes propres lumières , & j'ai consulté sur ce point comme sur beaucoup d'autres Mr. Heiming chanoine de Cleves , avec lequel je suis lié depuis plusieurs années par l'amitié la plus étroite. Cet homme , qui a consacré toute sa vie à l'étude , & qui joint à un grand génie de vastes connaissances dans toutes les parties des sciences , m'a répondu , qu'il n'est pas possible de prouver que les prêtres de l'Egypte ayant même incliné vers l'athéïsme ; car on ne parle pas ici du peuple , qui , dans aucun pays du monde , n'a adopté de tels systèmes , qu'on fait exiger une espece de métaphysique fort compliquée , & destructive de toute saine philosophie. Mais d'un autre côté nous ne prétendons pas non plus que le peuple de l'Egypte ne soit tombé dans des superstitions & des erreurs monstrueuses ; puisque les princes mêmes y ont quelquefois été assez imbéciles pour croire qu'ils contemplaient les dieux , ou que les dieux leur appa-

roissoient. (1) Ces sortes d'apparitions peuvent provenir d'un phénomène naturel, qui suivant moi est fort commun dans tous les pays, hormis peut-être dans la zone glaciale: il consiste en un faux rêve, qui a lieu quelques instans avant que le véritable sommeil commence. Les personnes en santé, dont l'esprit est tranquille, & surtout les enfans de l'un & de l'autre sexe croient voir alors des têtes ordinairement sans corps, qui voltigent à la maniere des ombres. Je doute que jamais un naturaliste ou un médecin ait recherché pourquoi ces images, qui précédent de quelques momens le sommeil, représentent toujours des têtes humaines & même quelquefois des têtes d'animaux; ce qui paroît provenir du ralentissement des esprits vitaux, lorsqu'ils commencent à se calmer dans les replis & les méandres du cerveau.

Les plus ardents fanatiques de l'Egypte ont pu prendre ce faux rêve pour une apparition de quelque génie, qui se montrait à eux presque toujours sous la même

---

(1) Il est parlé dans l'histoire de deux rois d'Egypte, qui croyoient contempler les dieux: l'un se nommoit *Orus* & l'autre *Suphis*. Ce dernier passa pour avoir été auteur du livre appellé *l'ambre sacrée*; mais cela ne paroît nullement vrai. L'ambre étoit un livre d'astrologie judiciaire, fort en vogue chez les Egyptiens.

forme. Aujourd'hui les moines Turcs & de certains Arabes de ce pays ont inventé tout exprès une méthode pour se procurer des visions : d'abord ils jeûnent très-longtems, entrent ensuite dans une grotte ou un endroit extrêmement obscur, & y prient à haute voix jusqu'à ce que les forces les abandonnent : alors il leur survient une syncope pendant laquelle ils croient que le feu leur sort des yeux, & qu'ils voyent des phantômes tantôt agréables, tantôt effrayans. Et on ne sauroit plus douter que ce ne soit là la même méthode, dont les moines chrétiens de l'Irlande ont fait usage à l'égard de ceux qu'ils conduisoient dans la grotte, qu'on nommoit le purgatoire de St. Patrice, qui n'avoit aucun rapport avec les mystères de Cérès Eleusine, comme l'a pensé Mr. Sinner. (m) C'est proprement la faim, qui occasionne le délire où ces malheureux ne peuvent manquer de tomber, & dont quelques-uns ne sortent jamais plus, sans qu'on puisse les plaindre.

La diversité des animaux sacrés de l'ancienne Egypte a fait croire à des auteurs modernes très-peu instruits, que le fond de la religion y varioit d'une province à l'autre. Mais il est aisé de s'apercevoir

---

(m) *Essai sur le dogme de la métémphysisse & du purgatoire.* pag. 136.

que le culte symbolique n'étoit qu'un culte secondaire , & que les animaux n'étoient que consacrés à ces mêmes divinités , que les Grecs & les Romains reçurent ensuite chez eux ; sans qu'il soit jamais venu dans l'esprit de quelqu'un de soutenir que la religion varioit d'un quartier de Rome à l'autre , ou d'un quartier d'Athènes à l'autre , parce qu'on y voyoit des temples de Vulcain , de Jupiter , de Minerve ou d'Apollon , auquel les Egyptiens avoient particulierement consacré le loup. (n) Cependant dans la préfecture lycopolitaine on adoroit non plus le loup , qu'on adoroit la chouette à Athènes , l'aigle à Rome , la bélette à Thebes ou la souris dans la Troade.

On se feroit infiniment moins trompé , si l'on avoit soutenu que les quatre grands collèges de l'Egypte n'ont point toujours été d'accord sur différens points d'histoïre , de physique & d'astronomie : car cela me paroît bien avéré ; & de là provient la contradiction qui existe entre les systèmes que les modernes leur attribuent. Pythagore , qui avoit étudié à Thebes , semble y avoir été imbu de deux opinions qui faisoient partie de sa doctrine secrète : il soutenoit premièrement , que la terre est un astre ou une planète;

---

(n) *Macrob. lib. I. cap. XVII.*

& il soutenoit en second lieu qu'elle tourne autour du soleil, ce que son sectateur Philolaüs enseigna ensuite publiquement. Cependant il régnoit en Egypte un autre système, qui, à peu de chose près, est le même que celui de Tycho-Brahé : on y supposoit la terre immobile, & on y admettoit le mouvement de Vénus & de Mercure autour du soleil, comme nous le savons par les commentaires de Macrobe sur le songe de Scipion.

Quoique ces deux hypothèses soient en partie contradictoires, il est possible qu'elles ont été admises par différens collèges à la fois. Alors toute la difficulté disparaît, & les choses se concilient d'elles-mêmes : comme on avoit à Thebes la liberté de penser ce qu'on vouloit, on usoit aussi de ce droit à Héliopolis, à Saïs & à Memphis. Si l'on demandoit encore, ainsi qu'on l'a fait cent fois, pourquoi Ptolémée rejeta le mouvement de Venus & de Mercure autour du soleil, malgré l'autorité de tous les prêtres de l'Egypte qui l'avoient observé ; nous demanderions à notre tour pourquoi Tycho-Brahé rejeta le système de Copernic. Les idées des hommes sont souvent inexplicables : ils voyent la lumiere & vont vers les ténèbres.

Sénèque suppose, sans la moindre preuve, qu'Eudoxe & Conon avoient fait pendant leur séjour en Egypte des re-

cherches sur le sentiment des collèges touchant la nature & la théorie des comètes , sans avoir pu rien découvrir. D'abord il est possible que Conon & Eudoxe n'ont pas même pensé à la théorie des comètes ; & il y a bien de l'apparence que s'ils s'en étoient instruits , ils auroient encore trouvé les opinions extrêmement partagées : car cette matière en étoit alors fort susceptible : tandis qu'on convenoit généralement des principaux points de cosmographie , & les Egyptiens ne disputoient pas sur la cause des éclipses , qu'ils attribuoient à l'ombre , ni sur la figure de la terre qu'ils faisoient ronde. (o) Et s'il eût jamais existé la moindre communication entre eux & les Chinois , on n'auroit pas trouvé qu'à l'arrivée des jésuites , tous les prétendus lettrés de la Chine faisoient la terre carrée , & ignoroient la cause des éclipses . Ils imaginoient dans le ciel , dit le pere Kircher , je ne sai quel génie qui mettoit tantôt sa main droite sur le soleil , & tantôt sa main gauche sur la lune ; (p) alors on entendoit d'abord battre des tambours & des chaudrons : les plus timides se cachaient dans des caves , & les empereurs trembloient souvent sur leur trône.

---

(o) *Diogen. Laërt. in proem. S. 10 & II.*

(p) *CHINA ILLUSTRAT. fol. 105.*

On peut croire aisément que des opinions philosophiques n'ont jamais trouble en Egypte le repos du peuple ou agité l'état; & nous avons fait voir aussi, que la diversité des animaux consacrés aux dieux n'a pas occasionné de guerre entre les provinces dans les tems où ce pays étoit gouverné par ses propres loix & sa propre police: mais quand des conquérans lui ôterent tout cela, quand on lui donna des loix nouvelles, & une police qui ne valoit rien, alors on vit sans doute naître la haine & la jalousie entre des villes qu'on incitoit les unes contre les autres, & ces factions éclaterent d'une manière horrible. Warburton assure qu'on ne trouve dans l'histoire qu'un seul exemple de quelque démêlé semblable; mais s'il eût voulu s'instruire, il auroit trouvé jusqu'à quatre exemples, sans parler d'une espece d'émeute excitée à l'occasion de ce Romain, qui avoit tué un chat, & commis vrai-semblablement d'autres excès, que les Egyptiens ne pouvoient tolérer, & ils exposerent leur vie pour en tirer vengeance: car ils étoient encore alors d'une opiniâtreté singulière, & même remarquable: on les regardoit comme les seuls d'entre les hommes, qui eussent la patience de résister longtems à la douleur de la question; (q) & ils effuy-

---

(q) *Egyptios aiunt patientissimè ferre tormenta, &*

*sur les Egyptiens & les Chinois.*

oient souvent des tourmens affreux plutôt que de trahir un secret ou que de payer le tribut qu'exigeoient les Romains, auxquels ils ne croyoient rien devoir ; & la vérité est qu'ils ne leur devoient rien. Au reste cette opiniâtreté différoit extrêmement du véritable courage , & extrêmement encore de ce que nous appelons l'héroïsme.

Warburton dont on vient de parler soutient aussi que le combat des Tentyrîtes & des prétendus Ombites n'étoit pas l'effet d'une guerre de religion. Ce n'étoit pas , à la vérité , une guerre de religion comme on en a fait en France & en Angleterre , puisqu'il n'y eut qu'un seul homme de tué : mais on y découvre cependant le même fanatisme , mis en action par les mêmes vues d'intérêt , que nous pouvons encore assez bien dévoiler , malgré les ténèbres qui semblent les dérober à nos yeux.

La dispute élevée au sujet des chiens & des brochets entre les Cynopolitains & les Oxyrinchites dégénéra en une véritable guerre : & les Romains , qui avoient alors beaucoup de troupes réglées en Egypte , auroient pu s'ils avoient voulu empêcher ces malheureux d'en venir aux

---

*citius mori hominem Aegyptium in questionibus tortum,  
exanimatumque , quam veritatem prodere. Elien. hist.  
divers. lib. VII. Voyez Ammien Marcellin. lib. XXII.*

mains , mais ils les laisserent battre ; & quand ils furent affoiblis par leurs pertes mutuelles , on les châta si cruellement qu'ils n'eurent rien de plus pressé que de faire la paix.

Quand je dis que des vues d'intérêt ont pu être cachées ici sous l'extérieur de la religion & du zèle , il faut observer que cela est fondé sur ce qu'on lit dans les voyageurs modernes , de ces fréquens combats , que se livrent les Arabes qui habitent aujourd'hui les deux rives du Nil. Mr. Pococke nous parle d'un de ces combats dont il avoit été témoin ; & ce ne font point les animaux sacrés dont il n'est plus question qui excitent ces émeutes populaires parmi les mahométans de l'Egypte. Il est très-commun en Europe même de voir régner de l'inimitié entre les villes qui se trouvent situées sur les bords opposés d'un même fleuve à de petites distances : car il n'est point possible que de telles villes soient également florissantes à la fois ; & c'est cette inégalité de fortune & de puissance qui algrit l'ame du vulgaire.

Ce n'a été qu'en suivant jusqu'à présent le texte manifestement corrompu de Juvenal , qu'on a supposé que ce furent les Ombites qui se battirent contre les Tentyrites au sujet des crocodiles ; ce qui n'est assurément point vrai : car on comptoit

de Tentyre à Ombos plus de trente-sept lieues , & des villes si éloignées les unes des autres ne fauroient avoir , sous de si vains prétextes , de si grands intérêts à discuter. Le démêlé dont il s'agit s'est réellement élevé entre les Tentyrites & les habitans de Coptos , ville beaucoup plus voisine , & qui devint très-riche dès qu'on eut ouvert dans le centre de la Thébaïde une route qu'on fait avoir abouti à Bérénice ; de sorte que toutes les marchandises des Indes , de l'Arabie & de la côte d'Afrique , étoient apportées par des chameaux à Coptos , où on les embarquoit en partie pour les expédier à Alexandrie. Ces flottes passoient sous les remparts des Tentyrites , qui n'avoient aucune part à ce commerce ; quoiqu'ils fussent d'ailleurs dans un état très-avantageux , comme on le voit par les magnifiques débris de leurs temples qui existent encore en partie.

Avant le régime des Ptolémées , lorsque les Egyptiens n'avoient tracé aucun chemin dans la Thébaïde ni fabriqué une seule barque sur le golfe arabique , il n'étoit point possible de prévoir que Coptos située à l'écart du Nil deviendroit un jour l'entrepôt du plus riche commerce de l'Univers. Le bonheur inattendu de cette ville a pu inspirer beaucoup de jalousie à Tentyre ; & il n'est pas surpris

nant que de tels hommes se soient battus sous les Romains. (r)

Quant aux Oxyrinchites & aux Cynopolitains , quoique leurs capitales se trouvassent à peu près à une distance de huit lieues , leurs préfectures étoient néanmoins limitrophes ou séparées seulement par le Nil. Mais Cynopolis paroît avoir eu beaucoup moins de terrain cultivé qu'Oxyrinchus , ville très-florissante , & dont la fortune se soutint malgré les épouvantables révolutions arrivées en Egypte depuis Cambysè ; mais elle ne put se soutenir contre les moines chrétiens qui la ruinerent de fond en comble. On prétend qu'on y a compté jusqu'à trente-mille cénobites à la fois de l'un & de l'autre sexe ; & c'est là , suivant nous , une exagération très-grossière. En général l'abbé de Fleuri auroit dû mettre plus de critique dans ce qu'il a extrait des auteurs ecclésiastiques , & surtout de Rufin sur ce singulier fléau qui désola l'Egypte depuis le troisième siècle.

Quand on supposeroit qu'il y a eu dans la seule ville d'Oxyrinchus , alors métropole de l'Heptanomide , sept mille célibataires à la fois , au lieu de trente

(r) Juvenal dit expressément que ce démêlé s'éleva entre Tentyre & Coptos.

*Gesta super calidæ referemus mœnia Copti.*

mille, cela étoit plus que suffisant pour la dépeupler à la longue, & la convertir enfin en une misérable bourgade qu'on croit se nommer maintenant *Bahnesé*.

Les premiers moines de l'Egypte qui remplacèrent les thérapeutes, dont ils avoient copié beaucoup d'observances, vivoient dans les déserts, & travailloient pour vivre: or il falloit les laisser là, & non les recevoir dans les villes, car quand on les reçut dans les villes tout fut perdu. Leurs mœurs se corrompirent, & ils mirent le peuple à contribution par leurs quêtes: il paroit qu'on n'imagina alors d'autre moyen pour être à l'abri de ces continuelles vexations que de se faire moine soi-même, de sorte que c'étoit là un monstre qui se consumoit à mesure qu'il croissoit, & il devoit périr d'une manière ou d'une autre. C'est une observation que jamais les ordres monastiques ne sont plus près de leur ruine que quand ils se multiplient beaucoup; car comme ces édifices n'ont pas de fondemens, la première secoussé les renverse ou bien la seconde, & cela arrive tôt ou tard.

On dit que les Anglois n'ont laissé subsister dans tout leur pays qu'un seul couvent, mais les Turcs qui gouvernent l'Egypte en aveugles paroissent s'être reposés uniquement sur les Arabes du soin d'y extirper les monastères; car il

est sûr, comme Mr. Niebuhr l'insinue dans sa *description de l'Arabie*, qu'il règne une singulière antipathie entre les Bédouins & les moines, qui sont ordinairement fort mal traités lorsqu'ils tombent entre leurs mains, & on pille leurs maisons toutes les fois qu'on peut les piller : souvent même on les y tient assiégés si longtemps qu'ils gagnent la lèpre ou le scorbut faute de rafraîchissemens, comme des matelots dans un navire. Je crois qu'il existe encore de nos jours en Egypte une quarantaine de couvens hors de l'enceinte des villes, & il paroît que leur nombre a toujours diminué en raison de celui des évêchés qu'un ancien catalogue écrit en grec fait monter à quatre-vingt-deux (s), dont il n'en reste plus qu'onze, sans compter l'*Abouna* d'Abysinie, & un autre prélat Copte qui réside à Jérusalem, où son sort n'est point meilleur que celui des évêques qui demeurent en Egypte : ce sont des hommes obscurs & si pauvres qu'ils ont à peine

---

(s) Il est vrai qu'on regarde ce catalogue comme une pièce fort suspecte, parce qu'il place un évêche à *Scenæ Mandrorum*; mais il en a indubitablement existé un dans cet endroit & dans d'autres lieux bien moins considérables encore, de sorte que la plupart de ces évêques d'Egypte n'étoient que des curés.

à peine de quoi vivre ; car la nation Copte , qu'on suppose être réduite à vingt-cinq ou trente mille familles , n'a pas de quoi les nourrir , ni les habiller décentement . Tout cela peut donner une idée de la manière dont les Turcs ont gouverné ce pays .

On a déjà fait remarquer que le soulèvement des Egyptiens qui entreprirent de raser le labyrinthe , étoit aussi une fureur de religion très-repréhensible . Mais il n'y a pas de doute que ce ne soit sous les Romains qu'on vit éclater ce fanatisme , & c'est entre le règne d'Auguste & celui de Vespasien ou de Tite que le labyrinthe fut en partie démolî ; car Strabon en parle comme d'un ouvrage qui n'avoit pas effuyé la moindre violence , & Pline dit qu'il avoit été singulièrement maltraité par ceux qui habitoyent la ville d'Hercule & ses environs . Par-là on voit clairement que c'est depuis l'époque du voyage de Strabon que cet édifice avoit tant souffert , & c'est encore là un désordre que les Romains auroient pu prévenir s'ils avoient voulu .

C'est en vain que quelques auteurs trop prévenus en faveur de l'ancienne Egypte ont tâché de justifier tout ce que le culte de ce pays , qu'on a appellé la mère des arts & l'école de la superstition , renfermoit de vieieux , de ridicule & d'absurde . On dit que chez tous les peu-

uples civilisés la religion change tellement de forme à la longue qu'après cinq ou six mille ans on n'y découvre plus l'ombre de l'institution primitive , & on s'imagine que cela arrive par des causes dont l'effet est inévitable. Mais nous voyons tout au contraire , que la grande maxime des prêtres de l'Egypte étoit qu'en fait de religion il ne faut absolument rien innover : & leur disciple Platon a si fort insisté sur cette maxime , qu'enfin il prétend qu'il faudroit avoir perdu l'esprit ou le sens commun , pour entreprendre de changer quelque partie du culte que ce soit (t).

Les cérémonies & les sacrifices , dit-il , soit qu'ils viennent des anciens sauvages du pays , soit qu'ils ayent été établis par ceux qui ont consulté les oracles de Delphes , de Dodone , d'Ammon , doivent rester ce qu'ils sont , & il ne faut pas , ajoute-t-il , toucher à tout cela. Comme on découvre des idées semblables dans les discours préliminaires de Zaleucus & de Charondas , & dans les ouvrages de Ciceron , nous avons pu dire que les plus célèbres législateurs de l'antiquité , soit dans la théorie , soit dans la pratique , ont été à cet égard d'un même avis.

---

(t) *De Legibus. Dial. V.*

Aussi Solon, qui réforma toute la république d'Athènes, qui régla jusqu'aux endroits où l'on pourroit planter des ruches, & creuser des puits, ne dit-il point aux Athéniens un seul mot touchant leur religion (*u*); car on ne fauroit regarder sous ce point de vue ses loix sur les funérailles & celles qu'il fit pour diminuer le luxe des enterremens, qui a été un mal général dans le monde: on dût déjà le réprimer à Rome par la vigueur des douze tables, & on dit que rien n'affoiblira davantage à la Chine la puissance des Tartares que les dépenses qu'ils font pour s'enterrer, si l'on n'arrête cette jactance qui leur est commune avec les anciens Scythes, par des réglemens plus forts que ceux qui ont paru jusqu'à présent.

Tout ceci peut résoudre la question qu'on a faite tant de fois, lorsqu'on a demandé pourquoi on trouvoit chez plusieurs peuples de l'antiquité des religions si folles & des loix si sages? La raison en est que la plus grande partie du culte religieux avoit été imaginée dans des tems

---

(*u*) On dit à la vérité que Solon fit bâtir dans Athènes un temple à la Vénus vulgaire, τῆν παρέννιων, mais ce fait est douteux, & on ne fauroit d'ailleurs en conclure qu'il se mêla de réformer la religion comme il avoit réformé les loix.

où les hommes étoient encore sauvages: les loix au contraire furent faites lorsque la vie sauvage eut cessé. Or la maxime de ne rien innover fit subsister chez des nations d'ailleurs bien policiées beaucoup de pratiques religieuses qui venoient des Barbares.

L'erreur des législateurs dont on a parlé consiste en ce qu'ils n'ont point distingué l'essence de la religion d'avec des choses purement accessoires. D'ailleurs, comme leurs loix les rendoient odieux à tous ceux qui étoient corrompus par le vice, ils ne voulurent pas accumuler les dangers sur les dangers, ni se rendre odieux encore à ceux qui étoient corrompus par la superstition. Le Pharaon Bocchoris conçut l'idée d'ôter à la ville d'Héliopolis le bœuf sacré, connu sous le nom de *Mnèvis*, & cette seule idée lui fit perdre à jamais l'estime du peuple qui nourrit des bœufs à Héliopolis & des lions pendant plus de siècles que n'a subsisté l'empire romain. On croit que l'*Apis* ne disparut pour toujours de Memphis que sous le règne de Théodore; & suivant Mr. Jablonski, le premier *Apis* avoit été consacré en 1171 avant l'ère vulgaire: ainsi la succession de ces animaux dura quinze - cent - cinquante - un ans, & bien plus longtems encore suivant nous, qui n'admettons point l'époque in-

diquée par Mr. Jablonski (x), parce qu'il nous paroît qu'en de telles choses il faut plutôt adopter le sentiment de Manéthon que celui d'Eusebe.

Comme en Egypte le régime diététique étoit relatif au climat, & comme beaucoup de fêtes & de cérémonies étoient relatives à l'agriculture, au débordement du Nil & à l'astronomie, les prêtres croyoient que ce culte devoit être comme la nature elle-même, c'est à dire invariable. D'ailleurs ils voyoient les terres extrêmement bien cultivées; ils voyoient l'ordre & l'abondance régner dans les villes, de façon qu'ils se mirent dans l'esprit que ce pays ne seroit jamais devenu si florissant si la religion n'eut rien valu. Mais sans parler de ce que l'on observe de nos jours, il est certain que l'antiquité nous offre le spectacle d'un grand nombre de contrées extrêmement florissantes, quoique la religion qu'on y professoit ne fut qu'un tissu d'absurdités & de chimères également palpables: en de tels cas la police & les loix font tout.

Au reste, ce n'est pas le régime diététique de l'Egypte qu'on blâme, & ce ne sont point non plus les fêtes relatives à l'agriculture qui ont mérité l'animadversion des philosophes, puisque ces usages

---

(x) *Pantheon Agyptiac. lib. IV. cap. II.*

à tous égards respectables sont au contraire dignes des plus grands éloges : mais nous parlons des désordres scandaleux commis dans le nome Mendétique , du culte des animaux en général , de la licence qui régnoit dans les processions & les pèlerinages , de la discipline que se donnoient les dévots , du peu de décence qu'on observoit dans l'installation du bœuf Apis , des dépenses excessives qu'entraînoit l'embaumement de certains animaux , & en un mot , de mille superstitions qui auroient dû empêcher qu'on ne rendit cet oracle si fameux , par lequel les Egyptiens furent déclarés *le plus sage de tous les peuples* , comme on déclara Socrate le plus sage des hommes . La force de la vérité a pu faire parler en faveur d'un philosophe , mais pour les Egyptiens , on n'a pu parler en leur faveur que par un grand sentiment de reconnoissance ; car les Grecs leur devoient les arts & les sciences : & il tombe aisément dans l'esprit des écoliers de croire que leurs maîtres sont plus sages qu'eux , quoique cela ne soit pas toujours vrai .

C'est par rapport aux abus dont on vient de parler , que la maxime de ne rien innover est fausse & pernicieuse , malgré tout ce qu'en dit Platon . On pouvoit laisser à la rigueur aux Egyptiens ce qu'on appelle le culte larmoyant , puisqu'un peuple si mélancholique devoit être

de tems en tems abandonné à sa mélancholie , mais il ne falloit point permettre à de telles gens de se battre eux-mêmes dans les temples ; car ceux qui surmontent jusqu'à ce point la nature , l'instinct & la raison , surmonteront tout , & il n'y a point de forfait dont ils ne soient capables : aussi observe-t-on en Italie & en Espagne que les processions des flagellans ne sont ordinairement composées que de scélérats.

La doctrine des Egyptiens sur l'état futur de l'ame semble avoir été assez compliquée , & Mr. Mosheim s'est même imaginé qu'il régnoit parmi eux deux opinions entièrement opposées (*y*) , parce qu'il n'a pu combiner les écrivains de l'antiquité qui prétendent que ce peuple adhéroit à la métémphose avec d'autres écrivains de l'antiquité qui le nient. Mais cette contradiction qui existe bien sûrement entre les auteurs n'exista jamais entre les Egyptiens , qui dans des tems fort éloignés ne paroissent pas même avoir eu connoissance du système de la transmigration des ames. Et ce qu'on en lit dans Clément d'Alexandrie , Diogène Laërce , Philostrate & le Poëmandre du prétendu

---

(*y*) *Ad System. Intellect. Cudworth. Cap. IV.*  
pag. 365.

Servius le commentateur de Virgile attribue aussi une opinion singulière aux Egyptiens , mais qui est manifestement fausse.

Hermès , ne dérive que d'Hérodote qui s'est à cet égard trompé : & on ne s'en étonnera pas , quand on connoit les erreurs manifestes où les Grecs & les Romains sont tombés en écrivant sur la religion des Juifs , auxquels ils prêtoient différentes opinions dont jamais les Juifs n'entendirent parler ; & cependant on ne cherchoit point par-là à les calomnier , puisqu'il y avoit tant d'autre mal à dire d'eux : mais cela venoit de la négligence ou du peu de soin qu'on avoit pris pour s'instruire , au point que les Romains ne connoissoient ni l'histoire , ni les dogmes du judaïsme qu'ils toléroient dans Rome. Voudroit-on après cela nous persuader qu'un homme tel qu'Hérodote n'a pu se tromper en écrivant sur les dogmes des Egyptiens ? lui qui n'entendoit pas leur langue , & qui s'étoit abandonné aux interprètes , qu'on fait lui avoir conté sur le seul article des pyramides des choses que les enfans mêmes ne croient plus.

Il est sûr que ceux qui adoptent strictement le système de la transmigration des ames , comme les Thibétains & les Indous , ne se soucient pas du tout de conserver les corps morts : ils les brûlent d'abord ou les laissent corrompre en terre , tandis que les Ethiopiens & les Egyptiens faisoient tout ce qu'on peut humainement faire pour les conserver , & voila pourquoi ils avoient la mer en horreur ;

car ceux qui s'y noyoient ne pouvoient être embaumés sans un extrême hazard sur lequel on ne comptoit pas. Cependant comme ils naviguoient sans besse sur le Nil, on avoit établi des prêtres particuliers qui devoient repêcher les cadavres, & les changer en momies aux fraix du public ; ainsi on risquoit prodigieusement en naviguant sur l'océan. Cette opinion étoit très-bonne aussi longtems qu'on n'avoit point de marine & qu'on ne vouloit pas en avoir : mais lorsque d'autres tems amenèrent d'autres circonstances, cette opinion ne valut plus rien, & il fallut bien la mitiger tout comme chez les Grecs & les Romains qui avoient été assez inconsidérés pour l'adopter.

Une prière qu'on récitoit pour quelques morts en Egypte, & que Porphyre a conservée (z), prouve selon nous, de la manière la plus claire qu'on n'y adhéroit pas du tout à la métémphose, ni à celle qu'on nomme fatale ou physique, & qui exclud les peines & les récompenses, ni à celle qu'on nomme morale ou réelle, & qui n'exclud ni les unes ni les autres. Plutarque fait assez entendre qu'on se trompe, lorsqu'on croit que les ames humaines passoient dans le corps des animaux sacrés. Et en effet les Egyptiens,

---

(z) *De abstinen. ab animal.*

auxquels on prête cette opinion, n'en avoient jamais ouï parler, non plus que les Juifs n'avoient entendu parler de l'adoration du cochon & de l'âne, que des écrivains de l'antiquité leur ont imputée. Si les Egyptiens, dis-je, eussent pensé sur toutes ces choses comme les bramines, on ne les auroit pas vu manger la chair des animaux, & offrir en victimes des bœufs, des veaux, des chévres, des brebis, & une infinité d'autres espèces animales que les bramines n'oseroient jamais manger, & bien moins tuer sous peine d'être châtiés dans l'autre monde (*a*), & couverts dans celui-ci de toute l'ignominie qu'on réserva pour les *poulchis* & les *patiah*, deux sortes d'hommes fort remarquables, & sur lesquels on devroit nous procurer de nouveaux éclaircissements; car j'ai déjà eu occasion d'observer qu'il s'est glissé des fables dans ce qu'en rapportent les voyageurs, qui devroient témoigner moins d'aigreur envers ceux qui examinent leurs relations à l'aide de la saine critique; car cela est absolument nécessaire pour empêcher qu'on ne remplisse encore l'Europe de mensonges aussi grossiers que ceux qui concer-

---

(*a*) On peut voir dans *Holmell partie seconde, chap. IV*, quel énorme châtiment est réservé aux bramines qui tuent des animaux.

noient les géants de la Magellanique. Au reste, c'est sans fondement qu'on pourroit supposer que ces *poulichis* & ces *patiah* représentent aux Indes deux tribus Egyptiennes, celle qu'Hérodote nomme la caste des bateliers, & celle qui garroit les animaux immondes comme les cochons.

D'un autre côté les Indiens different extrêmement des Egyptiens, en ce qu'ils ne sont pas circoncis, & en ce qu'ils admettent un enfer dans la partie la plus basse de l'*Onderah*, & en ce qu'ils admettent encore des châtimens éternels pour de certains crimes comme le suicide & la bestialité (b).

Les Egyptiens rejettoient absolument

---

(b) Comme le suicide est, suivant les Indiens, un crime inexpiable, parce qu'il interrompt le cours des transmigrations, on ne conçoit point de quelle manière ils combinent cette opinion avec la mort volontaire des femmes qui se brûlent elles-mêmes. Cependant c'est un suicide aussi réel que celui de Calanus & de quelques autres bramines dont parlent les anciens.

Je ne connois pas la doctrine des Egyptiens sur le suicide, & on ne peut savoir si elle était conforme à celle des Grecs, que je soupçonne d'avoir imaginé une cérémonie aussi bizarre que l'oscillation pour aider l'âme de ceux qui se pendoyent eux-mêmes à passer le Styx. Cette oscillation consistoit à suspendre de petites figures à des cordes, & à les balancer longtems dans l'air: cela tenoit lieu de funérailles & de sépulture que la religion ou les loix refusoient à ceux qui s'étoient défait eux-mêmes.

*O curas hominum!*

L'éternité des peines , & ne croyoient qu'au purgatoire appellé en leur langue *amenthès* : mais de cet endroit aucun chemin ne conduissoit directement au ciel , & tous ceux qui entroient dans l'*amenthès* devoient un jour ressusciter , & ranimer le même corps ou la même matière qu'ils avoient animée la première fois.

Suivant la théologie égyptienne , les philosophes & ceux qui avoient embrassé la vertu la plus rigide étoient les seuls dont l'ame alloit directement habiter avec les dieux sans passer par le purgatoire , & sans jamais être sujettes à la résurrection ; & il faut observer que ce n'est qu'en ce point - là que leurs dogmes se rapprochent tant soit peu de la croyance des Indous.

Dans les cérémonies funéraires de l'Egypte on faisoit au nom de quelques morts une confession publique , par laquelle on déclaroit qu'ils avoient constamment honoré leurs parens , qu'ils avoient suivi la religion de l'état , que leur cœur ne fut jamais souillé par le crime , ni leurs mains teintes de sang humain au milieu de la paix , qu'ils avoient conservé religieusement & restitué de même les dépôts qui leur étoient confiés , & qu'enfin pendant tout le cours de leur vie ils n'avoient fait tort à personne.

Il est manifeste que toutes ces condi-

tions étoient absolument indispensables à ceux qui espéroient de pouvoir échapper à l'*amenthes* ou au purgatoire : & il me paroît que cette doctrine sur les devoirs de l'homme & du citoyen est un extrait de celle qu'on lisoit dans les petits mystères , où on la voyoit probablement gravée sur deux tables de pierre ; car les Grecs nous disent de la manière la plus positive qu'on apportoit en présence des initiés deux tables de pierre , & cette circonstance explique une infinité de difficultés.

Nous sommes ici historiens ; nous rendons compte des opinions sans vouloir précisément indiquer ce qu'elles contenoient de bizarre ou d'inutile ; car il l'étoit sans doute de faire revenir une seconde fois les ames de l'*amenthes* sur la terre , & par là on eut ôté la singulière distinction entre ceux qui devoient ressusciter & ceux qui ne ressuscitoient pas. Cependant tout le monde se faisoit embaumer par précaution ; & Plutarque dit qu'il y avoit aussi en Egypte deux endroits où l'on cherchoit à se faire enterrer préférablement à d'autres , comme les environs de Memphis , & les environs d'Abydus. Mais nous avons déjà remarqué que les momies , très-communes dans le voisinage de Memphis , sont au contraire très-rares vers *Mad funé* , ce qui signifie *ville ensevelie* , soit qu'on ne puisse

plus pénétrer dans les souterrains à cause d'une montagne de ruines qui les couvre , soit que le nombre des personnes qui y ont fait porter leurs corps n'ait pas été aussi considérable qu'on se l'imagine. C'est proprement à *El-Berbi* que doit avoir existé le fameux temple d'*Abydus* ; mais on en a enlevé jusqu'aux bases des colonnes : car les Tures & les Arabes scient ces colonnes pour en faire des pierres de moulins , & voilà jusqu'où s'étend leur passion pour les antiquités.

Mr. Niebuhr , qui avoit été envoyé par le feu roi de Dannemarck en Arabie , croit avoir découvert un troisième cimetière égyptien , sur une montagne , qui est éloignée de dix-neuf grandes lieues de l'endroit où l'on passe aujourd'hui la mer Rouge à pied , sans avoir pendant le reflux de l'eau jusqu'à la moitié de la jambe.

Il est fort remarquable qu'on découvre des monumens égyptiens si avant dans l'Arabie pétrée , & il seroit encore bien plus remarquable s'il étoit vrai , comme ce voyageur le prétend , qu'il a existé dans ces environs toute une ville égyptienne , qui y possédoit des terres bien cultivées ; (c) quoiqu'aucun géographe , ni aucun

(c) So viele schön gehauene steine kennen ihren ursprung nicht von berumstreifenden familien gehabt haben ; sondern müssen zothwendig von den einwohnern

historien n'en ait parlé. Les habitans d'Héronopolis , ou de la ville des héros , ont pu porter quelques-unes de leurs momies à deux lieues au-delà de ce que nous appellenls la montagne taillée ou le *Gebel-el-Mokateb* ; mais on n'a jamais ouï dire que les Egyptiens se soient servis de pierres sépulchrales , que Mr. Niebuhr nomme *leichensteine* , & dont on ne voit pas la moindre trace dans les champs Eliées ou le grand cémetiere , qui est entre *Sacckara* & *Busiris* , & sur lequel l'imagination des Grecs s'est étrangement exercée. Le Cocyte , ce fleuve si redoutable , n'est qu'un chétif petit canal , qui dérive du Nil , & le Léthé est un autre canal encore plus petit que le Cocyte. Si les Egyptiens choissoient volontiers cet endroit pour leur sépulture , c'est qu'ils aimoient être enterrés dans le voisinage des pyramides , qui auroient pu réellement embellir les descriptions que les mythologistes Grecs ont faites de ce cémetière ; & il est difficile de savoir pourquoi ils n'ont jamais parlé de ces monumens , qui étoient des objets d'une tout autre importance que deux fossés.

---

einer grossen Stadt herrühren. Und wenn in dieser jetzt wüsten gegend eine grosse Stadt gestanden bat, so muss sie überhaupt auch besser angebauet gewesen seyn.  
Bes. von Arabien. S. 402.

Cependant quand on est au milieu des champs Eliées on voit d'un côté les grandes pyramides & de l'autre les petites ; mais il ne faut pas inférer qu'elles n'étoient point encore bâties du tems d'Orphée ou d'Homere , parce que ni l'un ni l'autre n'en a dit un mot.

On n'a pu découvrir que les Egyptiens ayent eu des livres qu'ils attribuoient à des auteurs inspirés ; mais les grands collèges faisoient paroître sous le nom de *Thoth* ou de *Hermès*, tous les ouvrages qui concernoient la religion : car aucun prêtre , ni aucun particulier n'écrivoit en son propre nom sur de telles matieres. Au reste , le peuple regardoit comme sacrés tous les livres relatifs à la jurisprudence , à l'histoire & à l'astrologie ; & surtout lorsqu'ils avoient été rédigés ou calculés par des Pharaons mêmes : mais les traités d'astrologie ne paroisoient pas sous le nom de *Thoth* ; & on y nommoit les auteurs comme *Sachis* , *Pétofiris* , ou *Nécepsos* , (d) le grand promoteur de cette superstition qu'on ne pour-

(d) Quelques savans modernes ont regardé *Nécepsos* comme l'inventeur de l'astrologie judiciaire : parce que St. Paulin a dit de lui.

*Quique magos docuit mysteria vana Necepsos.*  
Apud Aufon. XIX. Epist.

Mais l'autorité de St. Paulin n'est ici d'aucun poids , & l'astrologie jndiciaire est une folie beaucoup plus ancienne.

ra jamais déraciner de l'esprit des Orientaux. Et nous venons de voir Kérim-Kan conquérir la Perse, & être accompagné dans toutes ses expéditions par des astrologues, précisément comme Alexandre, qui prit des astrologues en Egypte, ainsi qu'on prend des pilotes pour se conduire sur des parages inconnus, & si l'on en croit Quinte-Curce, ils lui rendirent de grands services à l'occasion d'une éclipse de lune qui est très-célèbre dans l'histoire ancienne ; mais le récit d'Arrien diffère à cet égard beaucoup de celui de Quinte-Curce. (e)

Nous connaissons par Clément d'Alexandrie le sujet de quarante-deux livres hermétiques, adoptés par les grands collèges. On ne regrette pas la perte du premier volume, parce qu'il ne renfermoit que les psaumes des Egyptiens ; mais on regrette beaucoup le second qui prescrivoit aux rois la maniere dont ils doivent se conduire, & dont nous aurrons encore occasion de parler ailleurs. Il seroit à souhaiter qu'en nous eût au moins conservé un extrait du huitième & du neuvième tomes de cette collection, où l'on traitoit de la cosmographie & ensuite de la géographie, que quel-

---

(e) *Curt. Lib. IV. Cap. 10. . . . Arrian. Lib. III. pag. 170.*

ques auteurs ont regardée comme la science favorite des Egyptiens. Cependant il est bien certain que leurs lumières ont dû être à cet égard très-bornées, & le tout se réduissoit, comme on l'a dit, à quelques pratiques de géométrie pour lever les plans ou des cartes, ce que les Chinois n'ont jamais su, & on ne pouvoit, avant l'arrivée des missionnaires, donner le nom de carte à des morceaux de papier chargés de quelques caractères mis au nord ou au sud d'une rivière, & où l'on ne reconnoissoit ni le local, ni les distances, ni les positions relatives des endroits, qui étoient également au midi, ou également au septentrion : & l'empereur *Kan-hi* dut employer des Européens pour avoir de son pays une carte qu'on sait être encore très-éloignée de la perfection ; puisque la latitude même de Pékin y est fautive, & la longitude de cette ville peut être regardée comme incertaine, hormis qu'on n'ait fait depuis l'an 1730 de nouvelles observations, dont je n'ai point de connoissance.

S'il étoit parvenu jusqu'à nous quelque traité de cosmogenie écrit par de véritables Egyptiens, on pourroit parler avec quelque précision sur cette matière qu'on a voulu inutilement éclaircir à l'aide de plusieurs ouvrages supposés, comme les hymnes d'Orphée, la théogonie d'Hésiode & les fragmens de San-

choniathon , par lesquels Philon a tâché d'illustrer sa ville de Byblos en particulier & toute la Phénicie en général , sans se soucier de l'histoire qu'il ignoroit , ni de la vérité qu'il n'avoit pas à cœur . Le plus habile de tous ces faussaires ou de ces pseudonymes pourroit bien être celui qui a forgé les hymnes d'Orphée , où l'on croit au moins reconnoître quelques foibles traces de la doctrine de l'Egypte , (f) que les Grecs & surtout Platon ont singulièrement défigurée , soit parce qu'ils n'entendoient pas bien la langue de ce pays , soit parce qu'ils la traduisoient mal & par des termes qui n'étoient rien moins que synonymes , à peu près comme cela est arrivé encore au commencement de ce siècle par rapport aux Chinois ; & on fait combien on a disputé sur la signification de deux mots , *Tien* & *Chang-ti* . On vit alors une chose assez remarquable : on vit un Tartare qui voulut mettre d'accord tous les théologiens , en déclarant malgré la décision du pape , que les Chinois ne sont point idolâtres . Mais on peut bien s'imaginer que ce Tartare eût été à son

---

(f) Le dialogue entre Dieu & la nuit , qu'on attribue à Orphée , est au moins dans le style oriental : on en trouve un autre dans les livres des Indiens entre Dieu & la raison humaine , qui est beaucoup plus sensé .

tour très-embarrassé , si on l'avoit constraint d'expliquer d'une maniere claire & intelligible ce que c'est qu'un idolâtre : car il n'y a point d'apparence qu'il eût raisonné sur tout cela avec autant de subtilité que quelques illustres écrivains Juifs , qui , comme Abravanel , ont décidé qu'il y a dix especes d'idolatrie , ni plus , ni moins ; mais ils ont fans doute oublié la onzième , qui consiste à faire l'usure & à rogner les monnoyes ; car si les avares ne sont point idolâtres , personne ne l'est.

Il ne faut pas croire , quoiqu'on en ait pu dire , que jamais les Egyptiens se soient servis du terme de *Typhon* pour désigner ce mauvais génie , qu'ils appelloient en leur langue tantôt *Seth* , tantôt *Baby* ou *Papy* , & qui ne fauroit avoir aucun rapport avec le *Grigry* des Negres . Mais , en examinant plusieurs fables qui concernent le Typhon qu'on disoit être toujours allié avec une reine Ethiopienne , nommée *Azo* , je ne doute plus que ce fantôme mythologique ne vienne des anciens sauvages de l'Ethiopie , qui avoient probablement inventé quelque instrument fort grossier & fort bruyant pour chasser le *Baby* ; car on a découvert dans la Sibérie , le long des côtes de l'Afrique & dans le nouveau monde jusqu'à l'opposite de la terre du feu , une infinité de nations qui employent des cre-

celles, des sonnailles, des tambours ou des courges remplies de cailloux, pour éloigner les esprits mal-faisants, dont les sauvages se croient souvent assiégés pendant la nuit, & dès qu'il leur survient quelque indisposition, ils doivent être exercisés par les jongleurs ; ce qui ne se fait jamais sans un bruit épouvantable, dont le malade est d'abord étourdi.

Comme les Egyptiens ont témoigné, on ne dira point de la constance, mais de l'opiniâtré à retenir leurs anciennes coutumes religieuses, on peut être à peu près certain que l'instrument dont se servoient les Ethiopiens pour écarter le *Baby* a été le sistre, qu'on voyoit paroître dans toutes les cérémonies où chaque assistant en portoit un à la main. Et Bochart a même prouvé que dans des siècles très-éloignés toute l'Egypte a été surnommée *la terre des sistres*, qui, comme nous l'avons dit, n'étoient point des instrumens de musique que les célèbres musiciens d'Alexandrie, dont parle Ammien, (g) ayent jamais pu employer dans leurs concerts. Au tems de Plutarque le petit peuple de l'Egypte croyoit encore que le bruit du sistre fait fuir le

---

(g) *Ne nunc quidem in eadem urbe doctrinæ varia silent. Non apud eos exaruit musica, nec harmonia conticuit.* Lib. 22.

Typhon , (b) dont la puissance diminua cependant à mesure que la raison fit des progrès , comme cela arrive dans tous les pays du monde : car ce n'est que chez des nations ensevelies dans la barbarie , ou dans la vie sauvage que les mauvais génies font formidables. Au reste , il est prouvé par des monumens qu'on yoyoit dans les villes d'Apollon & de Mercure que les Egyptiens ont soumis le pouvoir du Typhon au pouvoir de l'Etre suprême. Et les fables sacerdotales nous représentent ce monstre comme noyé dans le lac Sirbon , où on le précipita dès qu'il fut touché de la foudre. Il faut observer encore qu'on lui a toujours attribué plus d'influence dans les effets naturels que dans les affections de l'ame humaine : c'étoit lui qui déchaînoit les vents brûlants qu'on fait être dans ce pays extrêmement nuisibles : c'étoit lui qui produisoit les sécheresses extraordinaires , & enveloppoit les environs de Péluse de brouillards étouffans : c'étoit lui enfin qui régnoit sur la Méditerranée où il excitoit ces trombes qui portent encore son nom aujourd'hui parmi les marins.

De tout ceci on pourroit conclure que .

(b) *Typhonem clangore fistrorum pelli posse credebant. De Isid. & Osrid.*

les anciens Egyptiens ont été beaucoup plus embarrassés d'expliquer l'origine du mal physique que l'origine du mal moral. Il est aisément d'admettre que des êtres, qu'on suppose nés libres, ne doivent chercher qu'en eux-mêmes la source des vices & des vertus : cette opinion est à la portée du peuple ; mais les secousses de la nature, que les hommes ne peuvent ni produire, ni arrêter, & qui renversent également l'innocent & le coupable, diffèrent à ses yeux beaucoup du mal physique que produit le désordre des passions.

Après tout cela il est presqu'incroyable que dans un livre intitulé *observations critiques sur les anciens peuples*, Mr. Fourmont ait voulu démontrer sérieusement que le Typhon des Egyptiens a été le patriarche Jacob des Juifs (*i*). Cette chimere vaut elle seule toutes les chimeres de Huet, du pere Kircher & de Warburton. Des fables allégoriques, conservées dans Plutarque, pourroient faire croire que les Egyptiens regardoient les Hébreux comme une race méchante & typhonique ; mais ces allégories n'ont eu cours vraisemblablement que parmi le petit peuple, & ne paroissent point être extraites des livres des prêtres, où, suivant Jofephe, on ne disoit autre chose,

---

(*i*) *Tom. I. Lib. II. Chap. XV.*

sinon que les Juifs avoient été réunis dans *Avaris*, qu'on appelloit aussi *la ville de Typhon*, dont la situation est un point qui intéresse la géographie, & qui intéresse encore bien davantage l'histoire : cependant personne jusqu'à présent n'en a pu indiquer l'emplacement. Mais, suivant nous, *Avaris* est la même ville que Séthron, dont le district formoit la petite *terre de Gosen* : car jamais les Juifs n'ont occupé la grande, plus méridionale de quarante-six lieues, & qui appartenloit à une ville nommée *Heracleopolis magna*. La petite terre de Gosen au contraire appartenoit à *Heracleopolis parva* ou Séthron dans le Delta (*k*).

La victoire mythologique, que les dieux avoient remportée sur le Typhon peut en un certain sens avoir du rapport à l'expulsion des rois bergers, & en un autre

(*k*) Les prêtres de l'Egypte n'inséroient point dans les mémoires historiques le véritable nom des usurpateurs de leur pays : mais ils les désignoient allégoriquement par des symboles odieux. Cambyses étoit appellé le *poignard*, Ochus l'*âne*, & le premier des rois bergers le *Typhon* ou *Seth*. Ainsi Séthron, où les rois bergers résidoient, se nommoit dans les livres facerdotaux la ville de Typhon, quoique son véritable nom ethnique fût *Gosen* ou la petite cité d'Hercule. Ce sont les bergers qui l'appelloient *Avaris* ou *Abaris*, & après leur expulsion on continua à l'appeler Séthron ou *Typhonopolis* ; car ces termes sont synonymes.

autre au desséchement de la Basse-Egypte par le moyen de canaux, avant l'ouverture desquels cette partie n'étoit point habitable, il a dû s'en éléver des brouillards extrêmement pernicieux. Indépendamment des autres causes, auxquelles nous avons déjà rapporté l'origine de la peste en Egypte, il faut observer que les deux chaînes de montagnes, qui bordent cette contrée depuis les cataractes jusqu'à la hauteur du Caire, en forment une vallée longue, profonde & étroite, où l'air, ne pouvant circuler comme en un pays de plaine, est par-là même plus sujet à s'altérer. Et cette vallée fait d'ailleurs trois ou quatre coudes, de sorte que le vent ne peut la parcourir en ligne droite. C'est ainsi que l'irrégularité des rues de Constantinople & leur peu de largeur y entretiennent souvent l'épidémie, parce que le courant d'air manque de force dans ces détours étroits pour entraîner le principe de la contagion. Les anciens ont cru qu'en Egypte le vent ne pouvoit même se faire sentir assez à la superficie de la terre pour produire une agitation considérable dans les eaux du Nil; mais ils auroient dû se contenter de dire que les navires qui veulent remonter ce fleuve à la voile sont surpris de calmes fréquens. Au reste, il est certain, comme Aristote le prétend, qu'anciennement le Nil n'avoit qu'une seu-

le embouchure naturelle (1) : toutes les autres ont été faites de main d'hommes ; & ce n'est point sans affectation qu'on a porté le nombre de ces bouches jusqu'à sept pour les égaler aux planetes : mais jamais les Egyptiens ne consacrerent la bouche Tanitique au Typhon , comme on a pu le croire jusqu'à présent : la prétendue horreur qu'ils avoient pour là bouche Tanitique provenoit uniquement de ce que les usurpateurs qu'on nomme les rois bergers y habitoient : & cet endroit a toujours été fort exposé aux incursions des Arabes pasteurs : on y trouve même encore de nos jours une horde de Bédouins , qui font paître leurs bestiaux jusque dans ce district , qu'on a appellé la petite terre de Gosen.

Comme notre but n'a été que de faire sentir en quoi la religion de l'ancienne Egypte différoit essentiellement de la religion de la Chine , on nous dispensera d'entrer dans de longues discussions sur les panégyres , ou les fêtes , dont le nombre n'a point été aussi prodigieux qu'il paroît d'a-

(1) METEOR. *Lib. I. Cap. 2.*

Aristote croyoit que la seule bouche naturelle du Nil est la canopique : mais dans les tems les plus reculés ce fleuve se déchargeoit à la pointe du Delta à peu près à trente lieues plus au sud que n'étoit situé Canope , ce que l'inspection du terrain rend sensible.

bord l'être : car toutes les provinces ne célébraient pas ces solemnités à la fois , & il y en a plusieurs qu'on regarde comme différentes , quoiqu'elles aient peut-être été au fond les mêmes. La fête des bâtons qu'on avoit fixée à l'équinoxe d'automne est probablement la même qu'on célébroit à Paprémis dans le Delta , où les dévots se livroient une espece de combat avec des perches ou des bâtons , dont Hérodote dit avoir été témoin , & on lui asura qu'il n'y avoit jamais personne de tué. Ainsi cette folie , quelque grande , quelque reprehensible qu'elle ait été , ne doit cependant point être mise en parallèle avec les combats des gladiateurs en Italie. La fête qu'on célébroit au lever de la canicule ne semble pas avoir différé de la fête des lampes qui concernoit la ville de Saïs. Enfin ce que les Grecs ont nommé les *niloa* , & les Romains les jours de la naissance d'Apis , coïncidoient avec la fête qu'on solemnissoit au solstice d'été , comme Héliodore s'en explique positivement. C'est alors que toute l'Egypte offroit le plus beau spectacle qu'on pût y voir pendant le cours de l'année : c'est alors que des hommes naturellement sombres & rêveurs faisoient au moins de grands efforts pour surmonter leur mélancolie. M. Niebuhr dit avoir observé que les Egyptiens modernes ne sont jamais véritablement joyeux , lors même qu'ils tâchent de

l'être , & je crois qu'il en étoit à peu près ainsi dans l'antiquité , quoique les prêtres n'eussent rien négligé pour rendre leurs théophanies , leurs panégyres & leurs pom-pes très-divertissantes ; & c'est ce qu'Ovide nomme les délices du Nil. Les anciens médecins qui ordonnoient à de certains malades de faire le voyage d'Alexandrie pour se guérir , n'espéroient sûrement point tant de la bonté de l'air , que de la diversité des objets singuliers & des spectacles que l'Egypte offroit souvent , & où la débauche la plus grossière n'étoit que trop mêlée. Cependant on doutera toujours , quoiqu'en ait dit Juvenal , (m) que les indigenes du pays ayent constamment porté la dissolution au même point où la portèrent les Grecs de Canope ; car il ne paraît pas qu'il y ait eu dans le monde entier un endroit comparable à Canope. Quant à Alexandrie , Polybe assuroit que de son tems on n'y trouvoit d'autres honnêtes gens que les Egyptiens indigenes , qui formoient à peine la troisième partie des habitans : tout le reste étoit un mélange de Grecs , de Juifs , & d'hommes ramassés dans la boue des différentes contrées de l'Europe & de l'Asie.

Outre le sabath que les Egyptiens pa-

(m) . . . . Horrida sanè  
Ægyptus ; sed luxuria , quantum ipse notavi ,  
Barbara famoso non cedit turba Canopo.

roissoient avoir observé fort régulièrement, ils avoient une fete fixe à chaque nouvelle lune : une au solstice d'été , une au solstice d'hyver , une troisième à l'équinoxe du printemps , & une quatrième à l'équinoxe d'automne. Toutes leurs autres fêtes , hormis celle qui répondoit au lever de la canicule , étoient mobiles , & les prêtres seuls favoient dans quel ordre elles devoient s'arranger ; ce que les particuliers ne pouvoient même prévoir : car cela dépendoit de différentes combinaisons souvent arbitraires : ils transféroient , comme ils vouloient , les fêtes qui coïncidoient dans des néoménies ou dans les jours équinoxiaux & solstitiaux.

Aucun savant moderne n'a pu expliquer pourquoi ces prêtres de l'Egypte retinrent avec tant d'opiniâreté l'usage de l'année vague dans les affaires de religion. Ils exigeoient un serment horrible de tous les rois au moment de leur inauguration , par lequel ces princes promettoient & juroient de ne pas abolir l'année vague , qui étoit trop courte de cinq heures , quarante-huit minutes & trente-sept secondes , faute d'un jour intercalé en quatre ans. (n)

Les Juifs , les plus mauvais astronomes

---

(n) Les prêtres de l'Egypte n'intercaloient un jour que dans la quatrième année fixe ou sacrée.

qui ayent jamais existé , si l'on en excepte peut-être les Chinois , tenoient de tems en tems un conseil secret , pour savoir s'ils ajouteroient à leur année lunaire un mois , ou s'ils ne l'ajouteroient point . Or dans ce conseil ils n'admettoient ni le roi , ni le grand - prêtre ; parce que le grand-prêtre avoit intérêt qu'on n'intercalât pas : le roi au contraire avoit intérêt qu'on intercalât . Ainsi le suffrage ou la voix délibérative de l'un & de l'autre étoit nécessairement suspecte . ( o ) Là-dessus je me suis imaginé que le souverain étoit à peu près dans le même cas en Egypte , & les prêtres se souvenoient fort bien de ce qui étoit arrivé lorsqu'on ajouta cinq jours à l'année ; car alors les Pharaons déclarèrent qu'ils choissoient un de ces cinq jours pour se reposer , & ils ne vaquoient à aucune affaire , dit Plutarque . D'un autre côté l'ordre facerdotal prétendoit conserver le droit de dresser le calendrier , ce que lui seul pouvoit faire aussi long-tems que l'année vague subsistoit , & il n'en résultoit d'ailleurs aucun désordre dans la vie civile : car tout ce qui avoit

---

( o ) Voyez *Mos. Maimonid. de consecratione kalendar.* , § ratione intercalandi .

Les rois de Judée pouvoient dans de certaines circonstances avoir intérêt que l'année fût de treize mois : mais il ne falloit pas faire dépendre tout cela de la volonté des hommes .

du rapport à l'agriculture & au débordement du Nil étoit fort exactement réglé par des fêtes immobiles, qui indiquoient au peuple les nouvelles lunes, les équinoxes & les solstices. Enfin c'est de l'Egypte que la Grèce & l'Italie avoient reçu les deux seuls calendriers si portables dont on y ait fait usage. Lucain dit que César, après avoir soupé avec Cléopatre, se vanta que l'année julienne ne le céderoit en rien aux fastes d'Eudoxe:

*Nec meus Eudoxi vincetur fastibus annus.*

Mais il n'y a pas d'apparence qu'un homme qui avoit soupé avec Cléopatre ait parlé de toutes ces choses; & d'ailleurs Eudoxe avoit étudié chez les Egyptiens, & César employa un Egyptien même: ainsi il ne pouvoit se vanter tout au plus que de sa bonne volonté.

Je terminerai cet article par quelques considérations sur le prétendu zèle à faire des profélytes, qu'on attribue aux Egyptiens, parce qu'on trouve dans différentes contrées une infinité de temples où le service divin se faisoit précisément suivant les rits isiaques par des prêtres rasés, vêtus de lin, & dont la probité étoit très-suspecte. Mais jamais les véritables Egyptiens ne se soucierent de faire des profélytes; & ce sont des Grecs Asiatiques, qui ont porté le culte d'Isis dans les îles de l'Archipelag, à Corinthe,

à Tithorée, & dans presque toutes les villes d'Italie, où l'on recevoit les néophytes sans les soumettre à la circoncision, qu'on regardoit en Egypte comme une opération indispensable. Quelques temples d'Isis, tels que celui de Bologne, peuvent avoir joui de revenus fixes, parce qu'ils étoient fondés par des familles romaines ou par de riches affranchis ; mais la plupart des autres n'étoient desservis que par des prêtres mendians, qui heurtoient aux portes avec leurs sistres, & ils faisoient croire au vulgaire qu'il n'y avoit point de différence entre commettre un énorme sacrilège, & leur refuser l'aumône (*p*). Ce mal vint bientôt à son comble, sans que la police qui vouloit l'arrêter au moins à Rome & en Italie ait pu y réussir ; parce que le sénat & les empereurs employerent d'autant mauvais moyens pour extirper les Isiaques, que pour extirper les Juifs & les astrologues.

Au reste nous ne voulons pas nier absolument que sous le regne des Ptolémées il ne se soit mêlé de tems en tems parmi ces vagabonds, & même parmi les Galles de vrais Egyptiens, que la pauvreté persécutoit chez eux, & qui étoient des gens de la lie du peuple, dont toutes les espé-

---

(*p*) *Ecquis ita est audax, ut limine cogat abire  
Jactantem phariâ tinnula fistra manu.*  
OVID. de Iont. I.

rances se fondaient sur la crédulité & la superftition.

---

## SECTION VIII.

### *De la Religion des Chinois.*

C EUX qui ont tenté de mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de religions, qu'on fait avoir régné dans le monde depuis son origine jusqu'au tems de l'empereur Auguste, croyent qu'on peut les réduire en trois classes : c'est-à-dire le barbarisme, le scythisme & l'hellénisme. Je n'examinerai point si cette distinction a été bien ou mal faite, & si ce cercle a assez de circonférence pour embrasser toutes les especes & toutes les variétés : mais on a certainement dû établir une classe particulière où l'on pût rapporter le culte, que les colonies Scythes ou Tartares introduisirent dans tant de contrées sauvages ; & on ne fauroit plus douter aujourd'hui que la religion des anciens Chinois n'ait été une branche du scythisme, qui étoit approprié au caractère d'un peuple grossier, inquiet, ambulant ou nomade ; mais qui ne convenoit guères à une société paisible & bien policée. Aussi jamais les Tartares n'ont-ils conservé leur religion, lors même qu'ils ont su conserver

leurs conquêtes ou leurs établissements, & c'est par cette même raison que la Chine a adopté le culte Indien ; quoique ce pays situé aux extrémités de notre continent, & comme séparé du reste du monde, auroit dû retenir, à ce qu'il semble, beaucoup mieux qu'aucun autre, ses institutions nationales ; mais elles manquoient de force.

J'entrerai d'abord dans quelques discussions sur le plus ancien monument des Chinois, qui est indubitablement la table de l'*y-king*, dans laquelle Mr. de Leibnitz a cru voir les élémens de l'arithmétique binaire ; mais la conjecture de ce grand homme est beaucoup trop ingénieuse. Et il y a lieu d'être surpris de ce que lui qui connoissoit l'histoire des anciens Germains n'ait pas trouvé aussi chez eux une espece d'*y-king*, qui n'est assurément autre chose que la table des sorts ; & je crois que dans l'antiquité, presque tous les Scythes ont fait usage de cette divination. L'*y-king* des Chinois renferme soixante-quatre marques, composées de lignes droites, dont les unes sont brisées, & les autres entières. Or celui qui consulte le sort prend en main quarante-neuf baguettes & les jette à terre au hasard ; alors on observe en quoi leur position fortuite correspond aux marques de l'*y-king* ; & on en augure bien ou mal, suivant de certains points dont on est d'accord, & c'est Confucius.

qui a prescrit le plus de règles pour ce genre de sortilège ; ce qui a fait un tort infini à sa réputation aux yeux de tous les véritables philosophes, & même de ceux qui peuvent lire sans préjugés & sans prévention l'histoire de la Chine.

Que les anciens Germains aient eu des baguettes, qu'ils jettoient tout comme les Chinois les jettent encore aujourd'hui, c'est un fait dont nous sommes bien exactement instruits par Tacite (*q*), & j'ai déjà eu occasion de démontrer ailleurs que c'est-là l'origine des premiers *Buchstab'en*, terme qu'on a conservé jusqu'à nos jours, quoiqu'il signifie maintenant des choses très-différentes.

La maniere dont d'autres nations Scythes fixées dans le nord de l'Europe ont jetté les runes, n'a différé en rien de la pratique décrite dans le quatrième livre d'Hérodote (*r*) qui dit que les Scythes n'avoient de son tems d'autre divination que celle qu'on employe dans la plupart des pagodes de la Chine, où le prototype de la rabdomancie est attaché

---

(*q*) Tacite dit que chez les Germains qui étoient Scythes d'origine, le prototype de la rabdomancie ou l'*y-king* se trouvoit gravé sur les baguettes : mais cela revient au même, & on verra que les Chinois se servent aussi quelquefois de baguettes inscrites.

(*r*) Il est vrai qu'Hérodote dit qu'il y avoit aussi

contre un mur (s). Ceux qui veulent interroger le fort operent comme on vient de le dire, & on observe en quoi leur jet s'accorde avec les traits de l'*y-king*, où il n'est par conséquent non plus question de l'arithmétique binaire que de l'algebre; & le terme de grimoire eût été ici appliqué beaucoup plus heureusement par Mr. de Leibnitz qui étoit en correspondance, comme on fait, avec les jésuites de Paris, & surtout avec le P. Bouvet: cependant ces religieux lui ont laissé ignorer que les Chinois n'employent leur *y-king* qu'à des sortileges très-repréhensibles; & si ce philosophe eût été instruit de toutes les circonstances, comme on l'est maintenant en Europe, il eût d'abord changé d'idée: car jamais homme ne fut plus éloigné que lui de chercher la réalité dans de vaines superstitions. Et lorsqu'il entreprit de justifier les Chinois sur quelques imputations qu'on leur faisoit alors, il avoua ingé-

---

dans la Scythie des hermaphrodites, qui employoient à la divination des feuilles d'arbres. Mais je devrois faire une dissertation tout exprès, si je voulois ici expliquer ce que c'étoit que ces hermaphrodites d'Hérodote, & cette divination par les feuilles, qui ne semble pas avoir été inconnue aux Chinois. On peut consulter encore sur la rādomancie des Scythes & des Medes. *Dio lib. I. tertiae compositionis.*

(s) Dans quelques pagodes ces baguettes sont plattes, longues d'un demi-pied, & chargées de ca-

nuement qu'on ne peut trouver dans leurs livres, qu'ils aient eu de véritables notions sur la création du monde (*t*), ce qui affoiblit leur déisme. Car ceux-là sont encore éloignés d'être déistes, qui ne reconnoissent pas dans l'Eternel le fabricateur libre de l'univers, & le maître de la nature, comme parle Newton.

Lorsque le P. Mersenne fit imprimer qu'il connoissoit jusqu'à douze athées en une maison de Paris, & que le nombre total montoit à soixante-mille dans cette ville, la police vint arrêter les exemplaires de son ouvrage : on y inséra des cartons, & cette calomnie grossière, hazardée par un moine mendiant, qui vivoit aux dépens du public, fut rayée. Mais on n'usa pas de cette précaution à l'égard du traité de Longobardi, autre moine qui n'accusoit point d'athéisme cinquante ou soixante-mille hommes, mais tous les lettrés de la Chine en général. D'abord une imputation de cette nature ne put jamais provenir d'un principe de charité ; car elle est pour cela trop atroce, & plus elle est atroce, plus elle devroit

---

racteres ; mais on en trouve d'autres dont on peut voir la description dans Mendoza. *Historia della China. lib. II. cap. 4.*

(*t*) Voyez le recueil de ses lettres, & les notes qu'il a faites sur les traités de Longobardi & d'Antoine de Ste Marie.

être démontrée clairement : cependant rien au monde n'a moins été démontré. Ces prétendus lettrés sont des personnages dont l'ignorance est très-profonde : ils disputent souvent sans se comprendre les uns les autres ; & comme ils ne sauroient plus alors se servir de leur langue, ils ont recours à leur éventail avec lequel ils tracent le caractère des mots dont ils veulent indiquer le sens. Enfin jamais idiome ne fut moins propre à discuter des sujets de métaphysique que le chinois, appellé par les voisins même de la Chine *la langue de confusion*, parce que les obscurités & les équivoques y sont très-fréquentes. Toutes les règles de grammaire & de syntaxe qu'on a inventées pour rendre les autres langues distinctes, claires & intelligibles, sont inconnues dans celle-ci, qui n'a d'ailleurs que trois tems, & quinze ou seize-cents mots radicaux, parmi lesquels on n'en trouve aucun qui soit synonyme de celui de Dieu, ni aucun qui soit synonyme de celui de *création* ou *créateur* : plus on y emploie de circonlocutions, plus on s'y embrouille. Si donc quelques lettrés de ce pays sont tombés dans des erreurs sur l'essence de la divinité, il ne s'en suit nullement qu'ils soient athées, puisque leur superstition même dépose du contraire. Tout ceci s'explique de la manière la plus claire, lorsqu'on se donne

la peine de réfléchir à un passage, que nous avons extrait de l'ouvrage du P. du Halde.

“ Les plus habiles docteurs de la Chi-  
„ ne , dit-il , à un peu de morale près ,  
„ ignorent ordinairement les autres parties  
„ de la philosophie. Ils ne savent ce que  
„ c'est que raisonner avec quelque jus-  
„ tesse sur les effets de la nature qu'ils  
„ se mettent peu en peine de connoître ,  
„ sur l'ame , sur le premier être qui  
„ n'occupe guères leur attention , sur  
„ l'état d'une autre vie , sur la nécessité  
„ d'une religion. Il n'y a pourtant point  
„ de nation qui donne plus de tems à  
„ l'étude : mais leur jeunesse se passe à  
„ apprendre à lire , & le reste de leur  
„ vie à remplir les devoirs de leurs  
„ charges , ou à composer des discours  
„ académiques. C'est cette ignorance gro-  
„ siere de la nature , qui fait qu'un  
„ grand nombre attribue presque tou-  
„ jours ses effets les plus communs à  
„ quelque mauvais génie (u) .”

N'est-ce point réellement une injustice de vouloir que de tels hommes parlent & écrivent en philosophes ou en métaphysiciens ? Et ne reconnoît-on pas ici beaucoup mieux des superstitieux que des athées ? Au reste , lorsqu'on a pré-

---

(u) *Descript. de la Chine. Tom. III. p. 46.*

tendu qu'on ne trouvoit aucune idée de la création de l'univers dans les livres chinois , cela ne peut s'entendre tout au plus que de ceux qui ont été composés avant le treizième siècle : car sous la dynastie des Mogols , on vit paroître quelques auteurs , tels que *Hou-ping* , qui parlerent de l'origine du monde à peu près comme en parlent les mahométans.

Après l'*y-king* ou la table des sorts ; quelques-uns font suivre immédiatement dans l'ordre des livres canoniques le *chou-king* qui n'est pas un ouvrage original , complet & suivi , mais un recueil imparfait de quelques traits d'histoires , de quelques lieux communs de morale & de différentes superstitions . On ne connoit pas le véritable compilateur de cette pièce qui mériteroit bien mieux le nom de rapsodie , que ne l'ont mérité l'Iliade & l'Odyssée ; mais on voit clairement qu'il vivoit dans des tems très-postérieurs aux événemens dont il parle . On dit même que le *chou-king* n'a été rédigé que dans le siècle où écrivoit Hérodote , & il sera toujours impossible de savoir ce que le rédacteur y a ajouté de son chef , & ce qu'il en a retranché . Comme ensuite ce livre fut brûlé & rétabli , il ne peut manquer d'être suspect , à plusieurs égards , aux yeux des plus habiles critiques de l'Europe . Cependant on y reconnoit des traces d'antiquité ,

& les Chinois paroissent avoir été alors comme les autres Scythes, très-sujets à s'enivrer dans les provinces septentrielles, qui sont les premières où ils ayant formé des établissemens: car on leur fait de fréquentes remontrances sur le danger du *sampsu*, dont les buveurs se blasent; parce que c'est une espece d'eau de vie tirée du riz, du millet, du froment, & même, comme on le prétend, du blé farrasin que nous croyons être inconnu dans ce pays où la graine doit en avoir été apportée d'ailleurs, & il y a des voyageurs qui regardent aussi la vigne comme étrangere à la Chine, où, suivant eux, elle n'existoit pas encore du tems de Confucius; mais cela est incertain, & tout ce qu'on fait, c'est qu'anciennement, comme aujourd'hui, les Chinois n'exprimoient aucune liqueur du raisin; mais leur première méthode pour tirer du riz une boisson spiritueuse semble avoir été la même que celle qu'employent les Tartares pour distiller le lait de jument. Il n'est point encore parlé dans le *chou-king* de l'usage du thé, & nous ignorons comment on y remédioit alors à la mauvaise qualité des eaux, que les anciens troglodytes corrigeoient par l'infusion du *pallurus*, que je soupçonne être l'arbre le plus propre à rendre potables les sources ameres de l'Arabie & des côtes de son

golfe ; & il se peut même que ses propriétés l'emportent sur celles du théier.

Il seroit très-difficile de donner au lecteur une idée de la maniere bizarre dont on a traité dans le *chou-king* quelques objets relatifs à la physique. On y voit non seulement paroître les cinq élémens chinois ; mais le compilateur prétend encore que chacun de ces élémens a un goût particulier : de sorte que, selon lui, tout ce qui brûle est amer : tout ce qui se feme & se recueille, ajoute-t-il, est doux ; & c'est dommage que pour le prouver, il n'ait point cité la moutarde ou la coloquinte. Nous ne savons pas comment on a voulu trouver dans de si profondes absurdités quelque rapport avec le traité d'Ocellus Lucanus ; car ce sont-là des mystères qu'il nous a été impossible de dévoiler. D'ailleurs Ocellus étoit un homme qui raisonnait fort inconséquemment, comme on le voit par les deux argumens qu'il emploie, lorsqu'il s'agit de prouver l'éternité du monde, système qu'il n'avoit pas imaginé ; mais personne ne l'a plus mal défendu que lui.

La physique & l'histoire naturelle sont les deux points contre lesquels les livres canoniques des anciens peuples de l'Asie ont le plus grossièrement péché, mais ce qu'on lit dans le *chou-king* sur les sortiléges est diamétralement opposé à la

faine raison, & nous nous contenterons d'en citer ici un passage.

*Si les grands, les ministres & le peuple disent d'une maniere, & que vous soyez d'un avis contraire, mais conforme aux indices de la tortue & du chi, votre avis réussira.*

*Si vous voyez les grands & les ministres d'accord avec la tortue & le chi, quoique vous & le peuple soyez d'un avis contraire, tout réussira également.*

*Si le peuple, la tortue & le chi sont d'accord ; quoique vous, les grands & les ministres soyent d'un sentiment opposé ; vous réussirez en dedans, & échouerez au dehors.*

*Si la tortue & le chi sont contraires à l'avis des hommes, ce sera un bien de ne rien entreprendre : il n'en résulteroit que du mal (x).*

La premiere idée que la lecture de ce passage fait naître, c'est que le compilateur du *chou-king* étoit un Chinois endélice : mais il faut considérer que la mauvaise coutume d'interroger l'oracle de Delphes sur toutes sortes d'affaires publiques & privées, n'a point empêché les Grecs de devenir une nation policée & florissante : or il en est de même par

---

(x) CHOU-KING. part. 4. chap. 4, pag. 171 &  
172.

rapport aux superstitions dont on vient de parler ; elles n'ont empêché ni les cultivateurs de la Chine de labourer leurs terres , ni les artisans de la Chine de poursuivre leurs métiers. Et quand il y a eu dans ce pays des princes éclairés & des ministres habiles , ils n'ont pas plus été dupes de la tortue que le sénat romain étoit dupe des poulets sacrés , ou l'aréopage & le collège des amphictions , de la pythie. Cependant il seroit très à souhaiter qu'on pût purger l'esprit des Chinois de toutes ces chimères : car si le corps de l'état n'en est point constamment ébranlé , au moins y a-t-il toujours parmi le petit peuple quelques malheureux qui en souffrent.

Il seroit facile dans un pays bien policé d'imaginer quelque moyen pour faire subsister les aveugles sans leur permettre de mendier & de dire la bonne aventure : cependant les aveugles qui mendient en foule à la Chine ont acquis par leurs folles prédictions tant d'empire sur la populace , qu'on s'est servi d'eux pour y répandre les dogmes de la religion catholique dans les carrefours : ils avoient reçu de l'argent de quelques riches néophytes , & tandis qu'on continua à les payer ils conseillerent le baptême à ceux qui les consultoient sur l'avenir. Quant aux moines qui ont dans leurs pagodes des baguettes pour interro-

ger le sort, le gouvernement pourroit aisément leur ôter ces baguettes & leur défendre d'en faire d'autres ; mais ceux qui ont vu des almanachs chinois imprimés par ordre du prétendu tribunal des mathématiques, & qui ont réfléchi à toutes les pratiques grossières & superstitieuses dont ces calendriers sont remplis, croyent que le gouvernement de la Chine est extrêmement éloigné d'ouvrir les yeux sur des abus qui le déshonorent dans le dix-huitième siècle.

Il feroit superflu de vouloir entrer dans de grands détails sur les autres *kings* ou les autres livres canoniques : celui qu'on appelle le *printemps* & *l'automne* n'est qu'une simple chronique des petits rois de *Lou*, & il peut y avoir eu à la Chine jusqu'à cent-vingt royaumes semblables que la discorde, à laquelle rien ne résiste, a anéantis dans des flots de sang : car ces états se faisoient sans cesse la guerre à peu près comme les aymans ou les hordes tartares ; & alors les mœurs des Chinois ne différoient en rien des mœurs scythiques, puisqu'on y voyoit des princes même boire dans des crânes humains, dont on avoit enlevé la chevelure, suivant la barbare coutume qu'Hérodote a décrite & qui ressemble parfaitement à celle des sauvages du nord de l'Amérique. Quant au *chi-king*, c'est un

recueil de vers, & on y trouve, de l'aveu même des jésuites, plusieurs pieces mauvaises, extravagantes & impies (y). Il se peut très bien que l'impiété de ces poésies chinoises n'est pas aussi grande que les missionnaires l'ont cru ; mais ce qu'il y a de réellement bizarre dans le *chi-king*, c'est une ode qui traite de la perte du genre humain, & où l'on attribue ce prétendu malheur à une femme : ensuite on y annonce la destruction du monde comme très prochaine. Il n'y a pas ici de milieu : ou cette piece a été fabriquée dans des tems fort postérieurs suivant des idées rabbiniques, ou l'auteur n'a compris dans le genre humain que la seule nation chinoise, & la femme dont il parle doit être la maîtresse de quelque mauvais prince qui, par follesse pour elle, aura mis les magistrats aux petites maisons, les imbéciles dans les tribunaux, & les fripons dans les emplois. Il est fort ordinaire aux écrivains chinois de faire des plaintes sur les malheurs sans nombre, & non sans exemple, dont l'état a été accablé par l'aveugle passion de quelques empereurs ; & on voit une seconde ode sur cette matière dans le *chi-king* même, où l'on décrit les

---

(y) *Du Halde, description de la Chine. Tom. II.*  
p. 369.

affreux désordres occasionnés par *Pao-ssé*, la maîtresse d'*Yeou*, prince dévoué à l'exécration de tous les siècles, & qu'on appelle ordinairement le roi des ténèbres. Au reste, cela n'empêche point que le *chi-king* ne soit un ouvrage très-suspect, non seulement par rapport aux articles que les jésuites de Pékin ont rejettés ; mais même par rapport à la totalité du recueil, & il faut en dire autant du *li-ki*. Mais la passion des Chinois pour le nombre cinq est telle qu'ils ont voulu à tout prix avoir cinq livres canoniques pour les égaler aux cinq élémens ou aux cinq manitous, qui, suivant eux, président aux différentes parties du ciel sous les auspices du génie suprême. Confueius a soutenu que les nombres pairs 2, 4, 6, 8, & 10 sont terrestres, imparfaits & grossiers : tandis que les impairs 1, 3, 5, 7 & 9 sont célestes, & surtout 5 & 9 ; mais il est aisé de s'apercevoir que ce préjugé, très-indigne sans doute d'un philosophe, avoit infecté une grande partie de la Scythie asiatique & européenne, peut-être plusieurs siècles avant la naissance de Confucius. Et nous en avons trouvé des traces non seulement parmi les Getes, les Lamas, les Mongols, les Kalmouks, mais encore chez plusieurs peuplades sauvages de la Sibérie. On dit même que les premiers Samoïèdes dont les Russes exigerent un tribut en pelleteries

sous le czar Basile Ivanowitz , apportoient toujours ces peaux distribuées en neuf paquets. Et en examinant des inscriptions trouvées en Laponie , je me suis aussi d'abord apperçu que ce nombre mystique y domine ; ce qui n'est point surprenant , si les Lapons descendant des Kalmouks ou des Huns , comme on a voulu le démontrer de nos jours par l'analogie du langage (z).

Dans ce qu'on nomme aujourd'hui l'ancienne religion de la Chine il n'existe plus ni prêtres , ni clergé , si l'on en excepte la personne du prince qui a réuni en lui toute l'autorité du sacerdoce & de l'empire. Ceux qui forment le tribunal des rits ne sont ni sacrés ni même capables d'offrir les grands sacrifices : l'empereur leur fait donner , quand il veut , une bastonnade comme à des esclaves , ou les renvoie chez eux , & alors ils rentrent dans la foule & la classe des hommes ordinaires. Lorsque les eunuques gouvernoient

(z) Ces caractères trouvés en Laponie sont tracés de la sorte :

### IIIXXXIII. + + IIIXXX.

Cette formule est répétée plusieurs fois dans différens endroits , & donne toujours deux fois neuf ou dix-huit. Voyez *krud leems professors der lappischen sprache , nachrichten von den Lappen.* pag. 221. Leipzig. 1771.

noient l'empire, le tribunal des rits n'étoit aussi rempli que de châtrés.

A la Chine le despotisme a renversé le sacerdoce, & l'a comme foulé aux pieds; car il est bien certain que jadis les Chinois ont eu des prêtres, ainsi que toutes les autres nations Scythes. Nous ne nions pas que les kans n'aient toujours eu droit de faire eux-mêmes de certains sacrifices, & d'immoler de certaines victimes: on pourroit même croire que c'est en cette qualité qu'ils se sont fait appeler *fils du ciel*, & il n'y a qu'une simple différence de dialecte entre le titre de *Tan-jou* qu'on a donné aux princes des Kalmouks ou des Huns, & celui de *Tien-tse* qu'on donne aux empereurs de la Chine: mais toutes les affaires de religion n'ont pas été de la compétence des kans: aussi voyons-nous que les Mongols & les Mandhuis ont laissé subsister jusqu'à un certain point l'autorité des *kutuktus* qui suivent les grandes hordes, où on les trouve campés à peu de distance de la tente du prince, ou bien ils résident à la cour même, comme le *kutuktur* de Pékin où la religion du grand lama domine, parce qu'elle est suivie par les Tartares qui ont conquis la Chine en 1644. Mais plusieurs siècles avant l'époque de cette conquête, l'extinction totale de l'ancien sacerdoce chinois avoit fait confier au magistrat l'instruction publique, usage que

quelques écrivains modernes ne sauroient assez louer : mais comme ce pays est plein de sectes , les magistrats de toutes ses provinces n'ont point une religion uniforme ; & quoiqu'ils prêchent sur les mêmes sujets , leurs opinions particulières peuvent aisément prédominer dès qu'ils se sentent quelque zèle soit pour , soit contre les opinions des sectaires de *Fo* & de *Lao-Kium*. Il est ridicule de croire que de petits mandarins ne se laissent point entraîner par les séductions des bonzes qui ont tant de fois entraîné toute la cour , au point que l'on a vu l'empereur *Kao-tsou* descendre de son trône , & se faire novice dans une bonzerie. S'il existoit un pays où le culte fût uniforme , alors la meilleure méthode pour donner à l'instruction publique toute la force qu'elle peut humainement avoir , ce seroit de la faire faire alternativement par le magistrat & le clergé , suivant des formulaires invariables & approuvés par l'état. Alors on ne se plaindroit plus si amérement de la foule des mauvais prédicateurs , car ils seroient tous également bons.

On trouve qu'il y a eu jadis à la Chine un grand-prêtre nommé le *Tai-che-ling* , dont le pouvoir a diminué à mesure que la puissance du prince a augmenté. Cette révolution & beaucoup d'autres énervèrent enfin tellement la religion nationale , dont les dogmes étoient d'ailleurs mal

liés entre eux, qu'il fallut avoir recours à une religion étrangère, & on adopta celle des Indes : mais malheureusement elle n'étoit plus dans sa pureté primitive, & c'est *Fo* ou *Budha* qui avoit surtout travaillé à la corrompre, en y introduisant la doctrine du repos & de la méditation, d'où naquit le monachisme, ou plutôt ce fléau dont je parlerai plus amplement dans l'instant.

Les Chinois auroient beaucoup mieux fait de conserver dans toute son étendue l'ancien ministère de leur *Tai-che-ling*, que de s'abandonner aux bonzes, nation paresseuse & avide, qui ne tient par aucun lien à la constitution de l'état: soit qu'elle mendie, soit qu'elle possède des terres, la superstition lui est également nécessaire; c'est par-là qu'elle acquiert; c'est par-là qu'elle conserve. Il étoit d'autant moins expédient de souffrir des religieux adonnés au sohisme, que la Chine avoit déjà alors d'autres moines qui suivoient l'ancienne secte des immortels, dont il est parlé, dans Hérodote & dans Platon qui en avoit eu connoissance, parce que de son tems elle étoit répandue au nord de la Grèce, & dès-lors les Gètes l'avoient portée dans la Valachie & la Moldavie.

Il n'est point absolument étonnant que les Chinois n'ayent pu imaginer eux-mêmes une religion convenable au génie &

quelques écrivains modernes ne sauroient assez louer : mais comme ce pays est plein de sectes , les magistrats de toutes ses provinces n'ont point une religion uniforme ; & quoiqu'ils prèchent sur les mêmes sujets , leurs opinions particulières peuvent aisément prédominer dès qu'ils se sentent quelque zèle soit pour , soit contre les opinions des sectaires de *Fo* & de *Lao-Kium*. Il est ridicule de croire que de petits mandarins ne se laissent point entraîner par les séductions des bonzes qui ont tant de fois entraîné toute la cour , au point que l'on a vu l'empereur *Kao-tsou* descendre de son trône , & se faire novice dans une bonzerie. S'il existoit un pays où le culte fût uniforme , alors la meilleure méthode pour donner à l'instruction publique toute la force qu'elle peut humainement avoir , ce seroit de la faire faire alternativement par le magistrat & le clergé , suivant des formulaires invariables & approuvés par l'état. Alors on ne se plaindroit plus si amérement de la foule des mauvais prédicateurs , car ils seroient tous également bons.

On trouve qu'il y a eu jadis à la Chine un grand-prêtre nommé le *Tai-che-ling* , dont le pouvoir a diminué à mesure que la puissance du prince a augmenté. Cette révolution & beaucoup d'autres énervèrent enfin tellement la religion nationale , dont les dogmes étoient d'ailleurs mal

liés entre eux, qu'il fallut avoir recours à une religion étrangère, & on adopta celle des Indes : mais malheureusement elle n'étoit plus dans sa pureté primitive, & c'est *Fo* ou *Budha* qui avoit surtout travaillé à la corrompre, en y introduisant la doctrine du repos & de la méditation, d'où naquit le monachisme, ou plutôt ce fléau dont je parlerai plus amplement dans l'instant.

Les Chinois auroient beaucoup mieux fait de conserver dans toute son étendue l'ancien ministère de leur *Tai-che-ling*, que de s'abandonner aux bonzes, nation paresseuse & avide, qui ne tient par aucun lien à la constitution de l'état: soit qu'elle mendie, soit qu'elle possède des terres, la superstition lui est également nécessaire; c'est par-là qu'elle acquiert; c'est par-là qu'elle conserve. Il étoit d'autant moins expédient de souffrir des religieux adonnés au fohisme, que la Chine avoit déjà alors d'autres moines qui suivoient l'ancienne secte des immortels, dont il est parlé, dans Hérodote & dans Platon qui en avoit eu connoissance, parce que de son tems elle étoit répandue au nord de la Grèce, & dès-lors les Gètes l'avoient portée dans la Valachie & la Moldavie.

Il n'est point absolument étonnant que les Chinois n'aient pu imaginer eux-mêmes une religion convenable au génie &

aux mœurs d'un peuple civilisé : mais on s'étonne de ce qu'en choisissant parmi les religions étrangères ils ayent fait un si mauvais choix (*a*). Dans les tems dont il s'agit, le culte des Parsis étoit préférable au zohisme, & surtout pour un peuple pauvre comme celui de la Chine ; car les Parsis n'avoient point alors de moines, & leurs dogmes étoient précisément faits pour encourager l'agriculture : aussi les princes de l'Asie qui les ont reçus dans leurs états ne s'en sont-ils point repentis, & il seroit à souhaiter qu'on pût dire cela en Europe des Juifs, qui auroient d'autant plus besoin d'être réformés qu'ils ne veulent pas se réformer eux-mêmes, & ils font l'usure comme au tems de Moïse. Au reste, quelque corrompu que fût le culte des Indes lorsqu'on l'apporta à la Chine, il y restoit encore quelques institutions fort propres à corriger la férocité naturelle d'un peuple Scythe ; car le novateur *Budha* n'avoit point diminué cette horreur pour l'effusion du sang humain qui caractérisa toujours les dogmes des Indous, qui ont par-là racheté différentes superstitions qu'on leur pardonne ou que l'on ne leur objecte pas. Les bon-

---

(*a*) Quelques historiens disent que l'empereur *Ming-ti* introduisit la religion indienne à la Chine à l'occasion d'une apparition & d'une prophétie de *Confucius*, mais ce sont là des fables grossières.

zes vouloient même abolir à la Chine le supplice de mort, mais ce supplice ne sauroit être aboli dans un état despotique où rien n'est plus variable que la volonté des princes qui se succèdent toujours sur un trône chancelant. L'avis des bonzes, loin d'avoir prévalu à l'égard des coupables, n'a pas même été adopté à l'égard de leurs familles innocentes que le gouvernement de la Chine traîne toujours sur l'échafaud, si l'on en excepte les femmes qu'on vend comme esclaves, suivant la maxime des Scythes dont parle Hérodote (*b*), & ce sont des colonies Scythiques qui ont répandu cette coutume en Russie où elle a subsisté jusqu'à nos jours.

L'ancienne religion de la Chine consistoit principalement dans des sacrifices qu'on offrois sur des montagnes où les empereurs se rendoient avec le grand-prêtre, & ils y immoloient vraisemblablement l'un & l'autre des victimes. On montre dans la province de *Chan-tong* une montagne appellée *Tai-chan*, que quelques Chinois regardent comme la plus haute de leur pays : or on sait & par la tradition & par l'histoire, que c'est sur son sommet que l'on a longtems sacrifié.

---

(*b*) *Quos morte rex afficit, eorum ne liberos quidem relinquit; sed universos mares interficit, feminis nil lacit.* Herod. Lib. IV.

Mais les inscriptions qui doivent y exister paroissent fort suspectes , quoiqu'il ne soit pas impossible qu'on y rencontre quelques monumens comme sur plusieurs hauteurs du nord de l'Europe , où les Scandinaviens ont entassé des pierres prodigieuses , quelquefois chargées de runes ; & les caractères de la Laponie , dont on vient de parler , étoient taillés dans des poteaux plantés sur la crête d'un rocher très-élévé , où des débris d'ossements confusément épars prouvent que les Lappons ont fait des immolations plusieurs années de suite , & cette particularité n'affoiblit assurément point le sentiment de ceux qui regardent ces peuples comme une filiation des Huns , puisqu'on connoit dans la province du *Chen-si* la montagne où les Huns eux-mêmes ont sacrifié . Enfin on trouve dans la Tartarie & une partie de la Sibérie des élévations semblables sur lesquelles les voyageurs ont encore vu de nos jours pratiquer des cérémonies religieuses , & cette coutume doit avoir été presque générale parmi la plupart des Scythes , dont les Chinois descendent indubitablement , & le nom de leur grand-prêtre paroît avoir été relatif à des sacrifices offerts dans des lieux élevés . Mais la difficulté est de savoir à quelles espèces de divinités on les adressoit ; car la théologie chinoise a rempli le ciel & la terre d'une innombrable foule de génies ,

parmi lesquels ceux des montagnes ou les oréades occupent un rang très-distingué, & on leur témoigne encore aujourd'hui des honneurs divins dans toute l'étendue de l'empire où les pagodes les plus célèbres sont situées sur les plus hautes montagnes (*c*).

Des hommes qui n'avoient ni villes, ni forteresses, & qui étoient souvent en guerre, comme les sauvages des pays froids y sont presque toujours, ont pu trouver sur les hauteurs une retraite après avoir été battus dans les plaines : il est donc assez naturel qu'on ait choisi ces asyles pour y remercier le ciel ou pour l'implorer de plus près ; & insensiblement on aura fixé sur les montagnes des divinités locales pour leur offrir le sang des victimes qu'on avoit d'abord offert au ciel visible ; car l'invention des génies ou des fantômes qu'on appelle ainsi, paroît postérieure au culte des astres & du firmament.

Lorsque le père le Comte soutient dans ses mémoires que les Chinois ont honoré le Créateur dans le plus ancien temple de l'univers, aussi-tôt la Sorbonne allarmée mal à propos condamna cette proposi-

---

(*c*) *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine.* Tom. I. Lettre IV.

tion (d). Cependant on ne voit pas en quoi une telle proposition a pu être de la compétence de la Sorbonne , vu qu'il s'agit ici d'un simple fait historique qui n'intéresse en quelque manière que ce soit la religion qu'on professe en France. Il falloit laisser juger de toutes ces choses des historiens & des philosophes , & alors on se seroit apperçu clairement que le fait hazardé par le père le Comte est une fable & non une hérésie. Dans les siècles les plus reculés , les Chinois n'avoient pas même des temples , puisqu'ils sacrifioient sur les montagnes comme les autres Scythes Asiatiques : & si Mr. de Leibnitz n'a pu découvrir aucune trace de la création du monde dans leurs livres écrits long-tems après qu'ils furent polisés , il est aisè de s'imaginer quelles ont dû être leurs idées lorsqu'ils étoient encore barbares , & leur barbarie paroît avoir été très-grande jusque vers l'an 1122 avant notre ère ; car on dit qu'alors un conquérant , nommé *Vou-vang* , vint avec deux ou trois-mille hommes s'emparer de la Chine où il fit quelques loix , & où il tâcha de fixer les habitans qui inclinoient en-

---

(d) *Censura facultatis theol. Parif. lata in propositions excerptas ex libris , mémoires sur la Chine , histoire de l'édit de l'empereur Cang-hi , & lettres sur les cérémonies chinoises.*

core vers la vie ambulante, puisqu'ils transféroient souvent leurs bourgades qui n'étoient que des assemblages de cabanes portatives & des tentes. Alors toutes les connaissances historiques consistoient en quelques traditions sur les successeurs de l'ancien kan *Fo-hi* que sa mère conçut miraculeusement ; car il n'eut point de père, à ce que disent les mythologistes de la Chine, qui doivent avoir copié cette fable sur celle qui a eu cours parmi les Scythes, qu'on fait aussi avoir rapporté leur origine à une fille qui accoucha par prodige d'un enfant appellé *Scythia* suivant Diodore de Sicile ; car Hérodote prétend qu'elle n'étoit pas vierge, & lui suppose un commerce avec Hercule, dont il n'est jamais question dans les fables scythiques. Au reste, Hérodote & Diodore s'accordent sur la figure monstrueuse de cette femme, dont les Scythes se croyoient issus : son corps depuis le bas de la poitrine ressembloit à celui d'un serpent, & voila ce que les Chinois disent de *Fo-hi* même (e).

---

(e) Le père de Prémare qui a fait, comme on fait, beaucoup de recherches sur la mythologie chinoise, dit qu'un auteur nommé *Ven-tsé* prétend que *Fo-hi* avoit le corps d'un serpent. Quant à son père, ajoute-t-il, les Chinois disent qu'il n'en eut point, & que sa mère le conçut par miracle. Discours préliminaire du *Chou-King* pag. 107.

La singuliere analogie qui existe entre ces traditions populaires prouve qu'elles ont été puisées dans une source commune ; & si à cela on ajoute la conformité entre l'emblème du dragon , que les Scythes & les Chinois ont porté dans leurs drapeaux , on se convaincra de plus en plus que ces deux nations sortoient d'une même tige : car les premiers drapeaux des empercurs de la Chine étoient attachés comme des voiles de navires à leurs chars , & s'enfioient lorsque le vent les faisoit , ainsi que les enseignes scythiques , décrites par Arrien (f).

On assure que le plus ancien simulacre religieux que les Chinois ayent fabriqué a été un trépied , ou pour parler d'une maniere plus intelligible , un grand vase à trois supports , garni de deux anses , tel que ceux dont il est parlé dans Homere & dans des vers attribués sans raison à Hé-

(f) On s'est contenté d'indiquer ce passage d'Arrien dans la préface ; mais ici nous en inférerons la traduction latine.

*Signa Scythica sunt dracones convenienti longitudine pendentes ex contis. Fiunt autem ex pannis inter se consutis , diversi - coloribus , capite , reliquoque corpore omni ad caudam usque simili serpentibus ; in speciem maxime formidabilem , quantum potest , instructio . Utuntur autem his sophismatibus ; quando quieti stant equi , nil amplius quam pannos videoas diversi - colores ad inferiora dependentes : quando verò currunt , inflati turgescunt in tantum ut ipsas quoque feras specie referant.*  
TACT I. pag. 80.

fiode. Mais nous ne savons pas comment on a pu trouver du rapport entre ce tré-pied de la Chine & celui de Delphes; hormis qu'on n'adopte la tradition qui a eu beaucoup de vogue dans l'antiquité, & qui attribuoit la fondation du temple de Delphes à des Scythes surnommés Hyperboréens; parce qu'ils habitoient au nord des monts de la Trace, dans lesquels les Grecs méridionaux plaçoient la source du vent appellé Borée: de sorte qu'à leur égard toutes les peuplades répandues au-delà de la Thrace étoient Hyperboréennes. Mais on en imagina ensuite d'autres vers les Alpes & même vers les Pyrénées, & ce sont celles-là qui doivent avoir sacrifié des ânes, & porté dans la Grèce les premiers plants d'oliviers, qui n'y venoient pas des environs de Saïs dans le Delta; mais quand même les Scythes auroient fondé le temple de Delphes, que Pausanias dit avoir été dans son origine une chétive cabane, il est certain que le culte y fut ensuite très-altéré & mêlé de pratiques égyptiennes, comme nous le voyons par le loup, qui étoit consacré à Apollon précisément comme dans la grande préfecture Iycopolitaine de la Thébaïde.

Au reste les anciens Chinois ne se contenterent pas d'avoir un vase mystérieux; car ils en firent encore huit autres. Et ce sont-là les talismans, ausquels on attacha les destinées de l'empire, partagé alors

en neuf provinces, dont chacune étoit par conséquent sous la protection d'un de ces chaudrons à trois pieds.

Cette superstition bizarre ne peut avoir sa source que dans les sacrifices où l'on aura d'abord employé des trépieds pour y cuire les victimes, & on sait que les Scythes les cuisoient dans des especes de marabouts, qui, à leur grandeur près, ressembloient aux crateres de Lesbos; ensuite on aura révéré les vases mêmes, sous prétexte que les génies ou les manitous s'y logeoient pour goûter la viande qui leur étoit destinée, & les Chinois leur ont offert comme tous les Tartares de la chair de cheval. Leurs autres victimes consistent en chiens, en cochons, en poules, en brebis & en bœufs: mais ces sacrifices cruels & sanglans n'ont pu avoir lieu lorsque les empereurs ont exactement suivi la religion des Indes, qui ne permet en aucun cas le brûlicide. (g) Et ce n'est que depuis l'établissement de cette religion qu'on a quelquefois défendu de tuer des chameaux, des vaches & des chevaux: cependant le peuple les mange

-(g) Sous le règne de l'empereur *Kao-ts'u* on n'immola aucune victime pendant les grands sacrifices, & ce prince ordonna de substituer des figures de pâte aux animaux. Mais cet usage, plus utile à la Chine qu'aux Indes mêmes, a depuis été aboli, & les bouciers ont reparu dans les sacrifices.

Lorsqu'ils meurent de vieillesse, & lors même qu'ils meurent de maladie, comme on le voit tous les jours à Pékin & à Canton; sans que la police se mette en peine de faire cesser des abus, d'où il peut souvent résulter une indisposition épidémique. Il paroît que c'est l'extrême misère, qui y a fait surmonter cette aversion que l'homme a naturellement pour une nourriture de cette espèce, & tandis que la famine enlève souvent une partie de la population dans les villes de la Chine, les mandarins servent sur leurs tables des nids d'oiseaux, des nerfs ou des tendons de cerfs, des nageoires de requins, des pieds d'ours, des *swallows*, des champignons des Moluques, & enfin tout ce qu'ils ont pu imaginer de plus cher & de plus exquis à leur goût.

Après qu'on eut consacré les neuf trépieds mystérieux dont on vient de faire mention, un prince connu sous le nom de *Von-yé* érigea encore à la Chine un autre simulacre, qui représentoit le génie du ciel sous une forme humaine, comme l'assure le pere Amiot dans un mémoire envoyé à Mr. de Guignes (*b*). Mais ce fait nous paroît peu probable, parce que ce n'étoit point la coutume des anciens

---

(*b*) Il est inséré dans les observations sur le *chou-king*, pag. 346.

Scythes d'employer des statues dans le culte religieux. Et ce qui augmente à cet égard beaucoup nos soupçons, ce sont les circonstances bizarres, que le pere Amiot rapporte au sujet de ce simulacre ou de cet automate chinois, qu'on faisoit selon lui jouer aux échecs ou aux dames contre les courtisans disgraciés; & quand ils ne gagnoient point la partie, on les massacroit dans l'instant, ce qui arrivoit, dit-il, presque toujours. Cette fable ridicule & grossière cache vrai-semblablement une coutume, qui peut être la même que celle dont il est question dans Hérodote, au sujet des Scythes accusés d'avoir fait un faux serment en jurant par le trône du roi. Soit pour les convaincre, soit pour les absoudre, on faisoit jouer entr'eux les augures à une espece de divination ou de jeu de hazard, & ceux qui perdoient étoient mis inhumainement à mort, hormis qu'ils ne fussent tous d'accord à déclarer que l'accusé avoit fait le faux serment qu'on lui imputoit. Au reste, il est aisé d'entrevoir dans cet usage l'immolation des victimes humaines qu'on offroit sous prétexte de prolonger la vie des rois malades, & telle est l'origine de ces dévouemens dont on cite tant d'exemples dans l'histoire chinoise, qui est éclaircie en différentes parties par nos recherches sur les mœurs scythiques.

Ce n'est proprement que parmi les Isse-

dons, dont les uns habitoient au sud de l'Oxus, & les autres dans l'Igour, qu'on trouve les sacrifices annuels en l'honneur des ancêtres, & les offrandes faites aux morts, ainsi que cela se pratique de tout tems chez les Chinois, qui paroissent avoir eu des *miao*, c'est-à-dire des endroits où ils nourrissent les ames, avant que d'avoir eu des temples, & on fait que cette superstition a fait un point essentiel de leur culte & de leurs rits. Aujourd'hui les Tartares Mandhuis ont très-sagement aboli le grand deuil : (i) il duroit trois ans, pendant lesquels un fils devoit tous les jours porter un petit plat de riz ou de viande aux mânes de son pere ; les affaires publiques lui étoient alors généralement interdites, & s'il perdoit en même tems sa mere, son deuil duroit six ans : s'il perdait encore un enfant unique ou un frere ainé, il passoit la meilleure partie de sa vie dans les apparences de la tristesse & une inaction réelle. Jamais usage ne fut plus nuisible à la société, ni plus gênant pour l'homme social, ni plus inutile aux morts. Aussi ces cérémonies lugubres

---

(i) Les Tartares ont réduit le grand deuil à cent jours, mais ils sont tombés de leur côté dans un autre excès en faisant des dépenses prodigieuses aux funérailles, où ils boivent & mangent comme tous les Scythes, mais plus particulièrement comme les Gétes & les Issedons.

& accablantes ont-elles beaucoup influé sur le caractère des Chinois, qui ont dû avoir malgré eux recours aux farceurs & aux baladins pour être de tems en tems distraints : car il en est des indispositions morales comme des indispositions physiques : les contraires s'y guérissent par les contraires. Ce singulier besoin a insensiblement rempli tout l'empire d'une innombrable foule de gens, qu'on a eu tort de nommer des comédiens ; puisque ce sont des bouffons grossiers, dont le jeu n'est soutenable aux yeux & aux oreilles que de ceux qui ont essuyé un deuil de six ans. Tout ce que des jésuites exagérateurs avoient écrit de la perfection & de la régularité du théâtre chinois a été hautement contredit par les voyageurs modernes, qui, comme Osbeck & Torren, ne font pas le moindre cas de ces farces : aussi Mr. de Bougainville, qui en vit quelques-unes à Batavia, souhaita-t-il d'abord de n'en jamais plus revoir de semblables (*k*). Cet écrivain judicieux paroît avoir bien ob-

(*k*) „ Indépendamment des grandes pieces, qui se représentent sur un théâtre, chaque carrefour dans le quartier chinois a ses tréteaux, sur lesquels on joue tous les soirs des petites pieces & des pantomimes. *Du pain & des spectacles*, demandoit le peuple Romain : il faut aux Chinois du commerce & des farces. Dieu me garde de la déclamation de leurs acteurs & actrices qu'accompagnent ordinairement quelques instrumens. C'est la charge du récitatif

servé que les Chinois ne sauroient se passer des bouffonneries de leurs saltinbanques, & ce besoin a eu, comme on vient de le dire, sa source dans l'excessive durée de leurs rits attristants, qui à la vérité n'ont point été les mêmes dans tous les siècles : on y a fait de tems en tems des changemens essentiels, mais plutôt pour les outrer que pour les adoucir ; car telle est la marche ordinaire de la superstition.

On ne faisoit point jadis des offrandes à de petites tablettes où le nom des morts fût écrit : mais on prenoit un enfant, qui buvoit & mangeoit au nom même des mânes, & il finissoit par s'écrier *pao*, c'est-à-dire *je suis rassasié*. Là-dessus le sacrificateur répondoit, *buvez & mangez encore.* (1)

Il est impossible de savoir comment on a voulu trouver entre cet enfant chinois, employé dans les funérailles, un rapport très-marqué avec la coutume des Egyptiens, qui, à l'issue de leurs repas d'allégresse & de joye, faisoient voir aux conviés la re-

---

obligé, & je ne connois que leurs gestes qui soient encore plus ridicules."

*Voyage autour du monde, tom. II. pag. 224.*

(1) Le pere du Halde rapporte cet usage dans sa *description de la Chine tom. II. pag. 154*, & il ne prévoyoit vraisemblablement point que l'on s'aviseroit d'y trouver du rapport avec l'usage des Egyptiens.

présentation d'un mort; & on leur disoit: buvez & réjouissez-vous: car tels vous deviendrez. Maximé qu'un ancien poète a renfermé dans un vers que tout le monde fait par cœur.

Aucun homme judicieux ne fauroit découvrir la moindre analogie entre ces deux usages, puis qu'à la Chine il s'agissoit d'une cérémonie funèbre, d'un sacrifice & d'un enterrement. En Egypte au contraire il s'agissoit d'une fête, ou d'un grand repas que des amis se donnoient les uns aux autres dans la seule vuë de se divertir, comme nous le savons par Hérodote & par Plutarque, qui ne disent point, & qui n'ont pas même pensé à dire que cette fête se célébrait en présence des momies ou des corps embaumés des ancêtres, qu'on mettoit d'abord dans des ~~caveaux~~; hormis qu'il n'y eut quelque empêchement de la part des loix, ou de la part des créanciers; mais dans l'un & l'autre cas c'étoit une espece d'infamie de ne pouvoir enterrer ses parens.

D'ailleurs il n'y a pas, comme on voit, la plus foible ressemblance entre une petite statue de bois, longue tout au plus de deux coudées, qui représentoit un mort, & entre des enfans chinois bien portans, qui buvoient & mangeoient au nom de leur pere ou de leur mere, lorsqu'on les portoit au tombeau.

Ainsi toutes les conformités qu'on a vou-

Il découvrir ici sont de la même espece que celles que Mr. Huet a vu entre Moïse & Adonis, Mr. Fourmont entre Typhon & Jacob, & Croëse entre les personnages de l'écriture & les héros d'Homère. Il est selon lui prouvé par mille circonstances, qu'Ulysse chez la nymphe Calypso est Loth avec ses filles.

Ce qu'on a dit jusqu'à présent de la religion des Chinois suffiroit pour démontrer qu'elle differe dans tous ses points de la religion des Egyptiens : il existe même une opposition si sensible entre les rits de ces peuples, qu'il faudroit être aveugle pour ne s'en point appercevoir, ou singulièrement opiniâtre pour n'en pas convenir. On n'a jamais ouvert à la Chine aucun cadavre humain dans l'idée de le convertir en momie, & toutes les pratiques relatives à l'art de l'embaumeur y ont toujours été & y sont encore absolument inconnues. On observe la même différence entre les dogmes sur l'état futur de l'âme ; car loin que les Chinois ayent osé parler de l'*amenthes* des Egyptiens, on ne trouve dans leurs anciens kings ou dans leurs livres canoniques, aucune notion d'un purgatoire ou d'un paradis. Et voilà pourquoi tant de favans d'Europe & tant de missionnaires ont constamment soutenu que ce peuple ne croit point l'immortalité de l'ame. Mais en ce cas les offrandes qu'il fait aux morts renferme-

roient en elles-mêmes la plus grande contradiction dont l'esprit humain soit capable. S'il supposoit une destruction totale des facultés spirituelles, l'usage où il a toujours été de présenter des viandes aux morts seroit, dis-je, une cérémonie sans but, sans objet, & enfin une preuve manifeste de délire.

Mais la vérité est que les Chinois ont des idées si bizarres sur toutes ces choses, qu'ils ne peuvent naturellement admettre des endroits où les ames soyent en captivité : car ils croient qu'elles deviennent *kuei-chin* ou manitous, qu'elles voltigent, & conservent jusqu'à un certain point la liberté d'aller & de venir (m).

On peut répandre quelque lumière sur ceci, en rapportant une sentence prononcée à la Chine contre deux jésuites, coupables d'avoir prêché les dogmes de la religion catholique malgré l'édit qui le leur défendoit. Ces bonzes, y est-il dit, ayant débité une doctrine, qui contient divers points sur la vie, la mort, le paradis, l'en-

(m) On ne parle pas ici du peuple de la Chine, qui suit la religion des Indes, & qui croit à la transmigration des ames, le système le plus généralement adopté.

On ne fauroit dire que l'ancienne doctrine des Chinois, dans laquelle les ames sont supposées devenir manitous ou *kuei-chin*, exclut entièrement les peines & les récompenses : car ces manitous peuvent être tranquilles ou persécutés par les mauvais

fer, & d'autres faussetés de cette nature, ils ont trompé plusieurs personnes par cette doctrine. Conformément aux loix de l'empire ces bonzes ont mérité la mort. Là-dessus le grand tribunal des crimes marqua sur la sentence, qu'ils soient étranglés (n).

Ceux qui rendirent cet arrêt sanguinaire étoient, comme on le voit, des hommes qui n'avoient aucune expérience des affaires de ce monde. Car le marquis Beccaria observe fort bien dans son traité des délits & des peines, qu'il ne faut jamais punir par des chatimens douloureux & corporels le fanatisme : ce crime qui se fonde sur l'orgueil tireroit de la douleur même son aliment & sa gloire. L'infamie & le ridicule sont, suivant lui, les seules peines qu'il faut employer contre les fanatiques. Mais il y en a une troisième beaucoup plus efficace, & qui consiste à les renfermer.

Tout ce que l'on peut conclure de la sentence chinoise, que nous venons de citer, c'est que ceux qui la prononcerent regardoient comme une chimère les endroits où l'on voudroit renfermer les ames, soit pour les punir, soit pour les récompenser : mais ils n'expliquent en aucune maniere

---

génies, qu'on appelle en chinois d'un terme qui a quelque rapport avec celui de démons.

(n) Cette sentence est extraite des *lettres édifiantes*, recueil XXVIII.

leurs propres opinions qui ne sont ni des plus sublimes, ni des plus raisonnables.

Ils supposent les ames humaines composées de deux substances : celle par laquelle nous sentons descend, selon eux à la mort, en terre : celle par laquelle nous pensons, remonte au ciel ou dans la moyenne région de l'air. Or ils s'imaginent que ces deux substances sont tellement émues, & tellement ébranlées par la piété & la dévotion de ceux qui font des sacrifices aux morts, qu'enfin elles se réunissent pour venir goûter les offrandes qui leur sont destinées, & que les assistants finissent par manger eux-mêmes, précisément comme les Lappons, qui dévoroient la chair des victimes, & offroient ensuite les os aux dieux.

Ce système singulier ne peut se combiner en aucune maniere avec la doctrine d'un enfer ou d'un paradis, d'où les ames ne s'échapperoient pas si aisément à l'aspect d'un plat chargé de riz ou de viande, que des superstitieux iroient leur présenter. Et on voit maintenant quel est le véritable sens de l'arrêt prononcé contre les deux missionnaires, arrêt qui ne prouve assurément point que les Chinois nient l'immortalité de l'ame, de la maniere dont on l'a soutenu jusqu'à présent en Europe. Les lettrés eux-mêmes se donnent mille peines pour faire descendre sur une table l'esprit de Confucius, dont

L'histoire est peu connue , & plusieurs savans la regardent comme un roman ou un amas de fables chinoises , ausquelles d'imbeciles missionnaires ont joint les leurs . Le pere Martini dit sérieusement qu'on annonça un jour à ce prétendu philosophe , que des chasseurs avoient tué un animal singulier , qui ressembloit un peu à un agneau : là - dessus il se mit à pleurer amérement , & s'écria au fort de sa douleur qu'enfin il voyoit bien que sa doctrine ne seroit point de longue durée .

Cet agneau du pere Martini est un monstre sorti , comme on le fait , de l'imagination des jésuites : mais les propres disciples de Confucius doivent avoir attesté que l'ombre d'un homme nommé *Tcheou-Kong* , mort depuis six - cents ans , apparoissoit toutes les nuits à leur maître , dont l'esprit étoit d'ailleurs imbû de différentes superstitions sur les sortileges ou la divination par les baguettes , comme on le voit par les interprétations qu'il a données de la table de l'*Yking* , & ce livre est le moins suspect de tous ceux qu'on lui attribue .

Il faut ici rapporter , avec le plus de clarté qu'il est possible , les expressions de Mr. Visdelou , parce qu'elles font de la dernière importance & absolument décisives .

*Non seulement , dit-il , Confucius approuve les sorts ; mais il enseigne encore en*

termes formels l'art de les déduire. Et certainement cet art ne se déduit que de ce que Confucius en a dit dans son commentaire sur l'*y-king*. De plus Tço-Kieou-ming, disciple de Confucius, dont il avoit écrit les leçons dans ses commentaires sur les annales canoniques, y a inséré tant d'exemples de ces sorts, que cela va jusqu'au dégoût. Il fait cadrer si juste les événemens aux prédictions, que, si ce qu'il en dit étoit vrai, ce seroient autant de miracles. D'ailleurs tous les philosophes chinois jusqu'à ceux d'aujourd'hui usent de ces sorts; & même la plupart assurent hardiment que par leur moyen il n'y a rien qu'ils ne puissent prédire. Enfin tous tiennent pour le livre des sorts (o).

Mr. Visdelou, qui vient de nous procurer ces éclaircissements, étoit bien plus versé dans la langue & dans la littérature chinoise que le P. Gaubil, qui n'a pu traduire le *chou-king* en françois qu'à l'aide d'une traduction tartare, tandis que Mr. Visdelou l'expliquoit à livre ouvert: aussi lui donna-t-on un certificat impérial par lequel on le reconnoît pour un savant très-instruit (p). Ainsi son témoignage

(o) Notice de l'*y-king*. p. 410.

(p) Ce certificat impérial, donné à Mr. Visdelou, étoit une pièce de latin sur laquelle on lidoit: *Nous re-*

moignage est ici d'un grand poids ; mais ce ne peut être que pour se conformer au style ordinaire des relations , qu'il donne le nom de philosophes aux lettrés chinois , qui , corrompus par la doctrine de Confucius , se mêlent de prophétiser au moyen de la rabdomancie : car cela décele une superstition si grossière , une foiblesse si grande & une ignorance si formelle , que de tels hommes ne peuvent trouver d'excuse aux yeux même de ceux qui ont porté la prévention en faveur de la Chine extrêmement loin . Mr. de Guignes , après avoir rapporté un passage d'Eusebe touchant les peuples de la Sérique , dit que l'éloge qu'on y donne à ces peuples est exagéré , comme nous exagerons actuellement , ajoute-t-il , ceux que nous donnons aux Chinois . Mais en vérité je ne vois point sur quoi cet usage de mentir & d'exagérer sans cesse peut être fondé : par-là on perd un tems irréparable , & on dérobe encore celui du lecteur qui croit s'être instruit ; tandis qu'on l'a rendu beaucoup plus ignorant

---

connoissons que cet homme venu d'Europe est plus bâut en lumiere & en science dans nos caractères chinois , que ne le sont les nôres au-dessus de nos têtes , & qu'il est plus profond en pénétration & en connoissance que les imbumes sur lesquels nous marchons . Ce mauvais jargon ne signifie autre chose , sinon que le porteur de la patente savoit lire & parler le chinois .

*Tom. II.*

M

qu'il ne l'étoit , en l'induisant en erreur par des fables historiques qui ne valent quelquefois pas les rêves d'un homme qui dort paisiblement . Quant à moi je ne me rebute point de citer des faits , & d'en indiquer les conséquences , parce que cette méthode suffit pour dissiper toutes les exagérations qu'on a répandues en Europe au sujet des Chinois depuis Marc Paul jusqu'au P. Bouvet qui a fait le panégyrique de l'empereur *Cang-hi* dans le style des légendaires , & à peu près comme Martini a fait le panégyrique de Confucius , qui répétoit sans cesse , dit-il , que *c'est dans l'occident qu'on trouve le saint* ( q ) . Et si l'on en croit quelques historiens qui écrivent comme des enfants , ces paroles ont entraîné de singulières conséquences : car , suivant eux , on s'en est prévalu pour introduire à la Chine la religion des Indes . Mais ceux qui ont beaucoup mieux approfondi les choses se sont apperçus que c'a été une espece de nécessité de donner à ce pays un culte étranger , mieux lié que ne l'é-

( q ) *Martini hist. sinensis. lib. IV. p. 194.*

Il court un livre intitulé *kia-yu* : c'est une espece de vie de Confucius , que les lettres eux-mêmes méprisent comme un roman : cependant il feroit à souhaiter qu'on en donnât une traduction pour voir si ce n'est point dans ce roman que les missionnaires ont puise les prodiges qu'ils rapportent au sujet de Confucius .

toient les pratiques des anciens sauvages de la Scythie. Au reste il n'est pas ais<sup>e</sup> de justifier ceux d'entre les missionnaires qui ont deshonoré & leur jugement & leur propre ministere, en soutenant que Confucius a prophétisé la venue du messie au moyen de la table des sorts & des baguettes magiques (*r*).

En supposant pour un instant, que ce Chinois ait réellement répété les paroles qu'on lui attribue, alors on ne peut en trouver le véritable sens que dans les entretiens qu'il avoit eus, à ce qu'on dit, avec *Lao-Kium*, qui voyagea, suivant toutes les apparences, aux Indes & au Thibet, où il doit avoir vu le grand lama : car ce que nous appellen<sup>ons</sup> aujourd'hui la secte de *Lao-Kium* n'est autre chose que le culte lamique un peu défiguré, ou bien la secte des immortels, dont il est fait mention dans plusieurs auteurs grecs, qui nous apprennent que de leur tems on voyoit déjà parmi les Thraces & les Scythes des ordres mo-

---

(*r*) On voit bien que le P. Couplet a voulu désigner le messie, lorsqu'à la page 78 de son livre sur les sciences des Chinois, il fait dire à Confucius les paroles suivantes : *expectandum est quod ad cedniat ejusmodi vir faminè sanctus ; ac tum denum sperari potest ut adeo excellens virtus illo duce ac magistro in actum prodeat.*

De telles absurdités ne méritent pas d'être résutées sérieusement.

nastiques ou des congrégations religieuses, formées par des célibataires qui ne différoient en rien des bonzes qui suivent la règle de *Lao-Kium*, & qu'on nomme ordinairement *Tao-ssé*, c'est-à-dire les immortels.

Ainsi le prétendu saint, que Confucius croyoit être dans l'occident, est quelque célébre faquir des Indes, ou bien le grand-lama lui-même : car je ne pense pas qu'il ait voulu désigner quelqu'un de ces personnages qu'on nomme en Europe les philosophes Scythes, comme *Zamolxis*, *Zautas*, *Abaris*, *Diceneus* & *Toxaris* : car *Anacharsis* paroît avoir vécu un peu plus tard, s'il est vrai qu'il ait été contemporain de Solon & de Confucius même, dont les principales maximes ont certainement quelque rapport avec celles qu'on prête à *Anacharsis* dans le recueil qu'en a fait Stanley (5). Les autres philosophes de la Scythie nous sont peu connus : on entrevoit seulement qu'ils ont enseigné la morale & la culture de quelques graines alimentaires qui étoient sauvages dans leur pays : & nous savons qu'il en croit

---

(5) *Hist. philos. part. I.* p. 88. *Anacharsis* recommandoit la modération & un certain milieu entre les extrêmes, ce qui revient au milieu parfait de Confucius ; mais les hommes ont dit cela dans tous les pays. Au reste je doute que les maximes qui courent sous le nom d'*Anacharsis* soient de lui.

naturellement plusieurs de cette espèce entre le quarantième & le cinquante-deuxième degré de latitude nord dans notre ancien continent. Au reste, l'origine de l'agriculture étoit chez les Scythes enveloppée de différentes fables, & ceux qui habitoient vers le Boristhene se contentoient de dire qu'un jour il tomba du ciel une charue d'or dans leur contrée : cette fiction n'a pas besoin d'être interprétée, & elle est bien plus ingénieuse que cette grande chaîne d'or des mythologistes grecs.

On croit avoir découvert que le nom de Confucius n'est devenu fort célèbre à la Chine que plus de douze-cents ans après l'époque où l'on fixe sa naissance.

Ce ne fut que dans le huitième siècle de notre ère vulgaire, que l'empereur *Hiven-tsong* lui fit donner le titre de *roi des lettrés*, titre vain & ampoulé, qui lui fut ôté sous la dynastie des *Ming* (t). Là-dessus on s'imagineroit naturellement que l'empereur *Hiven-tsong* étoit un prince instruit & équitable, qui prétendoit honorer le mérite & encourager la vertu. Mais au contraire c'étoit un meurtrier

---

(t) Ce titre fut ôté à Confucius vers l'an 1384, & quelques historiens croient qu'il n'a été appellé pour la première fois *roi des lettrés* qu'en l'an 952 par l'empereur *Tai-tsou*.

souillé du sang de ses propres enfans , un homme vil & méprisable , adonné aux superstitions des *Tao-ssé* & gouverné par les eunuques qui remplirent tout l'empire de brigands , qu'on fait y avoir commis des excès horribles.

On peut croire que c'est vers ces tems de troubles & de fanatisme , que le culte religieux de Confucius fut mis en vogue dans quelques provinces , tandis qu'on n'en avoit pas même ouï parler dans d'autres : au moins les Arabes , qui voyagèrent alors à la Chine , n'en paroissent point avoir eu beaucoup de connoissance . Ils disent positivement que les Chinois ne s'appliquoient point encore aux sciences , & qu'ils étoient très-inférieurs aux Indiens ( u ) : ce qui est encore vrai actuellement , au moins par rapport à l'astronomie , puisque les bramines ont de nos jours déterminé avec justesse le tems où Vénus devoit passer sur le disque du Soleil ; ce qu'aucun lettré chinois n'a été en état de faire .

Nous pouvons maintenant démontrer jusqu'à l'évidence , que les Arabes ont eu raison de dire , que les lettres n'étoient point encore de leur tems cultivées à la Chine : puisque ce pays n'a commen-

---

( u ) *Anciennes relations des Indes & de la Chine publiées par Mr. Renaudot.*

cé à avoir des écoles publiques que vers l'an 1384 après notre ère, & on fait qu'elles furent bâties par l'empereur *Taessu*, fondateur de la dinastie des *Ming*. Cet avanturier né dans la boue, qui avoit été cuisinier ou valet dans un couvent de moines, ensuite voleur, ensuite chef de brigands, finit par devenir un des plus grands princes que la Chine ait eus. Mais les collèges qu'il éleva tomberent bientôt en ruines, & on dissipa d'une maniere ou d'une autre les revenus qui y étoient attachés, comme nous l'apprend un auteur chinois, qui écrivoit sous la dynastie actuelle des Tartares Mandhuis : après avoir rapporté différentes causes de cette honteuse décadence, il ajoute que *les sages réglemenst de l'empereur Taessu*, pour établir des écoles, soit à la campagne, soit dans les villes, étoient très négligés, & le pere Trigault nous assure qu'il n'en exis-toit plus aucune de son tems. (x)

On peut prouver encore la nouveauté du culte religieux qu'on rend à Confucius, par les cérémonies qu'on y observe, par la forme des ases sacrés qu'on y

---

(x) *Expedit. apud Sinas. lib. I. pag. 33. Voyez Nieuwof algemeene Beschryving van't Ryk Sina. fol. 22.*

Comme par le défaut d'écoles publiques on doit prendre un maître qui vienne instruire à la maison, l'auteur chinois que nous avons cité observe fort bien que les pauvres sont hors d'état de supporter

employé, & par les ornementz dont on charge le tabernacle & l'autel.

Tout cela a été copié sur le rituel des pagodes indiennes, & les pratiques des bonzes de *Fo*, si l'on en excepte la seule immolation des victimes, que les lettrés eux-mêmes y ont introduite ainsi que la puérile coutume d'éprouver ces victimes avec du vin chaud.

Il feroit réellement inutile de rechercher ici si les jésuites ont approuvé à la Chine les sacrifices solennels, qu'on fait à Confucius pendant les équinoxes : car il est bien certain qu'ils les ont hautement condamnés en Europe. Et la raison qu'ils en alléguoient, c'est qu'on y observe une affinité si marquée avec les superstitions indiennes, qu'on ne peut les tolérer, dit le pere le Comte, sans scandale, & sans crainte de subversion (y).

De ceci il suit nécessairement qu'avant l'établissement de la religion des Indes à la Chine, le culte de Confucius n'étoit point ce qu'il est de nos jours : aussi n'en

une telle dépense : ainsi l'ignorance se perpétue parmi leurs enfans ; & les familles riches sont par-là toujours dans les emplois qui exigent une certaine connoissance des caractères & des livres canoniques. C'est une très-mauvaise coutume.

(y) Les jésuites condamnoient les sacrifices solennels qu'on fait à Confucius, & ils approuvoient les sacrifices moins solennels. Voyez *responsum epis. copi Beritensis ad cardinalem Marescotum* &c.

trouve-t-on pas la moindre trace dans les siècles antérieurs à notre ère. On veut même que l'empereur Schi-chuandi ait fait jeter au feu tous les ouvrages de cet homme, qui avoit écrit ou gravé avec un clou sur des planches enfilées dans des cordes, & ces planches auroient pu faire la charge de deux ou trois chariots, si elles avoient contenu toutes les œuvres qui courent maintenant sous le nom de Confucius, mais on ne sauroit même prouver par aucun monument qu'il soit auteur du *tchun-tsieou* ou du *printemps & de l'automne*, le plus intéressant & le plus court des livres qu'on lui attribue, & qu'on place même au nombre des Kings, sans savoir précisément par qui cette chronique a été fabriquée (z).

Nous avons déjà observé, que l'incendie des livres allumé par Schi-chuandi est non seulement un fait très suspect aux yeux de quelques critiques, mais les motifs même qu'on prête à ce barbare sont inconcevables.

On prétend qu'il fut blessé par les éloges qu'on prodiguoit à des empereurs morts depuis mille ans. Or c'est comme si l'on disoit, que le roi d'Espagne a été très-choqué de ce que des fous de la Caf-

(z) Quelques lettrés de la Chine ne comptent pas cette chronique au nombre des livres canoniques, mais les petits fragmens de l'*Yō-king*.

telle ont fait le panégyrique de Tubal-Caïn , qui passa le détroit de Gibraltar sur son enclume & régna glorieusement sur toutes les contrées qui sont au-delà des Pyrénées , de sorte qu'on place son nom à la tête de tous les catalogues des rois d'Espagne.

D'autres veulent que *Schi-chuandi* ait fait détruire les ouvrages de Confucius , parce qu'il les croyoit favorables au gouvernement féodal , qui est le pire de tous après le gouvernement arbitraire . Mais je doute qu'on connoisse dans le monde entier des ouvrages plus favorables au despotisme , que ceux qui ont paru sous le nom de ce Chinois , qui exige une soumission aveugle aux caprices du prince , & il ne condamne ni le pouvoir paternel dégénéré en tyrannie , ni la servitude réelle , ni la servitude personnelle , ni l'usage de vendre ses propres enfans , ni la polygamie , ni la clôture des femmes . Ainsi loin d'avoir eu des idées justes sur les principes de la morale , il n'en avoit pas même sur les principes du droit naturel ; ou bien ceux qui ont forgé des livres sous son nom étoient des misérables compilateurs , qui ont inséré , ainsi que Thomasius l'observe , des traits si bizarres qu'on est presque constraint de rire en les lisant (a) ; & les lieux communs

---

(a) *Pensées sur les livres nouveaux , à l'an 1689*  
pag. 600 & suivantes.

de morale, qui n'y sont point épargnés, n'exigeoient aucune étendue de génie : car ce sont des choses qu'on a oui dire mille fois dans tous les pays de l'ancien continent, si l'on en excepte quelques petits peuples à demi sauvages, qui se conduisent par l'instinct plus que par les maximes. Mais la morale des Chinois est purement speculative, comme on le voit par l'excessive mauvaise foi, qui régne dans leur commerce, au point qu'on n'oseroit confier des monnoyes d'or & d'argent à des voleurs, qui falsifient jusqu'à la monnoye de cuivre.

Lorsqu'on disputoit en Europe sur les cérémonies de la Chine, avec cette fureur atroce qu'on appelle la haine théologique & qui métamorphose les hommes en tigres, on soutint que les lettrés de ce pays étoient athées dans la théorie, & idolâtres dans la pratique, sans s'apercevoir que c'est là une contradiction si grande, que l'esprit humain, malgré tous ses écarts, n'en paroît pas susceptible.

Les lettrés ne croient certainement point que l'ame de Confucius soit la divinité même : ainsi les jours de jeûne qu'ils observent, les victimes qu'ils immolent, & toutes les ridicules pratiques qu'ils ont empruntées des bonzes de Fo, prouvent évidemment leur superstition, & non pas leur idolâtrie.

De véritables philosophes tâcheroient

d'honorer la mémoire de Confucius, en se rendant de plus en plus vertueux, & non en répandant le sang des animaux. Le grand Newton, qui ne pouvoit voir tuer ni un poulet, ni un agneau, se seroit bien gardé d'assister aux sacrifices solennels qu'on fait au printemps & à l'automne, puisqu'ils sont toujours ensanglantés, & la superstition caractérise également les cérémonies moins solennelles, qui reviennent à peu près deux fois en un mois lunaire; on y prédit l'avenir, & en un mot il est impossible d'y découvrir quelque ombre de philosophie.

Si des hommes entreprenoient en France de révéler singulièrement la mémoire de Descartes, & s'ils introduisoient dans cette espece de culte les pratiques monachales des carmes & des minimes, alors on ne les regarderoit point comme des sages, mais comme des imbéciles, dignes du dernier mépris. Cependant il est indubitable, comme on vient de le voir, que les lettrés de la Chine ont copié leurs cérémonies sur celles des moines, & ils jeûnent même comme eux, lorsqu'il s'agit de se préparer aux sacrifices.

Mr. Jackson, après avoir recherché pourquoi il n'y a pas à la Chine des initiations ou des mystères comme chez les Egyptiens, les Grecs & les Romains, dit que les Chinois n'ayant jamais déifié aucun homme, ils n'ont pas eu besoin de

mystères : (b) car il s'est imaginé qu'on n'y révéloit autre chose, sinon que tous les dieux du paganisme avoit été de simples mortels. Mais cette supposition étant fausse comme elle l'est, & vaincue comme elle l'est, la raison alléguée par Mr. Jackson s'évanouit, & si elle pouvoit prouver quelque chose, elle prouveroit précisément contre lui.

Qu'on lise attentivement le panthéon de Mr. Jablonski, dont les recherches ont été portées aussi loin qu'elles ont pu humainement l'être, & on verra que jamais les Egyptiens n'ont rendu à aucun homme mort ou vivant des honneurs aussi suspects que ceux que les Chinois rendent à Fo & à Confucius. Ainsi il s'ensuivroit qu'à la Chine on a eu plus besoin qu'ailleurs de mystères, pour y préserver l'esprit humain de l'abyme où l'apparence du culte public pouvoit entraîner, & où il l'a entraîné en effet, si l'on en croyoit les relations de quelques missionnaires, & le célèbre décret que le cardinal de Tournon publia à Nankin. (c).

---

(b) *Antiquités chronologiques*, à l'article de la Chinr.  
(c) C'est le troisième article de ce décret, qui condamne comme une idolatrie détestable le culte que les lettrés rendent à Confucius. Mais si des Chinois venoient en Italie, en Espagne & en Portugal, & qu'on les obligeât à prononcer sur les apparences, il est croyable qu'ils feroient un décret

Mais il ne faut raisonner ici, ni suivant les idées des missionnaires, ni suivant les idées du cardinal de Tournon, & il suffira d'observer que si l'on n'a point découvert parmi les Chinois la moindre trace, la moindre apparence de téletes ou d'initiations, c'est une preuve de plus qu'ils n'ont jamais eu quelque communication avec les Egyptiens, qui, de l'aveu même de Warburton, en sont les inventeurs.

Quoique Fo ou Budha ait prêché, comme on fait, une double doctrine, nous ne trouvons cependant pas que les bonzes de la Chine s'en soient prévalus pour établir des mystères : car ils suivent presque généralement aujourd'hui le culte extérieur ou symbolique, & ce n'est que parmi les faquires des Indes qu'on rencontre quelques sectateurs de la doctrine interne, dans laquelle des voyageurs & des missionnaires peu instruits ont cru voir tous les principes de Spinoza. Mais jamais un système ne fut plus opposé à l'athéisme que le système de Budha, & si ce n'étoit là un fait universellement reconnu de nos jours, on pourroit le démontrer jusqu'à l'évidence. Cet Indien, qui corrompit les anciens dogmes de son pays, étoit un fanatique austère : il outre

---

dans le goût de celui que publia le cardinal de Tournon en 1797.

tout, & rendit la vertu ridicule : non seulement il exigeoit l'anéantissement des passions , mais l'anéantissement même des sens , & ordonna à ses disciples les plus parfaits de ne s'occuper que de la divinité , de mettre leur ame dans un repos inaltérable , & d'appliquer leur esprit à de continues méditations.

Le vain prétexte de parvenir à cet état de tranquillité , qui n'est point l'état de l'homme , ni même celui de la bête , remplit enfin la Chine d'une incroyable multitude de moines , dont les plus fourbes & les plus intriguans se procurerent des établissemens fixes dans les meilleures provinces , & dont les autres se mirent à errer , à mendier & à voler le peuple . Dès que cet abus devint général , on en porta des plaintes jusqu'au trône de l'empereur , mais c'étoit un prince né avec les sentimens les plus bas , & dont la faiblesse d'esprit tenoit de la démence : au lieu de soulager ses sujets & d'arrêter le mal dans son principe , il favorisa publiquement les religieux & les bonzeſſes de l'inſtitut de *Fo* , qui dès le commencement du quatrième siècle crut pouvoir tenir tête à l'inſtitut de *Lao-Kium* , & cet esprit de rivalité fut une source de forfaits , dont nous ne connoiffons que la moindre partie . On s'attaqua de part & d'autre par des intrigues , par des injures , par des libelles , & on prétend même que

les moines de Fo ont fait écrire en leur nom plus de cinq mille volumes, soit pour justifier leur règle & leur doctrine, soit pour répandre des calomnies contre leurs adversaires, soit pour se défendre de celles qu'on devoit avoir répandues contre eux. Mais ils ont toujours représenté au gouvernement, que l'empire manquant de prêtres, le peuple ne pouvoit se passer de moines, & que ce n'est que dans leurs pagodes qu'on exerce l'hospitalité, vertu que l'état pitoyable des auberges chinoises rendoit nécessaire : ils disent que les voyageurs peuvent se flatter d'être reçus à toute heure dans leurs monastères, & que les envoyés & les ambassadeurs même y logent, parce qu'on ne peut leur indiquer des endroits plus commodes, vu que les *cong-quan* ou les hôtels publics n'existent pas dans toutes les villes, ou y tombent souvent en ruines.

Il est vrai que les auberges sont sans comparaison plus délabrées & plus misérables à la Chine qu'en Portugal & en Espagne ; (d) mais les bonzes ont tort de vouloir justifier un grand abus par un

(d) „ Quelques-unes de ces hôtelleries chinoises paroissent mieux accomodées que les autres ; mais elles ne laissent point d'être très-pauvres. Ce sont pour la plupart quatre murailles de terre battue & sans enduit, qui portent un

autre encore plus grand , & si l'on croit les jésuites il n'y a pas de sûreté à passer la nuit dans les bonzerjes. Cependant on voit par les relations que ces missionnaires mêmes y ont très-souvent logé , & le nombre de ceux qu'on doit y avoir volés & assassinés ne nous est point connu.

Ce qui augmenta non seulement le crédit , mais aussi les possessions des moines de *Fo* , ce fut d'abord un édit de l'empereur *Venti* second du nom , qui se déclara leur protecteur , & ensuite la coupable démarche de l'empereur *Kao-tsou* , qui se sauva un jour de son palais , & bientôt on apprit qu'il s'étoit retiré dans une bonzerie du second ordre ou un hermitage : là il s'étoit fait raser , avoit pris l'habit , & embrassé enfin la règle de *Fo*. On reconduisit cet imbécile à la cour , mais on ne put jamais le guérir de sa folie.

Comme les provinces du nord de la Chine obéissoient alors à des princes par-

---

„ toit dont on compte les cheyrons : encore est-on  
„ heureux quand on ne voit pas le jour à travers :  
„ souvent les salles ne sont point pavées & sont rem-  
„ plies de trous. *Du Halde description de la Chine.*  
„ Tom. II. pag. 62.

Telles sont les meilleures auberges de la Chine : car les autres qu'on voit dans le centre des provinces sont si misérables qu'on ne peut les comparer à rien.

ticuliers, les moines qui s'y étoient répandus eurent plus de peine à s'y maintenir que ceux qui avoient choisi les provinces du sud, où la fertilité du terrain, le peu de besoins physiques, & un fanatisme plus exalté, mettoient mieux le peuple en état de les nourrir & de les habiller que dans les parties septentrionales, où l'on prit tout à coup la résolution de brûler leurs couvens, dont quelques-uns, comme celui qu'on nommoit *Tong-cheng*, ou la *paix perpétuelle*, renfermoient jusqu'à mille fainéans obscurs. Enfin toutes ces bonzeries furent réduites en cendres dès l'an 557 après notre ère; mais on ne prit aucune mesure pour en prévenir la reconstruction, qu'on fait avoir eu lieu depuis.

Soixante-neuf ans après que les moines eurent effuyé cet orage dans les provinces du nord, il s'en éleva un autre à la cour même de l'empereur *Tao-ti*, qui par le mauvais état de la population ne put plus recruter ses armées. Les bonzes de *Lao-hium*, qui dirigeoient ce prince, crurent que cette occasion étoit très-favorable pour perdre les bonzes de *Fo*; & ils conseillèrent à *Tao-ti* d'enlever dans les couvens cent-mille hommes & de les forcer à se marier malgré leur vœu de chasteté. Cet avis fut tellement goûté, qu'on rendit le 26 de May en 626 un édit, qui réduissoit presque à rien le nom-

bre des pagodes & des monastères appellés en chinois *sou*. Mais comme la fourberie des moines de *Lao-Kium* avoit dicté cet édit, une autre fourberie plus grande des moines de *Fo* le fit révoquer quarante-deux jours après la publication, à la honte du prince qui l'avoit signé & à la honte du ministre qui l'avoit écrit.

Le foible empereur *Tao-ti* fut remplacé sur le trône par *Tai-ts'ong*, qui, loin de diminuer le nombre des bonzes & des bonzesses, reçut encore dans ses états des religieux étrangers, que quelques auteurs disent avoir été des Nestoriens, dont l'établissement dans la province du *Chen-si* fit cesser pour quelque tems la haine & la jalouse qui avoit régné jusqu'alors entre les ordres monastiques de la Chine, & ils se réunirent dans la vue d'exterminer à leur tour ces prétendus Nestoriens, qui eurent une violente persécution à effuyer ; on raza leurs pagodes, & on sévit cruellement contre leurs adhérents jusqu'au règne de l'empereur *Hien-ts'ong*, qui attaquée dans le centre de ses états par des troupes de voleurs, & sur les limites par des armées de Tartares, protégea toutes les sectes, & mit encore celle de Confucius en vogue.

Il n'y a eu comme on le voit, jusqu'à présent, ni plan ni règle dans la conduite des Chinois qui vouloient se délivrer des bonzes : on ne les réformoit

pas , mais on les attaquoit tout à coup comme on attaque des ennemis ; ensuite on les favorisoit : on leur prenoit beaucoup : on leur rendoit davantage , & enfin on paſſoit sans cesse d'une extrémité à l'autre avec une inconstance dont il n'y a pas d'exemple , ſinon dans les faits mêmes que nous allons rapporter.

Comme la police étoit extrêmement négligée alors dans toute l'étendue de l'empire , il s'y glissa encore un nouvel ordre de *seng* ou de moines étrangers , que quelques-uns prennent pour des lamas & les autres pour des manichéens qui s'étoient formés en congrégation (*e*). Au reste ce vil ramas d'hommes fut aussi compris dans la fameufe proſcription de l'empereur *Wou-tſong*. Quand on fait que ce prince avoit placé toute fa confiance dans les moines de *Lao-Kium* qui ſous ſon nom gouvernoient la Chine , alors on n'est point surpris de ce que ces ſectaires a�ares & fanatiques ayent profité de cet instant de faveur pour perdre leurs riuaux , qui devoient enfin être exterminés jusqu'au dernier.

(*e*) Le Pere Pons dit , dans le XXVI recueil des lettres édifiantes , qu'il y a aux Indes des ſolitaires ou des moines , qu'on nomme *mouni* , & il paroît qu'on a confondu ce mot avec celui de *mani* , dont on ſe fert quelquefois en Asie pour déigner les manichéens.

*Tchao-Kouey* qui étoit un prélat ou un chef de l'institut de *Lao-Kium* promit à l'empereur de lui donner le breuvage de l'immortalité , s'il vouloit signer un édit contre les moines de *Fo* ou de *Ché-Kia*. Là-dessus ce prince prit le breuvage de l'immortalité & signa l'édit le 7. d'Aoust de l'an 845.

On y ordonoit d'abord la destruction de quatre - mille - six - cents monastères du premier ordre , & qui renfermoient deux-cents-soixante-mille religieux & religieuses, que le magistrat devoit restituer à l'état & soumettre à l'impôt de la capitation auquel ils s'étoient frauduleusement soustraits , ce qui avoit beaucoup appesanti le joug du peuple. On ordonoit en second lieu la destruction de quarante-mille monastères d'un rang inférieur , qui possédoient cent & cinquante-mille , esclaves & à peu près un million de *tching* de terres non contribuables que l'empereur confisquoit & réunissoit à son domaine sans examiner comment ces fonds avoient été acquis : car on les supposoit tous usurpés ou possédés de mauvaise foi. (f)

L'institut de *Fo* étoit par ces disposi-

---

(f) S'il y a de l'exagération dans le nombre des monastères , qui doivent avoir existé alors à la Chine , cette exagération ne vient point des traducteurs ; puisque le texte chinois dit quatre *ouan* de *sou* , ce qui fait quarante - mille couvens du second ordre.

tions tellement anéanti , que les sectaires de *Lao-Kium* en triomphoient & chantoirent des cantiques d'allégresse pour remercier le ciel d'une faveur si signalée. Cependant des intriguants de cour , des femmes & des eunuques firent modifier la rigueur de l'édit impérial sept ou huit jours après qu'on l'eût publié ; & l'empereur consentit à laisser dans ses états quatre ou cinq cents moines de *Fo* : tous ceux qui excédoient ce nombre furent ignominieusement traînés hors des couvents qu'on rasa jusqu'aux fondemens , & on en prit les cloches pour les convertir en monnoye qui étoit aussi rare que la misere étoit commune : car la Chine n'offroit alors que l'ombre d'un empire , & on pouvoit l'appeler le pays des abus. La réforme si désirée s'exécutoit avec succès , lorsque l'empereur *Wou-tsong* , sous le nom duquel on l'avoit commencée , expira vraisemblablement par les fuites du breuvage de l'immortalité qu'il avoit eu l'inexcusable foibleffe de prendre.

*Suen-tsong* qui le suivit sur le trône eut des idées entièrement opposées à celles de son prédécesseur , & protégea les moines de *Fo* contre les moines de *Lao Kium* , de sorte qu'un ordre qui paroifsoit presque détruit se releva tout à coup , & redevint plus insolent & plus pernicieux à l'état qu'il ne l'avoit jamais été.

Le prélat *Tehao-Kouey* , l'auteur de la

révolution, fut pendu ou étranglé sans aucune formalité, & l'empereur saisit cette occasion pour faire étrangler encore neuf ou dix autres spectateurs de *Lao-Kium*.

En 847, c'est à dire deux ans après qu'on eut pris la résolution de soulager le peuple en le déchargeant d'un grand nombre de bonzes, parut l'édit contradictoire qui maintenoit les bonzes, & qui ordonnooit encore la reconstruction de leurs couvents & de leurs pagodes abattus sous le règne précédent. Alors l'empereur enjoignit aux tribunaux de donner une permission d'embrasser la règle de *Fo* ou de *Che-kia* aux personnes de l'un & de l'autre sexe qui viendroient se présenter pour l'obtenir.

Telle a été la conduite singuliere, bizarre, inconcevable du gouvernement de la Chine, qui est de nos jours aussi affligée par ce fléau qu'elle l'ait jamais été, & on ne peut rien espérer de l'avenir, si les lettres ne s'appliquent aux sciences réelles avec plus d'ardeur ou plus de succès qu'ils ne l'ont fait jusques à présent. Car enfin ce n'est qu'en répandant la lumiere de la philosophie qu'on diminue les ténèbres de la superstition, & il est contradictoire de vouloir détruire les bonzes tandis que la superstition domine. Mais ces hommes, qui ont échappé à tant de tempêtes & survécu à leur destruction même, disparaîtront.

troient insensiblement si l'on entreprenoit de cultiver les sciences. Tout ceci est si vrai qu'un prince du Japon ayant appellé chez lui des savants, & ouvert des écoles, on vit des troupes entières de moines déserter ses états où ils commençoient à mourir de faim, parce que le peuple commençait à ouvrir les yeux. Cependant il y a au Japon des religieux dont l'institution est sans contredit plus sensée que celle des bonzes chinois ; car dans l'ordre des *Fekis* on ne reçoit que les aveugles, & nous avons déjà observé que la cécité est une maladie commune au Japon & à la Chine où ces malheureux mendient, disent la bonne avantage, & vivent enfin dans la prostitution & l'ignominie.

Il est vrai que les empereurs Tartares n'ont cessé depuis plus d'un siècle d'encourager les sciences ; mais jusqu'à présent les progrès sont encore imperceptibles : & si les Chinois se dépouilloient de cette vanité nationale qu'ils n'ont point droit d'avoir, ils adopteroient sans balancer l'écriture & la langue mandchoue ; ce qui leur seroit d'autant plus aisé que beaucoup de lettrés la savent déjà, & il existe une loi fort rigoureuse par laquelle tous les Tartares qui épousent des Chinoises & tous les Chinois qui épousent des femmes Tartares doivent la faire apprendre

prendre à leurs enfans. (g) Cette langue a un avantage infini sur le chinois, dans lequel on ne sauroit écrire avec précision sur les sciences réelles, parce qu'il n'y a ni déclinaisons, ni conjugaisons, ni particules copulatives pour enchaîner les périodes. Il est très-sûr qu'un homme appliqué aux études fera plus de progrès en trois ans au moyen du caractere & de l'idiome tartare qu'il ne pourroit faire en quinze au moyen du caractere & de l'idiome chinois: la seule connoissance des lettres ou des signes consume tout le tems de la jeunesse, & use toutes les forces de la mémoire: aussi les lettrés, qui ont appris jusqu'à dix mille signes, sont-ils comme imbécilles & stupéfaits dès qu'ils avancent en âge, & ils demandent sans cesse aux missionnaires d'Europe des recettes pour fortifier la mémoire; mais le seul remede qu'on puisse leur conseiller, c'est de quitter leur caractere pour pren-

---

(g) Plusieurs savans de l'Europe ont soutenu que les Chinois ne sauroient se servir d'un caractere alphabétique quel qu'il soit pour écrire une langue chantante comme la leur; mais si cela est vrai, c'est une raison de plus qui devroit leur faire adopter la langue tartare qu'on peut écrire avec nos lettres. La prononciation de l'r n'est pas un obstacle invincible, & si les Chinois vouloient s'y exercer ils pourroient prononcer l'r. Au reste l'opération que l'empereur *Kien-long* a fait faire de nos jours sur les caractères tartares *est non seulement inutile mais même pernicieuse.*

dre celui des Tartares. Conring a mis en fait, que c'est par la même raison que les hiéroglyphes ont, suivant lui, arrêté la marche des sciences en Egypte (*b*). Mais cet homme raisonna sur des choses qu'il ignoroit : car sans remonter ici à des époques plus reculées que celles dont nous avons besoin, il est certain qu'au tems de Moïse les Egyptiens employoient le caractere alphabétique, tout comme nous l'employons aujourd'hui, & ce n'est que pour de certaines matieres qu'on conserva les hiéroglyphes dont le nombre paroît avoir été très-borné, puisqu'on voit les mêmes figures revenir dans presque tous les monumens. Ainsi Conring a eu grand tort de comparer un peuple tel que les Egyptiens qui se servoient de l'alphabet, à un autre peuple tel que les Chinois qui ne s'en sont jamais servis & qui n'ont jamais eu la moindre connoissance des vingt-deux caracteres retrouvés de nos jours à l'aide des langes des momies. Mr. de Guignes n'a pas lui-même connu ces caracteres, de sorte qu'il faut envisager comme un simple jeu d'imagination tout ce qu'il a écrit sur cette matiere : car il n'y a pas plus de réalité en cela que dans le voyage des Chinois qu'il faisoit aller

---

(*b*) Cap. XV. page 171. de MEDIC. HERM.

en Amérique par la route de Kamschatka , comme Bergerac alloit à la lune par la route de Québec.

Après cette digression , il convient d'examiner ce que les bonzes de la Chine disent pour prouver qu'ils sont utiles à l'état.

D'abord l'hospitalité qu'ils exercent est un abus qu'on feroit cesser si l'on vouloit améliorer la police , & mettre les auberges en état de loger indistinctement les voyageurs de quelque rang ou de quelque condition qu'ils soient. On dit que c'est par l'invasion des Tartares que beaucoup de *con-quan* ou d'hôtels publics sont tombés en ruines ; mais on ne voit point que les Tartares se soient amusés à renverser ou à piller des édifices dégarnis de toute espece de meubles , & où l'on ne peut loger que quand on est munie d'une patente ou d'un ordre de la cour , de sorte que les voyageurs ordinaires n'osent même y entrer. Quand au défaut de prêtres ou de sacrificateurs dont on ne peut se passer dans la religion indienne que tout le peuple de la Chine a embrassée , c'est réellement un grand inconvenient ; mais si l'empereur prenoit la quatrième partie des terres possédées par les bonzeries , il entretiendroit aisément un nombre suffisant de sacrificateurs qu'on pourroit encore charger du soin des écoles publiques , si l'on s'avisoit d'en bâtir ;

car il est inouï que les bonzes ayent enseigné la jeunesse dans quelques provinces de l'empire que ce soit , & leur ignorance est telle qu'ils en sont réellement incapables : ainsi de quelque côté qu'on considere ces hommes ils ne méritent aucune indulgence.

Quant aux moines de *Lao-Kium* , on assure qu'ils fondent leurs prétentions sur je ne sai quel droit qu'ils veulent avoir d'assister en qualité de musiciens aux grands sacrifices offerts pendant les équinoxes & les solstices par l'empereur ou par celui qu'il députe , lorsqu'il est malade , mineur ou absent .

Si tout cela est vrai , les moines de *Lao-Kium* tiennent au moins par quelque côté à l'ancienne religion de la Chine ; mais le service qu'ils rendent en exécutant une musique détestable pendant les sacrifices ne sauroit contrebalancer le tort qu'ils ont fait & qu'ils font encore en trompant tant de malheureux , & même en les empoisonnant par le breuvage de l'immortalité dont ils disent avoir la recette ; ce qui leur attire autant de vénération que les légendes qu'ils ont répandues au sujet de *Lao-Kium* , qui descendoit , à ce qu'ils prétendent , de la famille impériale des *Tcheou* ; de sorte que , suivant cette généalogie , la famille impériale des *Tang* seroit issue de *Lao-Kium* ; mais à nos yeux c'est un homme obs-

cur, & les historiens ne conviennent pas entre eux du tems où il vivoit (*b*). La plupart le font contemporain de Confucius, ce qui nous a paru le plus probable; & les prélats de son ordre disent que depuis sa mort leur succession n'a pas été interrompue: aussi s'estiment-ils bien plus nobles que ceux qu'on croit être de la famille de Confucius, qui n'est devenue illustre que dans des tems fort postérieurs. Il me paroît même que cette prétendue famille de Confucius est aussi une espèce d'ordre monastique ou de congrégation religieuse; ce qu'on auroit pu savoir au juste, si l'on avoit fait les recherches convenables à *Kio-fou* dans la province de *Chan-tong*. Cet endroit, qu'on auroit tant d'intérêt à connoître, n'est point connu, au moins nous a-t-il été impossible de trouver à cet égard des éclaircissements satisfaisans. Aucun homme judicieux ne croira aisément qu'une même famille a constamment habité une même bourgade pendant plus de deux-mille-deux-cents ans, & cela malgré toutes les épouvantables révolutions que la Chine a effuyées par les guerres civiles, par les invasions, par les secousses irré-

---

(*b*) Quelques historiens prétendent que *Zao-kium* vivoit encore lors de l'extinction de la dynastie des *Tcheou* en 249 ayant notre ère.

gulières du despotisme , par la famine , les révoltes & le brigandage. Les voleurs seuls doivent avoir saccagé toutes les habitations en un certain laps de tems , les unes plutôt , les autres plus tard ; & nous doutons qu'on puisse citer une ville de la Chine qui n'ait été emportée par les voleurs qu'on fait avoir quelquefois versé plus de sang que les ennemis mêmes : à la prise de Canton ils égorgèrent bien cent mille hommes ; & on fait ce qu'ils ont fait à la prise de Pékin. Il n'est donc guères croyable que la famille de Confucius ait pu résister continuellement dans la bourgade de Kio - fou ; mais si c'est , comme je le soupçonne , un ordre monastique , alors ce fait change entièrement de nature & ne suppose aucune suite de filiations qui se soient succédées régulièrement. Ce qui m'a pour ainsi dire confirmé dans cette opinion , c'est le titre de *saint* que les Chinois donnent aussi à Confucius , & le culte religieux qu'ils lui rendent ; car tout cela suppose que leurs idées diffèrent extrêmement de celles que nous attachons au terme de *philosophe* qui n'a pas de synonyme en leur langue. D'un autre côté ils veulent que cet homme ait fait plusieurs changemens dans la religion & défendu d'enfermer de petites statues dans les tombeaux ; mais il auroit beaucoup mieux servi sa nation s'il eût aboli l'usage de mettre des perles dans la bou-

che des morts , & de les enterrer d'une manière ruineuse.

Comme les grands sacrifices des Chinois ont été depuis longtems fixés aux équinoxes & aux solstices , on a cité cette coutume comme une preuve de leur habileté dans l'astronomie dès les siècles les plus reculés , & à cela on ajoute le premier chapitre du livre canonique que nous appellons le *chou - king* , dans lequel on voit qu'*Tao* connoissoit avec précision la durée de l'année solaire & la méthode de la plus exacte intercalation , à ce que dit le père Gaubil (i) . Cependant au lieu d'employer cette forme de calendrier , il défendit au peuple de s'en servir & institua l'année lunaire ; mais le premier chapitre du *chou-king* est une pièce supposée dans des tems très postérieurs , & qui ne peut rien prouver en faveur d'*Tao*. Les livres canoniques des Chinois sont trop

---

(i) Le père Gaubil dit , dans le troisième volume des *observations astronomiques* , que le premier chapitre du *chou-king* a été écrit sous le règne même d'*Yao* vers l'an 2256 ayant notre ère ou dans un tems qui en étoit fort peu éloigné , si l'on en excepte le premier paragraphe qu'il avoue être faux & supposé dans des siècles très-postérieurs. Mais il est réellement absurde de vouloir que ceux qui ont supposé ce paragraphe n'ayent pu supposer aussi le chapitre , & cela paroît être arrivé après notre ère vulgaire , lorsqu'on restitua , comme l'on put , les fragmens du *chou-king*.

délabrés & dans un état trop pitoyable pour qu'on y ajoute une foi absolue ; d'ailleurs le *chou-king* doit avoir été compilé par Confucius qui vivoit plus de dix-sept-cents ans après *Tao*, & cette compilation n'est encore qu'un fragment auquel il manque quarante-un chapitres. Mais indépendamment de toutes ces considérations, il est impossible qu'en un tems où de leur propre aveu les Chinois étoient encore barbares, ils ayent mieux su l'astronomie qu'ils ne la savent de nos jours, puisqu'ils sont obligés d'employer encore à Pékin des savans d'Allemagne pour dresser l'almanach de l'empire. Et croit-on donc que s'ils avoient parmi eux des hommes habiles, ils appelleroient de trois mille lieues loin des étrangers pour prévenir une confusion dont il y a tant d'exemples ? C'est comme si l'académie des sciences de Paris faisoit venir des talapoins du Japon pour composer le livre de la connoissance des tems & pour prédire les éclipses aux François.

Il faut observer ici que l'année des Chinois a toujours été lunaire, & qu'elle n'a jamais commencé vers le lever de la éanicule ; de sorte que ce peuple diffère autant des Egyptiens par rapport au calendrier que par rapport aux institutions religieuses. S'ils ont été l'un & l'autre adonnés à l'astrologie judiciaire, cette erreur leur est commune avec presque tou-

tes les nations de l'Asie & de l'Afrique, où l'ancien culte des astres & des planètes a dû nécessairement engendrer cette superstition, que les Arabes n'avoient garde de réprimer à la Chine lorsqu'ils étoient maîtres du tribunal des mathématiques, sans quoi ils seroient morts de faim; & le P. Hallerstein doit lui-même insérer toutes sortes de prédictions dans le *tang-sio* ou l'almanach qu'il rédige depuis qu'on l'a élu chef des astronomes, qu'on fait être pour la plupart des Européens; & s'il n'y avoit point d'Européens à la Chine, aucun *Han-lin*, ni aucun collège de Pékin n'oseroit encore se comparer aujourd'hui à la *gia-meal-ashar* ou à l'académie du Caire; quoique du côté des arts & des sciences l'Egypte moderne n'ait pas même conservé l'ombre de sa splendeur passée.

Le désordre qui s'étoit glissé dans le calendrier chinois, lors de la conquête des Tartares Mongols, prouve assez que long-tems avant cette époque les grands sacrifices ne pouvoient se faire exactement aux équinoxes & aux solstices, comme cela auroit dû être suivant les institutions nationales; car ni les solstices ni les équinoxes n'étoient bien indiqués dans ce calendrier qu'on avoit tellement décrié dans toute l'Asie, que les peuples qui habitent entre le Bengale & la province d'*Yunnan* ne vouloient point le recevoir, &

l'appelloient un amas de faux calculs. Quand les astronomes arabes l'eurent corrigé par ordre de Kou-blai-Kan , l'orgueil des Chinois devint insupportable , & ils ordonnèrent à ces Indiens de recevoir leur calendrier , ou de s'attendre à une déclaration de guerre. Comme on ne fit aucun cas de ces menaces , une armée chinoise , forte de vingt mille hommes marcha contre les prétendus rebelles ; mais elle fut tellement taillée en pièces qu'il n'en échappa presque personne ; & depuis ce tems on n'a plus osé parler aux Indiens du calendrier dont les Chinois vouloient sans doute faire un objet de commerce , quoiqu'ils ne vendent chaque exemplaire que huit kandarins ; mais ce peuple doit trafiquer de tout , & quand il ne trafique pas , il croit être hors de son élément , à peu près comme les Juifs.

Depuis la seconde correction de l'année chinoise , entreprise sous les empereurs Tartares de la dynastie actuelle , les sacrifices solennels se font ponctuellement aux équinoxes & aux solstices avec un grand appareil , & le nombre des musiciens qu'on y emploie peut bien monter à cinq ou six cent. Cependant le bruit du tambour domine dans ces concerts , qui ne sauroient donner aucune idée de l'ancienne musique que les Chinois disent être entièrement perdue ; car à les en croire , tout a dégénéré chez eux , &

ils étoient bien plus habiles dans l'état de la barbarie sous le kan *Fo-hi*, qu'ils ne l'ont jamais été depuis dans la vie civile. Mais ces opinions ridicules, qu'un vain orgueil leur suggere, ne méritent pas qu'on les réfute. Leurs anciens instrumens de musique, dont on voit la forme dans le livre canonique du *chou-king*, étoient sans comparaison plus imparfaits & plus mauvais que ceux dont on se fert aujourd'hui ; ce qu'une simple inspection des figures peut rendre sensible à tout le monde.

Lorsque le bruit commence parmi les musiciens, des bouchers massacrent les victimes qu'on offre avec beaucoup d'encens au génie du ciel. Et on sacrifie d'une manière également solennelle au génie de la terre, qui a un temple séparé d'une structure différente.

Tous ces génies sont, suivant les lettres, de pures émanations du *tai-hi*, ou du grand comble ; de sorte qu'on ne découvre en ceci qu'un déïsme grossier ; & il n'est pas possible que des hommes plongés si avant dans l'ignorance de la nature puissent parvenir à des idées plus dégagées & plus sublimes sans le secours de la physique & des sciences réelles, qui les désabuseroient bientôt de cette absurde doctrine des esprits ou des manitous, dont ils remplissent le monde & qui ont aussi leur part aux sacrifices solennels ;

car on voit aux quatre côtés de l'autel de grosses pierres qui représentent les génies des montagnes, de l'eau, du bois, du métal, de l'air & du feu. C'est surtout en l'honneur du génie du feu, dit Mr. Osbek, que les Chinois célèbrent la fête des lanternes, pour que leurs villes d'ailleurs si combustibles soient préservées de l'incendie (1).

Il est bien étrange qu'on ait voulu trouver dans cette illumination un sensible rapport avec la fête des lampes qui se célébroit à Athenes & à Saïs dans le *Delta* en l'honneur de Minerve, dont jamais les Chinois n'ont ouï parler. Et c'est là un fait si certain qu'aucun véritable savant n'entreprendra de le contester.

Il y a donc de l'absurdité à dire, que les habitans d'une contrée de l'Asie se soient avisés d'honorer une divinité qu'ils n'ont jamais connue & qu'ils ne connaissent pas encore. Si l'on faisoit voir aux plus habiles lettrés de Pékin une figure de Minerve avec les symboles de la lampe & du sphinx que les Grecs mettoient sur son casque, ou bien avec le scarabée en tête comme les Egyptiens la représentaient souvent, ces lettrés de Pékin comprendroient aussi peu le sens de cette statue allégorique qu'ils comprennent les hié-

---

(1) *Reise nach Ostindien und China*, S. 325.

roglyphes de quelque obélisque que ce soit.

Il a pu arriver que les Chinois ont célébré en Février la fête des lanternes précisément au même jour où les catholiques de l'Europe célèbrent la fête des lumières. Or il faudroit avoir perdu le sens commun, si par là on vouloit prouver que les Chinois ont reçu leurs usages de l'Europe, ou que les Européens ont reçu les leurs de la Chine. Les conformités les plus frappantes sont quelquefois les plus trompeuses; & si l'on en exigeoit un exemple, qui est peut-être unique, on pourroit citer l'erreur où Bochart est tombé au sujet de la course des renards qui se faisoit tous les ans à Rome dans le cirque. Comme l'on attachoit du feu à la queue de ces animaux, Bochart s'est imaginé que les Romains vouloient par-là perpétuer le souvenir d'un événement aussi mémorable que l'étoit celui de quelques moissons brûlées contre le droit des gens sur les confins de la Palestine. Mais la vérité est que les Romains se soucioient très peu de tout ce qui s'étoit passé sur les confins de la Palestine, & la course des renards étoit un divertissement sur lequel Ovide a exercé son imagination.

On fait que rien n'est plus fabuleux que l'origine de la fête des lanternes, telle que le père le Comte la rapporte

dans ses mémoires sur la Chine (*m*). Il veut que l'empereur *Kie* s'étant plaint que la vie de l'homme est trop courte, on lui conseilla d'illuminer tellement son palais, qu'il ne fût plus possible d'y distinguer la nuit d'avec le jour. Ce conte insipide doit être extrait, comme je l'ai dit, d'un autre conte qu'on trouve dans Hérodote touchant un roi d'Egypte, qui ayant été averti par l'oracle de *Ruto* dans le Delta, qu'il ne lui restoit plus que six ans à vivre, fit également illuminer toutes les nuits les appartemens de sa cour, afin de jouir plus longtems du spectacle de la lumière, comme si un homme qui n'a plus que six ans à vivre étoit pour cela dispensé de dormir; mais Hérodote n'examinoit pas les chofes de si près & marquoit sur ses tablettes toutes les absurdités que les interprètes de l'Egypte lui dictoient.

Le père Parrenin a eu soin d'écrire de Pékin à Mr. de Mairan, que cette origine de la fête des lanternes étoit une fable grossière, débitée en Europe par le P. le Comte, qui avoit, comme on voit, beaucoup profité par la lecture d'Hérodote, & si la chose en valoit la peine, on pourroit démontrer ici que les jésuites ont inféré dans l'histoire de la Chine des faits extraits de la bible.

---

(*m*) *Tom. I. Lettre VI.*

Lorsqu'on consulte les auteurs chinois sur les prétendues avantures du roi ou de l'empereur *Kie*, on ne trouve aussi que des prodiges puérils & révoltans; ils assurent que sous son règne il tomba une étoile, que le système où le cours des planetes fut manifestement dérangé, que des montagnes s'écroulèrent, qu'il parut trois soleils du côté de l'orient, & que malgré cela personne ne voyoit clair à la cour du prince qui avoit rendu tous ses appartemens inaccessibles aux traits de la lumière. Il seroit superflu d'ajouter après cela que les Chinois qui écrivent ainsi l'histoire ne méritent pas qu'on les lie; & tout ce qu'ils savent de vrai & de réel sur l'empereur *Kie* se borne presque à rien: mais chez eux les prodiges tiennent souvent lieu de faits historiques, & ils louent sans cesse Confucius de ce qu'il a fait mention de la chute des étoiles, de l'éboulement des montagnes, du chant de l'oiseau sans pareil, de l'apparition de la licorne, & de la métamorphose des insectes qu'ils ont longtems regardée comme un miracle.

Il n'y a donc, comme on l'a vu, aucun rapport entre la fête célébrée en l'honneur de Minerve & la grande illumination de la Chine, où toutes les divinités symboliques de l'Egypte sont inconnues, & il seroit superflu de considérer ici la différence qu'il y a entre les

termes chinois par lesquels on désigne le génie du ciel qu'on appelle toujours *Tien* ou *Chang-ti*, & d'autres mots égyptiens tels que *Phtha* & *Cneph*, dans lequel Eu-sèbe a lui-même reconnu le fabricateur de l'univers; tandis que les Chinois n'attachent pas de telles idées à leur génie, comme les jésuites & d'après eux Mr. de Leibnitz en sont tombés d'accord (n).

On prétend que Confucius fut un jour prié d'expliquer son sentiment sur la divinité; mais il s'en excusa, retourna chez lui, & écrivit, à ce que dit le père Coupert, les paroles suivantes dans son commentaire sur l'*y-king*.

*Le grand comble a engendré deux qualités; le parfait & l'imparfait. Ces deux qualités ont engendré quatre images; ces quatre images ont produit les huit figures de Fo-hi, c'est-à-dire toutes choses.*

Qui oseroit aujourd'hui soutenir parmi nous qu'il y ait en cela quelque trace de sens commun? & il seroit inutile d'objecter que d'autres philosophes de l'antiquité ont quelquefois écrit d'une manière aussi peu raisonnable, puisque ces philosophes-là ne prétendoient point faire

(n) Voici comme le père Martini entr'autres s'explique là-dessus.

*De summo ac primo rerum auctore mirum apud omnes finas silentium; quippe in tam copiosâ lingua ne nomen quidem Deus habet. Hist. Sin. Lib. I.*

des traités de sortilège ou de rhabdomancie, tel que celui où Confucius doit avoir insérée les paroles qu'on vient de rapporter, & qui sont relatives au jeu des baguettes magiques. Or dans le jeu des baguettes magiques il n'y a pas de sens commun.

Si quelque chose avoit pu précipiter de certains lettrés dans le fatalisme, ce seroit précisément la doctrine infensée de Confucius sur la puissance des sorts, & il est sûr qu'on en connoît quelques-uns parmi eux qui ont déjà hazardé de monstrueuses chimères sur la révolution des cinq éléments chinois, qui produisent nécessairement & tour à tour une nouvelle famille impériale où une nouvelle dynastie. Quand par exemple, une famille impériale est produite par la force de l'eau ou du génie qui y préside, alors elle ne peut donner, suivant eux, que vingt empereurs, dont toutes les actions sont nécessaires & fatales; car si leurs actions étoient libres, disent-ils, nous ne pourrions point les prédire au moyen de la table des sorts, commentée par le grand Confucius.

Quoique Mr. de Visdelou attribue cette doctrine aux lettrés en général, il faut supposer que ce ne sont que les plus imbéciles d'entr'eux qui ont débité de telles absurdités, où vraisemblablement ils ne comprennent rien eux-mêmes; car il

en est de la Chine comme du reste du monde où les hommes embrouillent souvent leurs propres idées, de façon qu'ils ne sauroient expliquer clairement ce qu'ils croient & ce qu'ils ne croient pas. Aussi quand nous avons parlé de la religion de la Chine, n'avons-nous rendu compte que des opinions générales, & non des opinions particulières ; puisqu'il feroit peut-être fort difficile de trouver deux ou trois cents lettrés qui pensent précisément de la même manière, & encore trois cents autres qui pensent constamment de même sans varier du matin au soir, & encore trois cents autres qui comprennent distinctement ce qu'ils pensent. Ceux qui font l'ame humaine double, ce qui revient à l'*homo duplex* de quelques métaphysiciens de l'Europe, peuvent être comptés dans la classe de ceux qui ne se comprennent pas eux-mêmes. Le père Longobardi dit dans son fameux traité, que des lettrés de la Chine lui avoient déclaré sans détour, sans déguisement, qu'ils étoient de vrais athées (o). Mais ces lettrés avoient peut-être bu comme Hobbes, dont l'athéisme se dissipoit souvent avec l'ivresse.

La passion qu'ont les Chinois pour le

(o) *Traité sur quelques points de la religion des Chinois. Section XVI.*

sortilege prouve qu'ils sont superstitieux; mais cela ne prouve point qu'ils soient fatalistes. Outre la divination par les baguettes, ils en ont une autre qui se pratique au moyen d'une plante nommée *chi*, dont on partage les feuilles afin d'en tirer les fibres ou les nervures qu'on place ensuite au hazard pour voir en quoi leur position s'accorde avec les traits de l'*y-king*. Cette espèce de divination ne me paroît presque différer en rien de celle dont usoient encore quelques devins de la Scythie, lorsqu'ils entortilloient entre leurs doigts des feuilles de saules & non de tilleul, comme le dit Valla dans sa version latine d'Hérodote, qui a eu sur les Scythes Asiatiques des mémoires particuliers dont la vérité se confirme de plus en plus, & il étoit mieux instruit touchant ces peuples éloignés qu'on ne seroit porté à le croire, si l'on n'observoit le même phénomène dans la géographie de Ptolémée, dont l'exactitude à indiquer quelques positions de la Sérique ou de l'Igour est étonnante, quoique ce fût le terme du monde connu des Grecs & des Romains auxquels la Chine & les Chinois étoient ce que sont à notre égard les habitans des terres australes, c'est-à-dire qu'ils en ignoroient jusqu'au nom. Il suffit de réfléchir à la route singulière que les marchands avoient trouvée pour faire passer les denrées des Indes dans la

Colchide, pour concevoir comment Hérodote qui avoit voyagé dans la Colchide a pu être instruit avec quelque précision.

C'est un sentiment assez généralement reçu, que des sectaires qu'on croit avoir été des Nestoriens allèrent au septième siècle prêcher le christianisme à la Chine, où ils furent d'abord protégés, ensuite persécutés & enfin massacrés ; car ils avoient contre eux les disciples de Lao-kium, les bonzes & l'impératrice ; de sorte que cette prédication ne servit qu'à faire répandre du sang, & il ne restoit plus aucun chrétien à la Chine lors de la conquête des Tartares Mongols, qui favorisèrent indistinctement tous les étrangers dont l'industrie pouvoit leur être utile, sans se soucier de la religion qu'ils professoient. Koublai-Kan fixa même des familles chrétiennes à Pékin, que le patriarche de Bagdad d'un côté, & le pape de l'autre, érigerent en archevêché. Mais Koublai-Kan eut soin aussi d'ériger un tribunal, nommé *tçoum-fouſſe*, dont les deux métropolitains devoient dépendre. Lorsque les Chinois expulsèrent les Tartares Mongols, les chrétiens eſſuyerent encore une persécution violente qui les anéantit totalement : les plus fensés se fauvèrent en Tartarie, quelques-uns embrassèrent la religion des bonzes, & les autres furent massacrés. En 1592 on ne trouvoit dans toute la Chine aucune tra-

ce de christianisme , & quelques missionnaires recommencèrent alors à le prêcher : mais si on en excepte un fort petit nombre de néophytes qui occupoient de grands emplois , ou qui possédoient de grandes richesses , tous les autres convertis n'ont jamais été que des personnes de la lie du peuple , dont les femmes mêmes sortoient & alloient à l'église ; ce qui choqua tellement les honnêtes gens , qu'on regarda les missionnaires comme des corrupteurs . Pour calmer à cet égard tous les soupçons des Chinois , quelques jésuites s'aviserent de bâtir des églises séparées où les femmes seules pouvoient entrer ( p ). Mais ce prétendu remède agrit prodigieusement le mal , & le gouverneur de *Ham-theou* fut si irrité en apprenant que des personnes du sexe se renfermoient dans une église avec deux ou trois hommes , qu'il fit raser ce temple jusqu'aux fondemens , sans attendre les ordres de la cour ; car on fait qu'à la Chine les gouverneurs agissent d'une manière presque despotique dans leurs départemens respectifs , & cela est si vrai , que les chrétiens étoient quelquefois viollement persécutés dans quelques provinces , & fortement protégés dans d'autres . Mais malgré cette protection , on

---

( p ) *Gobien histoire de la Chine* , pag. 24.

trouvoit un obstacle insurmontable aux progrès de leur doctrine dans la polygamie ; car les missionnaires exigeoient la répudiation & ne vouloient laisser aux néophytes qu'une épouse : mais ils n'ont jamais insisté sur l'affranchissement des esclaves, quoique la servitude personnelle soit plus contraire encore au droit de la nature que la pluralité des femmes, qui n'est même qu'une conséquence presque nécessaire de l'esclavage dans les pays chauds. Là-dessus on disoit que les premiers chrétiens n'avoient jamais exigé de tels sacrifices, & que différentes communautés religieuses de l'Europe ont possédé des esclaves pendant plusieurs siècles de suite. Mais c'étoit-là un horrible abus dont il ne faut jamais se prévaloir : car ce qui choque le droit naturel choque à plus forte raison la morale. Un Chinois ne pouvoit répudier les femmes qu'il avoit épousées suivant les loix, & dont il avoit des enfans, sans leur faire une injustice ; mais il pouvoit à chaque instant affranchir ses esclaves. Ainsi la conduite des missionnaires n'étoit qu'une perpétuelle contradiction. D'un autre côté le gouvernement de la Chine ne fut jamais quelles religions il devoit permettre, ni quelles religions il devoit exclure. On a reçu dans ce pays des juifs, des mahométans, des lamas, des parsis, des manis, des marrha, des si-

lipan, des yeli-kaoven (*q*), des Arméniens, des bramines, des nestoriens, des chrétiens grecs qui avoient une église à Pékin, & enfin des catholiques; mais ceux-ci ont eu eux seuls plus de persécutions à effuyer que tous les autres ensemble, & on a fini par les exterminer. Le seul empereur *Kan-hi* donna trois édits contradictoires : il défendit d'abord de prêcher : ensuite il le permit & le défendit encore sans jamais avoir su en quoi la religion catholique consistoit : & c'est un fait que les missionnaires n'ont point osé lui montrer la bible ni les évangiles. On assure même, & je suis très-porté à le croire, qu'en 1692 ce prince ne savoit point que les Européens ont conquis l'Amérique, les côtes de l'Afrique, les îles Moluques & tant d'endroits de la terre d'Asie. Qu'on s'imagine des hommes tels que les Tartares Mandhuis qui viennent tout à coup s'emparer de la Chine sans avoir aucune notion de l'histoire, ni de la géographie, & alors on ne sera pas étonné de ce que l'empereur *Kan-hi* ait pu ignorer quelle avoit été la conduite des chrétiens en Amérique. Et c'est parce qu'il ignoroit tout cela que le

---

(*q*) On ne connaît pas bien la religion des Marha & des Si-lipan ; mais c'est peut-être à tort qu'on les prend pour des chrétiens.

mémoire offert à la cour de Pékin en 1717 fit sur l'esprit des Tartares une impression ineffaçable. On y représentoit les chrétiens comme une troupe de conjurés qui alloient envahir l'empire ainsi qu'ils avoient envahi le nouveau monde. Ce projet n'étoit point réel : mais il parut très - possible aux Tartares qui n'avoient point eux-mêmes quatre-vingt-mille hommes de troupes effectives lorsqu'ils entrèrent dans Pékin : ils furent à la vérité favorisés par les eunuques du palais : mais la prise de Pékin n'étoit rien , puisqu'il leur restoit à conquérir toutes les provinces méridionales , & ils en firent la conquête très-rapidement. Il n'y a point dans l'intérieur de la Chine une seule ville qui pourroit résister pendant trois jours si on l'assiégeoit dans les formes , & l'amiral Anson a prétendu qu'un vaisseau de soixante canons pourroit couler à fond toute une flotte chinoise. Par-là on voit que celui qui avoit allarmé la cour de Pékin au sujet des néophytes & des missionnaires , connoissoit bien la foiblesse de son propre pays qui n'a échappé à la fureur de nos brigands d'Europe que par son extrême éloignement ; & cet obstacle même disparaîtroit si l'on pouvoit découvrir un passage par le nord-ouest. Les princes qui ont succédé à Kan-hi , loin de tolérer le christianisme , n'ont cessé jusqu'en 1766 de gêner

gêner de plus en plus les Européens & de prendre de plus en plus des précautions à leur égard ; mais ils auroient rendu , sans le vouloir , un très-grand service à l'Europe , s'ils avoient entièrement fermé leur port de Canton aux vaisseaux des cinq nations qui y transforment.

Je finis ici cette section , dans laquelle on a vu que jamais deux peuples n'eurent moins de ressemblance entr'eux , par rapport à tout ce qui concerne la religion , que les Egyptiens & les Chinois , si l'on en excepte l'immolation des victimes : mais l'immolation des victimes est un usage que les voyageurs modernes ont trouvé répandu dans toutes les contrées où ils ont pénétré , hormis aux Indes & au Thibet où le cas particulier de la transmigration des ames a dérogé à la règle générale. Les savans n'ont jamais bien su comment tant de nations de l'ancien & du nouveau continent ont pu se rencontrer dans une bizarrerie aussi opposée aux notions du sens commun que l'est celle d'égorger des animaux pour honorer les dieux. Quelques-uns croient que l'immolation a commencé par les prisonniers faits à la guerre ; mais il est manifeste que les premiers peuples ont imaginé dans la nature des génies qui venaient goûter le sang , la chair , les entrailles ou la fumée des victimes qu'on

brûloit : & comme tous les premiers peuples ont été chasseurs & ensuite bergers , il est naturel qu'ils aient plutôt nourri les dieux avec de la chair qu'avec des fruits sauvages que les manitous pouvoient aller chercher eux-mêmes sur les arbres . Ceux qui quitterent la vie nomadique ou pastorale pour se faire laboureurs , commencerent bientôt par offrir les prémices de leurs champs , & par nourrir aussi les dieux avec des grains . Alors l'immolation des victimes auroit dû cesser : mais elle ne cessa point , & j'en ai dit la raison qui consiste uniquement dans l'opiniâtreté avec laquelle les premières nations civilisées retinrent les pratiques religieuses de la vie sauvage . Voilà pourquoi on a trouvé à la Chine tant d'usages imaginés par les Scythes , & en Egypte tant d'usages imaginés par les Ethiopiens .



---

## S E C T I O N I X.

### *Du Gouvernement de l'Egypte.*

---

*Omnia post obitum fingit majora vetustas.*

---

Les anciens qui parloient avec tant d'éloges des loix & de la police de l'Egypte étoient dans une continue illusion , dont l'origine est très - aisée à découvrir ; puisque nous voyons clairement que les auteurs Grecs ont confondu les loix qu'on observoit en Egypte avec celles qu'on n'y observoit pas , & qui n'existoient que dans les livres. On avoit anciennement inséré dans le second volume de la collection hermétique une infinité de maximes très-sages ; suivant lesquelles un pharaon devoit se conduire pour régner avec douceur , & mériter les applaudissemens du peuple. Mais il s'en faut de beaucoup que tous les pharaons ayent voulu s'acquitter des devoirs qu'on leur avoit prescrits dès la naissance de la monarchie : car il a paru parmi eux des princes fainéants , voluptueux , imbéciles , & enfin des tyrans détestables qui n'observoient que de vaines cérémonies &

fouloient réellement l'équité aux pieds. C'est ainsi que tous ces mauvais rois de la Judée faisoient avec beaucoup d'exactitude les ablutions légales , & ne mangioient jamais à leur table des viandes prohibées par le régime mosaïque ; mais le peuple n'en étoit pas moins écrasé par les exactions & le brigandage des impôts.

C'est aussi une erreur de croire que le droit romain ait été originairement puisé dans la jurisprudence de l'Egypte , comme Ammien Marcellin l'insinue : car il est fort aisé de s'apercevoir que les Décemvirs rejettèrent à Rome la seule loi égyptienne qui auroit pu convenir à une république : je parle de la constitution relative aux débiteurs , sur la personne desquels un créancier ne pouvoit exercer la moindre violence : cette loi étoit sage & modérée , mais celle des Décemvirs étoit barbare & atroce. Enfin on ne trouvoit dans les douze tables , qui sont le fondement du droit romain , aucune trace de la jurisprudence de l'Egypte , que Solon lui-même ne connoissoit que vaguement puisqu'il réforma la ville d'Athènes , & abrogea quelques réglemens de Dracon avant que de partir pour Saïs , où il paroît avoir commercé.

Quelques loix égyptiennes n'ont pas besoin d'être analysées : car leur simplicité est telle , que toutes les interpréta-

tions deviennent inutiles ; mais il n'en est pas ainsi de la loi qui concerneoit les voleurs , & qu'on fait être si compliquée qu'aucun philosophe n'a pu en concevoir le sens , ni en découvrir le but , parce que l'historien Diodore & l'ancien jurisconsulte Ariston se contredisent dans l'exposition qu'ils en ont faite.

Suivant Diodore , les voleurs de l'Egypte devoient se faire inscrire , & quand on réclamoit la chose volée ils la restituoient à la quatrième partie près que le législateur leur adjugeoit , soit pour les récompenser de leur adresse , soit pour punir la négligence de ceux qui s'étoient laissés voler. Diodore , en parlant de la sorte , auroit dû s'apercevoir que cette prétenue loi laissoit subsister beaucoup de cas particuliers , qui devoient être nécessairement décidés par une autre , dont il ne fait pas la moindre mention.

*Je me souviens d'avoir lu , dit Aulu-Gelle , dans un ouvrage du jurisconsulte Ariston que chez les Egyptiens , qui ont témoigné tant de sagacité en étudiant la nature , & tant de pénétration en inventant les arts , tous les vols étoient licites & impunis (r) .*

---

(r) *Id etiam memini legere me in libro Aristonis jure consulti , haud quamquam indocti viri , apud veteres Ægyptios , quod genus hominum constat & in artibus*

Il suffit de réfléchir à des institutions si bizarres , pour se convaincre qu'elles n'ont pu subsister dans une même société , mais bien entre des peuples différens ; & les auteurs qui en ont parlé étoient assûrément mal instruits ; puisqu'ils ne font d'accord ni entr'eux , ni avec eux-mêmes .

Ce qu'on a pris pour une loi égyptienne n'est qu'un concordat ou un traité fait avec les Arabes , auxquels on ne pouvoit défendre le vol & le brigandage qu'ils font par besoin , & qu'ils font encore par le défaut de leur droit public ; de sorte qu'on rachetoit d'entre leurs mains les effets qui ne leur étoient quelquefois d'aucune utilité , comme cela se pratique encore de nos jours . Les Bédouins revendent fort souvent pour la centième partie de la valeur , des perles & des piergeries dont ils s'emparent en dépouillant une caravane ; & ils feroient heureux de pouvoir toujours avoir la quatrième partie en argent des denrées qu'ils volent en nature sous de vains prétextes , qu'un voyageur moderne a eu grand tort de vouloir justifier , en soutenant que les déserts de l'Arabie pétrée appartiennoient de droit aux Bédouins ; comme si nous

*reperiendis solertes extitisse , & in cognitione rerum in-dagandâ sagaces , furta omnia fuisse licita & impunita.*  
**NOCT. A T T. Lib. XI. Cap. 18.**

ne savions pas qu'ils commettent de tels forfaits très-loin de leurs déserts & sur des territoires dont ils n'ont jamais été réellement en possession & où ils ne peuvent par conséquent exiger aucun tribut des passants.

Sous les rois pasteurs les Arabes se répandirent par troupes dans toute l'Egypte, & il étoit absolument nécessaire de convenir avec eux de quelque manière que ce fût, par rapport aux captures qu'ils faisoient de tems en tems. Et je crois qu'on rachetoit également les larcins d'entre les mains des Juifs: car il seroit bien surprenant que des hommes tels que les Juifs n'eussent volé qu'une seule fois en Egypte; & surtout lorsqu'ils y furent publiquement protégés sous le règne des usurpateurs qui favorisoient les bergers, & qui opprimoient les laboureurs, afin de choquer toutes les institutions du peuple conquis.

On conçoit maintenant à peu près ce que Diodore de Sicile a voulu dire: on n'inscrivoit pas le nom des voleurs dans un registre, mais on s'adressoit à l'*Emir* ou au *Scheic* des Arabes qui connoissoit lui-même ses sujets, & il leur faisoit rendre ce qu'ils avoient pris, au moyen de la compensation qui étoit stipulée (s).

---

(s) Si l'esprit de la loi égyptienne eût été tel

Nous ne savons pas si sous la domination des Persans , lorsqu'il se forma une république entiere de voleurs dans un endroit du *Delta* , on observa à leur égard la même conduite qu'on avoit tenue avec les Bédouins ; mais cela est très-probable , & il faudroit bien se résoudre à un tel sacrifice partout où des brigands seroient parvenus à se fortifier au point qu'on ne pût ni les expulser , ni les détruire . Or les marais qu'ils avoient occupés près de la bouche Héracléotique étoient impraticables , & jamais les Persans & les Grecs ne furent en état de les en chasser : car les barques qui leur servoient de maisons alloient à la moindre allarme se cacher très-loin dans les joncs .

L'extrême rigueur des loix à l'égard de ceux qui subsistoient en Egypte par des moyens mal-honnêtes prouve qu'on y étoit fort éloigné de tolérer le vol ou la mendicité parmi les Indigenes , qui n'étoient ni des Arabes , ni des Juifs ; & le sens commun a suffi pour apprendre aux hommes que , dans une société bien policiée , il ne faut jamais permettre que des sujets robustes embrassent la vie des men-

que Diodore se l'est imaginé , on auroit dû faire encore , comme je l'ai dit , des réglemens particuliers par rapport à ceux qui voloient sans s'être fait inscrire , & par rapport à ceux qui quoiqu'inscrits , ne restituoyent point exactement ce qu'ils avoient pris .

dians , que Platon craignoit tellement dans une république , qu'il emploie jusqu'au ministere de trois Magistrats differens pour les éloigner d'abord des marchés , ensuite des villes , & enfin du territoire de l'état (*t*). Si ce philosophe pouvoit ressusciter & voir tous ces ordres monastiques qui ne vivent que d'aumônes , il croiroit qu'il est survenu un af-foiblissement dans l'esprit humain.

Les auteurs Grecs ont prétendu qu'il y a eu en Egypte cinq ou six législateurs differens , parmi lesquels ils comptent même *Amasis* dont le règne précédéa de quelques années la chute de la monarchie ; mais il paroît que toutes les loix générales étoient beaucoup plus anciennes que les Grecs ne l'ont cru ; & ce qu'ils en disent ne peut provenir que de la rigueur plus ou moins grande avec laquelle on les a observées sous de certains princes , dont le nom n'est pas exactement connu. Le pharaon *Bocchoris* , dont Diodore a fait un législateur très-célébre ne se trouve pas dans Hérodote , qui n'avoit pas même ouï parler de ce prince. Par-là il est arrivé que nous ne favons point dans quel ordre chronologique les loix de l'Egypte doivent être rangées , & cependant cela est d'une grande importance pour voir

---

(*t*) *De legibus dial. XI.*

le véritable développement de la législation ; quoique Nicolaï n'y paroisse avoir eu aucun égard , non plus que Casal (u).

On veut par exemple que *Sabaccon* ait aboli dans tous les cas la peine de mort sous prétexte qu'il suffissoit d'appliquer les coupables aux travaux publics , ce qui rendoit leur supplice moins dur , mais plus long ; moins frappant , mais plus utile. Cependant longtems après , c'est à dire sous le règne d'*Amañs* on emploia la peine de mort contre ceux qui ne subsistant ni de leurs revenus ni de leur travail , vivoient de cette espece d'industrie qui est commune aux mendians & aux fripons. Si tout cela étoit vrai , il faudroit convenir qu'il y a eu une variation étrange dans la jurisprudence de l'Egypte , & qu'elle n'a jamais été fixée par des décrets immuables. Mais on se trompe lorsqu'on prête à *Sabaccon* un caractère doux & généreux : c'étoit de l'avou de tous les historiens un usurpateur ; & s'il n'est pas absolument vrai qu'il ait fait brûler vif le pharaon *Bocchoris* , au moins tua-t-il *Necco* le pere de *Psam-*

(u) On a de Nicolaï un traité intitulé de *Ægyptiorum synedris & legibus insignioribus* ; mais il y régne beaucoup de confusion. Et cet homme n'a bien approfondi l'esprit d'aucune loi : aussi son ouvrage est-il encore moins connu que celui de Casal , qui rapporte au moins quelques monumens singuliers.

métique, & il eût fait mourir Psammétique lui-même s'il ne s'étoit sauvé en Syrie. Tant de forfaits & de violences prouvent assez que ce Sabaccon n'étoit point l'homme le plus modéré de son siècle ; aussi ne pensa-t-il jamais, comme Strabon l'insinue, à condamner les coupables aux travaux publics : il leur faisoit couper le nez, & les chassoit de l'Egypte ; de sorte que c'est sous son règne que doit avoir été formé l'établissement de rhinocolure ou des hommes au nez tronqué ; quoique j'aye toujours pris ce fait pour une fable, & le terme de rhinocolure paroît avoir été appliqué à un enfoncement de la côte qu'on peut voir sur la carte, & où quelque promontoire s'étoit vraisemblablement éboulé ; car les Orientaux comme les Arabes appellent en géographie ras ou nez ce que nous appelons d'après les Italiens un cap.

Au reste ceux qui ont loué cette princesse qui ne fit sous son règne mourir aucun coupable, & qui en mutila un nombre prodigieux, loueront peut-être aussi Sabaccon. Mais c'étoit comme nous l'avons dit un usurpateur d'un génie féroce, qui ne fit qu'une seule bonne action, en abdiquant la couronne & en retournant en Ethiopie d'où il étoit venu. Cependant ce n'est pas lui qui inventa les mutilations : car les loix du pays les avoient prescrites depuis long-

tems pour différentes especes de délits. Et on croit avoir reconnu en cela une singuliere conformité entre les Egyptiens & les Chinois ; mais l'amputation des jambes jusqu'à l'infexion du genou , supplice jadis très-usité à la Chine , n'a pas même été connue en Egypte , où l'on coupoit d'autres membres , comme la langue , les mains , le nez , & suivant quelques auteurs , les parties mêmes de la génération. Là dessus on ne répétera pas tout ce qui a été dit pour démontrer jusqu'à l'évidence , que telle n'a jamais été l'origine des eunuques du palais : car cette espece d'esclavage a commencé par les enfans avant qu'ils fussent en état de mériter de si grands châtimens.

Plusieurs peuples de l'Europe , de l'Afrique & de l'Asie , ont fait usage de mutilations plus ou moins difficiles à cacher , plus ou moins difficiles à guérir , pour punir de certains crimes , qui , suivant leur maniere de penser , n'étoient pas des crimes capitaux. Ainsi on ne fauroit à cet égard découvrir aucun rapport entre les Egyptiens & les Chinois , qui dès l'origine de leur empire ont permis aux coupables de se racheter dans de certains cas à prix d'argent , & ce premier abus en a introduit un autre , c'est à dire qu'à la Chine on trouve des hommes assez avares ou assez pauvres pour porter la cangue & recevoir une bastonade à la

place du criminel , qui les paye pour cela. Le juge veut faire une exécution , & il lui faut un patient : or il prend celui qui se présente. On n'a jamais pu en Egypte se racheter à prix d'argent d'une peine infictive décernée par la loi , & bien moins substituer sous la main de l'exécuteur des misérables à d'autres , par une fraude si singuliere que les Chinois sont peut-être les seuls hommes au monde , qui vendent & qui achetent des supplices. D'où il résulte , comme l'observe Mr. Salmon , qu'on pervertit quelquefois chez eux les premières notions de la justice en laissant subsister toutes les formalités (v).

Quand on voit au tems du bas - empire les amendes pécuniaires infligées dans tant de cas qu'on ne sauroit les compter , alors on se perfuade sans peine que cela désigne un mauvais gouvernement , comme les compositions à prix d'argent si fréquentes dans les codes des Barbares , désignent une mauvaise jurisprudence. Les Egyptiens n'ont fait usage des amendes pécuniaires que dans une seule circonstance : c'est à dire par rapport à ceux qui tuoient inconsidérément des animaux sa-

---

(v) *Estat présent de la Chine.* tom. I. pag. 159.

Le Pere le Comte dit qu'on trouve dans tous les tribunaux des hommes qui se louent pour recevoir le châtiment à la place du coupable. Le Juge doit être avant tout corrompu.

crés, que la loi avoit pris sous sa protection : mais c'étoit dans tous les cas un crime capital de tuer des ibis & des vautours, qu'on fait être aussi privilégiés à Londres, & dont l'Egypte retroit plus d'avantages que des autres oiseaux & des autres quadrupedes ensemble. Si quelques nations comme les Thraces & les anciens Grecs n'eussent infligé des peines semblables aux meurtriers des cigognes & des bœufs, la conduite des Egyptiens ferroit sans exemple. Et malgré l'autorité des exemples on ne peut entièrement l'excuser. Lorsqu'il s'agit d'un abus très-léger en apparence, mais qui intéresse plus ou moins le bien public, alors le législateur a mille moyens pour punir le coupable, sans recourir à des supplices ou à des peines arbitraires : ainsi la loi de Toscanie qui réservoit des peines arbitraires pour ceux qui tailloient leurs propres abeilles avec le soufre ne valoit rien, & l'expérience a prouvé qu'on n'a pu par là arrêter les progrès d'une méthode pernicieuse dans tous les pays.

Nous parlons ici de l'abus que le propriétaire peut faire de la chose même qu'il possède, ou chaque particulier de la chose publique : car nous ne prétendons pas parler de ces loix vraiment atroces qui subsistent dans tant d'endroits de l'Europe par rapport à la chasse, & où la mort d'un chevreuil entraîne la mort d'un homme

& l'infamie d'une famille : cette barbarie vient d'un peuple , qui vivoit jadis en grande partie de gibier ; & qui auroit dû réformer sa jurisprudence lorsqu'il commença à cultiver régulièrement la terre.

Quoique les Egyptiens eussent des loix extrêmement séveres contre tous les crimes de faux , quoiqu'ils eussent imaginé au fond du purgatoire ou de leur *amenthes* autant de différens génies vengeurs qu'il y a de différentes espèces de délits sur la terre (x) , ils ont été accusés de commercer d'une maniere très-frauduleuse ; mais cette imputation ne leur a jamais été faite que par les Grecs mille fois plus décriés encore , & dont la mauvaise foi a donné lieu à un proverbe qui ne finira plus parmi les hommes.

Il a été un tems , dit Strabon , où l'Egypte s'opiniâtroit à ne point ouvrir ses ports aux navires de la Grece & de la Thrace ; & c'est alors , ajoute-t-il , que les Grecs remplirent le monde de calomnies contre le gouvernement des pharaons , qui contens des productions de leur terre , ne vouloient ni prendre , ni donner. Mais Platon qui avoit vraisemblablement commercé lui-même en Egypte fait d'abord

---

(x) Il se pent que c'est là l'origine de cette grande diversité de tourmens qu'on employoit dans l'enfer des Grecs & dans celui des Romains.

sentir qu'il est nécessaire qu'un peuple soit instruit dans l'arithmétique , & ensuite après quelques lieux communs il insinue adroitemment que les Phéniciens & les Egyptiens avoient abusé des connaissances qu'ils possédoient dans l'art de calculer & de mesurer. Indépendamment de cette subtilité de pratique , on croit avoir observé que plusieurs peuples de l'Asie méridionale & de l'Afrique ont un extrême penchant pour l'usure , les contrats équivoques , les monopoles & cette espece de fourberie qui caractérise en Europe les Juifs , qu'on fait avoir donné une grande extension aux préceptes du deutéronome , qui , dans bien des cas , est plus conforme à l'ancien droit nomadique qu'à la jurisprudence de l'Egypte , à laquelle Moïse ne s'affujettit pas toujours ; parce qu'il dut respecter de certains usages déjà établis parmi les Hébreux , avant qu'ils fussent réduits à la condition des Hélotes ; & ces usages étoient à peu près les mêmes que ceux des Arabes qui ont toujours été fameux à cause du vice de leurs loix , & à cause de la singularité de leurs crimes , dont quelques-uns , comme le *scopelisme* , pourroient faire déferter toute une province (y).

---

(y) Le crime du *scopelisme* consiste à mettre quelques pierres au milieu d'un champ , pour annoncer que le premier qui entreprendra de le labourer

On avoit bien imaginé en Egypte des réglemens pour réprimer l'usure & arrêter la poursuite violente des usuriers, mais la grandeur du mal se voit par le remede même. Chez les peuples qui commercent beaucoup avec eux-mêmes & très-peu avec les étrangers, les marchands ne peuvent faire que de petits profits sur les denrées, & voilà pourquoi ils cherchent à en faire de gros sur l'argent, ce qui introduit nécessairement l'usure, & cette usure augmenteroit encore en cas que l'argent ne fût pas monnayé; or on verra dans l'instant qu'il n'étoit point monnayé chez les Egyptiens, qui dans l'antiquité ne firent qu'un grand commerce intérieur : ils n'avoient pas un seul navire sur la mer, & le Nil étoit couvert d'une multitude innombrable de barques, dont quelques-unes n'étoient faites que de terre cuite : car comme le défaut du bois y a toujours été extrême, on y avoit eu recours à une industrie qui l'est aussi. (z)

---

sera poignardé. Il est dit dans le Digeste que ce crime est particulier aux Arabes, & il résulte de leur mauvais droit civil sur le meurtre & les vengeurs du sang.

(z) Ces nacelles étoient la plus petite espece des *phaseles*, nommés en égyptien *barri*: elles alloient à la voile & à la rame.

*Parvula sc̄ilibus solitum dare vela phaselis,  
Et brevibus pictæ remis incumbere testæ.*

JUVENAL.

Nous ne savons pas quelles furent les révolutions que ce commerce effuya de tems en tems : mais l'agriculture paroît toujours avoir été très-florissante. Dans ce pays les terres n'exigent presque d'autre dépense que celle de la semence , & quelques sortes de grains , comme le *dourra* ou le millet , s'y multiplient extrêmement , & à peu près comme l'*orinthis* en Ethiopie : le labour est partout fort aisément , de même que l'arrosage , lorsqu'on emploie de bonnes machines telles que les roues à chapelets , que Diodore paroît avoir confondues avec la vis d'Archimede , qui alla , dit-il , enseigner cette découverte aux Egyptiens , qu'on fait avoir arrosé leurs champs une infinité de siècles avant la naissance d'Archimede , dont la vis est une chose inconnue aujourd'hui depuis le Caire jusqu'à la cataracte du Nil . De tout ceci il résulte que les cultivateurs de l'Egypte ont pu assez aisément se remettre lorsqu'ils avoient effuyé quelque persécution sous des tyrans , qui commencèrent par haïr les loix , & ensuite les hommes . Dans nos climats au contraire les laboureurs doivent faire bien plus de dépenses : il leur faut plus d'instruments , plus de bras , plus de bétail ; de sorte que quand ils sont à demi ruinés par les impôts , ils ne peuvent plus se remettre par les récoltes : car il est physiquement démontré que les terres rap-

portent toujours moins à mesure que la pauvreté du cultivateur augmente : les labours réitérés coûtent beaucoup , de même que les engrais ; mais ces articles si importans relativement à notre agriculture ne se comptent presque point en Egypte. Et voilà pourquoi cette contrée a résisté plus longtems que les autres contre le gouvernement déstructif des Turcs ; & voilà encore pourquoi il feroit possible de la rétablir dans le laps d'un siècle , tandis que la Grece ne fauroit être rétablie en trois-cents ans.

Quoique nous n'ayons que des notions très-confuses sur l'ancien partage des terres de l'Egypte , nous savons cependant avec quelque certitude que les portions militaires , dont quelques-unes étoient de 12 arures , plus petites que l'arpent de France , passoient des peres aux fils , & non pas des peres aux filles. Delà il s'ensuit que les Grecs n'ont su ce qu'ils disoient lorsqu'ils ont prétendu que , suivant la jurisprudence des Egyptiens , on obligeoit dans tous les cas les filles à nourrir leurs parens âgés ou infirmes , tandis qu'on en dispensoit les garçons. Il ne s'agissoit pas du tout de l'obligation de nourrir les parens , mais du devoir de les soigner. Et il est naturel que le législateur eut choisi les filles , puisque les frères pouvoient être absens pendant plusieurs mois de suite dans les familles

militaires & sacerdotales. Les soldats devoient faire alternativement une année de service à la garde extérieure du palais , & alors ils n'étoient point chez eux ; les prêtres alloient de tems en tems à Thebes pour les affaires de justice , ou bien les fonctions de leur ministere les empêchoient de veiller à tout ce qui se passoit dans le sein de leur famille. Il ne s'agit point de répéter ici ce qui a été dit en particulier de la condition des femmes de l'Egypte , ni des loix relatives à la polygamie & aux degrés qui empêchoient le mariage : car on a suffisamment prouvé que l'union du frere & de la sœur n'a eu lieu que depuis la mort d'Alexandre : aussi tous les auteurs qui en parlent , comme Diodore , Philon , Séneque & Pausanias , sont-ils des auteurs , pour ainsi dire , nouveaux en comparaison des anciens Egyptiens. Au reste Philon est le seul qui prétende que ces sortes de mariages pouvoient se contracter même entre le frere & la sœur jumelle. (a) Par là on voit que ce Juif s'est imaginé que les jumeaux font dans un de-

(a) *De spec. leg.* 6. 7.

Selden a cru que le mariage entre le frere & la sœur avoit commencé seulement en Egypte au tems des Persans ; mais c'est une erreur. L'inceste de Cambyse ne concerneoit pas les loix des Egyptiens. Et Seneque fait assez entendre que c'est dans Alexandrie seule qu'on épousoit sa sœur.

gré de parenté plus étroit que les frères & les sœurs nés successivement : mais c'est une pure chimere de sa part, & il eut été absurde de permettre à tous les Grecs d'Alexandrie l'union au premier degré dans la ligne collatérale, hormis au jumeau avec la jumelle, qui n'ont rien qui les distingue des autres enfans d'un même pere & d'une même mere, sinon que l'un est quelquefois plus foible que l'autre, & encore cela n'arrive-t-il pas toujours, parce que la nature ne connaît point à cet égard de regle. Cependant si la dégénération résultoit des accouplements incestueux, ce seroit sur-tout entre les jumeaux & les jumelles que cet effet devroit être sensible, quoique les animaux sur lesquels on a fait des expériences soient rarement dans le cas d'en produire.

Au reste, les auteurs de l'antiquité n'avoient point donné des éloges outrés aux législateurs de l'Egypte, s'ils avoient pu voir les défauts de leur propre législation. Je parle ici de l'esclavage personnel qui exige nécessairement tant de mauvaises loix que les bonnes même en sont corrompues: car enfin une telle injustice ne peut être soutenue que par plusieurs autres. Il faut établir comme une éternelle vérité & un principe immuable que l'esclavage est contraire au droit naturel, & juger ensuite les législateurs

qui l'ont autorisé & affermi par les mêmes sanctions dont ils auroient dû se prévaloir pour l'abolir. On avoit ôté à tous les Egyptiens le pouvoir de tuer leurs esclaves: or il ne s'agissoit que de tirer quelques conséquences de cette loi même pour ouvrir les yeux & pour sortir de l'étrange contradiction où l'on étoit tombé.

Comme la liberté & la vie sont réellement inséparables, le maître conservoit toujours le droit de mort que la loi ne lui étoit qu'en apparence. Le nombre de ceux qui poignardent ou égorgent subitement leurs esclaves a été dans tous les siècles très-petit: le nombre de ceux qui les font mourir lentement à force de travail a été dans tous les siècles très-grand. Après cela on conçoit que celui qui est maître de la liberté est aussi maître de la vie: le législateur ne peut lui défendre qu'une certaine maniere de tuer l'esclave, & il conserve mille manieres de le faire périr. Et voilà en quoi consiste la contradiction.

Dans presque tous les cas relatifs à l'ingénuité, le droit égyptien étoit opposé au droit romain, dont on connoit l'axiome abominable sur les enfans qui suivent la condition du ventre; mais ils ne la suivoient point en Egypte, & on en trouve la raison dans la polygamie: car partout où elle est établie les enfans

doivent suivre la condition du pere , & jamais celle de la mere. Aucun peuple n'eut sur la servitude des maximes plus desespérantes que les Romains , comme on le voit par le sénatus-consulte Claudien , qui réduisoit en un état aussi cruel que la mort la femme convaincue d'avoir entretenu un commerce avec l'un ou l'autre de ses esclaves : car ce commerce lui faisoit perdre la liberté , & cette perte équivaloit à celle de la vie.

Nous voyons distinctement qu'il y a eu jadis en Egypte différentes especes de servitude, puisqu'on y trouve des esclaves qui servoient dans les maisons , & d'autres qui n'y servoient pas , & qu'on comparera , si l'on veut , à des serfs attachés aux travaux , ou à ces hommes dont je parlerai dans l'instant. Comme c'étoient pour la plupart des étrangers qu'on avoit pris ou achetés , il falloit bien les faire habiter à part aussi longtems qu'ils persistoient dans leur propre religion qui les rendoit impurs ; & voilà pourquoi on ne pouvoit les admettre dans l'intérieur des maisons pour le service domestique , car ils y eussent tout souillé. Cette institution étoit par sa nature très-vicieuse , & il a fallu faire encore bien des mauvaises loix pour prévenir les révoltes parmi ces esclaves , qui n'étant pas continuellement sous les yeux des maîtres , pouvoient d'autant plus aisément conf-

pirer. Et il est croyable que c'est-là la source de tous ces réglemens extraordinaires pour prévenir le meurtre, & on voit par l'action même de Moïse que ces réglemens n'étoient pas faits sans raison, quoiqu'aucun peuple de la terre n'en ait eu de semblables. Ailleurs c'est une lâcheté de ne point aller au secours d'un homme tombé entre les mains des assassins : en Egypte c'étoit un crime capital (b). Mais il faut dire aussi que cette loi pouvoit être si aisément éludée qu'on a dû la regarder comme non existante : car rien n'étoit plus aisè que d'alléguer mille prétextes pour prouver l'impossibilité de secourir un malheureux déjà surpris par des brigands. Aussi le législateur avoit-il senti la plupart de ces inconveniens ; & il vouloit tout au moins qu'on vint accuser les agresseurs sous peine de jeûner trois jours en prison & de recevoir un certain nombre de coups ; mais il paroît que cette loi fut abrogée sous les Ptolémées qui confierent la réduction de leur code à Démétrius de Phalere qu'on fait avoir travaillé pour des monstres.

On observe ordinairement comme une chose

---

(b.) Héliodore paroît insinuer que cette loi subsistoit aussi chez les Ethiopiens, & qu'elle concernoit même les enfans qu'en trouvoit exposés.

chose bizarre que les Egyptiens ayent eu des médecins particuliers pour différentes maladies, & même pour les maladies des dents, auxquelles ils étoient sujets, parce qu'ils machoient les cannes à sucre vertes, tandis qu'il n'y avoit point dans tout leur pays un seul avocat, quoiqu'ils plaidassent par écrit, à ce que disent les Grecs. Mais si cela est vrai, il faut nécessairement que les prêtres, qu'on trouvoit dans toutes les villes, ayent dressé les requêtes & les répliques pour ceux qui ne polivoient point les rédiger, quoiqu'il paroisse en général que les Egyptiens savoient pour la plupart lire & écrire (c). Quand on n'adopte point la mauvaise coutume de citer une foule d'auteurs dans un mémoire juridique, ni d'y recourir à des raisonnemens captieux, alors on peut expédier de tels écrits fort promptement, & il n'étoit point permis aux Egyptiens

---

(c) On voit que, suivant les loix de l'Egypte, c'étoit un grand avantage de savoir lire & écrire, aussi les artisans mêmes faisoient-ils instruire leurs enfans.

Les loix judaïques supposent également un usage très-fréquent de l'écriture, tant par rapport aux généalogies des tribus que par rapport aux contrats, libelles de réputation &c. : mais les Juifs négligèrent beaucoup l'éducation, & je crois que dans les petites villes de la Judée les *schoterim* étoient les seuls qui fussent lire & écrire.

d'en faire paroître plus de quatre dans le cours d'un procès. Les juges de leur côté ne consultoient qu'un recueil de dix volumes, dont ils savoient même la plus grande partie par cœur (*a*). Les cas extraordinaire, qui n'étoient point énoncés dans ce code, se décidoient à la pluralité des voix : & il conste par le monument encore existant de nos jours dans la Thébaïde que le nombre des juges étoit impair : ainsi le président ne tournoit l'image de la vérité d'un côté ou de l'autre que quand les voix étoient également partagées ; car il seroit absurde qu'il eût décidé en faveur de ceux qui n'avoient pas obtenu cette égalité, puisqu'on seroit par là retombé dans l'arbitraire d'où l'on vouloit sortir. La pluralité des suffrages entraînoit nécessairement l'image de la vérité dans tous les cas, & par là on terminoit l'action, où nous ne voyons jamais donner des coups de bâton aux plaideurs, suivant la méthode des Chinois, qui étouffent plus de procès qu'ils n'en décident, parce que leur gouvernement est despotique, & celui des Egyptiens étoit monarchique, comme on pourra dans l'instant le démontrer jusqu'à l'évidence.

(*a*) Diodore ne parle que de huit volumes auxquels les juges avoient recours dans les procès ; mais il s'agit manifestement ici des dix volumes que les prophètes devoient étudier.

Il paroît qu'on décidoit aussi chez les Egyptiens de certains cas par le serment, & il est remarquable qu'on ne trouve point un seul mot dans leur histoire qui puisse faire croire qu'ils ayent employé la question. Ce ne fut que sous la domination des Grecs & des Romains qu'on apprit par expérience que la question même étoit inutile pour arracher la vérité de leur bouche: car quand ils vouloient être opiniâtres ils l'étoient à l'excès. Ainsi la torture, qui est une institution abominable chez tous les peuples où l'on en fait usage, eût été encore plus mauvaise en Egypte qu'ailleurs. Des hommes, dont le tempérament est mélancolique & sombre, perdent la sensibilité lorsque la douleur passe un certain degré: ils souffrent toujours moins à mesure que la convulsion augmente, & c'est peut-être par une raison physique que les Egyptiens ne croyoient pas à l'enfer, mais seulement au purgatoire. Comme on décidoit chez eux de certains cas par le serment, il falloit bien punir sévèrement le parjure: aussi étoit-ce un crime capital de même que le meurtre; si l'on en excepte celui du pere qui tuoit son fils, dont il devoit tenir le corps entre ses bras pendant trois jours en présence du peuple; tandis que le paricide au contraire étoit puni par le plus cruel de tous les supplices dont on ait

jamais fait usage dans ce pays. (e) Mais c'est encore sans raison qu'on a voulu trouver ici quelque conformité avec la coutume des Chinois, puisque la plupart des nations de l'antiquité ont regardé le parricide comme un des plus grands délits; & il faut plaindre sincèrement ceux qui ont été assez barbares, assez injustes pour châtier des crimes imaginaires, tels que l'hérésie & le sortilège, par des peines mille fois plus cruelles que celles qu'ils réservoient au citoyen dénaturé qui avoit plongé un poignard dans le cœur de ses parens. D'un autre côté les Egyptiens ont eu tort sans doute de ne laisser subsister aucun rapport entre la maniere dont ils vengoient le meurtre du fils, & entre la maniere dont ils vengoient le meurtre du pere. Quand la nature a mis une relation manifeste d'une chose à une autre, il ne faut pas que le législateur entreprenne de l'ôter. Au reste on doit avouer que les Egyptiens ont eu des notions un peu moins défectueuses sur le pouvoir paternel que les Grecs, que les Romains,

---

(e) Ce supplice consistoit à percer le corps du coupable avec des roseaux, & à le brûler dans des épines; ce qui n'a aucun rapport avec le supplice des Chinois qui découpent un homme en dix mille morceaux, & qu'on ne croit pas avoir été en usage dans l'antiquité comme il l'est aujourd'hui.

& surtout que les Chinois , qui paroissent avoir été & qui sont peut-être encore dans l'affreuse idée qu'on ne doit point regarder les enfans comme des hommes lorsqu'ils n'ont pas encore reçu la mamelle ; & j'ai lu dans l'ouvrage d'un jurisconsulte que cette opinion a régné également parmi les anciens Romains (*f*) : j'en ai cherché la cause , & je l'ai trouvée. L'infanticide pouvoit être commis par le pere seul , suivant le décret de Romulus , & il pouvoit être commis par le consentement du pere & de la mere. Or c'est delà que provient la barbare distinction entre les enfans qui avoient déjà tété , & ceux qui ne l'avoient point encore fait. Lorsque la mere donnoit une fois le sein , elle étoit censée vouloir conserver son fruit , de sorte que l'infanticide ne se commettoit point alors du consentement des deux parties. Ceux qui ont une si mauvaise morale ont nécessairement encore une plus mauvaise physique , & le préjugé se sera établi que les enfans ne commencent à devenir hommes qu'en commençant à tetter.

Le respect que les Egyptiens avoient pour les vieillards leur a été commun avec

---

(*f*) *Gerd. Noodt de partus expositione & nece apud veteres , liber singularis.*

les plus anciens peuples du monde : car ce respect est le seul qu'on connoisse dans la vie sauvage , & c'est du crédit des vieillards dans la vie sauvage qu'est né le gouvernement civil , & non pas de l'autorité paternelle qui n'a jamais pu s'étendre que sur une famille , & non sur une société. La royauté est née du pouvoir des caciques, ou des capitaines que les vieillards avoient choisis pour commander la peuplade dans des expéditions lointaines où eux-mêmes ne pouvoient se trouver. Je crois avoir vu tout cela clairement lorsque j'étudiai les relations de l'Amérique, où l'origine des sociétés n'est point si obscure , parce qu'elle n'est point si éloignée.

Comme presque tous les anciens peuples de notre continent ont donné beaucoup trop d'extension aux bornes du pouvoir paternel , il s'ensuit que si le gouvernement eût été fondé sur l'autorité des peres , & non sur celle des vieillards , il en eût résulté un véritable despotisme dans l'état comme dans chaque famille. Cependant cela n'est arrivé nulle part , & lorsque les Chinois prétendent que cela est arrivé chez eux , il est facile de s'appercevoir qu'ils sont dans une erreur grossière. Quand il y avoit à la Chine cent & vingt rois ou de grands caciques , aucun n'osa se nommer le *pere & la mere de l'état* : mais quand les empereurs à force de conquêtes & d'injustices eu-

rent fait disparaître les rois, alors ils prirent tous les titres qu'ils crurent leur convenir. Ainsi le cas des Chinois est le même que celui des Romains : quand ils eurent des *pères de la patrie*, ils n'eurent plus de liberté. Qu'on recherche tant qu'on voudra dans les dictionnaires & les langues de toutes les nations du monde, on ne trouvera pas que jamais le terme de *roi* ait eu quelque chose de commun avec le terme de *père*, sinon dans un sens figuré.

Le gouvernement de l'ancienne Egypte étoit véritablement monarchique par la forme de sa constitution, puisqu'on y avoit fixé des bornes au pouvoir du souverain, réglé l'ordre de la succession dans la famille royale, & confié l'administration de la justice à un corps particulier, dont le crédit pouvoit contrebalancer l'autorité des pharaons, qui n'eurent jamais le droit de juger ou de prononcer dans une cause civile. Les juges faisoient même à leur installation un serment horrible, par lequel ils promettoient de ne pas obéir au roi en cas qu'il leur ordonneroit de porter une sentence injuste. Outre le collège des trente qui résidoient continuellement à Thèbes, outre les magistrats particuliers des villes qui pronçoient dans de certains cas, (g) les

---

(g) Dans l'antiquité, dit Orus Apollon, les ma-

provinces envoient de tems en tems des députés, qui se réunissoient dans le labyrinthe où l'on discutoit des affaires d'état qu'on croit avoir été relatives aux finances : car Diodore assure que les rois d'Egypte ne pouvoient taxer arbitrairement leurs sujets, comme cela est établi, ajoute-t-il, dans de certains états où l'on ne connoissoit point de plus grand fléau : ensuite il insinue que la classe sacerdotale avoit l'inspection sur les finances, ce qui suppose que les provinces devaient aussi donner leur consentement aux nouveaux impôts.

Maintenant nous voyons qu'on a été dans l'erreur en soutenant que les anciens n'ont eu aucune idée d'un véritable gouvernement monarchique. Si Mr. de Montesquieu n'en a pas trouvé des traces chez eux, c'est qu'il ne les a point cherchées où elles étoient : il s'arrete à considérer quelques états de l'ancienne Grèce où les rois prononçoient eux-mêmes dans les causes civiles ; mais cet usage

---

gistrats de l'Egypte jugeoient & voyoient, ajoute-t-il, le roi nud : *regem nudum spectabat*. Il est difficile de savoir ce que cela signifie, & je doute que Mr. de Pauw, chanoine d'Utrecht, ait bien compris tout le contenu du 39 chapitre des hiéroglyphiques, sur lesquels il a donné des notes. Quand le roi se rendoit dans une assemblée de juges, il devoit déposer son manteau ou l'habit de dessus nommé *caelafiris*, vraisemblablement pour témoigner qu'il ne jugeoit pas lui-même.

ge, qui choque les principes de la monarchie, n'eut jamais lieu en Egypte. Je parle de ce qu'ont fait les princes, je ne parle pas de ce qu'ont fait les tyrans.

C'étoit une loi fondamentale dans ce pays que la royauté & le pontificat sont incompatibles. Le souverain n'y pouvoit être grand-prêtre, ni le grand-prêtre souverain (*b*). Quand on connoît l'esprit servile des nations qui habitent sous des climats ardents, quand on connoît ce que les hommes y osent, & ce que les hommes y souffrent, alors il paroît que les Egyptiens avoient agi assez sagement en opposant encore cette barrière au despotisme, qui a surtout accablé les contrées de l'Asie où les princes ont envahi le sacerdoce, & celles où ils l'ont rendu amovible comme en Turquie & en Perse, où les mouftis & les feidres ne sont pas plus assurés de conserver leur dignité que l'étoient les grands-prêtres chez les Juifs sur la fin de leur monarchie, & lorsqu'on voyoit rarement un même homme persister pendant trois ans dans le pontificat. De tels esclaves ne sauroient protéger le peuple, puisqu'ils

---

(*b*) Comme l'on montra à Hérodote les statues de tous les rois de l'Egypte, & celles de tous les pontifes en particulier, cela prouve que jamais avant Séthon aucun pontife ne fut roi. Peut-être Séthon ne voulut-il pas abdiquer le pontificat lorsqu'il parvint au trône.

ne sauroient se protéger eux-mêmes : si leur sort ne dépendoit pas des caprices du prince , il dépendroit des intrigues du ferrail. En Egypte au contraire les pontifes ne furent jamais amovibles : cette dignité restoit dans leur famille , & le fils aîné succédoit toujours au pere , à peu près comme dans la famille d'Aaron chez les Hébreux avant qu'elle fût devenue le jouet des despotes.

Cependant il arriva enfin en Egypte par un de ces événemens dont nous ignorons les causes , que Séthon , qui occupoit le sacerdoce par droit héréditaire , parvint encore au trône. Les deux pouvoirs se trouvant alors réunis dans un même homme , l'état fut renversé au point qu'on ne put jamais plus le remettre dans son équilibre ordinaire. Les soldats se plaignoient de ce qu'on avoit confisqué quelques-unes de leurs terres : le peuple se plaignoit de ce que les soldats avoient trahi la patrie dans un instant où les intérêts particuliers devoient céder à l'intérêt général. Au milieu de ces troubles , on choisit douze gouverneurs , qui devoient régner conjointement afin de diviser la masse du pouvoir qui s'étoit trop concentré. Mais cette constitution oligarchique , que les Egyptiens imaginerent alors , ne pouvoit rétablir une monarchie , puisqu'elle n'a jamais pu rétablir une république , quoi-

qu'on l'ait essayé tant de fois dans l'antiquité. Aussi en résulta-t-il un véritable despotisme, qui dura depuis *Pshammétique* jusqu'à l'invasion de Cambyse, sous des princes qui eurent tous à leurs soldes une foule de mercenaires, qu'on fait avoir été les instrumens & les appuis du pouvoir absolu depuis que le monde existe.

C'est à l'époque dont je viens de parler qu'on fixera le changement sensible qui se fit dans le caractere & la maniere de penser des Egyptiens, qui commencerent alors à haïr leurs rois, & *Amasis*, avec lequel ils s'étoient en apparence réconciliés, dut mettre une forte garnison grecque dans Memphis, afin d'être en sûreté au centre de ses états contre les entreprises de ses sujets, qui avoient dans l'antiquité porté leur amour envers les pharaons jusqu'à l'excès : ils pardonnerent à ces princes bien des vices, bien des foiblesses, & les laisserent même régner lorsqu'ils étoient aveugles, comme cela est arrivé plus d'une fois ; parce que la cécité a toujours singulièrement affligé les habitants de l'Egypte. Il est surprenant que dans les autres empires de l'orient, où un aveugle pourroit fort bien régner, on ait décidé précisément le contraire, comme en Perse, au Mogol, en Turquie. Et ce cas est tel que s'il arrivoit dans les monarchies de l'Europe, les jurisconsultes seroient peut-

être embarrassés de le résoudre. Mais les Egyptiens se fondoient sur le droit d'aînesse, qui étoit parmi eux sacré & inviolable; de sorte qu'ils ne croyoient pas qu'un enfant doive être privé de son patrimoine à cause d'une indisposition déjà assez funeste par elle-même. Cela est très-vrai & très-juste par rapport aux successions particulières, qui n'imposent pas l'obligation de gouverner un peuple, & on auroit dû tout au moins donner des tuteurs aux princes aveugles comme le fils de Sésostris, ensuite le pharaon Anysis & quelques autres. Si l'on s'attachoit uniquement au récit d'Hérodote, il en résulteroit que la cécité du pharaon Anysis en particulier peut avoir été la source d'un grand malheur: car ce fut sous son règne que les Ethiopiens envahirent l'Egypte (i).

Lorsque la famille régnante s'éteignoit, on procédoit à une élection, dont toutes les formalités sont très-exactement décrites par Synésius, mais les soldats & les prêtres étoient les seuls, qui y eussent voix active & passive, sans qu'il soit

---

(i) On ne trouve pas le nom du pharaon Anysis dans les dynasties de Manéthon, parce que ce n'est point un nom patronymique, mais emprunté. On croit communément que Bocchoris est le même homme qu'Anysis. Au reste, la cécité n'est point une maladie incurable en Egypte, & c'est à quoi le législateur peut avoir eu égard.

fait la moindre mention du reste du peuple, que Diodore prétend cependant avoir été aussi noble que les tribus militaires & sacerdotales, mais il faut nécessairement en excepter ces hommes si détestés en Egypte qu'il ne leur étoit pas même permis d'entrer dans les temples : j'ai déjà beaucoup parlé d'eux, mais maintenant je crois avoir découvert que c'étoient des Africains d'origine étrangere, qui parloient entr'eux la langue punique, & que les Egyptiens avoient rendus à demi libres, à demi esclaves comme les Hilotes chez les Lacédémoniens, les Corynophores à Sycione, les Pénestes en Thessalie, les Clarotes en Crete, les Gymnites en differens endroits de la Grece, les Profpelates en Arcadie, les Leleges en Carie, les Mariandins chez les Héracléotes, auxquels on peut joindre encore les juifs, qui, après l'expulsion des rois bergers, furent précisément réduits en Egypte à la condition des Hilotes de Lacédémone, & de ces hommes que je prends pour des Africains occidentaux. Aussi Hérodote dit-il positivement qu'on parloit la langue punique aux environs de la ville d'*Apis* & du lac de la Maréote parmi de certaines familles soumises à la domination des Egyptiens, (k) qui ne se mêlerent ja-

---

(k) La langue dont il est ici question ne doit pas être confondue avec celle qu'on parloit à Car-

mais par des mariages avec cette caste si abhorée, laquelle finit suivant toutes les apparences par former la république des voleurs; & on ne sauroit point dire que les juifs ayent fini beaucoup mieux: car Strabon nous dépeint toute leur petite monarchie comme un état dégénéré en une confédération de brigands. Il semble que les peuples qui ont une fois été réduits à la servitude de la glebe en contractent un très-mauvais caractère. Il s'est formé dans l'Amérique plusieurs sociétés de nègres échappés d'entre les mains des planteurs, mais on assure que ces peuples naissans ont de si mauvaises loix, une si mauvaise police, qu'il n'en résultera jamais que des républiques de voleurs ainsi que celles des paulistes.

Comme le nombre des soldats étoit en Egypte sans comparaison plus grand que celui des prêtres du premier & du second ordre, on avoit égalé les suffrages, en donnant aux prophètes une voix qui valoit cent voix militaires, & ainsi de suite jusqu'aux Zacores dans une diminution proportionnelle, de maniere que trois prêtres pouvoient contrebalancer le

---

thage: c'étoit proprement l'idiome lybique; comme les Egyptiens étoient originaires de l'Ethiopie, ils ne comprenoient ni l'arabe, ni le lybien, ni le phénicien, ni ce jargon que parloient les juifs, & qui paroît avoir été un dialecte du phénicien.

suffrage de cent & trente soldats (*l*):

Quoiqu'on eut pris des mesures pour assurer la tranquillité dans ces momens de crise, où l'état sans maître flottoit entre les contendans, il y a bien de l'apparence que les intrigues des candidats ont souvent trouble les élections, & on croit voir des traces sensibles de ce désordre dans l'histoire des soixante & dix pharaons, qui régnerent soixante & dix jours, ce qui provient de quelque confusion, où différens candidats s'arrogeoient la pluralité des voix: car il ne s'agit point ici, comme on l'a prétendu, d'une irruption de la part de l'ennemi, qui fit mourir en moins de trois mois tous les gouverneurs de l'Egypte, qui ne furent jamais au nombre de 70; puisqu'on voit par la construction du labyrinthe, où devoient s'assembler les députés des préfectorures, qu'avant la domination des Persans l'Egypte n'étoit divisée qu'en vingt-sept nomes (*m*).

Dans les tems les plus reculés on consacroit les rois à Thebes, & ensuite cet-

---

(*l*) *Prolato alicujus ex candidatis nomine milites quidem manus tollunt, comastæ verò & zacori & prophetæ calculos ferunt, pauci aliqui, sed quorum præcipua est eâ in re auctoritas, prophetarum nempe 3 calculus centum manus æquat, comastarum viginti, zacororum decem.* Syns. de PROVIDEN. pag. 94.

(*m*) C'est ainsi qu'on trouve ce nombre dans tous les exemplaires de Strabon, quoique suivant moi, il n'y ait eu que douze grands nomes & douze petits,

te singuliere cérémonie se fit à Memphis, où le prince portoit le joug du bœuf *Apis*, & un sceptre fait comme la charue thébaine, dont on se sert encore aujourd'hui pour labourer dans le Saïd & une partie de l'Arabie, suivant la figure qu'en a publiée depuis peu Mr. Nieu-buhr (n). Dans cet équipage on conduisoit le nouveau roi par un quartier de la ville, & delà il étoit introduit dans l'*Abydon*, endroit qu'on doit regarder ici comme un souterrain : & je ne sai par quelle bizarre idée le P. Martin a supposé qu'il s'agissoit de la ville d'*Abydus*, qui étoit éloignée de quatre-vingt & trois lieues de Memphis. Il faut que cet homme se soit imaginé qu'il en étoit de l'Egypte comme de son pays où les rois vont de Paris à Rheims pour se faire sacrer. Lorsqu'on avoit élu un prince parmi les candidats de la classe militaire, il passoit dès l'instant de son inauguration dans la classe sacerdotale ; ce qui exigeoit quelques cérémonies particulières, & vraisem-

(n) *Scholiastes German.* in *Arat.* p. 120.

Le scholiaste d'Aristophane sur la comédie des oiseaux dit que le sceptre des rois d'Egypte portoit à son sommet la figure d'une cicogne & de l'autre côté vers la poignée une figure d'hippopotame. Mais il y avoit différentes espèces de sceptres à en juger par tout ce que les anciens en disent : cependant celui qui représentoit une charrue étoit le plus commun, & les rois le portoient ainsi que les prêtres de l'Egypte & de l'Ethiopie.

blablement aussi quelques fermens. Au reste les pharaons ne pouvoient en aucun cas se dispenser de jurer, comme on l'a dit, sur le calendrier. Ils promettoient de ne pas faire intercaler un jour dans l'année vague, ce qui l'eût rendu fixe, ni d'y faire intercaler un mois, ce qui l'eût rendu lunaire & vicieuse. Or à cet égard ils ont tenu leur parole plus religieusement que par rapport à d'autres points bien plus intéressans.

Comme ceux qui parvenoient au trône par la voix des soldats & des prêtres ne donnaient jamais à la nouvelle dynastie le nom de leur famille, mais le nom de la ville où ils étoient nés, il n'est pas étonnant de voir dans l'histoire une dynastie singulière de pharaons éléphantins, puisque cela ne provient que de l'élection où les suffrages s'étoient réunis en faveur d'un candidat originaire d'Éléphantine. Ce fait est très-naturel, & cependant les chronologistes n'ont pas voulu le comprendre, de sorte qu'ils ont été obligés d'imaginer, dans cet îlot qu'on nomme Éléphantine, un royaume particulier, qui eût eu moins d'étendue qu'en a souvent en Europe une maison de campagne avec ses jardins & ses bosquets. La vallée de l'Egypte se rétrécit extrêmement au-delà de la ville d'*Ombos*: ainsi quand on accorderoit encore à ce

prétendu royaume les terres qui sont fut les bords du Nil, cela n'eût jamais pu former un état indépendant ou des rois d'Ethiopie, ou des princes qui résidoient à Thebes.

Aucun auteur avant le chevalier Marsham n'avoit dit qu'il y ait eu jadis plusieurs royaumes à la fois en Egypte; & je suis faché que le chevalier Marsham n'eût point reçu du ciel autant de génie & de jugement, qu'il avoit acquis d'érudition par l'étude. Il a été persécuté par des fanatiques comme un incrédule, & jamais homme ne le fut moins; puisqu'il a cru que la monarchie de l'Egypte avoit commencé en l'année qui suivit immédiatement le déluge universel; ce qui suppose, comme on voit, un défaut manifeste de jugement, & une crédulité sans bornes. Tout ce qu'il ajoute au sujet de *Cham*, qui fut, suivant lui, le premier roi des Egyptiens, n'est qu'un amas de chimeres plus dignes d'un rabbin que d'un chronographe anglois. On n'avoit jamais dans la haute antiquité osé parler ni de *Cham*, ni de *Metzraïm* en Egypte, pays qui a pris son nom du terme *Kypt*, comme cela est hors de doute, & de Hoorn a même cru que cette appellation lui étoit commune avec une partie de l'Ethiopie. (o)

---

(o) Bochart a dit bien des injures à de Hoorn au sujet des Ethiopiens, mais cela n'étoit point né-

Il ne faut jamais faire usage dans l'histoire des traditions rabbiniques, dont malheureusement trop d'écrivains se sont occupés, ce qui a retardé au-delà de ce qu'on pourroit le croire le progrès de nos connaissances.

Les Egyptiens exagéroient sans doute de tems en tems leur antiquité, & quand ils parloient de certains personnages qui avoient vécu mille ans, cela prouve, dit Pline, que chez eux on a d'abord compté par lunaisons (*p*). Mais en vérité cela ne le prouve en aucune maniere : car ces années attribuées à la vie d'un homme peuvent être des années de dynastie ou de tribu, suivant la façon de parler des orientaux.

Qu'on suppose pour un instant que la tribu de *Béni-Wassel* soit répandue maintenant sur les auteurs de la Thébaïde depuis six siècles : alors les Arabes, qui ne tiennent aucun compte de l'existence des particuliers, diront que *Béni-Wassel* est âgé de six-cents ans, parce qu'ils rap-

---

ceffaire. Quoique les Grecs ayent en quelque sorte fabriqué ce mot d'*Aethiops* pour désigner un peuple noir, la racine peut en être cachée dans celui de *Kopt* ou de *Rypt*.

(*p*) *Annum enim alii aestate unum determinabant & alterum hyeme..... Quidam lunæ senio ut Aegyptii, itaque apud eos aliqui & singuli annorum vixisse millia produntur.* lib. VII. cap. 48.

portent tout au fondateur ou à la souche dont ils sont issus, & dont ils portent sans cesse le nom, ce qui n'est pas si mal imaginé qu'on pourroit le croire, pour retenir à peu près l'époque de la formation d'une tribu qui n'a pas d'archives. J'ignore si cet usage a jamais été établi parmi les Tartares, où il auroit pu avoir lieu à l'égard des hordes libres : car celles qui sont soumises ne conservent que la généalogie des kans, dont les familles sont sujettes à s'éteindre. Au reste, on n'a pas besoin des dynasties de Manéthon pour prouver l'antiquité des Egyptiens, puisqu'elle est bien démontrée par les progrès qu'avoient faits chez eux les arts dès les tems les plus reculés, & à la conquête des Macédoniens on les trouva dans un état où il ne leur manquoit plus que le dernier degré de la perfection, qui ne consiste souvent que dans une élégance de la forme & une finesse de goût, que les orientaux n'ont jamais eue, & qu'ils ne sauroient avoir ; parce que leurs organes & le désordre de leur imagination s'y opposent sensiblement. Les fabriques qui rendirent l'Egypte si célèbre sous les Ptolémées, comme la verrerie & la tapissérie, y avoient été établies une infinité de siècles avant les Ptolémées, & les tapis surtout étoient au nombre des marchandises

qui passoient en Asie (q) par le moyen des caravanes, qu'on fait avoir passé l'isthme de Suez, & dont je parlerai encore lorsqu'il s'agira d'examiner quels peuvent avoir été les revenus annuels des pharaons, auxquels les premiers législateurs de l'Egypte avoient prescrit bien des règles & bien des maximes, qui étoient consignées, comme on l'a dit, dans le second volume du recueil hermétique, & c'est de ce livre même que paraissent être extraits les passages qu'on trouve dans Diodore, qui assure que ces princes ne pouvoient j. mais avoir à leur cour des esclaves nés en Egypte ou achetés chez l'étranger, & ils devoient se faire servir par les enfans des prêtres, qu'on ne mettoit dans l'intérieur du palais que quand ils avoient atteint l'âge de vingt ans. Or c'est-là une de leurs loix qui ne fut pas observée à beaucoup près : car quand les pharaons introduisirent des esclaves dans leur ferrail, ils en confierent aussi la garde à des eunuques, qui n'étoient assûrément point des hommes nés libres, ou choisis dans l'ordre sacerdotal. Diodore veut aussi que les rois d'Egypte ayent été

---

(q) On croit qu'il est parlé des tapis à figures, qui venoient de l'Egypte, dans un passage des paraboles, que la vulgate a rendu de la maniere suivante. *Intexui funibus lectulum meum, stravi tapetibus pictis ex Aegypto.* Farab. VII.

obligés de lire les lettres qu'on leur adressoit, d'assister tous les jours aux prières, & d'entendre encore la lecture d'un passage des annales; mais ils ont pu trouver mille prétextes pour s'en dispenser, dès que les attractions du plaisir & de l'oisiveté, qui est un grand plaisir dans les pays chauds, les éloignoient des affaires.

Enfin on ne sauroit trop répéter qu'il faut bien distinguer, en lisant l'histoire de l'Egypte, les loix qui furent réellement en vogue d'avec ces anciennes constitutions, qui n'existoient que dans les livres; sans quoi les prêtres eux mêmes n'eussent point parlé d'une si longue suite de rois paresseux, qui s'étoient endormis dans leur serrail, & auxquels le peuple ne disputa cependant jamais les honneurs de la sépulture: je doute même que le peuple ait eu ce droit, comme on le croit vulgairement. D'abord un tel usage n'eût rien valu dans un pays tel que l'Egypte, où le pere étoit toujours remplacé sur le trône par son fils ainé aussi longtemps que la famille royale subsistoit: ainsi on auroit eu un ennemi implacable dans le jeune prince en refusant la sépulture à son pere, dont il pouvoit d'ailleurs faire porter la momie dans quelque souterrain à l'insu même du peuple.

Diodore dit à la vérité que les pharaons qui ont, suivant lui, bâti les deux grandes pyramides, n'avoient osé y faire

déposer leur corps, de peur que les Egyptiens ne vinsent l'en arracher : mais c'est là un bruit populaire, dont Hérodote n'avoit pas même ouï parler. Et il suffit d'y réfléchir pour concevoir l'absurdité où ces princes seroient tombés en éllevant des pyramides qui devoient leur servir de sépulture : tandis que d'un autre côté, ils étoient certains d'avance qu'on ne les y enterreroit jamais. Les Grecs s'étant une fois mis dans l'esprit que les pyramides sont les tombeaux des pharaons n'ont jamais voulu se laisser déabusser à cet égard ; quoique les Egyptiens ayent hautement déclaré que jamais aucun de leurs rois n'avoit été enfeveli dans l'intérieur d'une pyramide, & que c'étoient des monumens élevés par la nation en corps & non par des princes particuliers. On trouve dans l'histoire un fait décisif, par lequel il est démontré que les Egyptiens ne penserent pas même à refuser la sépulture aux mauvais rois. Ils haïsoient mortellement un des pharaons despotes nommé *Apries*, qu'on soupçonneoit d'avoir commis des crimes atroces, dont quelques uns étoient réels : or le peuple se fit livrer ce prince dès qu'il fut vaincu par *Amaisis* : on l'étrangla & on le porta ensuite dans le tombeau de ses peres qu'on voyoit à l'entrée du temple de Minerve de *Säüs*, où reposoient tous les pharaons de la tri-

bu saitique. Ce fait est, comme on voit, décisif.

Il faut aussi se désabuser sur l'opinion hasardée par quelques écrivains modernes touchant les rois anonymes, qu'on trouve dans le catalogue des dynasties; & dont on veut que les noms ayent été supprimés, parce qu'ils avoient souillé leurs mains de sang & de richesses mal acquises.

Comme la mémoire des tyrans doit être vouée à l'exécration de tous les âges, ce seroit leur rendre un service que d'oblitérer leur nom en le rayant des annales. Ainsi les prêtres de l'Egypte eussent agi contre les premières nations du sens commun: mais ils n'étoient pas si imbéciles, & écrivoient tous les noms & tous les événemens avec beaucoup de fidélité (r).

C'est depuis que la flatterie a corrompu la foi historique, que les mauvais princes ne craignent plus tant la voix de l'histoire; & c'est parmi les Grecs & les Romains que cette corruption a commencé.

Si l'on trouve donc des anonymes dans le catalogue des dynasties, cela provient uniquement de la négligence de ceux qui ont recueilli ces monumens. Par

---

(r) Euseb. *præpar. evang. lib. X. cap. II.*

exemple, Eusebe a omis le nom de plusieurs pharaons , que Jules l'Africain a nommés , & nous savons , à n'en pas douter , que dans l'histoire de Manéthon on parloit d'*Achthoës* , le plus cruel & le plus injuste de tous les rois que l'Egypte a produits. Par-là on voit bien clairement que les prêtres étoient très-éloignés de supprimer le nom des tyrans , sans quoi *Achthoës* même seroit aujourd'hui inconnu. Orus Apollon assure que dans le caractère hiéroglyphique on se devoit servir de l'écriture alphabétique , lorsqu'il s'agissoit d'y indiquer le nom d'un mauvais roi (s). Quant aux usurpateurs étrangers , les prêtres les désignoient par des termes symboliques que tout le peuple connoissoit , & il n'y avoit point d'Egyptien qui ne fut que le roi de Perse , que nous surnommons *Ochus* , étoit chez eux surnommé l'âne.

Je crois que suivant un ancien usage le grand-prêtre devoit prononcer publiquement un discours lorsqu'on portoit le corps du roi au tombeau après un deuil de soixante & dix jours , qui font précisément

---

(s) *Regem autem pessimum significantes , anguem pingunt in orbis figurum , cuius caudam ori admovent : nomen vero regis in mediâ revolutione scribunt.* HIERO. Lib. I.

On voit quelquefois le caractère alphabétique mêlé dans les hiéroglyphes sur les monumens ; & ce qu'Orus dit ici en est une preuve.

le tems que les embaumeurs employoient pour mettre la momie du prince en état d'être inhumée. C'est proprement dans ce discours du grand-prêtre que consistoit tout le jugement des morts qu'on faisoit essuyer aux pharaons qui y étoient plus ou moins loués, & Porphyre assure qu'on les louoit surtout lorsqu'ils avoient été sobres, parce que cette vertu en suppose d'autres, principalement dans un souverain.

Quant aux particuliers, on ne leur refusoit probablement la sépulture que quand leurs créanciers venoient y former une opposition juridique ; ce qui a fait imaginer aux Grecs que chez les Egyptiens on trouvoit des gens qui avançoient une somme d'argent sur un corps embaumé, que suivant eux la loi permettoit de mettre en gage : mais on ne sauroit dire combien cette méprise des Grecs est ridicule. Comme c'étoit une infamie de n'être pas enterré, le créancier arrêtoit le corps mort du débiteur, & ne le laisseoit ensevelir que quand les parens payoient la dette. Orde telles prétentions pouvoient être discutées devant le magistrat ordinaire des villes, & il est absurde de supposer qu'un seul tribunal établi à Memphis ait absous ou condamné tous ceux qui mourroient en Egypte, en faisant une exacte perquisition de leur vie : ce

qui eût occupé, je ne dirai pas un tribunal, mais la moitié de la nation.

La loi égyptienne qui permettoit au créancier d'arrêter le corps mort du débiteur étoit une modification de la loi qui lui défendoit d'arrêter son débiteur tant qu'il vivoit.

Comme les pharaons étoient ordinairement instruits dans les sciences dès leur plus tendre jeunesse, plusieurs d'entre eux ont écrit des livres qui se sont entièrement perdus : ce malheur leur est commun avec presque tous les rois de l'antiquité dont on a négligé les ouvrages, de maniere qu'on seroit tenté de croire qu'ils ne valoient absolument rien. Les livres d'Alexandre le Grand, de l'empereur Auguste, de Tibere, de Caligula, de Claude, de Néron, de Ptolémée fils de Lagus, d'Evax roi d'Arabie, de Juba, de Déjotare, d'Héron, d'Attalus, de Philométor, d'Archelaüs, & d'une infinité d'autres princes auxquels on pourroit joindre Hannibal, Luculle, Sylla & Mécène, se sont tellement perdus que nous en ignorons souvent le titre. Ce qui reste de Jules César n'est que la moindre partie de ses œuvres ; & une espece de vénération envers la mémoire toujours chérie de Marc Aurele & de Julien les a fait excepter de la règle presque générale. Cependant du tems de Pline il courroit encore des livres sous le nom de *Nœopsos* ;

mais quoiqu'en dise Firmicus, je regarde ces ouvrages comme supposés dans des siècles postérieurs par quelque Grec famélique, qui emprunta hardiment le nom de l'ancien pharaon *Nécepsos*, auquel les astrologues ont prodigé les titres les plus fastueux, & ils l'appellent indistinctement l'auteur par excellence, & le chef de l'astrologie ; parce qu'il avoit réellement écrit sur l'influence des astres, & on ne regrette point ses ouvrages comme ceux de quelques autres pharaons, qui paroissent avoir été des princes assez portés à s'instruire ; quoiqu'il né faille point croire qu'ils ayent jamais fait des expériences telles que celle qu'Hérodote attribue à *Psammétique*, qui fit éllever, dit-il, deux enfans, auxquels il n'étoit permis à personne de parler. Et le but de cette opération étoit de savoir de quelle langue ces enfans se serviroient, & par-là on décida toutes les contestations entre les habitans de l'Egypte & de la Phrygie touchant leur antiquité respective ; car Hérodote a eu la bonne foi de dire que ces enfans prononcerent d'abord un mot phrygien.

Si l'on vouloit savoir quelle peut être l'origine d'un conte si absurde dans toutes ses circonstances, je dirois qu'il provient manifestement de ce que *Psammétique* donna des enfans Egyptiens à éllever à des Grecs, qui devoient les instruire dans la

langue de leur pays. Quant aux Phrygiens, on s'est tellement moqué de leur antiquité, qu'on les appella enfin par dérision *Beccselenes*: ils se disoient plus anciens que la lune, & pour le prouver ils citoient l'expérience faite en Egypte, où les enfans proférerent d'abord le mot *beccos* (*t*).

Au reste, la passion dominante de la plupart des pharaons a été la passion de bâtir. Et voilà ce qui a fait croire qu'ils possédoient des richesses immenses; mais c'est une erreur manifeste, puisque sous leur règne on ne faisoit ni le commerce de la Méditerranée, ni le commerce de la mer rouge: on négocioit seulement avec les caravanes Arabes & Phéniciennes qui passoient l'isthme de Suez, & la balance de ce trafic ne paroît pas toujours avoir penché en faveur des Egyptiens, qui devoient tirer de l'Asie de l'huile d'olive, de l'encens pour les sacrifices & les fumigations, du bitume judaïque, de la résine de cedre, des drogues propres à embaumer les corps, de la myrrhe & des aromates, dont le prix ne baissa jamais dans l'antiquité. Ainsi quand on supposeroit pour un instant que les Egyptiens au moyen de leurs grains, de leurs toiles,

---

(*t*) Ce mot signifioit en phrygien du pain, qu'on appelloit, comme je croi, dans la langue d'Egypte *bébo*. Ainsi la différence entre *bébo* & *beccos*, n'est point si grande que les Phrygiens le pensoient.

de leurs tapis , de leur verre & autres matieres œuvrées , ayant pu faire avec les caravanes d'Asie un commerce d'échange ; ce n'étoit point là une source capable d'enrichir les rois , qui ne levoient aucun impôt sur les terres possédées par le corps de la milice , ni aucun impôt sur les terres sacerdotales : ils pouvoient faire valoir leurs propres domaines , mettre quelques péages sur le Nil , & taxer jusqu'à un certain point les fonds des particuliers . Quant au commerce qu'on faisoit avec les Ethiopiens , on ne sauroit douter qu'il n'ait été fort avantageux aux marchands de l'Egypte qui recevoient par-là beaucoup de poudre d'or , dont une partie passe de nos jours à la côte occidentale de l'Afrique : une autre refue en Barbarie , & le reste vient encore au Caire . Mais c'est une exagération très-grossière de la part de Mr. Maillet d'avoir évalué à douze cents quintaux l'or que les caravanes nubiennes déchargent annuellement en Egypte . Bosman dit bien positivement que de son tems toute la côte de Guinée ne donnoit que sept-mille mares : ainsi on pourroit soupçonner que Mr. Maillet ou son rédacteur l'abbé Mascrier a converti les marcs en quintaux (u) . C'est à peu près dans ce sens que les an-

---

(u) *Description de l'Egypte , part. II. pag. 199.*

ciens ont exagéré tout ce qu'ils rapportent de l'Arabie heureuse, qui est un pauvre pays dont on a souvent envié le sort, sans savoir qu'on eût prodigieusement perdu au change.

Rien n'est moins certain que l'existence des mines d'or que les rois d'Egypte doivent avoir possédées, & dont Hécatée a évalué le produit, suivant sa méthode ordinaire, à une somme incroyable : elles étoient situées, dit Diodore, sur les confins de l'Arabie, de l'Ethiopie & de l'Egypte (x), & par conséquent vers l'endroit où est la mine des émeraudes. Mais dans l'antiquité la domination des Egyptiens ne s'étendoit point jusques-là : car ce district appartenloit ou aux Troglodytes ou aux Ethiopiens ; & c'est réellement des Ethiopiens qu'on recevoit l'or qui avoit été tiré du sable des torrens & des rivières, ou exploité de la même manière qu'on le fait aujourd'hui dans l'intérieur de l'Afrique.

Enfin il s'en faut de beaucoup que les revenus des anciens rois d'Egypte ayant monté annuellement à six millions d'écus avant le règne de *Psammétique*, qui fit un grand changement dans les finances & dans le commerce.

On ne sauroit évaluer le talent attique

---

(x) Lib. IV. *Antiquitez et empereurs des Egyptiens*.

d'une maniere plus commode qu'en imitant ceux d'entre les savans , qui le comparent à mille écus d'Allemagne argent de compte. Dans ce procédé tout se réduit sans fraction & presque sans calcul. Or sous les Ptolémées l'Egypte fit elle seule le commerce des Indes , de la côte d'Afrique Orientale , de l'Arabie & de l'Ethiopie , sans compter ce qu'elle retiroit de sa navigation sur la Méditerranée. Cependant les revenus annuels de Ptolémée Auletès ne montoient qu'à douze millions cinq - cents mille écus : mais , dit - on , ce prince avoit extrêmement négligé les finances , qui étoient sans comparaison mieux administrées sous ses prédecesseurs. Il faut donc que je recherche quels ont pu être les revenus de Ptolémée Philadelphe sous lequel l'Egypte fut si florissante , à ce que disent les historiens.

On trouve que Philadelphe avoit tous les ans quatorze-millions huit-cent-mille écus en argent , & quinze millions de petites mesures de blé (y). Ainsi depuis lui jusqu'à Auletès pere de Cléopatre , le dérangement des finances avoit produit une diminution de deux - millions trois-cents - mille écus , ce qui ne faisoit point

(y) Jero. sur le 9. chap. de Daniel. Le nombre des mesures de grains peut être exagéré.

un objet aussi considérable que Strabon paroît l'insinuer , & si Philadelphe n'eût eu des possessions très-importantes situées hors de l'Egypte , il n'auroit jamais pu entretenir une armée telle que celle dont parle Appien (z) , & que les registres de la cour d'Alexandrie faisoient monter à deux - cents - quarante - mille hommes , qui étant entretenus & soudoyés sur le pied actuel , auroient consumé tous les ans dix - huit millions d'écus. Il se peut bien qu'il y a de l'exagération dans ce nombre de troupes , car sans parler des soupçons que Polybe fait naître , on croit savoir qu'Appien a doublé le nombre des chevaux : cet homme étoit né à Alexandrie , & il a menti pour l'honneur de sa patrie.

Après cela il n'y a personne qui ne voye que , quand l'Egypte étoit fermée sur la méditerranée & fermée encore sur le golfe arabique les revenus des pharaons n'ont pu monter à six millions d'écus à beaucoup près. Car il faut observer que les Ptolémées paroissent avoir fait la majeure partie du commerce des Indes pour leur propre compte ; & les denrées qui ne leur appartenloient point devoient payer de très-gros droits à différens péages du Nil. Ainsi Philadelphe tiroit plus de la moitié de ses revenus d'une autre source

---

(z) *Praef. ad libros bellor. civil.*

que de celle de l'Egypte qui ne contenoit alors que trois-millions d'habitans , & c'est une véritable absurdité de la part du Juif Josephe d'y en mettre près de huit-millions sous le règne de Néron , après tout ce que cette contrée avoit souffert sous les derniers Ptolémées & les premiers Césars.

On ne prend point ici en considération la différence qu'on voudroit imaginer dans la valeur des especes : car suivant nos principes il n'y a point de différence notable entre la valeur d'alors & celle d'aujourd'hui , par une raison qu'on comprendra aisément pour peu qu'on y réfléchisse. La quantité de l'or & de l'argent est maintenant bien plus grande ; mais en revanche ces métaux sont aussi plus répandus , & circulent dans une étendue immense. Au tems de Philadelphie l'or & l'argent avoient à peine quelque cours en France , en Espagne , en Angleterre : ils n'en avoient aucun en Allemagne , en Pologne en Suede & en Danemarck. Comme les especes étoient alors concentrées entre les peuples qui habittoient les côtes & les îles de la méditerranée , cette abondance mettoit un obstacle à l'augmentation de la valeur.

Voici maintenant comment on peut démontrer par une preuve directe qu'on a beaucoup exagéré tout ce qu'on dit des immenses richesses des anciens pharaons. Hé-

rodote donne une spécification des tributs que Darius fils d'Hydaspe levoit sur les contrées qui lui étoient soumises : l'Assyrie en y comprenant Babilone payoit mille talens , & fournissoit encore annuellement au ferrail cinq-cents enfans châtrés ; tandis que toute l'Egypte , Barca , Cyrene & un autre canton de l'Afrique ne payoient ensemble que sept-cents talens . Là dedans on ne comprevoit à la vérité point les livraisons en grains qu'il falloit faire à cent & vingt-mille Persans , ni l'argent qui provenoit de la pêche du lac Mériss ; mais cet article ne peut avoir été aussi considérable que les Grecs se le font imaginés , & ce qu'ils en disent est puéril . Au reste ce tribut de l'Egypte étoit très-modique en comparaison de ce qu'il auroit dû être , si les pharaons eussent eu des revenus énormes ; car Darius avoit sûrement mis un rapport quelconque entre les impositions & les revenus des contrées respectives .

Ceux qui ont écrit jusques à présent sur l'histoire de l'Egypte prétendent qu'elle fut prodigieusement enrichie par les déroitures que Sésostris avoit rapportées de son expédition , pendant laquelle il rançonna tout le monde habitable . Mais ce sont les interprètes qui en montrant aux étrangers les temples & les monumens de l'Egypte leur ont débité ces fables qui allerent en croissant de bouche en bou-

che. Diodore dit que quand Sésostris vouloit se promener dans les rues de sa capitale il faisoit atteler à son char les députés des rois de la terre ; & Lucain dit déjà qu'il y atteloit les rois mêmes. Voilà comme les fictions se répandent, & comme on exagére ensuite ce qu'on a rêvé.

Ce sont réellement les trois premiers Ptolémées qui ont enrichi l'Egypte en y fixant le centre du plus grand commerce qu'on ait fait alors dans l'ancien continent. Et c'est parce que ce commerce étoit surtout fondé sur un luxe destructif, que quelques habiles politiques de Rome supposerent l'oracle sybillin qui intrigua tant le sénat, & par lequel il étoit défendu aux Romains de porter leurs armes en Egypte : car cet oracle étoit supposé, ainsi qu'un autre sur le même sujet, qu'on prétendoit avoir été découvert à Memphis (*a*). Mais Auguste, qui se moquoit des sybillines & des prophéties crut qu'ayant l'occasion d'en-vaahir l'Egypte il ne devoit point en re-

(a) *Haud equidem immerito Cumane carmine vatis  
Cautum, ne Nili Pelysa tangeret arva  
Hesperius miles*

Ces vers de la Pharsale sont une paraphrase des quatre mots suivants, qu'on disoit être extraits des livres sybillins. **MILES ROMANE, AEGYPTUM CAVE.**

tarder la conquête d'un instant. Et depuis cette célèbre époque les Romains dégénérèrent de plus en plus , comme les politiques l'avoient prévu.

Quoiqu'une loi égyptienne rapportée par Diodore ait fait croire à plusieurs savans qu'on se servoit jadis dans cette contrée d'une monnoye d'or & d'argent , il faut remarquer ici que rien au monde n'est moins vrai ; puisqu'on y couloit & pesoit le métal , ainsi que nous le voyons pratiquer par ceux qui devoient payer aux temples les vœux qu'ils avoient faits pour la santé de leurs enfans.

La première monnoye qu'on ait eue en Egypte y avoit été frappée par *Aryandes* sous la domination des Persans , qui ne mièrent point un grand nombre de ces espèces dans le commerce , ainsi que Sperling l'a fort bien remarqué (b). Et il paroît même que celles qu'ils y avoient mises furent insensiblement retirées par le moyen du tribut annuel : car les Arabes qui cherchent parmi les ruines de l'Egypte , & qui font même passer beaucoup de sable mouvant par des espèces de tamis , n'en n'ont jamais découvert une seule pièce. On fait

---

(b) *De nummis non cufis.*

Sperling dit que de son tems la fabrique des faux ficles étoit dans le Holstein , & il est surprenant qu'on ne se soit pas avisé dans cette fabrique du Holstein de faire des médailles égyptiennes.

que toutes les médailles qui leur sont tombées entre les mains ne remontent pas au - de la du siècle d'Alexandre ; soit qu'elles ayent été frapées à la cour même des Ptolémées , soit qu'elles appartiennent à des villes égyptiennes qui avoient acquis le droit d'en fabriquer sous la domination grecque , comme Péluse , Memphis , Abydus , Thébes , Hermopolis & la grande eité d'Hercule (c).

Parmi les différentes nations auxquelles les anciens & les modernes ont attribué l'invention de la monnoye on n'a même jamais pensé à nommer les Egyptiens , & Pollux qui entre là-dessus dans de grands détails ne fait pas la moindre mention d'eux. Il n'y a pas de doute que le comte de Caylus ne se soit trompé , lorsqu'il a cru que de petites feuilles d'or plissé avoient servi en Egypte de monnoye courante (d).

Ces sortes de bractéades dont il est ici question sont toujours tirées du corps ou de la bouche de quelque momie ; tellement qu'on doit les envisager comme des amulettes , des philacteres ou des simples représentations de feuilles de Persée. La loi défendoit aux marchands Egyptiens de

(c) *Vaillant Hist. Ptolem. ad fidem numismatum accommodata.* 104

(d) *Recueil d'antiquités. T. II. pag. 18.*

marquer sur les lingots un faux titre & un faux poids ; mais il étoit libre à tout le monde de se servir d'une balance , comme on le faisoit aussi dans les payens par sicles lorsqu'on les soupçonneoit d'être trop légers. Si les Egyptiens avoient eu de petites feuilles de métal , comme le comte de Caylus l'a imaginé , ils ne se feroient point servis de la balance pour s'acquiter des vœux par lesquels ils promettoient de donner une certaine quantité d'argent qu'on devoit peser. Enfin il en étoit d'eux comme des Hébreux chez lesquels aucun sicle ne fut monnoyé jusqu'à la construction du second temple. Et ces peuples ont eu trop de liaisons entr'eux pour que l'un eût ignoré l'usage de la monnoye , tandis que l'autre l'auroit connu.

On s'imagine d'abord que tout ceci nous fait découvrir un rapport frappant avec les Chinois. Et c'est précisément le contraire : car les historiens de la Chine font remonter l'usage de la monnoye dans leur pays à des époques très reculées , & qu'on a même voulu constater en fabriquant de fausses médailles. L'opinion la plus généralement reçue est que *Tching-tang* , que quelques uns font monter sur le trône en l'an 1558 avant notre ère , fit fondre des pieces de monnoye pour les mettre dans le commerce des provinces qui lui étoient soumises. Mais depuis les

Chinois ont eu des especes d'or & d'argent qu'on a dû retirer d'entre leurs mains ; parce qu'ils les falsifioient avec tant d'adresse qu'il n'étoit point possible de les reconnoître : cependant il s'en faut de beaucoup que la méthode dont on se fert actuellement ait fait cesser tous les abus , puisqu'aux fausses monnoyes on a substitué les fausses balances. Et tous les marchands ont acquis une grande subtilité de pratique dans la maniere de peser à peu près comme les Juifs & les Egyptiens , car cette fourberie doit nécessairement s'introduire chez les peuples où l'or & l'argent ne sont point monnayés. Quant à la nature du métal , on ne peut l'essayer qu'avec des pierres de touche qui n'indiquent jamais le titre avec la dernière précision aux yeux de ceux - mêmes qui se croient les plus habiles ; & à cet égard les plus habiles sont sans contredit les Juifs.

Telle est la différence qu'il y a entre les Egyptiens & les Chinois : les premiers ont manqué de pénétration en n'inventant point de monnoye : les autres ont manqué de probité en rendant l'usage de la monnoye impraticable. Les especes d'or & d'argent que les Grecs mirent dans le commerce de l'Egypte y resterent toujours , & on ne fut jamais obligé de les retirer , comme on a dû les retirer à la Chine.

Au reste ce sont les pyramides, les obélisques, les temples & les exagérations d'Homere, qui ont fait croire à tant d'auteurs que les anciens pharaons étoient des princes immensément riches ; mais la matiere de tous ces ouvrages ne leur avoit rien coûté, & leurs revenus étoient plus que suffisans pour payer les ouvriers, qui jadis ne gagnoient pas dans les pays chauds la dixième partie de ce qu'ils gagnent aujourd'hui en Europe. Ordinairement le prix de la main d'œuvre se regle sur deux choses : il se regle sur les dépenses que doit faire l'ouvrier pour avoir son nécessaire physique, & ensuite sur les dépenses qu'il doit faire pour avoir le nécessaire physique de ses enfans : or on a déjà dit qu'il n'y a pas de comparaison entre ce que coûte en Europe l'entretien d'un enfant, & ce qu'il coûtoit anciennement en Egypte lorsqu'il n'y avoit point dans cette contrée de commerce extérieur, qui influe toujours plus ou moins sur la cherté des alimens ; & les grains que les caravanes exportoient en Asie n'est pas un objet qui mérite qu'on en parle. Comme les pharaons avoient beaucoup de terres qui leur appartenoient en propre, ils fournissoient eux - mèmes aux ouvriers la nourriture, & peut-être aussi le vêtement, de sorte qu'ils ne payoient presque rien au - delà du nécessaire physique. Il ne paroît point que les statues de

bronze, d'or, d'argent ou d'ivoire, ayant été à beaucoup près aussi commune dans les édifices de l'Egypte, qu'elles l'étoient dans la Grèce & l'Italie. Il se peut fort bien que les Athéniens avoient plus dépensé pour faire la statue de Minerve que le pharaon *Amasis* pour faire tailler & transporter l'un des obélisques de *Sais*. Quand les anciens font mention d'un prodigieux cercle d'or que les Egyptiens avoient mis sur le tombeau d'*Osimendué*, & d'une statue de ce métal érigée dans le *Delta*, ils avouent n'avoir point vu toutes ces choses dont ils parloient sur des ouï dire : cependant il y a bien de la différence entre voir un prodigieux cercle d'or, & le décrire dans un roman. Il n'étoit pas même permis aux Egyptiens de porter de l'or dans le temple d'*Héliopolis* & cette politique fut très-sage. Les Juifs ne voulurent point la suivre : ils mirent des trésors dans leur temple de Jérusalem, & il fut sans cesse pillé, comme cela arrive à toutes les richesses qu'on met dans les églises : elles sont tôt ou tard enlevées.

On voit par la cérémonie de l'inauguration des pharaons que ces princes n'eurent jamais à leur cour ce faste insultant des despotes de l'Orient; car c'est surtout à leur couronnement qu'on auroit dû en faire l'ostentation : cependant les rois d'Egypte portoient ce jour là, comme le dit le scoliaste de *Germanicus*, une tunique assez modeste, un collier, un sceptre & un

diadème fait de serpens entortillés qui peuvent avoir été d'or, & on croit que c'est d'un tel diadème que se servit l'empereur Tite, lorsqu'il assista à Memphis à la consécration du bœuf *Apis*: car il ne porta point le joug de cet animal, comme l'avaient fait les pharaons : ce qui eût été de sa part le signal d'une révolte contre son père, & malgré cela sa conduite parut dans cette occasion fort suspecte (*e*). D'un autre côté les rois ne faisoient pas en Egypte de grandes dépenses pour l'entretien de leur table : car le système diététique auquel ils se conformerent scrupuleusement jusqu'à *Psammétique* y mettoit beaucoup d'obstacles, & ces princes savoient bien que ce ne fut point par un principe d'austérité que les premiers habitans de l'Egypte inventerent ce système ; mais uniquement par des motifs de santé, comme on le voit dans tout ce qui concerne la vie des prêtres dont les lits mêmes étoient tressés de feuilles de palmier : non parce qu'ils vouloient faire, ainsi que le dit Piérius, une grande pénitence toutes les nuits ; mais parce qu'ils

---

(*e*) Lorsque Tite se couronna à la consécration du bœuf *Apis*, il n'étoit encore qu'un simple particulier. *Quam suspicionem*, dit Suétone, *auxit postquam Alexandriam petens, in consecrando apud Memphim bove api, diadema gestavit: de more quidem rituque priscae religionis.* In TITO VII.

vouloient se garantir d'une certaine maladie qui les eût rendus impurs. C'est à Rome qu'on dormoit sur ces lits de plume si recherchés dans l'antiquité , & qu'on achetoit des Egyptiens , qui furent toujours assez sensés pour ne pas s'en servir eux-mêmes (f).

J'ai déjà eu occasion de parler dans une section sur les beaux-arts de la maniere dont le peuple étoit jadis divisé en Egypte. Maintenant il faut ajouter ici que l'élection des douze gouverneurs , qui devoient régner conjointement dans cette contrée après la mort du pharaon Séthon , est la plus forte preuve qu'on puisse alléguer pour persuader au lecteur que les Egyptiens avoient été originairement partagés en douze castes : car on ne peut gueres douter que ces gouverneurs qui furent choisis alors n'ayent été les chefs des tribus , & on trouve aussi de tels chefs dans les tribus Juives. Mais indépendamment de cette division il en existoit une autre plus générale , par laquelle le peuple étoit censé former trois grands corps , comme cela s'observe encore de nos jours parmi les Coptes ou les Egyptiens

(f) Il en est parlé dans une épigramme de Martial , qui commence par ces mots: *Quid torus à Nilo &c.* Ce commerce étoit fondé sur la prodigieuse quantité d'oies que les Egyptiens nourrissoient. Voyez la sect. sur leur régime diététique.

modernes dont les *Mébachers* représentent en quelque sorte les anciens *Calasires* & les *Hermotybes*, ou ce qui est la même chose les familles militaires qui pouvoient suivant Hérodote mettre sur pied quatre-cents - dix - mille hommes ; mais c'est là une de ces exagérations à laquelle il ne faut pas même s'arrêter.

Dans un tems où l'argent étoit fort rare on se sera avisé en Egypte d'assigner des terres aux soldats , & bientôt il se sera élevé entr'eux de grandes disputes sur le produit , qui par la diversité du sol ne pouvoit être le même sur une étendue donnée. Pour remédier à ces inconveniens, le législateur ordonna que les portions militaires circuleroient sans cesse & paſſeroient d'année en année d'un soldat à un autre ; tellement que ceux qui en avoient dabord eu une mauvaife en recevoient ensuite une meilleure. Par cette opération on ôta entièrement la propriété des terres au corps de la milice , pour ne lui en laisser que le simple usufruit. Ensuite on défendit à chaque soldat en particulier trois choses de la dernière importance : on leur défendit de cultiver , de commerçer & d'exercer des arts mécaniques.

Il est bien étonnant sans doute qu'on ait voulu se prévaloir de cette disposition des loix égyptiennes , lorsqu'on fit en Europe je ne sai quels livres pour combattre le système de la noblesse commer-

çante : car il n'y avoit en cela aucun rapport , ni aucune connexion.

Les *Calasires* & les *Hermotybes* étoient comme cela est manifeste à la solde de l'état. Ainsi le législateur eut grande raison de leur interdire le commerce que jamais les soldats ne doivent faire : aussi ne l'a-t-on point proposé à la noblesse qui sert actuellement dans les armées , ce qui eût été absurde ; mais à la noblesse qui n'y sert point , & qu'on ne peut par conséquent comparer aux *Calasires* & aux *Hermotybes* qui servoient toujours.

Lorsqu'on veut décider des questions de politique par l'autorité de l'histoire ancienne , il faut bien prendre garde que les cas dont il s'agit soient les mêmes ; sans quoi il en résulte une grande confusion dans les idées.

Comme les hommes qui naissent dans la basse Egypte ont peut - être plus de force & de vigueur que ceux qui naissent dans la Thébaïde , on avoit tellement arrangé les choses que la plupart des familles militaires se trouvoient dans le *Delta* , c'est à dire dans la partie septentrionale ; & on croit avoir observé le même arrangement aux Indes , où les familles militaires des *Rayas* & des *Naires* habitent aussi le plus qu'elles peuvent vers le Nord.

Les établissemens de la milice égyptienne comprenoient surtout la ville de *Sais* dé-

corée d'un temple de Minerve , que les soldats avoient choisie pour leur protectrice , ainsi que nous le voyons par la figure du scarabée qui étoit sculptée sur le chaton de toutes les bagues militaires : car cet insecte fut toujours un des premiers symboles de la Minerve égyptienne , qui paroît aussi armée dans quelques monumens comme la Pallas des Athéniens , qui mirent également les gens de guerre sous la protection de cette divinité , comme les artisans étoient sous celle de Vulcain.

Quant à ces termes de *Calasires* & de *Hermotybes* , que jamais personne n'a pu interpréter , & par lesquels on distinguoit les deux corps de la milice égyptienne (g) , je crois qu'ils sont uniquement pris de la forme des habits , & non de la forme de l'armure qui consistoit d'abord dans un de ces grands boucliers comme en ont eu les Gaulois , & qui en couvrant toutes les parties du corps , en gênent aussi tous les mouvemens. Comme les Egyptiens se rangeoient en pelotons qui agissoient séparément , l'ennemi venoit

---

(g) Le terme de *Calasiris* désigne l'habit ordinaire qu'on portoit en Egypte , & nous trouvons dans Pollux le mot d'*Hémitybion* pour indiquer une autre espece particulière de tunique égyptienne. Le traducteur latin a cru que la racine de ce mot étoit grecque ; mais c'est un terme grécisé & corrompu de même que celui d'*Hermotybes*.

les investir & les serrer les uns dans les autres au point qu'ils recevoient tous les coups qu'on leur portoit , & n'en donnaient pas à cause de l'embarras qui provenoit des boucliers. César décrit une armure défensive qui mit une peuplade germanique dans le même cas : elle ne put se remuer pendant l'action , & fut par conséquent défaite. L'usage des grands boucliers a été généralement réprouvé par les Romains , les Grecs , les Macédoniens & même par les Chinois , qui sont d'ailleurs très - sujets à se cacher sous leurs tonnelades , & à faire une espece de tortue fort bizarre.

Les mauvais principes que les Egyptiens avoient sur la tactique provenoient en grande partie de ce qu'ils employoient des chars armés dans les batailles ; car si l'on en excepte les éléphans , rien ne peut occasioner un plus grand désordre dans les attaques que les chars : il n'y a pas de peuple de l'ancien continent qui ne les ait essayés , & qui n'y ait renoncé. Indépendamment de la confusion & de l'embarras on perd par ce moyen le meilleur parti qu'on puisse tirer des chevaux dans des endroits fabloneux , comme l'étoient ceux qu'il importoit surtout aux Egyptiens de défendre à l'orient & à l'occident du *Delta* où ils ont été bien des fois battus.

Quoique ce soit une opinion reçue que les soldats de l'Egypte ne portoient point de

de casque , ce n'en est pas moins une erreur qui provient uniquement de ce conte que fait Hérodote : il prétend avoir observé du côté de Péluse que les têtes des Persans répandues sur un ancien champ de bataille étoient très-molles vers le haut du crâne , & les têtes des Egyptiens très-dures , parce qu'ils étoient toujours rasés , & ne portoient suivant lui aucune espece de coëffure. Mais ils avoient des casques de cuivre & des cuirasses de lin , dont quelques unes , telles que celles du pharaon *Amasis* , ont fait l'admiration de tous ceux qui les virent à Samos & à Lindus dans l'isle de Rhodes où la plus belle avoit été consacrée à Minerve. Cette armure , dont Hérodote a décrit la broderie , étoit remarquable par sa trame où chaque fil avoit été tordu de 365 autres , par une allusion singuliere à la durée de l'année vague : car les Egyptiens ne pouvoient s'empêcher de revenir toujours aux allégories dans les choses mêmes où il n'en falloit point. Quoique la milice d'Athènes ait pris de ces cuirasses égyptiennes par ordre d'Iphicrate , Pausanias a eu grande raison d'observer qu'elles ne valoient absolument rien , puisqu'elles ne résistoient point aux armes pointues , mais seulement à celles qui tranchent ou qui brisent comme les balles & les pierres lancées avec des frondes. Outre les armes , les drapeaux & les instrumens de

musique , les formidables Calasires de l'Egypte portoient encore avec eux dans les expéditions un grand nombre d'oiseaux de proie & principalement des vautours , dont ils tiroient suivant leur méthode ordinaire des pronostics , comme nous le savons par Orus Apollon , qui en parle en deux différens endroits des hiéroglyphiques ; & tout cela est encore précisément ainsi de nos jours aux Indes , où les *Naires* & les *Rayas* ne livrent point de bataille , lorsque les vautours qui suivent l'armée paroissent mornes & tranquilles ; mais je crois que les généraux ont un secret pour leur donner de la vivacité quand ils veulent , en leur faisant prendre de l'opium , ainsi que les Marattes en font avaler à leurs chevaux , ce qui les rend si impétueux que rarement l'ennemi est en état de les arrêter. On prétend que dans l'antiquité les Egyptiens avoient aussi une cavalerie très-nombreuse indépendamment de leurs chariots de guerre , dont on voit encore la figure sculptée sur quelques monumens de la Thébaïde. Mais quand on réfléchit au débordement régulier du Nil , il est facile de concevoir qu'on a beaucoup exagéré le nombre des chevaux dont les Egyptiens ne pouvoient se servir que quand ce fleuve étoit rentré dans son lit. Et ce seul inconvénient , sans parler des canaux & des fossés qu'on trouvoit à chaque pas , a dû les dé-

goûter de la cavalerie ; & ils faisoient consister la force de leurs armées dans les gens de pied, comme Xénophon le dit.

Il régne tant de contradictions en ce que les anciens ont écrit touchant Sésostris qu'on voit aisément qu'ils en parloient au hazard : les uns veulent que ce prince ait travaillé toute sa vie à énervé l'esprit militaire des Egyptiens en les plongeant dans la moleffe , afin de prévenir ces révoltes si funestes & si fréquentes parmi les milices de l'orient : d'autres historiens prétendent au contraire avec Aristote que Sésostris perfectionna l'art militaire , & donna une force nouvelle à la discipline. On avoit surtout cherché dans ce pays à conduire les soldats plus par l'honneur que par les supplices : ils devenoient infames en désobéissant à leurs chefs , & ils recouvroient leur honneur en donnant des preuves de bravoure : mais je doute qu'ils ayent pu se glorifier de leur expédition de Jérusalem : puisqu'il étoit très aisè de battre les Juifs ; ce malheureux peuple ayant été battu par presque tous ceux qui ont voulu l'attaquer.

D'un autre côté on a fait tort aux *Calafires* & aux *Hermotybes* en les accusant de la dernière lâcheté dans des actions où ils ne se sont point trouvés : car suivant nous toute la milice nationale de l'Egypte se retira en Ethiopie du tems de *Psamétique* , & ne combattit jamais plus sous

les pharaons (*b*). Ainsi cette milice ne se trouva pas au siège d'*Azot* qu'Hérodote fait durer vingt-neuf ans ; & depuis que le monde existe , dit-il , il n'y a point d'exemple qu'une place ait tenu si long-tems ; parceque les troupes étrangères que les rois d'Egypte avoient à leur soldé ne vouloient point monter à l'assaut : & on ne fait point ce qu'eussent fait dans de tels cas les *Calasires* & les *Hermotybes* qui vivoient alors paisiblement en Ethiopie , & ils n'eurent aucune part à toutes les opérations qui suivirent ce siège , ni surtout à la bataille qu'on livra aux troupes de Cambysé. Il faut observer ici qu'on prête à ce prince un stratagème dont il ne s'est assûrément pas servi : on veut qu'en assiégeant Péluse il ait fait mettre au front de son armée un rang d'animaux sacrés ; de sorte , dit-on , que les Egyptiens n'osèrent lancer aucun trait ; mais il n'y a aussi en cela aucune vérité. D'abord Cambysé n'assiéga point Péluse qui dut se rendre d'elle - même : ensuite les troupes mercenaires de la Carie , de l'Ionie & de la Libie , qu'on opposa alors aux Persans ,

(*b*) Les auteurs font monter à plus de deux-cents-mille hommes le nombre des soldats Egyptiens qui se retirent en Ethiopie. Mais quand on supposeroit que ce nombre étoit une fois moindre , il suivroit toujours que toute la milice nationale abandonna alors son pays.

se seroient mises très-peu en peine des animaux qui n'étoient point sacrés pour elles. Ainsi on voit que cette fable a été imaginée par un écrivain fort ignorant dans l'histoire , & qui croyoit que les anciens *Calasires* & les *Hermotybes* existoient encore en Egypte lorsque cette contrée tomba sous le pouvoir du fils de Cyrus ; ce qui n'est point vrai.

Le côté honorable a toujours été à la Chine la gauche : le côté honorable a toujours été en Egypte la droite. Or le pharaon *Psammetique*, qui viola d'abord les loix & ensuite les usages , voulut mettre à l'aile droite les troupes étrangères qu'il avoit à sa solde , & rejeter les *Hermotybes* avec les *Calasires* à la gauche ; tellement que ces malheureux se crurent deshonorés par l'injuste préférence qu'on accordoit à des Grecs faméliques & à des mercenaires sans foi. Enfin ils ne voulurent plus servir , & quittèrent l'Egypte malgré l'ancienne maxime de cette contrée d'où les habitans ne sortoient point pour aller s'établir ailleurs , comme le remarque Clément d'Alexandrie (i).

Je conviens que le récit d'Hérodote ne s'accorde point touchant la retraite des soldats Egyptiens avec celui de Diodore qui attribue leur mécontentement au

---

(i) *Stromat.* p. 354.

feul affront dont on avoit cherché à les couvrir. Hérodote au contraire prétend qu'ils avoient été laissés pendant trois ans dans les garnisons de la Thébaïde , d'où *Psammetique* ne vouloit pas qu'ils sortissent : mais cela n'est point probable , & cet écrivain se trompe encore lorsqu'il place beaucoup trop avant dans l'Ethiopie l'établissement que ces déserteurs y avoient formé. Il paroît presque certain qu'ils se fixerent sur les bords de l'*Astaboras* , & y ouvrirent même un canal qui se déchargeoit dans la mer rouge , sans qu'on se soit apperçu que cette saignée artificielle faite à l'*Astaboras* ait diminué les eaux du Nil ; ce qui a cependant dû arriver ; mais la diminution a pu être insensible.

Il faut dire à cette occasion que l'idée ou le projet de verser le Nil dans la mer rouge en rendant l'Egypte inhabitable n'a pas été entièrement inconnu aux anciens , comme l'a observé Mr. Maas , ce savant si estimable auquel nous devons le meilleur ouvrage qu'on ait sur la géographie de la Palestine. C'est surtout dans Claudio qui étoit né en Egypte qu'on trouve quelques notions sur la possibilité de détourner le Nil ; mais cette entreprise n'a pas été tentée avant le dixième siècle ; & ce qu'on en dit me paroît même fabuleux. Elmacin & d'après lui le pere du Sollier assurent que sous le kalifat de *Munstansir* on avoit fait en Ethiopie

-des digues & des écluses par le moyen desquelles on empêcha tellement les eaux de s'écouler , qu'on commença à craindre une disette dans toute l'Egypte. Comme les patriarches d'Alexandrie sont les véritables métropolitains de l'Ethiopie où ils envoyent un *Abuna* , on s'adressa dans cette détresse au patriarche Michel III qui alla porter des présens aux Ethiopiens , & on détruisit les ouvrages qu'ils avoient faits.

Il est difficile de concevoir comment les Ethiopiens ont pu être alors assez versés dans les arts pour exécuter les prodigieux travaux qu'on leur attribue ; puisque , vers l'an 1525 , *Ezana Denghel* qui étoit empereur d'Ethiopie envoya un ambassadeur à Lisbonne pour prier le roi de Portugal de lui faire passer un certain nombre de pionniers d'Europe & des architectes qu'il vouloit employer à détourner le Nil au point qu'il ne devoit plus venir d'eau en Egypte. Ce monarque assuroit qu'un de ses prédecesseurs , que Ludolphe nomme *Lalibala* , avoit déjà tenté ce projet en ouvrant un canal à l'opposite de Suakem : & de Suakem au Nil il y a trente à quarante lieues suivant les relations des Portugais qui ne furent point en état d'achever ce prétendu canal , & je sai qu'ils n'ont pas même remué un pouce de terre au - delà des cataractes. Il ne fut plus parlé de cette entreprise fatale jusqu'en

1706, lorsque *Teklimanout*, soi disant roi d'Abyssinie, menaça le pacha qui réside au Caire de détruire l'Egypte de fond en comble par l'épuisement du Nil (*k*). Il étoit aisé à cet Abyssin de menacer de la sorte un Turc ; mais il lui eût été très difficile d'en venir à l'exécution.

Ce n'est pas à l'opposite de Suakem, comme les Portugais l'ont cru, mais plus vers le sud sous le dixhuitième degré que le terrain s'incline continuellement jusqu'au rivage de la mer rouge, & c'est là qu'on pourroit amener les eaux de l'*Astaboras* ou du *Tacaze* qui se décharge maintenant dans le Nil, & le Nil même pourroit être forcé au point qu'il couleroit vers l'orient comme il coule vers le nord ; mais il faudroit pour cela faire des ouvrages vraiment prodigieux, qui ne rapporteroient jamais ce que leur construction auroit coûté & ce que coûteroient encore leur entretien : car les peuples de l'Ethiopie n'auroient rien gagné en abîmant totalement l'Egypte, & s'ils ne vouloient avoir qu'une communication avec le golfe arabe il suffiroit de rouvrir le canal qu'avoient fait jadis les déserteurs, & qui est à présent à sec, puisque cette dérivation ne paroît point sur la carte de Mr. Niebuhr, & elle n'est placée qu'i-

(*k*) Voy. *continuation du voyage de Lobo.*

déalement sur la carte de Mr. d'Anville.

On a très-rarement vu l'Ethiopie & l'Egypte sous une même domination : mais si ces deux contrées obéissaient à la fois à un seul prince , on pourroit par le moyen des digues & écluses fournir tous les ans au Nil la quantité d'eau dont il a précisément besoin pour bien arroser toutes les terres depuis Syène jusqu'à la méditerranée : de sorte qu'on ne craindroit plus ni les débordemens trop faibles , ni les débordemens trop forts. Il se perd dans les sables de l'Abyssinie beaucoup d'eau pluviale qu'il suffiroit de rassembler dans des réservoirs d'où on la laisseroit écouler à volonté suivant le besoin que l'Egypte pourroit en avoir. On croit à la vérité que ces ouvrages ont été entrepris par les anciens , parce qu'on trouve fort avant en Afrique des rivieres qui communiquent les unes avec les autres par des canaux lesquels paroissent absolument faits de main d'hommes : mais on ne sauroit dire que jamais les Egyptiens ayent pensé à ce projet dont ils ne soupçonnnoient peut être pas même la possibilité . Les prêtres ont su à peu près tout ce qu'on peut savoir sur les causes du débordement du Nil ; ils les expliquerent d'une maniere assez satisfaisante à Eudoxe (1) ;

---

(1) Plutarque *in placitis philosoph.* Lib. IV. Cap. 1.

mais quant à la source de ce fleuve , ou ils la reculoint trop vers le sud , ou ils croyoient que cette source proprement parlant n'existe point ; ce qui est l'opinion la plus probable : car il s'agit suivant toutes les apparences d'une infinité de petits ruisseaux , qui se rassemblent dans les vallées quelques jours après que les pluies ont commencé à tomber dans la zone torride ; & la source du Nil peut se trouver tantôt dans une vallée , tantôt dans une autre , suivant que le vent chasse les nuages , ou suivant qu'ils s'arrêtent au sommet des montagnes : tellement que le Nil vient quelquefois de plus près , & quelquefois de plus loin ; mais il ne peut en aucun cas venir des hauteurs qui sont dans l'hémisphère austral , comme les prêtres paroissent l'avoir cru.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent du gouvernement de l'ancienne Egypte peut suffire pour en donner une idée assez précise ; mais il faudroit s'engager dans beaucoup de discussions , si l'on vouloit également indiquer quelle a été la politique de ce gouvernement à l'égard des peuples dont il avoit ou à craindre ou à espérer. En général les Egyptiens ne paroissent pas avoir entendu cette partie : ce fut par exemple une faute énorme du pharaon *Amasis* de n'avoir pas fait secrettement d'alliance avec les Arabes , lorsque la puissance de Cyrus commença à faire

trembler l'Asie ; puisque les anciens eux-mêmes ont observé que si les Egyptiens eussent été étroitement unis avec les Arabes, jamais Cambysé n'auroit pu pénétrer jusqu'à l'isthme de Suez. Une faute plus énorme du pharaon *Psammétique* fut de confier la défense de l'Egypte à des troupes étrangères, & d'y introduire différentes colonies formées de la lie des nations : on pouvoit ouvrir ce pays sur la Méditerranée aux navires de la Grèce : mais il ne falloit point admettre les Grecs mêmes dans différens cantons du *Delta*. Les Egyptiens avoient déjà chez eux trop de peuplades étrangères qu'ils laissoient vivre en corps & suivant leurs loix nationales ; ce qu'il ne faut jamais permettre. Une de ces peuplades formée uniquement de Phéniciens occupoit un grand quartier de Memphis : on trouvoit un corps d'Arabes sédentaires à Coptos, sans parler des Bédouins dont on ne put point toujours arrêter les courses, comme on le voit par le contract qu'on avoit fait avec eux, & par la grande muraille de Sésostris, laquelle ne servit jamais à rien. Les Arabes sédentaires de Coptos faisoient une espece de trafic, & envoyoient quelques denrées jusqu'à cette ville qu'on appelloit l'*Arabie heureuse*, qui n'a sûrement été qu'une ville & non une contrée, comme l'auteur du périple de la mer Erythrée le dit d'une façon positive.

Ainsi quand les Ptolémées firent eux-mêmes directement le commerce des Indes , il n'y eut plus d'Arabie heureuse ; & l'endroit qu'on avoit désigné sous ce nom fut rasé totalement par les Romains.

D'un autre côté , les Ethiopiens avoient un établissement dans la haute Egypte : les Africains occidentaux , que je crois avoir formé la tribu détestée , vivoient en troupes vers *Racotis* & sur le terrain qu'on prit pour bâtir Alexandrie : les Juifs avoient été fixés aux environs de la petite cité d'*Hercule* , que nous avons prise pour *Avaris* , que quelques savans veulent chercher dans l'Arabie pétrée vers l'endroit où l'on découvre beaucoup de monumens égyptiens (m). Je ne parlerai point de l'établissement des Babyloniens , au-dessous de Memphis , puisqu'il ne fut , selon toutes les apparences , formé qu'après l'invasion de Cambyse. Et ceux qu'on a pris pour des Babylo-

(m) Ils prétendent qu'*Avaris* soit la même ville que Ptolémée , Etienne & le catalogue des évêchés placent en Arabie sous le nom d'*Avara* , & qui est appellée *Avatha* dans la *Notice de l'empire* de l'édition de Basle de 1552 , où le texte est plus correct qu'en aucune autre. Mais ce sentiment ne peut être fondé que sur une ressemblance de nom. Il a été démontré par plus de vingt exemples que le juif Joseph a commis des fautes énormes qui sont relatives à la géographie de l'Egypte : or je crois qu'il a confondu le canal bubaistique avec la bouche tanitique , & que cette confusion a empêché de retrouver *Avaris* dans Séthron.

niens étoient plutôt des Persans, qui avoient dans cet endroit le seul pyrée qu'on ait jamais vu en Egypte. Les anciens ont encore fait mention d'une troupe de Troyens fugitifs, que les Egyptiens reçurent également chez eux, & qu'ils fixerent dans le voisinage des grandes carrières à l'orient du Nil. Mais je ne puis m'empêcher de regarder comme une fable tout ce qu'on dit de ces prétendus Troyens, & il s'agit ici de quelque autre nation, dont l'histoïre est si confuse que je n'entreprendrai point de l'éclaircir.

Outre ces étrangers dont on vient de faire mention, on trouvoit en Egypte des Cariens & des Ioniens qui posséderent d'abord vers le bras Pélusiaque des terres abandonnées vraisemblablement par les *Calasires* & les *Hermotybes*; mais depuis on les mit en garnison dans la capitale même, d'où ils ne sortirent plus que pour aller combattre Cambyse, qui dispersa cette milice, que les pharaons avoient employée dans beaucoup d'expéditions, & il est croyable qu'ils employèrent également les Phéniciens qui demeuroient à Memphis, lorsqu'ils voulurent avoir une marine, dont l'établissement ne remonte point au-delà du règne de *Psammétique*, que quelques chronologistes font monter sur le trône en l'an 673 ayant l'ère vulgaire.

## S E C T I O N X.

*Considérations sur le gouvernement des Chinois.*

Comme les Scythes ont été de tout temps inquiets, ennemis de la paix, les premiers chefs, que les vieillards avoient choisis pour conduire les peuplades, les entraînerent d'une expédition en une autre. On avoit toujours la guerre, & il fallut par conséquent aussi avoir toujours des caciques ou des capitaines, qui parvinrent bientôt à l'indépendance : ils transmirent l'autorité à leurs enfans, ou se nommerent des successeurs sans consulter la horde. Voilà pourquoi on n'a jamais vu les Chinois en corps élire un empereur, lors même que la famille impériale s'est éteinte dans la branche masculine : voilà encore pourquoi aucun législateur de la Chine n'a eu assez de pouvoir pour régler l'ordre de la succession dans la maison régnante. Et cependant c'est par là qu'il falloit commencer pour arrêter les premiers progrès du despotisme, qui alla toujours en augmentant jusqu'au règne de Schi-chuandz. Ce prince dissipa l'ombre de l'ancien gouvernement.

féodal, en réunissant toutes les provinces sous son autorité immédiate. Ce fut dans ces tems où la Chine étoit divisée en un grand nombre de petits états, qu'on fit dans quelques-uns des réglementz fort fages & des loix qui ont été depuis altérées & refondues dans la constitution générale de l'empire. Parmi les souverains indépendans, on vit des hommes réellement respectables, qui aimoient la vertu & qui la pratiquoient : ils crurent que personne n'étoit plus digne de leur protection que les gens de lettres, & comme on ne pouvoit alors se faire quelque réputation dans les sciences réelles, on tâcha de briller par des ouvrages de morale, qui n'exigent point tant de connaissances acquises, & Confucius brilla beaucoup dans le petit royaume de *Lou*, où il fut même premier ministre. S'il renaissoit aujourd'hui, il ne seroit peut-être pas mandarin du neuvième ordre : car plus le gouvernement d'un pays devient absolu, & plus l'élévation d'un homme y dépend du hazard. Si la Chine n'avoit point été partagée en tant d'états différens, elle ne seroit jamais devenue ce qu'elle est : car les empereurs despotiques qui suivirent *Schi-chuandi* confierent presque toujours les premières dignités & le gouvernement des provinces à des eunuques, qui ne furent jamais des hommes capables de concevoir de

grandes choses, ni de les exécuter. Et ils seroient encore aujourd'hui dans les premiers emplois, si les Tartares ne les eussent chassés après avoir profité de leur trahison & de leur crédit pour envahir l'empire que les châtrés leur livrerent autant qu'il fut en eux. Et cet empire étoit alors dans un fort mauvais état : de redoutables bandes de voleurs pilloient les provinces, & une garnison de soixante mille hommes qu'on avoit jettée dans Pékin ne put défendre cette place contre les brigands. Quoique le désordre fût presque général, les Mongols avoient trouvé la Chine encore bien plus délabrée au treizième siècle, lorsque *Koublai-Kan* travailla avec une ardeur inconcevable à la rétablir : non seulement il fit redresser les bourgades, que les Chinois avoient si mal défendues contre les généraux de *Gengis-Kan*, mais il en bâtit encore de nouvelles, sans parler de Pékin qui est son ouvrage, & où il fixa le siège de l'empire par des motifs de politique, que les événemens ont justifiés. Il est vrai que ce prince avoit eu un Chinois pour précepteur dès sa plus tendre enfance ; mais quand il fut homme, il vit clairement que sans le secours des savans & des artistes étrangers, il ne pourroit exécuter aucun projet utile, & voilà ce que les Tartares Mandhuis ont vu tout de même.

Il faut observer que la Chine est plus gouvernée par la police que par les loix, & sans une autorité absolue de la part de ceux qui gouvernent, il ne seroit point possible de contenir une si immense étendue de pays sous le pouvoir d'un seul homme, mais au moyen d'une autorité absolue, cela est si facile que les Tartares, qui favoient à peine lire & écrire lorsqu'ils prirent la Chine, le gouvernent aujourd'hui beaucoup mieux qu'elle ne l'a jamais été par les Chinois mêmes, qui n'avoient à maintenir que leur propre pays, tandis que les Mandhuis doivent, outre la Chine, maintenir encore les deux Tartaries.

Les principaux ressorts de ce gouvernement sont le fouet & le bâton : il n'y a pas de Chinois, il n'y a point de Tartare, qui puisse s'y soustraire. L'empereur, dit le P. du Halde, fait quelquefois donner une baston-nade à des personnes de grande considération, & ensuite les revoit & les traite comme à l'ordinaire (*n*). Or on en agit ainsi dans tous les états despotiques de l'Asie, sans en excepter un seul. Des esclaves peuvent être à chaque instant outragés de mille manières différentes, mais ils ne fauroient jamais être deshonorés, parce que cela est contre la nature des choses.

---

(*n*) *Descr. de la Chine, tome II. p. 157.*

A la Chine tous les soldats se mettent à genoux dans le camp, ou sur la place de parade, dès que le général paroît : à de tels hommes on peut tout ôter, hormis l'honneur. Cependant les Chinois s'imaginent que la forme de leur gouvernement a eu pour modele l'autorité paternelle, mais ils se trompent, comme on voit, beaucoup ; & cette idée ne leur seraient jamais venue, si leurs moralistes ou leurs législateurs avoient pu déterminer jusqu'où l'autorité paternelle doit s'étendre. Mais ceux qui ont d'abord trouvé le despotisme dans chaque famille, ont été ensuite moins étonnés de le trouver dans l'état. Et les princes ont profité de cette disposition des choses, & de cette fausse morale pour introduire une soumission servile, qu'on a confondue très-mal à propos avec la subordination politique. Ainsi le secret de ce gouvernement consiste surtout à ne jamais porter aucune atteinte, à ne mettre jamais aucune borne au pouvoir que les peres s'y arrogent sur leurs enfans, qu'on n'oseroit vendre ni en Perse, ni en Turquie, où de tels marchés seroient déclarés nuls. Et si l'on vouloit s'y prévaloir du code de Justinien, dont on a une traduction arabe fort fidèle, les cadis jugeroient suivant le droit religieux ou canonique : car ils ne se servent du droit romain que dans les cas que le texte ou les gloses

de l'alkoran n'ont pas décidés. A la Chine au contraire on n'a jamais débattu la validité de ces contrats, parce qu'on fait bien d'avance qu'ils sont légitimes, & le magistrat prêteroit main forte pour faire enlever l'enfant qui, vendu par son pere, se seroit refugié chez son oncle.

Ceux qui ont voulu soutenir en Europe que la constitution politique de la Chine n'est point despotique étoient extrêmement mal instruits, & c'est envain qu'ils disent qu'on y a des tribunaux pour décider les affaires, puisqu'il y a des tribunaux ou divans dans tous les pays despotiques de l'Asie. Et voudroit-on qu'un seul homme décidât toutes les contestations qui s'élévent dans une contrée six fois plus grande que l'Allemagne.

Les gouverneurs des moindres bourgades ont droit de *pent-sé*, c'est-à-dire, droit de battre, sans que ceux qui ont été battus puissent s'en plaindre.

Tous les *tsong-tou* & tous les vice-rois ont droit de vie & de mort, sans que leurs arrêts ayent besoin d'être signés par l'empereur ou visés par une cour supérieure, ce qui seroit même impossible, puisqu'ils procédent quelques fois à des exécutions momentanées, sans avoir observé aucune formalité de justice. On spécifie, dans leurs instructions, les cas où ils peuvent d'abord faire mettre à

mort les coupables, ou ceux qui passent pour tels. (o)

C'est précisément parce qu'on a spécifié de certains cas, qu'il n'y en a aucun d'excepté : car les *tsong-tou* & les vice-rois peuvent aisément convaincre les morts de révolte, d'insurrection & de crime de léze-majesté, dont il y en a tant d'espèces différentes à la Chine, où les juges ne font point le procès au coupable suivant la méthode adoptée dans les pays les mieux polisés de l'Europe, car en ce cas ils devroient envoyer à Pékin les actes de la procédure, mais ils n'y envoyent que leur sentence, qui n'est souvent conçue qu'en trois ou quatre lignes, comme on a dû l'observer en lisant l'arrêt prononcé contre les deux missionnaires qu'on étrangla dans la province de Nan-Kin.

Sous le gouvernement chinois les empereurs ne sortoient presque jamais de leur palais, & lors même qu'ils sortoient, personne n'osoit sous peine de mort les voir passer, & on faisoit alors une espèce de *courroux* comme en Perse. Tous les despotes de l'orient se renferment de la sorte, & il feroit impossible de décrire

(o) L'empereur accorde au *tsong-tou*, & même au vice-roi, l'autorité de punir sur le champ de mort les coupables. Description de l'empire de la Chine tome I. p. 6.

les maux que ce funeste usage a produits dans tant de contrées de l'Asie, où les Chinois sont les seuls qui ayent tâché d'y remédier en envoyant dans les provinces des visiteurs, qui peuvent examiner la conduite des *tsong-tou* & celle des vice-rois, ce qui les tient plus ou moins en respect. Mais lorsque les vice-rois & les *tsong-tou* étoient eunuques, on ferloit souvent les yeux sur leurs exactions, parce que l'empereur héritoit d'eux. C'est surtout cette infamie qui a révolté les Tartares : ils n'ont pas voulu être héritiers d'un châtré aux dépens du peuple, & ils font gouverner les provinces par des hommes.

D'un autre côté les empereurs de la dynastie précédente avoient confisqué beaucoup de terres, qu'on réunissoit au domaine, & dont on négligeoit ensuite la culture, de façon qu'elles restoient entièrement en friche. Le nombre de ces fonds s'étoit tellement accru, que les Tartares ne voulurent point ôter un pouce de terre aux Chinois, lors de la conquête : car ils trouverent que les domaines, les appanages & les fonds incultes étoient plus que suffisans pour faire un établissement honnête à chacun de leurs soldats, rangés alors sous huit bannieres, dont la force effective peut avoir consisté en 75 à 80 mille hommes, sans compter les femmes, les enfans, & les Man-

dhuis qui vinrent de la Tartarie lorsque la conquête fut achevée, & qui prirent également des terres.

On parle quelquefois fort improprement dans les relations, lorsqu'on y donne le nom de tribunal à de certaines intendances de Pékin, qui veillent aux affaires particulières du prince. Le pré-tendu tribunal des bâtimens est, comme on le voit, un bureau qui a l'inspection sur les meubles du palais, sur les manufactures possédées immédiatement par l'empereur, & sur les constructions qu'il ordonne. Or il y a de tels bureaux dans tous les états absolus de l'Asie, & c'est ce qu'on nomme les chambres ou les defters à Constantinople & à Ispahan.

Le tribunal des mathématiques n'a jamais porté ce nom que dans les relations des jésuites françois : c'étoit sous le gouvernement chinois un collège, qui, indépendamment de la composition du calendrier, devoit déterminer, suivant les principes de l'astrologie judiciaire, les jours où le souverain pouvoit vaquer à de certaines affaires : on fixoit même superstitieusement, & on le fait encore, le jour auquel ce prince devoit labourer suivant l'institution de *Ven-ti*. Par-là on voit que la cour de la Chine a presque les mêmes étiquettes que la cour de Perse, où des astrologues gagés ont de tout tems réglé les actions de l'empereur, avec cet-

te différence, que le jour où il devoit manger avec les laboureurs en habit de payfan avoit été fixé par la religion des mages, & non par l'astrologie.

Les anciens Chinois avoient donné le nom du ciel, celui de la terre, & celui des quatre saisons aux six grands collèges de la cour, & c'est le collège de l'automne, auquel on adresse maintenant les affaires criminelles, de sorte qu'il faut bien distinguer ce divan, qui est un véritable tribunal, d'avec les bureaux d'intendance.

Il n'y a rien de plus révoltant dans la jurisprudence criminelle des Chinois, que l'usage emprunté des Scythes, par lequel on punit les parens du coupable jusque dans le neuvième degré, quoique leur innocence soit avérée, quoiqu'elle soit au-dessus de tout soupçon.

Le mari est d'abord responsable des actions de sa femme, & des actions de ses enfans. A la mort du pere le fils ainé doit répondre de la conduite de ses cadets : on les traîne tous également au supplice, ou on les enveloppe dans la même disgrâce, tandis que leurs sœurs sont réduites sans miséricorde en esclavage.

Au commencement que j'étois à Pékin, dit le P. Amiot, cette rigueur me parut extrême : mais depuis que j'ai observé, ajoute-t-il, qu'il n'y a que la crainte & l'intérêt qui fassent agir les Chinois,

cette rigueur m'a paru raisonnable & nécessaire. (p.)

Mais autre chose est de parler suivant les principes d'un gouvernement despote que, & autre chose est de parler suivant les principes de l'équité & du droit naturel, dont le P. Amiot ne s'est point du tout soucié, parce qu'il avoit vécu dans une société où l'obéissance n'étoit que trop dégénérée en une soumission aveugle.

On ne peut en aucun cas, ni par aucun motif, punir l'innocence. Et alléguer la nécessité au défaut de la justice, c'est renouveler une ancienne maxime de tyrannie, qui a fait frémir les hommes dans tous les états de l'Europe.

Ce qui est nécessaire au despote ne l'est pas au peuple.

La crainte servile qui dirige les actions des Chinois est une conséquence de leurs institutions. Et en effet, qui ne craindroit point? là où l'innocence elle-même n'est point en sûreté.

L'empereur *Ven-ti* voulut abroger la loi chinoise, qui punit toute une famille à cause du délit particulier de l'un des membres. Là-dessus on dit à ce prince, si vous voulez régner sur des hommes, abrogez la loi, mais si vous voulez ré-

---

gner sur des esclaves, conservez la loi, & elle a été si bien conservée qu'elle subsiste encore dans l'instant que j'écris, sans avoir rien perdu de sa force.

Les philosophes de l'antiquité ont prétendu que, suivant le droit rigide, le supplice ne peut même déshonorer les descendants du coupable justement puni. Et Platon n'admet qu'un seul cas où cela doit être : quand le bisaïeul, l'aïeul & le père d'un homme, dit-il, ont été successivement convaincus d'un grand crime & mis à mort, alors, ajoute-t-il, cet homme-là doit être infame & incapable d'exercer un emploi dans la république : car il s'agit d'une race perverse, que trois supplices & quatre générations n'ont pu corriger.

Je parlerois plus sérieusement de ce cas imaginé par Platon, s'il n'étoit extraordinaire, & il n'y en a peut-être point d'exemple depuis l'origine des sociétés politiques.

Si c'étoit, suivant les philosophes de l'antiquité, une injustice très-grande de noter d'infamie ceux qui ne sont point coupables, on peut concevoir que c'est une barbarie & une atrocité de les punir de mort.

Quand toute une famille chinoise a été extirpée ou éteinte par la main du bûcher, l'empereur en confisque les possessions, & c'est à son profit particulier qu'on

vend les personnes du sexe , qui étoient apparentés au coupable ou à celui qui a été déclaré tel. Or on a vu que cela étoit à peu près de même chez les Scythes , dont parle Hérodote , mais je n'ai pu découvrir si cet usage avoit été également adopté par les souverains indépendans de la Chine , qui succéderent à tous ces petits kans , qu'on fait avoir fait entre eux des guerres continues , pendant lesquelles on ne put penser à perfectionner les loix ; mais les souverains indépendans reglerent beaucoup mieux leurs états respectifs , & Confucius , si tout ce qu'on dit de lui est vrai , n'eût probablement pas permis qu'une famille du royaume de Lou eut été condamnée à mort pour la faute d'un seul homme.

Aucun peuple de l'Asie n'a une torture extraordinaire qu'on puisse comparer à celle des Chinois , qui enlèvent la peau avec la chair par aiguillettes sur le corps de l'accusé jusqu'à ce qu'il avoue ce que souvent il n'a pas fait. Comme on se servoit jadis dans ce pays de différentes especes de mutilations , quelques juges représenterent à l'empereur *Ven-ti* que ceux auxquels on coupoit les jambes jusqu'à l'infexion du genou en guérissent rarement ; & que quand même ils guérissoient , leur état étoit plus cruel que la mort : là-dessus ce prince dont je ferois ici l'éloge s'il n'avoit eu la foiblesse de

prendre le breuvage de l'immortalité , abolit toutes les mutilations par un édit qui fut en vigueur comme la plupart des édits le sont à la Chine , c'est à dire du vivant de ceux qui les ont publiés. Mais depuis on recommença à imprimer des marques noires sur le visage , & à couper le nez. Et il faut dire ici que c'est de ce supplice que provient cette admirable industrie des Chinois , qui savent faire des nez artificiels & les appliquer avec tant de subtilité qu'on y a été trompé. Quand aux stigmates ou aux marques noires , rien ne leur coûte moins que de les effacer au point qu'il n'en reste pas de trace ; quoiqu'on les imprime avec un fer ardent ou par la ponctuation de l'épiderme. Ce n'est point que les brigands se mettent beaucoup en peine de leur honneur , lorsqu'ils font disparaître ces caractères ; mais sans cela il leur seroit plus difficile de faire de nouveaux vols. Ailleurs , dit le P. Trigault , on met des garnisons dans les villes pour les défendre contre l'ennemi : à la Chine les garnisons doivent défendre la place contre les voleurs. Et il y a de l'aveu de tous les voyageurs plus de sûreté pendant la nuit que pendant le jour : les Tartares observent tant qu'ils peuvent une discipline severe , & un seul soldat Mandhuis conduit mille Chinois avec son fouet , comme un Jannissaire gouverne mille Grecs avec son bâton .

Mr. Porter qui a tant loué la police des Turcs , & peut-être beaucoup trop (*q*) ; auroit dû s'appercevoir que cet ordre apparent s'observe dans toutes les villes des états despotiques , & qu'il diminue toujours à mesure qu'on s'éloigne des villes lorsqu'on n'est pas accompagné par quelque membre de la police , qui dans les gouvernemens arbitraires ne peut être confiée qu'aux soldats : le prince n'y a qu'une force.

Mr. Salmon assure que suivant les relations dont il s'est servi pour composer son histoire , il y a presque toujours dans les seuls cachots de la ville de Canton quinze mille prisonniers (*r*). Mais il peut y avoir en cela de l'exagération , & il faut bien distinguer les criminels qui se trouvent dans les prisons de la Chine , d'avec ceux qu'on y renferme seulement pour quelques jours.

Lorsque l'empereur *Schi-chuandi* réunit toutes les provinces sous son autorité immédiate , il défendit non seulement aux Chinois le port des armes : mais il ne voulut pas même leur permettre d'avoir à la maison un arc ou une flèche : ce règlement encouragea beaucoup les brigands qui étoient assurés de trouver partout les

(*q*) *Observations sur la religion & les loix des Turcs.*

(*r*) *Etat présent de la Chine. Tom. I.*

gens de la campagne sans aucun moyen de défense ; de sorte qu'il fallut faire de nouveaux réglements par rapport à tous les cas où il y a du sang versé : car le législateur suppose qu'on y a fait usage de quelque arme offensive. Quand les Chinois se battent , ils prennent de grandes précautions pour qu'il ne survienne aucune déchirure à leurs vêtemens , & pour que l'un ou l'autre ne soit ensanglanté. Le meurtre est puni de mort : mais le meurtrier languit toujours fort longtems en prison : car si l'on en excepte les circonstances particulières où les *tsong-tou* & les vice-rois procèdent , comme on l'a dit , irrégulièrement , toutes les sentences de mort doivent être signées par l'empereur ; & on s'est grossièrement trompé , lorsqu'on a soutenu que cette coutume ne s'observe qu'à la Chine , puisqu'elle est établie dans différens états despotiques de l'Asie , & principalement en Perse , ainsi que M<sup>r</sup>. Chardin l'atteste (s). Lorsqu'on y réfléchit , il est facile de concevoir que cette coutume tient à la constitution d'un gou-

---

(s) „ Il n'y a en Perse que le roi seul , qui puise donner sentence de mort , & lorsque le *divan-béguï* trouve à la cour , ou que la justice trouve dans les provinces un homme digne de mort , on présente l'information au roi qui décide de la vie de ce criminel. C'est là une coutume constante. “ *Description du gouvernement de Perse. Chap. XVII.*

vernemant absolu , où les loix n'ont point de force sans la volonté du prince qui suppose d'ailleurs qu'un homme lui appartient comme un esclave appartient à son maître. Et il est contre l'essence de la servitude qu'un maître puisse être privé de la possession de ses esclaves sans en être instruit.

Les rits & la religion ont eu , comme on peut bien le penser , une très - grande influence sur le droit civil des Chinois. Les sacrifices qu'on y fait aux mânes des ancêtres sont cause qu'un pere ne peut instituer sa fille unique héritière universelle. Une telle disposition seroit par sa nature nulle : car c'est un axiome que la femme ne sacrifie point : ainsi la fille ne pouvant offrir les viandes aux mânes , il faut que le testateur confie ce soin à un autre. Lorsqu'il y a des enfans mâles , les filles ne peuvent absolument rien hériter : car les freres partagent entre eux à portions égales ; & la loi ne les oblige à autre chose , sinon à nourrir leurs sœurs jusqu'à ce qu'elles se marient , & elles se marient toujours sans dot. Ce sont principalement les femmes qui ont été maltraitées dans ce pays , où le législateur a plus cherché à assurer leur esclavage qu'à assurer leur vie.

Il y a parmi les Chinois différentes espèces de servitude , sans parler de celle qui résulte de la polygamie & de la clôture.

Comme les Tartares étoient esclaves immédiats de leur kan avant que d'avoir conquis la Chine ; ils sont restés ce qu'ils étoient après la conquête , & leur servitude n'est point fondée , comme on pourroit le croire , sur l'obligation que leur imposent les terres qu'ils tiennent de la libéralité du prince : car ils peuvent les vendre entre eux , & n'ont plus aucun droit aux fonds aliénés hormis qu'ils n'aient été acquis par des Chinois , auxquels on les reprend quand on veut lorsqu'on restitue le prix de l'achat ; sans quoi le peuple conquis eût insensiblement retiré tous les fonds d'entre les mains du peuple conquérant. Enfin la conduite que les Tartares ont tenue à la Chine est quelque chose de réellement surprenant : ils ont fait par une espece de prudence ce que les plus grands politiques auroient à peine osé entreprendre par artifice. Quand Alexandre obligea les Macédoniens à prendre l'habillement des Persans , il n'y entendoit rien : quand les Mongols conservèrent leur habillement & laisserent celui des Chinois tel qu'il étoit , ils y entendoient encore moins. On reconnoissoit un Mongol parmi mille Chinois. Les Tartares Mandhuis sont les seuls qui ayent fait ce qu'il falloit faire.

Il y a dans ce pays des esclaves nés , & il y en a d'autres , qui , quoique libres par la naissance ont été vendus de gré

ou de force , & dont la postérité reste dans la condition servile. On s'y joue tellement de la liberté , qu'un homme peut s'y vendre encore. Les Chinois ne connoissent pas comme les Grecs & les Egyptiens cette espece d'esclavage que je nommerois volontiers *hilotisme* , & où toute une nation en corps fert une autre nation. Cependant le cas eût pu exister à la Chine par rapport aux Mongols , si au lieu de les chasser on eût eu la force de les réduire en servitude ; mais il est arrivé par des causes difficiles à concevoir que les Mongols sont redevenus puissans à la Chine quoiqu'ils n'y dominant point : & leur nombre s'accroît de jour en jour de même que celui des mahométans qui ont parmi eux des esclaves d'une espece particulière , laquelle choque moins le droit naturel que toutes les autres : ils élèvent plusieurs enfans que les Chinois jettent à la voirie , & ces enfans servent ensuite les mahométans dont le joug est fort doux.

La propriété des Chinois seroit à l'abri de beaucoup d'inconvénients , si elle étoit à l'abri des confiscations , lesquelles tombent néanmoins rarement sur les gens de la campagne , qui ont autant de vertus que la populace des villes en a peu : on ne peut leur reprocher ni la mauvaise foi , ni la fourberie , ni le meurtre des enfans , ni la débauche la plus grossiere : car rien

n'égale leur retenue , leur sobriété , & leur ardeur pour le travail. Mais s'ils sont moins exposés aux confiscations , ils le sont en revanche davantage aux corvées qu'on exige avec beaucoup de rigueur comme dans les autres parties de l'Asie. J'ai lu un édit de l'empereur *Suen-ti* , par lequel il dispense des corvées ceux d'entre les paysans qui viennent de perdre leur pere ou leur mere : car il faut laisser à ces malheureux , dit-il , quelque tems pour qu'ils regagnent ce que leur a coûté l'enterrement. Et voilà un bien petit remede pour un si grand mal. La plupart des cultivateurs Chinois n'ont , comme on fait , ni chevaux , ni bœufs ; & ils travaillent à force de bras les terres qu'ils ont louées des grands propriétaires (t). Or les corvées sont pour de telles gens accablantes par deux raisons : on y perd d'abord , comme le dit l'empereur *Suen-ti* , un tems précieux : ensuite on excéde les travailleurs , qui ne peuvent se faire aider par des bêtes. J'observai , dit Nieuhof , dans le trajet de Canton à Pékin , qu'on forçoit souvent à coups de bâtons les paysans Chinois de tirer la barque qui portoit l'ambassadeur Hollandois ; quoique ce seigneur suppliaât sans cesse les

(t) Eckerberg Bericht von der Chinesischen Landwirthschaft. Höchst interessant.

conducteurs d'en agir avec plus de modération envers les laboureurs , qui forment sans contredit le corps le plus respectable de l'empire ; & il est triste qu'on ne puisse mettre leurs habitations , lorsqu'elles sont fort éloignées des grosses villes , plus en sûreté contre les voleurs & les vagabonds.

A mesure qu'on avance dans le centre des provinces , les terres deviennent toujours plus incultes & les villages plus rares ; de sorte qu'il n'y a pas la moitié du terrain mise en valeur à beaucoup près , lorsqu'on y comprend les prodigieux cantons qu'occupent les sauvages , tels que les *Mia-ssé*. Cependant pour qu'un pays puisse se glorifier d'avoir une culture florissante , il faut que les terres qui rapportent soient aux terres qui ne rapportent rien , comme 50 sont à 3. Et si l'on en croit les Anglois , ils sont parvenus à établir cette proportion chez eux.

Il ne faut point juger de toutes les provinces de la Chine par celle de Che-Kiang & de Nan-Kin , qu'on regarde ordinairement comme un terrains abandonné par la mer ou une alluvion du fleuve jaune qui avoit jadis , à ce qu'on prétend , sa principale embouchure dans Je golfe de Pet-cheli à cinq degrés plus au nord qu'il ne se décharge de nos jours. Le P. Gaubil a parlé assez au long de ce changement dans son histoire des

Mongols , sans vouloir convenir que l'empereur *Tu* n'a pu conduire le fleuve jaune comme on conduit un ruisseau , & cela plus de 2200 ans avant notre ere ; de sorte que je regarde comme une fable grossiere tout ce qu'on en dit dans le *Chou-King*. Quand on jette un coup d'œil sur la carte , alors il semble effectivement que l'extrême irrégularité dans le cours de ce fleuve provient des digues qu'on lui a opposées , & qu'il aura rompues pendant une inondation. Si les Chinois ne prennent des mesures plus efficaces que celles dont ils se sont servis jusqu'à présent , le fleuve jaune leur occasionnera encore bien des embarras : les courbes qu'il décrit sont trop considérables , & s'il est vrai qu'il se soit déchargé originairement dans le golfe de *Pet-cheli* , il fera de continuels efforts pour y revenir.

Comme les Chinois ont un penchant ou plutôt une passion ardente pour le commerce , l'empereur *Ven-ti* voulut attacher quelque considération à la qualité des cultivateurs pour les retenir dans les campagnes & les préserver de cet esprit de trafic & de fourberie , qui , comme un mal contagieux infecta de plus en plus la nation depuis que le gouvernement devint vraiment despotique sous *Schi-chuandi*. Mais cette considération que l'empereur *Ven-ti* imagina alors en labourant lui-même la terre comme l'avoient

fait avant lui d'autres monarques aux Indes , ne pouvoit en aucun cas contre-balancer un fléau tel que celui des impositions arbitraires & des corvées. Qu'on ôte à l'agriculture les entraves que la tyrannie lui a données , & alors elle n'exigera point des récompenses ni des honneurs : elle ira par sa propre force & se récompensera elle-même.

Au reste ce qui a le plus retenu les paysans de la Chine dans leurs campagnes , c'est qu'ils savent bien que les vexations qu'ils effuent n'égalent souvent point celles qu'on réserve aux marchands : mais ceux-ci vont toujours contre le torrent , & les obstacles les encouragent. Il en est d'eux comme des Juifs qui vivent dans les états de l'Asie : les avanies continues font un aiguillon de plus qui les pousse dans le négoce : il semble à chaque instant qu'ils devroient y renoncer , & ils n'y renoncent jamais parce qu'ils achetent à la cour des protections : & les grandes injustices qu'ils éprouvent sont réparées par les occasions qu'on leur fournit de faire des gains illicites. Pour expliquer tout ceci , il faut que je cite un passage du journal de Mr. de Lange agent de la cour de Pétersbourg à Pékin.

*Les Seigneurs de la Chine , dit-il , chicanent trop les marchands , & leur prennent leurs marchandises sous toutes sortes de prétextes , sans qu'ils en puissent jamais*

espérer le payement. C'est pourquoi tous les marchands & autres gens de quelque profession lucrative à Pékin, sont accoutumés de se choisir des protecteurs parmi les princes du sang & les autres grands-seigneurs ou ministres de la cour, & par cet expédient, moyennant une bonne somme d'argent qu'il leur en coûte annuellement à proportion de ce qu'ils peuvent gagner, ils trouvent moyen de se mettre à l'abri des extortions des mandarins & quelquefois même des simples soldats : car à moins de quelque protection puissante un marchand est un homme perdu à la Chine & surtout à Pékin où chacun croit avoir un droit incontestable de former des prétentions sur un homme qui vit de trafic. Si quelqu'un étoit assez mal avisé pour vouloir tenter d'en obtenir une juste réparation par la voie de la justice, il tomberoit de mal en pis. Car les mandarins, après en avoir tiré tout ce qu'ils auroient pu, ne manqueroient point à la vérité d'ordonner que les effets qu'on auroit pris injustement seroient rapportés au collège ; mais il faudroit qu'il fut bien habile pour les faire ensuite revenir de là (u).

Par la combinaison de toutes ces causes & de beaucoup d'autres il est arrivé que les négocians riches ou médiocrement à

leur aise sont en fort petit nombre , eu égard à cette foule de boutiquiers du dernier ordre & de colporteurs qui s'entassent dans les principales villes de l'empire , ou qui courent les foires . Quant au commerce extérieur , on ne croit pas qu'il monte annuellement à cinq millions d'onces d'argent , & dans le cours actuel de Pékin , l'once de ce métal s'évalue à 7 livres 10 fols de France .

Plusieurs écrivains ont parlé des revenus de l'empereur de la Chine , mais d'une maniere si vague qu'on ne doit y faire aucun fonds . Salmon ne croit point que tous les revenus de ce prince soient de vingt deux millions de livres sterlins ; mais on peut douter qu'il entre dans le trésor impérial quinze millions de livres sterlins en argent réel : car il ne s'agit point ici des denrées qu'on fournit en nature , & qui se laissent encore évaluer jusqu'à un certain point ; mais personne n'est en état d'évaluer les confiscations qui forment un objet de la dernière importance pour les princes avares .

Il faut observer que dans tous les états despotiques les revenus des souverains sont beaucoup moindres qu'on seroit porté à le croire , lorsqu'on considère l'immense étendue des contrées . Le Sultan ne tiroit pas à beaucoup près vingt-millions d'écus d'Allemagne de tous les pays de l'Europe , de l'Asie & de l'Afrique , qui lui obéis-

foient avant la dernière guerre. Et les revenus du Grand-Mogol, si prodigieusement exagérés dans quelques relations, n'ont pu monter au delà de 185 millions de roupies. *Sicca*, & la *Sicca* roupie ne vaut point encore précisément trois livres de France.

Sous le gouvernement chinois, les eunuques avoient introduit tant de désordre dans les finances de l'empire, qu'on n'a pu jusqu'à présent débrouiller cet affreux cahos. Les Tartares trouverent la plupart des provinces obérées & redévables au trésor de sommes si fortes qu'elles ne sont point encore payées, & les Tartares ne pensent plus à les exiger. Les eunuques ne révoient qu'aux impôts : ensuite ils manquoient de moyens pour les lever : quand le peuple se plaignoit de la ferme du sel, on abolissoit l'impôt sur le sel, & on en mettoit un sur le fer. Voici le tableau de toutes ces déprédatations inconcevables, tel qu'on le trouve dans un auteur Chinois nommé *Che-Kiai*, dont nous emprunterons les termes pour en conserver l'énergie.

„Sous la dynastie présente, dit-il, ce „ne font qu'impôts, douanes & défenses. „Cela est excessif. Il y en a sur les mon- „tagnes & dans les vallées : sur les rivieres „& sur les mers : sur le sel & sur le fer : „sur le vin & sur le thé : sur les toiles „& sur les soieries : sur les passages & sur

„ les marchés : sur les ruisseaux & sur les  
 „ ponts. Sur tout cela & sur bien d'autres  
 „ choses je vois par tout défenses faites (v).

L'empereur ne recevoit pas la millième partie de ces impôts , que les eunuques donnoient à ferme ; ensuite ils partageoient avec les fermiers , & pour pallier le défaut de la recette , ils déclaroient les provinces redevables de grosses sommes , qu'on avoit exigées au de-là du tribut ordinaire. Ce manege parut horrible aux Tartares , qui n'avoient point encore perdu , comme le dit le P. Amiot , leur bonne foi naturelle ; & ils mirent en régie les salines & les douanes , hormis celle de Canton , qui est aussi décriée en Asie que le sont les douanes portugaises & espagnoles en Europe.

Il s'éroit glissé , outre tout cela , un abus dans la perception des taxes affectées sur les terres , & cet abus étoit si sensible que l'empereur Cang-hi ne manqua point d'y remédier.

Dans les républiques & les gouvernemens modérés , ceux qui louent des fonds pour les faire valoir peuvent sans inconveniens être chargés de payer la taille , mais dans les états despotiques le propriétaire doit absolument payer lui-même , sans quoi

(v) Voyez recueil impérial contenant les édits & remontrances &c. traduit du Chinois par le P. Hervieux.

les cultivateurs sont vexés de deux manières , & par le propriétaire & par le souverain. Or cela étoit établi ainsi à la Chine lors de l'arrivée des Tartares , qui ordonnerent que dorénavant les fermiers ne payeroient plus les tailles , qu'on exigea du possesseur.

Comme la plupart des revenus des empereurs de la Chine consistent en livraisons de riz , de blé , de soie crue ou œuvrée , de foin , de paille , de tabac , de thé , d'eau de vie , il faut bien qu'il payent à leur tour leurs officiers en denrées , qu'ils ne peuvent revendre qu'en perdant ; & c'est de là que proviennent ces continues malversations dont on les accuse. L'argent est toujours fort rare partout où les souverains ne reçoivent pas leurs revenus en argent ; tellement que la disette y irrite l'avarice , tandis que d'un autre côté l'esclavage fomente le luxe : les hommes veulent y paroître grands à mesure qu'on les a rendus petits , & ils font presque anéantis sous le pouvoir arbitraire , de sorte qu'il leur faut des habits brodés.

La capitulation est un impôt si naturel dans les pays de la servitude , que les Chinois qui ont murmuré sur tous les autres ont supporté celui-là assez patiemment ; mais les extraits de leurs registres de la capitulation , tels qu'ils ont paru en Europe sont faux & controuvés ,

ce que nous avons prouvé jusqu'à l'évidence dans le second article de cet ouvrage , & on ne répétera pas ici tout ce qui a été dit touchant l'état de la population de ce pays ; puisqu'il est certain qu'on ne peut sans exagération la porter à quatre-vingt-millions d'âmes. Les Tartares ne trouveront dans tout l'empire que onze-millions-cinquante-deux-mille huit-cents soixante-douze familles. Ainsi pour trouver à peu près le total des habitans , il suffit de quintupler le total des familles , qui ne donne point à beaucoup près cinquante-six millions d'âmes. En égard à la prodigieuse étendue de la Chine , cette population est sans comparaison plus foible que celle de l'Allemagne , & elle le feroit encore bien davantage sans le climat favorable des provinces du sud , qui de l'aveu des missionnaires renferment bien plus de monde que les provinces du nord.

Comme les institutions politiques de cet empire n'ont point la moindre analogie avec le gouvernement de l'ancienne Egypte , on n'y a jamais vu ni familles sacerdotales ni familles militaires. Les soldats chinois , au contraire des *Calasires* & des *Hermotybes* , font le commerce , exercent des métiers , ou cultivent des terres , ainsi que cela s'est pratiqué de tous tems , c'est à dire bien des siècles avant que les Tartares eussent assigné des fonds aux huit bannieres des

Mandhuis. Si l'on en croit le P. Amiot, la solde de chaque fantassin coûte maintenant à l'empereur *Kien-long* trente livres de France par mois, dont il paye une moitié en argent, & l'autre moitié en riz: la solde du cavalier est de quarante-cinq livres par mois, dont il en reçoit  $22\frac{1}{2}$  en argent (x).

Généralement parlant, l'entretien des troupes coûte toujours plus dans les états despotiques que dans les états modérés: cependant on peut douter que l'on paye sur ce pied-là toute la milice chinoise, que nous pouvons diviser en cinq classes différentes: la première comprend la cavalerie qui ne se fert d'aucune arme à feu: car les Tartares, qui entendent peut-être mieux cette partie de la tactique que toutes les autres, ont jugé que les arcs sont beaucoup meilleurs que les mousquetaires, que leurs escadrons ne peuvent employer dans les attaques, tandis qu'ils tirent au galop avec l'arc, comme les Parthes & toutes les peuplades Scythiques: la seconde division comprend les canoniers & les arquebusiers: la troisième est formée par les piquiers: la quatrième par les fantassins qui se servent de l'arc: enfin viennent ceux qui ne sont armés que du bouclier & du sabre.

---

(x) *Art militaire des Chinois*, pag. 30.

Les exercices de toutes ces troupes si différentes par l'armure ressemblent à un jeu théâtral ou à un ballet figuré dans les estampes enluminées qu'on trouve à la suite de l'*art militaire des Chinois*. Le plus plaisant de ces jeux est, sans contredit, celui que font les fantassins armés de sabres & de boucliers, sous lesquels ils se cachent de façon que les boucliers imitent par leur position la forme d'une fleur appelée en chinois *mei-hoas*, & pour exécuter cette manœuvre, il faut que cinq hommes se couchent les uns sur les autres à terre. Ensuite ces bouffons contrefont les *li* ou les *long*, c'est à dire les dragons scythiques, dont toutes les enseignes sont chargées: après qu'ils ont été dragons ils deviennent tigres, & sortent cinq à cinq de dessous leurs boucliers, comme des tigres sortent d'une forêt pour saisir leur proie! Mais ce qui surpasse tout, c'est une manœuvre beaucoup plus forte que celles dont j'ai parlé, & où il s'agit d'imiter la *projection de la lune qui sort de bouclier aux montagnes*, ou comme on parle en chinois, *y en yue pai-chan tchen* (y). Dans une évolution généra-

(y) *Lib. cit.* p. 348.

Je crois que les dragons des enseignes scythiques ont donné occasion d'appeler dragons ceux qui servent à pied & à cheval, & on dit qu'Alexandre emprunta ce nom des Persans.

le, où les cinq corps de la milice sont employés, on contrefait les quatre coins de la terre, qu'on suppose carrée, & la rondeur du ciel en mêlant tellement la cavalerie avec les gens à pied qu'on n'y conçoit absolument rien, & je crois que le P. Amiot n'y a rien compris lui-même: car il y a bien de l'apparence que les estampes, qu'il a envoyées de Pékin à Paris, & qui ne méritoient point d'être gravées, ne représentent pour la plupart que des manœuvres idéales ou des divertissemens militaires.

On n'a pu savoir quel est le nombre des troupes que les Tartares entretiennent depuis l'époque de leurs conquêtes: mais ce nombre ne seroit point fort considérable, si on en croyoit l'empereur *Kien-long*, qui a prétendu qu'un seul Tartare Mandhuis peut commodément défaire dix hommes, bien entendu que ce soient dix Chinois, & surtout lorsqu'ils se cachent sous leurs boucliers pour imiter la fleur de *mei-hoa* ou la *projection de la lune*.

L'empereur *Kien-long* ne peut ignorer que la facilité avec laquelle ses ancêtres s'emparèrent de la Chine provenoit du désordre presqu'incroyable où les eunuques du palais avoient plongé cette contrée, & ensuite du triste état où les Chinois avoient laissé réduire leur milice nationale: le P. Trigault, qui la vit avant l'entrée des Tartares à Pékin, dit que cet-

te milice comprenoit le plus vil ramas d'hommes, dont on eût ouï parler de longtems en Asie: les uns étoient esclaves de l'empereur, les autres étoient esclaves des particuliers, & ils s'acquittoient tous des fonctions les plus infâmes: eux ou leurs pères avoient été vendus & réduits en servitude à cause de quelque crime: on les appelloit des soldats; mais c'étoient des brigands (z).

Tous les magistrats de la Chine sont divisés en neuf ordres, subordonnés les uns aux autres; mais on ne peut alléguer aucun motif raisonnéable de cette institution, qui n'est fondée que sur l'entêtement superstitieux des Chinois en faveur du nombre neuf.

On a quelquefois parlé en Europe avec admiration de tous ces prodigieux examens, qu'on fait essuyer aux candidats avant que de les admettre à la charge de mandarin; mais il suffit de réfléchir à la nature des caractères chinois pour concevoir quelle a été l'origine de cet usage. En Europe on peut en moins d'une demi-heure se convaincre si un homme fait

(z) *Nulla gens æque viliis atque iners est quam militaris apud Sinas. . . . Maxima pars regia sunt municipia vel propriis vel majorum suorum sceleribus perpetuam servientes servitudinem. Idem quo tempore à bellicis exercitationibus vacant, insima quæque officia, bajulorum, mulionum, &c. in honestiora etiam servitia exercent.* EXP. apud Sinas. pag. 100.

lire & écrire. Mais à la Chine au contraire cela exige de longues perquisitions : car un lettré, qui devroit connoître dix-mille caractères, n'en connoîtra souvent que trois-mille. Il faut donc le soumettre à bien des épreuves pour savoir jusqu'à quel point il fait lire, jusqu'à quel point il fait écrire, & jusqu'à quel point il peut composer en écrivant : ce qui est très difficile, lorsqu'on veut composer avec clarté, ce que peu de lettrés savent, de l'aveu des missionnaires. Les moindres négocians de Canton ont ordinairement une petite provision de caractères qu'ils connoissent par cœur, & qui leur suffisent pour les affaires mercantiles ; mais au delà ces négocians ne savent ni lire ni écrire. On a donc dû nécessairement instituer à la Chine les examens dont on a tant parlé en Europe, & qu'on fait essuyer dans tous les autres états despotiques de l'Asie comme en Turquie, où les cadis & les imans ne sont point admis, comme on se l'imagine, sans avoir passé par quelques épreuves ; mais l'argent peut rendre les Turcs & les Chinois infinitement plus savans qu'ils ne le sont & ne le deviendront jamais. On publie jusques sur les théâtres de la Chine, dit Mr. Torren, que les charges y sont vénales, & même les places de mandarins (a).

---

(a) *Reise nach China siebenter brief.*

D'un autre côté le défaut d'écoles publiques est un grand obstacle à l'élévation de ceux qui sont nés sans une fortune honnête, & dont les parens n'ont pas le moyen d'entretenir un précepteur à la maison.

Cette espèce d'hommes qui auroient besoin d'être examinés fort sévèrement à la Chine ne le sont jamais. Je parle des médecins, dont la profession est abandonnée à tous ceux qui veulent l'embrasser sans qu'on se mette en peine de savoir s'ils ont étudié leur art, dont on s'étoit formé une haute idée, dit Morhoff, sur les premières relations que les missionnaires répandirent en Europe ; mais depuis que l'ouvrage de Cleyer a paru, ajoute-t-il, l'enthousiasme s'est dissipé & les entouasiastes ont été couverts de ridicule. (b) Il n'y a pas un seul de ces médecins de la Chine qui connoisse les parties internes du corps humain, & qui ait la moindre notion de l'anatomie. L'ouvrage de Dionis n'a été traduit qu'en langue tartare ; car tous les missionnaires ensem-

(b) *Cleyerus nuper nobis revelavit medica Chinensium mysteria, quæ ubi in lucem protructa sunt, risum potius, quam applausum merentur ; ac merito pudorem illis incutiunt, qui Europeæ medicinæ objicere non sunt veriti perfectionem medicinæ chinensis.* Morh. polihist. lib. I. cap. 2. tom. II.

ensemble ne purent le traduire en chinois; & ce livre très médiocre, très-peu estimé en Europe, ne suffit point pour former un anatomiste. Enfin les Chinois ont négligé les sciences réelles au-delà de ce qu'on peut le croire, & leur police par rapport aux médecins est diamétralement opposée à celle des Egyptiens, qui ont été accusés d'un excès contraire: car, suivant quelques Grecs, ils punissoient de mort ceux qui s'écartoient dans le traitement des maladies de la règle prescrite par les livres hermétiques. J'ai dit que dans les épidémies qui proviennent d'une cause qui est toujours la même, & qui produisent des symptômes toujours semblables, les Egyptiens ont eu raison de prescrire des règles aux médecins. Il n'y a point de malade qui ne préférât d'être traité arbitrairement par un docteur habile plutôt que d'être traité suivant le formulaire égyptien: mais quand un médecin est ignorant, alors il n'y a point de malade qui ne préférât le formulaire égyptien, dont nous parlons d'ailleurs en aveugles: car il faudroit l'avoir vu pour en juger: on croit seulement savoir par un passage d'Isocrate & de quelques autres auteurs de l'antiquité que les médecins de l'Egypte n'osoient employer des remèdes plus violents que ceux qu'ils trouvoient indiqués dans leur pharmacopée. Quant à la peine de mort, dont

parlent les Grecs, elle peut réellement avoir concerné les oculistes & les dentistes ou les chirurgiens, qui donnaient, à l'insu du médecin, des drogues, & outrépassoient mal à propos les bornes de leur art: car les Egyptiens avoient des loix sévères contre le meurtre; & qu'un malheureux soit assassiné sur son lit, ou fut un grand chemin, cela revenoit, selon eux, à peu près au même.

Parmi ces hommes que les relations appellent les lettrés de la Chine, il n'y a point de jurisconsultes, qui se chargent de la conduite d'un procès, car les parties doivent paroître elles mêmes devant le juge comme en Turquie & dans tout l'Orient.

On s'est faussement imaginé en Europe que les Chinois entendoient bien la pratique du droit civil. Non seulement ils ne l'entendent point du tout, mais ils n'en ont aucune notion, comme on peut le démontrer évidemment par le témoignage même des missionnaires, qui ont le plus exalté ces asiatiques.

D'abord il n'y a pas d'appel d'une sentence quelconque; ce qui choque, comme on le voit, la plus faible pratique du droit civil; mais cela est en revanche conforme aux institutions d'un état despote.

„ Si le pouvoir du magistrat chinois,  
 „ dit le P. du Halde, est restreint par

„ les loix dans les affaires criminelles,  
„ il est comme absolu dans des matieres  
„ civiles, puisque toutes les contestations  
„ qui regardent purement les biens des  
„ particuliers sont jugées par les grands-  
„ officiers des provinces, sans appel aux  
„ cours souveraines de Pékin, auxquel-  
„ les cependant les particuliers, dans les  
„ grandes affaires, peuvent porter leurs  
„ plaintes (\*).

Autre chose est de se plaindre, autre chose est d'appeller. On peut se plaindre par tout, & même à Tunis & à Maroc; mais on n'y fauroit faire d'appel non plus qu'à la Chine dans les matieres civiles, où il se commet sans comparaison plus d'injustices que dans les matieres criminelles: le juge est rarement corrompu, lorsqu'il s'agit d'un forfait éclatant qui tend à troubler la tranquilité publique; mais il peut être corrompu de mille manieres dans les actions d'intérêt. L'usage d'interdire la voie d'appel aux plaigneurs est d'autant plus mauvais à la Chine, que la procédure y péche contre toutes les règles de la jurisprudence. Et pour le prouver il suffit de rapporter encore un passage extrait de l'ouvrage du P. du Halde.

„ *Quoique le gouverneur de la provin-*

---

(\*) *Desc. de la Chine. tom. I. pag. 17.* (\*)

„ ce, dit-il, ait sous lui quatre grands  
 „ officiers, & que les mandarins des jus-  
 „ tices subalternes aient toujours un &  
 „ quelquefois deux assesseurs, les affai-  
 „ res toutefois ne sont point ordinai-  
 „ rement jugées à la pluralité des voix:  
 „ Chaque magistrat, grand ou petit, a son  
 „ tribunal ou son yamen, & dès qu'il s'est  
 „ fait introduire par les parties, après  
 „ quelques procédures en petit nombre,  
 „ dressées par les greffiers, les huissiers  
 „ & autres gens de pratique, il pronon-  
 „ ce tel arrêt qu'il lui plaît. Quelque-  
 „ fois après avoir jugé les deux parties,  
 „ il fait encore donner la bastonnade à  
 „ celui qui a perdu son procès (\*).

Or voilà précisément la méthode des Turcs, sans qu'on puisse y découvrir la moindre différence. Un seul homme y juge & y décide en une heure plus de causes, que le tribunal des trente n'eut pu en décider à Thébes en un mois. Quant à la détestable coutume de ne point recueillir les suffrages, & de battre ensuite les plaideurs, elle n'a pu être imaginée que dans des états despotiques, & elle ne peut subsister que dans les états despotiques. On gouverne les esclaves par le bâton & les hommes par la loi.

L'orgueil des Chinois provient de leur

(\*) *Loco citato. I. met. anno 1700. (1)*

ignorance & de leur servitude : car on a trouvé en Asie des peuples aussi orgueilleux qu'eux, quoiqu'ils ne fussent pas plus libres qu'eux.

Leur attachement pour leurs rits provient de l'éducation qu'ils reçoivent.

Leur attachement pour le pays où ils sont nés résulte du culte des ancêtres, dont ils visitent souvent les tombeaux : ils ne croient donc pas qu'il faille beaucoup s'éloigner des tombeaux de ses ancêtres. L'amour de la patrie ne peut exister dans un empire si étendu : on n'aime pas ce qu'on ne connoît point. Lorsque de certains peuples de l'antiquité n'eurent pour tout domaine qu'une ville, & quelques campagnes autour des remparts, l'amour de la patrie fut parmi eux extrême : ils aimoient ce qu'ils connoissoient & ce qu'ils possédoient. Un Chinois, né à Pékin, ne comprend point la langue que parle un Chinois né à Canton ; & comment des hommes, qui ne sauroient se comprendre entre eux, pourroient-ils se croire compatriotes ? cette diversité de dialectes peut être utile au despote seul : car elle empêche quelquefois les provinces de conspirer entr'elles subitement. Il n'y a d'ailleurs à la Chine, non plus que dans les autres états absous de l'Asie, aucune espece de poste à l'usage des particuliers, cette continue correspondance allarmeroit trop le gouvernement, &

il paroît par les relations, que l'empereur doit souvent faire escorter ses propres courriers par des soldats.

Après cela on ne voit rien de plus merveilleux dans la législation de la Chine, que dans celle des autres empires de l'Orient : ils subsistent, parce qu'il seroit bien surprenant qu'il manquât un usurpateur, lorsqu'il y manque un souverain. Depuis Cyrus jusqu'à Kerim-Kan la Perse a été un empire, & le sera encore long-tems, hormis qu'il ne survienne quelque révolution physique à laquelle on ne doit point s'attendre.

Une dynastie chinoise est-elle précipitée du trône, aussitôt il se présente un homme pour y monter : on ne donne pas au peuple le tems de se reconnoître : les provinces ne sont point encore informées, & cet homme est déjà sur le trône : souvent on ne sait point d'où il est venu : souvent on ne sait pas qui il est : on n'apprend tout cela que quand sa puissance s'est affermie. Un cordonnier s'est fait empereur à la Chine : un cuisinier de moines s'y est fait empereur, & nulle part, si nous en exceptons la dynastie des Mongols aux Indes, il n'y a eu tant de souverains détrônés, égorgés & empoisonnés, qu'à la Chine, sans parler de celui qui se pendit à l'arrivée des Tartares.

Si l'on avoit pu dans ce pays régler l'ordre de la succession parmi les descen-

dans de l'empereur, on y auroit prévenu des malheurs épouvantables; mais cela est moralement impossible. Le souverain ne veut y souffrir aucun frein, & pour régler l'ordre de la succession il faudroit lui en donner un. Les Mandchus n'ont point à cet égard de meilleures institutions politiques que les Chinois mêmes. L'empereur *Cang-hi* se joua du sort de ses enfans: quand on les avoit empoisonnés, la gazette chinoise annonçoit qu'ils étoient morts d'apoplexie; & par des intrigues du ferrail, qui ne sont pas bien dévoilées, *Yong-Tcheng* parvint au trône, quoique tous les astrologues de l'empire eussent parié le contraire. On ne peut jamais écrire l'histoire des empêtres despotes d'une maniere satisfaisante & instructive: car c'est dans un lieu aussi impénétrable que le ferrail, que les grandes affaires se décident par des causes, qu'on auroit honte de conter, quand même on en seroit bien informé. Les Chinois sont assez fous pour croire, qu'il y auroit jadis dans le ferrail de leurs empereurs une femme, qu'on chargeoit d'écrire l'histoire de ce qui s'y passoit pour en faire part aux annalistes de l'empire: mais jamais personne n'a vu une seule feuille de ces mémoires, auxquels on ne prêteroit d'ailleurs aucune foi, & ils n'en mériteroient aucune, non plus que la gazette de la cour, qui a souvent annoncé des

victoires, à l'occasion desquelles les empereurs, dit le père Amiot, ont bien voulu recevoir les complimentens des grands colléges; tandis que ces princes savoient à n'en pas douter que leur armée avoit été défaite; ce que le peuple & les grands colléges ignoroient: car il est défendu sous peine de mort à tous les soldats & à tous les officiers d'écrire. Le général y ment & l'armée s'y tait.

J'avois entrepris cet ouvrage pour faire voir, que jamais deux peuples n'ont eu moins de conformité entre eux que les Egyptiens & les Chinois, & je crois l'avoir démontré jusqu'à l'évidence; de sorte que je termine ici mes recherches.

*Fin du Tome second.*

MA64

